HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUARANTE-TROISIE'ME.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-TROISIE'ME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

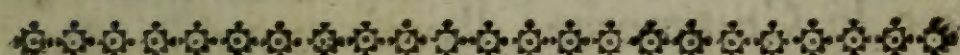


HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siécle.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU IVe LIVRE.



VOYAGE DE GUILLAUME DAMPIER, *AUTOUR DU MONDE.*



CE fameux Voyageur auroit pû trouver place dans l'Article des Navigations aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, s'il n'étoit diſtingué par la ſingularité de ſa route, qui le fit entrer dans la INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Mer du Sud, ſans avoir paſſé par aucun des deux Détroits, à la deſcription deſquels on a rapporté toutes les Relations de cet Article. D'ailleurs ſes vûes n'ayant jamais été bien éclaircies pour le terme de ſon Voyage, il appartient plus naturellement à la Claſſe des Voyageurs Errans ; avec cet avantage particulier, que le haſard, ſon guide continuel, lui donna plus d'occaſions de connoître les Iſles de la Mer du Sud, qu'on en avoit jamais eu juſquà lui.

Deſſein & premieres courſes de Dampier.

Ses premieres courſes appartiennent à l'Amérique, où l'envie de s'enrichir, par le Commerce, l'avoit conduit dès l'année 1679. Il ſe donne pour un ſimple Avanturier, qui, dans les premieres vûes de ſon ambition, ne ſe propoſoit que d'aller couper du bois dans la Baye de Campeche, au Golfe du Mexique. Le fond de ſes eſpérances rouloit ſur quelques marchandiſes, qu'il avoit portées à la Jamaïque, pour y acheter des liqueurs fortes, du ſucre, des ſcies, des haches, des chapeaux, des bas, des ſouliers, & d'autres denrées, dont il connoiſſoit la valeur à Campeche. Mais d'autres vûes l'engagerent dans des entrepriſes plus importantes. Il n'oſe les nommer plus glorieuſes, quoiqu'elles duſſent le conduire

à la fortune par des voies beaucoup plus courtes. En un mot, il s'attacha successivement au service de divers Avanturiers, avec lesquels il pénétra dans la Mer du Sud par l'Isthme de Darien. Son retour, par terre, après diverses avantures, servira, dans la suite de cet Ouvrage, à jetter beaucoup de jour sur la description de cette partie de l'Amérique.

Les premiers Voyages de Dampier n'ayant servi qu'à lui inspirer le goût d'une vie errante, il se joignit en 1683, au Capitaine Cook, qu'il avoit rencontré à la Virginie, & qui partoit, avec une troupe d'Avanturiers choisis, pour se rendre par le Détroit de Magellan sur les Côtes du Chili & du Pérou, dans le dessein d'enlever, aux Espagnols, des richesses qui excitoient depuis long-temps la jalousie des Anglois. Il étoit fort éloigné de s'attendre aux nouvelles avantures, qui ne devoient le ramener en Europe qu'après avoir fait le tour du Monde. Cependant les traverses qu'il essuya dès les premiers jours de sa Navigation, & l'obstacle des vents, qui le jetterent successivement aux Isles du Cap verd, & de-là sur la Côte de Sierra Liona, semblerent lui annoncer ce qu'il avoit

Il part de la Virginie, en qualité d'Avanturier.

INTRODUCT. à craindre dans un Voyage dont il ignoroit le terme. C'eſt de la Riviere de Scherboroug, ſur cette derniere Côte, qu'il ſe repréſente prêt à partir, avec les Compagnons de ſon entrepriſe (1).

DAMPIER. 1683.

Traverſée de la Côte d'Afrique, aux Iſles Sebald.

Ils eurent à leur départ, un temps fort chaud, avec des grains violens, qui viennent ordinairement du Nord-Eſt, mais qui ne ſont pas de longue durée. Quelquefois, en un quart d'heure, le vent change, pour ſe remettre au Sud, & la Mer devient tout-à-fait calme. Les Anglois profitoient de ces grains, qui commençoient trois ou quatre fois le jour, & portoient au Sud avec tous leurs voiles, parce que dans les intervalles ils avoient fort peu de vent. Ceux, qui ſouffloient alors, étant au Sud-Quart-d'Eſt, ou Sud-Sud-Eſt, les retarderent beaucoup juſqu'au paſſage de la Ligne. Après l'avoir traverſée à un degré Eſt du Méridien de Saint Jago, une des Iſles du Cap verd, ils eurent peine d'abord à tenir le Sud-Oueſt : mais lorſqu'ils eurent gagné le Sud de la Ligne, le vent ayant tourné plus à l'Eſt, ils firent

(1) Voyage de Dampier, Edition d'Amſterdam, 1701, Tome I, page 86.

route au Sud Oueſt Quart-de-Sud. A meſure qu'ils avancerent vers le Sud, le vent acquit des forces & tourna tout-à-fait à l'Eſt. A trois degrés de latitude Méridionale, il devint Sud-Eſt. A cinq degrés, on l'eut conſtamment Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à trente-ſix degrés de latitude Méridionale. Dampier admire que dans un ſi long eſpace, on ne rencontra rien de remarquable ; pas même un poiſſon, dit-il, ſi ce n'eſt des poiſſons volans, ſpectacle familier pour les Voyageurs (2). DAMPIER. 1683.

Mais, à cette hauteur, on obſerva que la Mer, de verte qu'elle avoit été juſqu'alors, étoit devenue blanche ou pâle. La crainte de quelqu'écueil fit prendre auſſi-tôt la ſonde. On ne trouva point de fond à cent braſſes. Dampier n'entreprend point d'expliquer ce phénomène. Il compta, le même jour à midi, d'être éloigné du Lézard de quarante-huit degrés cinquante minutes Oueſt. La variation, qui avoit augmenté le matin, ſe trouva ſuivant la hauteur, de quinze degrés cinquante minutes à l'Eſt. On étoit au 18 de Janvier. Mer blanche. 1684.

Le 28, on prit le parti de faire Iſles Sebald.

(2) Voyage de Dampier autour du Monde, page 87.

DAMPIER, 1684.

voile vers les Isles Sebald de Weert, qui sont situées à cinquante & un degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & suivant le calcul de Dampier, à cinquante-sept degrés vingt-huit minutes de longitude Occidentale du Lézard (3). Depuis un mois, il s'étoit efforcé de persuader au Capitaine Cook de mouiller à l'une de ces trois Isles, où l'on pouvoit espérer de faire de l'eau, en lui représentant que si l'on n'y en trouvoit pas, on pourroit avec un peu de ménagement, arriver à l'Isle Fernandez, dans la Mer du Sud, avant que celle qui restoit encore fût tout-à-fait consumée. Son intention, dans ce conseil, étoit de rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le Détroit de Magellan, dont il prévoyoit les dangers, avec un Equipage peu soumis, qu'il ne croyoit pas capable de se réduire à prendre les mesures & les soins nécessaires dans ce redoutable Passage. Les Isles Sebald sont pierreuses & stériles : on ne peut approcher des deux plus Septentrionales. Si l'on vit de plus près la troisiéme, on n'y

(3) La variation s'y trouva de vingt trois degrés dix minutes.

DAMPIER. 1684.

trouva terre qu'à deux cables du rivage, & toutes les recherches n'y firent découvrir aucune apparence d'eau. Le jour qu'on avoit porté vers les Isles, on avoit apperçu de grosses troupes d'Ecrevisses rouges, qui couvroient la Mer un mille à la ronde autour du Vaisseau. La plûpart n'étoient pas plus grosses que le bout du petit doigt; mais les petites, comme les grandes, avoient les pattes grosses. C'est le seul endroit du Monde, où Dampier en ait jamais vû de naturellement rouges. D'autres Voyageurs ont fait la même observation, à la même hauteur.

Ecrevisses rouges.

Après avoir perdu l'espérance de mouiller & de faire de l'eau, il ne restoit qu'à continuer la route vers les Détroits. Mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'il devint impossible de porter les Perroquets, & de s'approcher de la terre. Cependant le 6 de Février, on découvrit le Détroit de le Maire, vers lequel on ne balança point à porter, avec un vent frais de Nord-Nord-Ouest. A quatre mille de l'embouchure, on fut pris d'un calme; & l'on trouva une vigoureuse marée, qui chassant du Détroit vers le Nord, mit le Vaisseau dans un extrême danger.

Comment le Vaisseau de l'Auteur passe dans la Mer du Sud.

DAMPIER. 1684.

» Je ne ſçais, dit l'Auteur, ſi c'étoit le » flux ou le reflux ; mais je ſçais que » la Mer étoit courte, hériſſée, comme » ſi deux marées s'étoient combattues. » Elle ſembloit pouſſée de toutes parts. » Tantôt elle ſe briſoit ſous le milieu du » Bâtiment, tantôt ſous la Pouppe ; » tantôt elle paſſoit ſous notre Château » d'avant, en faiſant rouler le Vaiſſeau » comme une coquille d'œuf. Je n'ai » ſenti, de ma vie, un mouvement ſi » incertain & ſi bizarre (4). A huit heures du ſoir, un petit vent d'Oueſt-Nord-Oueſt fit naître l'idée de porter à l'Eſt, dans la réſolution de faire le tour de l'Iſle des Etats ; & graces au vent, dont la faveur ſe ſoutint toute la nuit, on arriva le lendemain à la Pointe Orientale de cette Iſle. Dampier remarqua trois autres Iſles à cette Pointe, ou plutôt trois Rochers aſſez élevés, & blancs de la fiente des Oiſeaux. Après avoir obſervé le Soleil, on fit route au Sud, pour tournoyer autour du Cap de Horn, partie la plus Méridionale de la Terre de Feu, dont on avoit perdu la vûe le ſoir du jour précédent. Dampier regretta de n'avoir pû faire aucune obſervation ſur cette Terre ; d'autant plus qu'il avoit appris

On croit la Terre de Feu fort peuplée.

(4) *Ibidem*, page 90.

DAMPIER. 1684.

de plusieurs personnes, qui avoient fait la même route, qu'ils avoient vû du feu & de la fumée, non sur le sommet des Montagnes, mais dans les Plaines & dans les Vallons, & qu'ils en concluoient que le Pays est fort peuplé.

Depuis les Isles Sebald, jusquà la Mer du Sud, on n'eut qu'une fois la vûe du Soleil; & l'observation fit trouver, à midi, cinquante-deux degrés trente minutes de latitude. Ensuite on avança jusqu à soixante degrés. C'est la plus grande latitude Méridionale, où l'Auteur ait jamais pénétré.

Rencontre d'un Vaisseau Anglois.

Le 14, à cinquante-sept degrés ½, une furieuse tempête fit voir mille fois aux Avanturiers, la Mer entr'ouverte sous le Vaisseau, & leur perte qui sembloit écrite au fond de l'abîme. Cette situation dura jusqu'au premier de Mars : mais elle ne les empêcha point de recueillir ving-trois barils d'eau de pluie. Les jours suivans, un vent d'Est les fit entrer dans les Mers du Sud. Ils continuerent d'avancer assez heureusement, avec un vent de Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de latitude du Sud, où ils rencontrerent un Vaisseau Anglois, commandé par le Capitaine Eaton. Ils lui donnerent du

DAMPIER. 1684.

biscuit & du bœuf, en échange pour de l'eau, qu'il avoit prise en passant le Détroit ; & ses vûes le conduisant aussi à l'Isle Fernandez, ils acheverent le Voyage ensemble.

Avanture d'un Moskite, qui passe trois ans seul dans l'Isle Fernandez.

Ils eurent la vûe de cette Isle, le 22 de Mars ; & le lendemain ils mouillerent dans une Baye, au Sud, à deux longueurs de cable du rivage. La plus vive impatience de Dampier étoit de revoir un Moskite, qu'il y avoit laissé en 1681 (5), lorsqu'il étoit entré dans la Mer du Sud avec Scharp, par l'Isthme Darien. C'est à lui-même qu'il faut laisser un récit, intéressant par sa naiveté : » Nous mîmes aussi-tôt le Canot en » Mer. Le Moskite étoit déja sur la Côte. » Lorsque nous en approchâmes, un » autre Moskite, que nous avions avec » nous, sauta le premier à terre, & » courant à son Compatriote, qu'il » nomma son Frere, il se jetta tout de » son long à ses pieds, le visage contre » terre. L'autre le releva ; & l'ayant » embrassé, il se jetta aussi à ses pieds, » le visage collé à terre, d'où il fut » relevé à son tour. Nous nous arrêtâmes

(5) Les Avanturiers, avec lesquels il étoit alors, en avoient été chassés par les Espagnols. On appelle Moskites une Nation Indienne, qui habite les environs du Cap Grat a Dios entre Honduras & Nicaraguas, & qui est fort amie des Anglois de la Jamaïque.

» avec plaisir, pour jouir de la surprise
» & de la tendresse d'une cérémonie si
» touchante. Après les civilités des deux
» Indiens, nous nous approchâmes,
» pour embrasser celui que nous avions
» retrouvé, & qui étoit ravi de voir
» arriver ses vieux amis, qu'il croyoit
» venus exprès pour le chercher. Il s'ap-
» pelloit Will, comme l'autre se nom-
» moit Robin; noms qu'ils avoient re-
» çus des Anglois, car n'en ayant point
» entr'eux, ils regardent comme une
» grande faveur d'être nommés par quel-
» qu'un de nous.

» Cet Indien avoit demeuré seul,
» plus de trois ans, dans l'Isle; & quoi-
» que les Espagnols qui sçavoient que
» nous l'y avions laissé, l'eussent cher-
» ché plusieurs fois, ils n'avoient jamais
» pû le trouver. Il étoit dans les Bois,
» à la chasse des Chevres, lorsque le
» Capitaine Anglois avoit fait rembar-
» quer ses gens, & l'on avoit mis
» à la voile sans s'appercevoir de son
» absence. Il n'avoit que son fusil &
» un couteau, avec une petite corne
» de poudre & un peu de plomb. Après
» avoir consumé son plomb & sa pou-
» dre, il avoit trouvé le moyen de scier,
» avec son couteau, le canon de son fu-
» sil en petits morceaux, & d'en faire

DAMPIER. 1684.

» des harpons, des lances, des hame-
» çons, & un long couteau. Il faisoit
» d'abord chauffer les pieces au feu,
» qu'il allumoit avec sa pierre à fusil,
» & un morceau de canon qu'il avoit
» appris à durcir au service des Anglois.
» Les pieces de fer étant chaudes, il
» se servoit de pierres pour les battre,
» & pour leur donner la figure qu'il
» vouloit. Il les scioit ensuite avec son
» couteau, dont il avoit fait une espece
» de scie; il leur faisoit une pointe à
» force de bras, & les durcissoit à son
» gré (6). Avec ces instrumens, il eut
» toutes les provisions que l'Isle pro-
» duit, Chevres & Poisson. Il nous dit

(6) Dampier, pour diminuer l'étonnement de ceux qui ne connoissent pas l'industrie de ces Indiens, assure que dans leur Pays, ils font tous leurs instrumens de pêche sans forge & sans enclume, quoiqu'ils y mettent beaucoup de temps. D'autres, dit-il, n'ayant pas l'usage du fer comme les Moskites, qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent les arbres, mais principalement ceux qui portent le coton, dont le bois est doux & tendre, & dont ils bâtissent ensuite des Maisons & des Canots. D'ailleurs, ils font avec le feu, ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils. Ces haches de pierre ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur au milieu. Elles sont plates, & aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils font une coche si large & si profonde, qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long; & prenant un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient dans cette coche, autour de la tête de la hache, ils s'en servent comme d'un manche. *Ibid*, page 95.

DAMPIER. 1684.

» qu'avant qu'il eût fait des hameçons, » il avoit été forcé de manger du Veau » marin, qui est une nourriture très-or- » dinaire; mais que depuis, il n'en avoit » tué que pour faire des lignes de leur » peau, qu'il coupoit en courroies. A » demi-mille de la Mer, il avoit une » petite Hute, revêtue de peau de Che- » vre. Son lit étoit sur des pieux, qui » avoient dix pieds de hauteur, & cou- » vert des mêmes peaux. Il ne lui étoit » pas resté d'habit. Une simple peau ser- » voit à lui couvrir les reins. Il avoit ap- » perçu notre Vaisseau, le jour avant » que nous fussions entrés dans la Baye; » & ne doutant pas que nous ne fussions » Anglois, il avoit tué le matin, trois » Chevres qu'il avoit fait cuire pour » nous traiter (7).

Bornes que Dampier donne à la Mer Pacifique.

Les deux Vaisseaux Anglois remirent à la voile (8) le 8 d'Avril, pour entrer dans une Mer, à laquelle Dampier ne veut pas qu'on donne plutôt le nom de *Pacifique*. Quoique les Géographes la nomment en général *Mer Australe*, Mer du Sud, ou Mer Pacifique, il lui semble neanmoins que ce nom ne doit

(7) Pages 93 & 94. *Voy.*, dans la Relation de Woods Rogers, une autre Histoire de même nature.

(8) Le Capitaine Cook prit dans l'Isle une Maladie, dont il mourut.

DAMPIER. 1684.

s'étendre, du Midi au Septentrion, que depuis le trentiéme jusqu'au quarantiéme degré de latitude Méridionale, & depuis les Côtes de l'Amérique jusqu'à l'Occident indéfini, autant qu'il a pû le remarquer jusqu'à plus de deux cens cinquante lieues des Terres, où la Mer est en effet dans une tranquillité continuelle. On n'y voit point de nuages pluvieux, quoique souvent l'Horison soit assez épais, pour ne pas permettre, l'usage du Quart-de-Cercle, & que les matinées soient quelquefois accompagnées de gelée blanche, & de brouillards épais qui mouillent fort peu. Il n'y a, sur cette Mer, que les vents reglés. Elle n'est sujette, ni aux grains, ni aux ouragans, quoiqu'au Nord de la Ligne ils s'y fassent sentir comme sur la Mer Atlantique. Cependant toute pacifique qu'elle est, elle a de hautes & grosses vagues, aux nouvelles & aux pleines Lunes; mais ces vagues ne se coupent point en mer, & sont par conséquent peu dangereuses, excepté sur les rivages, qu'elles battent assez, pour y rendre la descente fort difficile (9).

Meilleure route dans cette Mer.

La meilleure route des deux Vaisseaux Anglois, sur cette Mer, fut du côté de

(9) Page 102.

la Ligne, jusqu'au vingt-quatriéme degré de latitude Méridionale, où ils suivirent le Continent de l'Amérique. Toute cette étendue de Pays étant fort haute, ils se tinrent à douze ou quinze lieues de terre, pour se dérobber à la vûe des Espagnols qui l'habitent. Dampier observe que cette hauteur excessive des Montagnes, qui se nomment Andes, ou Sierra Nuevada des Andes, est peut-être cause qu'il ne se jette aucune grande Riviere dans ces Mers. On en voit quelques petites, mais en si petit nombre, qu'il faut quelquefois faire cent cinquante ou deux cens lieues, pour en découvrir une sur le rivage. Les plus proches sont à trente & quarante lieues les unes des autres, & ne sont pas d'ailleurs assez profondes pour être jamais navigables. Elles tarissent même dans quelques saisons. Telle est celle d'Ilo, qui coule rapidement, depuis la fin de Janvier, jusqu'au mois de Juin, mais qui diminue par degrés, & qui disparoît entiérement vers la fin de Septembre (10).

Rareté des Rivieres sur les Côtes de la Mer du

Un Vaisseau chargé de bois de charpente, qui alloit de Guaiaquil à Lima, étant tombé entre les mains des

Les Avanturiers se rendent à l'Isle Lobos.

(10) *Ibidem*, page 104.

DAMPIER. 1684.

Anglois à neuf degrés quarante minutes de latitude Méridionale, ils apprirent, de l'Equipage, qu'on étoit déja informé, sur la Côte, de leur arrivée dans cette Mer, & que le Viceroi du Pérou avoit envoyé, dans tous les Ports, l'ordre de se précautionner contre leurs insultes. Ils prirent aussi-tôt la route de Lobos, Isle située, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur à terre avec un Astrolabe, à six degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale. On la nomme *Lobos de la Mer*, pour la distinguer d'une autre Isle, qui n'en est pas éloignée, & qu'on appelle Lobos de la Terre, parce qu'elle est plus proche de la Côte. La premiere, où les deux Vaisseaux mouillerent avec leur Prise, le 9 de Mai, est composée de deux parties, d'un mille de circuit chacune, hautes, & séparées par un petit Canal qui ne peut recevoir de Barques. Le côté du Nord offre divers Rochers. A l'Occident, du côté le plus Oriental, on trouve une petite Baye, à couvert des vents, & commode pour le carénage. Le reste de la Côte n'est composé que de Rochers, à petites pentes; & l'intérieur de l'isle est moitié sable & moitié pierre. Aussi le terroir est-il d'une extrême

Sa Description.

ſtérilité, ſans eau douce, ſans arbres, ſans la moindre apparence de verdure, & ſans Animaux terreſtres. Mais il s'y trouve quantité d'Oiſeaux de Mer, ſurtout des Boubies, des Pingouins, & de petits Oiſeaux noirs, qui font des trous dans le ſable pour s'y retirer la nuit. Cette derniere eſpece eſt un aſſez bon aliment. Dampier n'en a jamais vû qu'à Lobos & dans l'Iſle Fernandez.

DAMPIER. 1684.

Deſſein des Anglois ſur Truxillo.

Le deſſein des Avanturiers Anglois, en s'approchant de la Terre-ferme, dont Lobos n'eſt qu'à cinq lieues, étoit de tenter quelqu'entrepriſe ſur une des meilleures Villes de la Côte; telles que Guaiaquil, Zana ou Truxillo. Ils ſe déterminerent pour Truxillo, qui leur promettoit un riche butin, quoiqu'ils n'ignoraſſent point les difficultés qu'ils avoient à ſurmonter. La plus grande étoit celle du débarquement. Guanchaquo, Port le plus proche de la Place, dont il eſt à ſix milles, leur étoit repréſenté, par leurs Priſonniers, comme un lieu peu commode pour les deſcentes. Les Pêcheurs mêmes, qui l'habitent, ont beſoin de trois ou quatre jours pour en ſortir. Cependant on fit la revûe des Equipages, qui compoſoient, outre les Malades, cent huit

DAMPIER. 1684.

hommes capables de service, & l'on se préparoit à faire voile ; lorsque l'arrivée des trois Bâtimens Espagnols ; dont on se saisit avec peu de résistance, fit changer cette résolution. On apprit, des Prisonniers, que les Habitans de Truxilio avoient déja pris les armes, & qu'ils bâtissoient un Fort à Guanchaquo. Une nouvelle, qui sembloit annoncer d'autre sujet de crainte, fit penser les Anglois à s'éloigner de Lobos avec leurs Prises. Le vent étoit Sud-Quart-d'Est, comme il est ordinairement dans cette Mer. Ils leverent l'ancre le 15, pour faire route au Nord-Ouest Quart-de Nord, dans le dessein de courir la latitude des Isles de Gallapagos, & de s'éloigner de l'Ouest, parce que ne sçachant pas bien la distance de ces Isles, ils n'avoient pas de régle sûre pour s'en approcher. A quarante minutes au-delà de la Ligne, ils tournerent le Cap à l'Ouest, avec un vent de Sud. Ce ne fut que le dernier jour de Mai, qu'ils arriverent à la vûe des Isles de Galliapagos. Vers le soir, ils mouillerent à l'Est d'une des plus Orientales de ces Isles, à un mille de la Côte, sur un fond clair & sablonneux.

Informations qui les font partir pour les Isles de Gallapagos.

...cription [des] Isles.

Les Isles, qui ont reçu des Espagnols

le nom de Gallapagos, sont situées, les unes sous la Ligne, d'autres aux deux côtés de la Ligne, dans une assez grande étendue. La plus Orientale est à cent dix lieues de la Terre-ferme. On les place à cent quatre-vingt-onze degrés de longitude, d'où elles s'étendent à cent soixante degrés vers l'Ouest; & par conséquent, au calcul de Dampier, leur longitude du Lézard seroit d'environ soixante degrés du côté de l'Ouest: mais il est persuadé qu'on ne les éloigne pas assez de l'Occident. Les Espagnols, qui en ont fait la premiere découverte, prétendent qu'elles sont en grand nombre, & qu'elles s'avancent depuis l'Occident de la Ligne jusqu'à cinq degrés du Nord. Cependant les Anglois n'en virent pas plus de quatorze ou quinze, dont quelques-unes ont sept à huit lieues de long & trois ou quatre de large. La plûpart sont plates & unies, mais assez élevées. Quatre ou cinq des plus Orientales paroissent stériles, ou ne produisent que des *Dildos*. C'est un arbrisseau verd & fort épineux, qui croît de la hauteur de dix à douze pieds, mais qui ne produit ni feuilles ni fruit. Sa grosseur depuis le pied jusqu'à la tête, est celle de la jambe

DAMPIER. 1684.

DAMPIER. 1684.

humaine. Ses picquans ſont rangés en rayons, d'un bout à l'autre, & de fort près. Mais cet arbriſſeau n'eſt propre à rien, pas même à brûler. Dans quelques endroits, fort près de la Mer, on voit une autre ſorte de petits arbres, qu'on a nommés Bortous, & qui ſont de meilleure uſage pour le feu. Dampier ſe ſouvint d'en avoir vû, dans pluſieurs endroits des Indes Occidentales, ſur-tout aux Iſles Sambales & dans la Baye de Campeche ; mais il ne s'en trouve qu'aux Iſles de Gallapagos, dans la Mer du Sud. Entre les rochers de ces Iſles, on eſt ſurpris de rencontrer des Lacs, ou de larges foſſés, qui ſont remplis d'eau. Quelques-unes, plus baſſes & plus unies, paroiſſent auſſi plus fertiles, & produiſent du moins pluſieurs ſortes d'arbres inconnus à l'Europe. Le terroir des plus Occidentales eſt noir & profond. Auſſi leurs arbres ſont-ils beaucoup plus grands, ſur-tout les Mammets, qui croiſſent dans quelques-unes avec aſſez d'abondance pour compoſer des Bois où l'on ne voit point d'autres arbres. On y voit auſſi des rivieres aſſez larges, & des ruiſſeaux d'une eau fort douce. Les Eſpagnols rendent témoignage qu'en la découvrant pour la pre-

Nombre extraordinaire de Guanos & de Tortues.

Dampier. 1684.

miere fois, ils y trouverent quantité de Guanos & de Tortues de terre. Le nombre n'en est pas diminué. Dampier y vit des Guanos plus gros & plus gras que dans aucun autre lieu du Monde, & si familiers, que dans l'espace d'une heure, un seul homme peut en assommer vingt avec un bâton. Les Tortues de terre y suffiroient pour nourrir pendant plusieurs mois cinq ou six cens hommes, sans aucune autre provision. Elles sont aussi d une grosseur extraordinaire, & si délicates, qu'il n'y a point de poulet qu'on puisse manger avec plus de plaisir. Les plus grosses pesent environ deux cens livres; & quelques-unes ont le carapace ou le ventre, large de deux pieds & demi. Elles ressemblent à celles qui aiment l'eau douce, & que les Espagnols nomment Hecates. Leur écaille est plus épaisse, que celle des autres Tortues vertes des Indes Occidentales. Dampier, qui s'étend beaucoup ici sur les propriétés des Tortues, prétend que celles de Gallapagos s'arrêtent la plus grande partie de l'année dans ces Isles, & qu'ensuite passant la Mer, elles vont pondre sur la Côte du Continent de l'Amérique, qui en est à plus de cent lieues (11).

(11) Pages 111 & suivantes.

DAMPIER. 1684.

L'air des Isles de Gallapagos est assez temperé, pour leur situation. Il est rafraîchi, pendant tout le jour, par un petit vent de Mer, & la nuit par un vent assez froid. Pendant la saison pluvieuse, qui arrive au mois de Novembre, & qui dure jusqu'à la fin de Janvier, le temps est extrêmement sombre, orageux, & mêlé de tonneres & d'éclairs. Cette saison est quelquefois précédée, & suivie, de petites pluies rafraîchissantes; mais l'air est toujours clair & serein, pendant le mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Isle proprement nommée Gallapagos.

L'Isle, qui s'appelle proprement Gallapagos, & qui communique son nom à toutes les autres, n'est qu'à deux lieues de celle où les Anglois avoient mouillé. Ils s'y rendirent deux jours après. Elle est également pierreuse & stérile, longue de cinq ou six lieues, & large de quatre. On y jetta lancre, au Nord de l'Isle, sur seize brasses d'eau. La Côte est d'un accès si difficile, qu'il n'y a de sûreté que dans cet endroit: encore la Rade est-elle médiocre, & le fond si escarpé, que si l'ancre lâche une fois prise, elle ne s'accroche jamais. Le vent y vient ordinairement de la terre. Pendant la nuit, il est plus à l'Ouest, mais toujours fort doux. Le

côté du Nord de l'Isle, a de fort bonne eau, qui tombe comme un torrent, de plusieurs Rochers, dans une Baye sablonneuse. On y trouve un grand nombre de Tortues. La Mer est fort poissonneuse aux environs, & l'on y pêche, sur-tout, quantité de Goulus. Dampier ayant apris la hauteur du Soleil, à terre, avec l'Astrolabe, trouva vingt-huit minutes au Nord de la Ligne (12).

DAMPIER. 1684.

Dessein des Anglois sur Ria-Lexa.

Un Indien, du nombre des prisonniers, déclara ici, aux Anglois, qu'il étoit né à Ria-Lexa, & leur offrit de les y conduire. Les lumieres qu'il donna sur la situation & les richesses de cette Place, exciterent aisément leur avidité. Ils remirent à la voile pour cette entreprise, dans la résolution néanmoins de toucher à l'Isle des Cocos, où la grande abondance de ces fruits leur promettoit un agréable rafraîchissement.

Leur route instructive, pour les Voyageurs.

On fit route, au Nord, jusqu'à quatre degrés quarante minutes de latitude, où l'on se proposoit de tourner à l'Ouest-Quart-de-Nord; car on s'attendoit d'avoir le vent Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, comme on l'avoit eu au Sud de la Ligne. Dampier, que les Pilotes consultoient volontiers, parce

(12) *Ibid.* page 120.

DAMPIER. 1684.

qu'il avoit déja voyagé dans ces Mers ; se souvenoit d'avoir autrefois trouvé les vents par cette méthode, à la même latitude. Mais, en partant de Gallapagos, on eut d'abord un vent de Sud. Un peu plus vers le Nord, on l'eut Sud-Quart-d'Ouest ; ensuite il devint Sud-Sud-Ouest ; changement auquel on ne s'étoit point àtttendu. On se flatta d'abord qu'il reviendroit au Sud : mais, ne l'ayant trouvé que Sud-Ouest Quart-de-Sud, on ne put gouverner qu'à l'Ouest-Quart-de-Nord, & cettte route fut continuée jusqu'à cinq degrés quarante minutes. Alors on désespera de trouver l'Isle des Cocos ; & quand on seroit parvenu à la découvrir, on étoit trop au Nord pour y pouvoir aborder. Dampier croit ce détail nécessaire pour l'instruction des Navigateurs (13).

(13) Il y joint des observations, qu'il ne croit pas moins utiles, sur l'Isle des Cocos. Elle n'est point habitée, mais elle est remplie de grands Bois de Cocotiers. Son circuit est de sept ou huit lieues. Elle est élevée au milieu, qui est sans arbres, & basse près de la Mer. Sa situation est à cinq dégrés quinze minutes du Nord. Quoiqu'environnée de rochers qui la rendent presqu'inaccessible, elle a, du côté du Nord-Est, un petit Havre, où les Vaisseaux peuvent entrer & mouiller sûrement, & ce Havre contient un petit ruisseau d'eau douce, qui se jette dans la Mer. J'en parle, ajoûte Dampier, non-seulement sur le témoignage des Espagnols, mais encore sur celui du Capitaine Eaton, qui ayant relâché dans cette Isle, m'en a fait le même récit. *Page* 121

» Ceux,

DAMPIER. 1684.

» Ceux, dit-il, qui ne connoiſſent point, » par expérience la nature des vents dans » cette Mer, croiroient avec raiſon que » nous pouvions aller à voiles déployées » juſqu'à Ria-Lexa. Nous l'eſperions » nous-mêmes : mais nous reconnûmes » notre erreur, lorſqu'en approchant de » terre nous eumes le vent directement » contraire (14).

Cap Blanco.

Les Anglois n'eurent pas d'ailleurs à ſe plaindre du temps, juſqu'au commencement de Juillet, qu'ils arriverent à la vûe du Cap Blanco, ſur le Continent du Mexique. Il tire ce nom de deux Rochers blancs, qui ſe découvrent de loin, & qui ſemblent en faire partie. Mais en approchant, ſoit à l'Eſt ou à l'Oueſt, on les prendroit pour deux Vaiſſeaux à la voile; & lorſqu'enſuite on les voit de plus près, on leur trouve l'apparence de deux hautes Tours, éloignées du Cap d'un demi mille.

Sa Deſcription.

Ce Cap, qui eſt ſitué à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, paroît une véritable Pointe, d'où regnent juſqu'à la Mer quantité de Rochers eſcarpés. Son ſommet ne laiſſe point d'être plat & uni, dans l'eſpace

(14) Dampier promet ici d'autres explications dans ſon Chapitre des Vents.

DAMPIER. 1684.

d'un mille ; après quoi baissant peu à peu, il forme, de chaque côté, une très-agréable pente, revêtue d'arbres que Dampier appelle magnifiques. La Côte, qui regne depuis le Nord-Ouest du Cap jusqu'au Nord-Est, l'espace d'environ quatre lieues, offre une petite Baye, que les Espagnols nomment *Caldera.* Au côté du Nord-Ouest, à l'entrée de cette Baye, on trouve un petit ruisseau d'excellente eau douce. Le terrein s'y abbaisse, & forme une espece de selle entre deux petites Montagnes. C'est un canton extrêmement riche, dont le fond est noir & gras, & qui produit des arbres d'une singuliere beauté. Le Pays des bois finit du côté du Nord-Est, à la distance d'un mille du Vaisseau ; mais c'est pour offrir d'excellens pâturages, diversifiés par un mêlange de petits bois moins épais, qui rendent la Perspective très-agréable. L'herbe y est épaisse & longue, mais si bonne, » que Dampier » n'en a jamais vû de meilleure aux » Indes Occidentales ». Vers le fond de la Baye, le Pays est bas & couvert de Mangles. Ensuite, il s'éleve en montagnes. Depuis le fond de cette Baye jusqu'au Lac de Nicaraga, sur la Côte Septentrionale, on ne compte pas plus

Baye de Caldera.

de quatorze ou quinze lieues (15).

DAMPIER. 1684.

Les Anglois sont trompés par quelques Indiens.

Quelques Indiens Espagnols, dont les Anglois se saisirent, & qu'ils amenerent à bord, leur avouerent qu'ils s'étoient approchés d'eux pour les reconnoître, sur l'avis que le Président de Panama leur avoit donné, que l'Espagne avoit des Ennemis dans ces Mers. Ils étoient de Nicoya, petite Ville de Mulâtres, située sur les bords d'une Riviere du même nom, à douze ou treize lieues du Cap vers l'Occident; & leur profession étoit de construire des Bâtimens de Mer aux environs de cette Place, qui est également propre à bâtir des Vaisseaux neufs ou à radouber les vieux. On leur demanda quelles étoient les richesses du Pays. Ils répondirent que la plûpart des Habitans étoient Laboureurs, & qu'ayant des pâturages fort étendus, ils y élevoient aussi quantité de Bestiaux; que dans plusieurs endroits voisins de la Mer, il leur croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas néanmoins un grand profit, parce qu'ils étoient obligés de le transporter au Lac de Nicaraga, qui se jette dans les Mers du Nord; qu'ils y envoyoient aussi les

(15) Page 123. L'intervalle est rempli de pâturages, quoiqu'il y ait aussi quelques Montagnes, *ibid.*

DAMPIER. 1684.

peaux de leurs Taureaux & de leurs Vaches, pour lesquelles ils rapportoient en échange des marchandises de l'Europe ; que la chair de Bestiaux ne leur servoit qu'à nourrir leur famille, & que dans un Pays si chaud, ils connoissoient peu l'usage du fromage & du beure. Ils ajouterent, à ce récit, que dans une Ferme voisine, les Anglois trouveroient un grand nombre de Taureaux & de Vaches.

Ils se rendent à terre pour tuer des Bestiaux.

Cette information fit assez de plaisir aux deux Equipages, pour leur faire oublier qu'ils la recevoient de leurs mortels Ennemis. Ils n'avoient pas mangé, depuis long-temps, d'autre chair que celle des Tortues de Gallapagos. Vingt-quatre hommes, au nombre desquels étoit Dampier, furent envoyés dans deux Chaloupes, avec un des Indiens Espagnols, qui consentit à leur servir de Guide. Ils descendirent au rivage, à une lieue des Vaisseaux ; & traînant leur Chaloupe sur le sable, ils marcherent à la suite de l'Indien, qui les fit bien-tôt arriver à l'entrée d'un grand Parc de Bestiaux, dans un vaste pâturage, éloigné d'environ deux milles des Chaloupes. Comme la nuit approchoit, quelques Anglois proposerent de tuer d'abord trois ou quatre

Avanture d'onze d'entr'eux.

Vaches, & de les porter au Vaiſſeau. D'autres s'oppoſerent à cet avis, & jugerent plus à propos de paſſer la nuit dans le Parc, pour y faire entrer le lendemain un plus grand nombre de Beſtiaux, dont ils pourroient tuer vingt ou trente à leur choix. Dampier, qui ſouhaitoit de retourner à bord, combattit en vain cette réſolution, & ne put faire goûter la ſienne qu'à douze hommes, qui faiſoient la moitié de ſa troupe. En retournant au rivage, il ne trouva aucun obſtacle de la part des Indiens; & ſur la route, il vit quantité d'arbres d'un bois rouge, qu'il prit pour le bois qu'on nomme à la Jamaïque, *Bois ſanglant*, ou bois de Nicarague.

DAMPIER. 1684.

Une partie du jour ſuivant ſe paſſa, ſans aucune nouvelle des onze Anglois qui s'étoient obſtinés à demeurer au Parc. L'inquiétude obligea leur Capitaine, de faire partir vingt hommes bien armés. Dampier, qui les conduiſoit, s'avança vers la partie de la Baye, où l'Indien l'avoit fait débarquer. Sa ſurpriſe fut extrême, de trouver les onze Avanturiers ſur un petit Rocher, à demi mille de terre, & dans l'eau juſqu'au reins. Ils avoient paſſé tranquillement la nuit dans le Parc, & le matin ils en étoient ſortis pour y faire

DAMPIER. 1684.

entrer des Vaches. Tandis qu'ils étoient diſperſés, une troupe d'Indiens étoit venue fondre ſur eux, & ne leur avoit laiſſé que le temps de ſe raſſembler, pour marcher avec beaucoup de réſolution vers la Baye. Mais, en arrivant au rivage, ils avoient trouvé leur Chaloupe en feu. Leur embarras avoit été plus grand, que Dampier ne peut le repréſenter. Ils avoient plus d'une lieue à faire, pour avancer par terre à la vûe des Vaiſſeaux; & cette partie du rivage étoit embarraſſée de Bois épais, où les Indiens Eſpagnols pouvoient facilement s'embuſquer. La marée n'étoit retournée qu'à demi, lorſqu'ils découvrirent, à quelque diſtance de terre, un Rocher qui commençoit à ſe faire voir ſur l'eau. Ils le regarderent comme un Fort, dans lequel ils pourroient faire une bonne défenſe, s'ils trouvoient le moyen d'y arriver. Un d'entr'eux ſonda le gué. Ils le paſſerent tous, après lui; & s'étant poſtés avantageuſement ſur le Rocher, ils y demeurerent juſqu'à l'arrivée de la Chaloupe, c'eſt-à-dire juſqu'à ſept heures du ſoir, & lorſque la marée, qui commençoit à revenir, les mettoit plus en danger du côté de l'eau, que de la part des Eſpagnols. Dampier obſerve qu'elle

Comment il ſe défendent au milieu de l'eau.

monte, en ce lieu, d'environ huit pieds. Leurs Ennemis, qui s'attendoient à les voir emportés par les flots, n'avoient pas quitté les broſſailles, derriere deſquelles ils ſe tenoient à couvert. Ils n'avoient, pour armes, que trois ou quatre fuſils & des piques: mais les Eſpagnols de ces Contrées excellent à darder la lance, particuliérement dans les embuſcades. La vûe d'une Chaloupe remplie de Guerriers, qui s'avançoit ſans aucune marque de crainte, leur fit chercher auſſi-tôt leur ſalut dans la fuite, & les onze Anglois rejoignirent leurs Compagnons ſans avoir reſſenti d'autre mal que la (16) faim.

DAMPIER. 1684.

Bois excellent pour les lances.

Dampier remarque, à l'occaſion des lances Eſpagnoles, que le même Pays produit un bois excellent pour cette arme. Il eſt droit, dur, peſant, & de ſi bon uſage, que les Flibuſtiers s'en procurent à toute ſorte de prix, pour en faire des manches d'avirons & des baguettes de fuſil. La plûpart ont toujours, en réſerve, trois ou quatre de ces baguettes, dont ils ne ſe ſervent que dans les occaſions importantes. Auſſi les Anglois des deux Vaiſſeaux en couperent-ils un grand nombre. Dam-

(16) *Ibid.* pages 128 & précédentes

DAMPIER. 1684.

pier ne connoît pas d'autre Pays, qui produise le même bois, dans la Mer du Sud.

Edouard David succéde au Capitaine Cook.

Après la mort du Capitaine Cook, tout l'Equipage de son Vaisseau s'étoit accordé à lui donner, pour successeur, Edouard David, qui avoit tenu jusqu'alors le premier rang après lui. Ce nouveau Chef fit mettre à la voile, de la Baye de Caldera, le 20 de Juillet, pour s'avancer vers Ria-Lexa. Le vent qui étoit au Nord, y porta les deux Vaisseaux & les Prises, dans l'espace de trois jours.

Approches de Ria-Lexa ou Rialejo.

Ria-Lexa, nommé aussi *Rialejo*, est le Pays le plus remarquable de cette Côte, par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment Volcano vejo, ou le vieux Volcan. Pour entrer dans le Havre, il faut porter le Cap au Nord-Est, & ranger de fort près la Montagne. Les vents de Mer étant au Sud-Ouest, on doit apporter beaucoup d'attention à les prendre, parce que l'entrée est impossible avec les vents de terre. Le Volcan n'est pas difficile à connoître. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme; sans compter qu'il jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la

nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer ; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, il en fait découvrir aiſément l'entrée. Ce Havre eſt formé par une petite Iſle plate & baſſe, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille & demi. Les deux côtés de l'Iſle ont leur Canal, & celui de l'Occident eſt le plus ſûr. Cependant, à la Pointe de l'Iſle, vers le Nord-Oueſt, l'eau eſt ſi baſſe, que les Vaiſſeaux doivent s'en garder. Après avoir paſſé cet écueil, il faut côtoyer l'Iſle de fort près, pour éviter une Pointe baſſe & ſabloneuſe, qui s'étend juſqu'au milieu de la Rade. Du côté de l'Orient, le Canal eſt moins large, & les Courans y ſont ſi forts qu'il n'y a jamais de ſûreté pour les Vaiſſeaux. Le Havre contiendroit facilement juſqu'à deux cens voiles. Le mouillage eſt près de la terre, ſur un fond de ſable clair & dur, à ſept ou huit braſſes d'eau.

DAMPIER. 1684.

La Ville de Ria-Lexa en eſt à deux lieues ; & l'on peut s'en approcher par deux Anſes, ou deux petites entrées, qui baiſſent du même côté. La plus Occidentale deſcend derriere la Place, & l'autre conduit juſqu'au pied des murs ; mais le paſſage a ſi peu de largeur, &

Ville de ce nom.

DAMPIER. 1684.

ses bords sont si couverts de Mangles rouges, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux. Un demi-mille au-dessous de la Place, les Espagnols avoient élevé un bon Parapet, sur les bords de l'Anse Orientale. L'Anse Occidentale n'étant pas moins fortifiée, dix hommes pourroient arrêter le débarquement d'une Armée.

Les Anglois abandonnent leurs desseins sur cette Ville.

Ces informations n'avoient pas refroidi les Anglois ; & se trouvant à sept ou huit milles de terre, ils étoient résolus de prendre le temps de la nuit, pour entrer dans le Havre avec leurs Canots. Mais un grain du Nord-Est, qu'ils essuyerent vers le soir, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & quelques avis, qui leur firent craindre de trouver leurs Ennemis trop bien disposés, arrêterent tout d'un coup leurs résolutions. Ils eurent le temps d'observer la situation de l'Isle, qui est à douze degrés dix minutes de latitude du Nord, & d'y visiter une belle source d'eau douce ; mais ils prirent aussi-tôt la route du Golfe d'Amapalla, dans le dessein d'y carener leurs Vaisseaux.

Golfe d'Amapalla.

Ce Golfe est un grand bras de Mer, qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à son entrée du côté Méridional, la Pointe de *Ca-*

visina, & le Mont Saint-Michel, au Nord-Ouest ; deux objets également remarquables. Casivina est à douze degrés quarante minutes de latitude Septentrionale. C'est une Pointe haute & ronde, qui se présente comme une Isle du côté de la Mer, parce que les Terres en sont fort basses. Le Mont Saint-Michel est une fort haute Montagne, mais peu escarpée. Les Terres qui l'environnent, au Sud-Est, sont basses & unies pendant plus d'un mille ; & c'est à ces Terres basses que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Isles assez considérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus Méridionale se nomme Mangera, & l'autre Amapalla. Mangera est ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois, environné de rochers ; avec une petite Baye sabloneuse du côté du Nord-Est. La terre en est noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on se rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Isle d'Amapalla est plus grande ; mais son terroir est à peu près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord, & l'au-

DAMPIER. 1684.

Isles de Mangera & d'Amapalla.

Leur Description.

DAMPIER. 1684.

tre à l'Orient. La derniere, qui n'eſt pas à plus d'un mille de la Mer, eſt bâtie au ſommet d'une montagne ; & le chemin par lequel on y monte eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'hommes en défendroit l'accès à coups de pierres, contre de nombreuſes Troupes. On découvre une fort belle Egliſe au milieu de la Ville : ſur quoi Dampier obſerve que dans toutes les Villes Indiennes, qui ſont ſous la domination des Eſpagnols, les Images, & les Statuts des Egliſes ſont vêtus à l'Indienne ; au lieu que dans les Villes, où les Eſpagnols font le plus grand nombre, elles ſont vêtues à l'Eſpagnole. La Rade de l'Iſle eſt à l'Orient, vis-à-vis d'une terre baſſe. Un peu plus loin, on peut mouiller auſſi fort près de terre, au Nord-Eſt. C'eſt le lieu que les Eſpagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment Port de Martin-Lopez. Le Golfe a pluſieurs autres Iſles, mais plus baſſes & moins habitées. Il s'étend de quelques lieues au-delà ; quoiqu'il y ait ſi peu d'eau dans cet eſpace, qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux d'y pénétrer.

Hardieſſe du Capitaine David.

Le 26 de Juillet, en approchant du Golfe d'Amapalla, David prit deux Canots bien équipés, pour s'avancer

vers les Isles, dans l'esperance de faire quelques Prisonniers, dont il pût prendre langue. Il arriva le soir à Mangera, mais sans sçavoir encore de quel côté il devoit chercher la Ville. Le lendemain, il apperçut dans la Baye un grand nombre de Canots. Les Indiens avoient déja découvert les deux Vaisseaux; & sur l'avis, qu'ils avoient reçu, que l'Espagne avoit des Ennemis en Mer, ils avoient fait la garde pendant toute la nuit. Mais à la vûe des Anglois, ils prirent la fuite vers la Ville où ils répandirent l'allarme. David trouva un petit chemin dans lequel il ne craignit pas de s'engager, & qui le conduisit bien-tôt aux premieres Maisons. Son arrivée fit prendre, à tous les Habitans, le parti de se retirer dans les Bois. Il ne trouva dans la Ville qu'un Religieux Espagnol, qui n'avoit pû fuir, & deux jeunes Indiens qui étoient demeurés volontairement avec lui. Comme il ne s'étoit proposé que d'enlever quelques Insulaires, il reprit le chemin de la Mer avec ses trois Prisonniers; & les faisant servir de Pilotes pour les conduire à l'Isle d'Amapalla, il y arriva heureusement vers midi. Les informations, qu'il s'étoit procurées, ne lui firent pas esperer un butin considérable dans les deux

DAMPIER. 1684.

Il trouve Mangera sans Habitans.

DAMPIER. 1684.

Isles. Ces Indiens sont pauvres, & ne vivent que de leurs Plantations de Maïz. Ils reconnoissent l'autorité du Gouverneur de Saint-Michel, Ville située au pied de la Montagne de ce nom, & lui payent un tribut de leur récolte, parce qu'ils n'ont rien dont ils puissent faire de l'argent. Le Religieux étoit non-seulement le seul Prêtre, qui servît les trois Villes de Mangera & d'Amapalla, mais le seul Blanc qu'il y eût dans toutes les Isles du Golfe. Il n'y avoit même qu'un seul de tous les Indiens, qui sçût la langue Espagnole. On la lui avoit fait apprendre, pour tenir les Registres & les Livres de Compte, en qualité de Sécrétaire des deux principales Isles. Le Casica ou le Chef des Indiens, ne sçavoit, ni lire, ni parler cette Langue.

David n'en étoit pas moins résolu de pénétrer dans l'Isle d'Amapalla. Il laissa trois ou quatre hommes pour garder ses Canots, tandis qu'il marcha vers la Ville avec ses Guides. On a fait observer que le chemin en est fort escarpé. Les Indiens se firent voir au sommet de la Montagne; & le Sécrétaire, qui paroissoit les commander, voyant approcher David à la tête de ses gens, lui demanda en Espagnol, d'une voix

Comment il se fait conduire à l'Isle d'Amapalla.

Dampier. 1684.

Sa réponſe aux Indiens.

aſſez forte pour ſe faire entendre au bas de la Montagne, qui il étoit & d'où il venoit. Le Capitaine Anglois répondit qu'il étoit Baſque, & qu'il avoit commiſſion du Roi d'Eſpagne, pour faire la guerre aux Ennemis de cette Couronne; qu'il venoit dans le Golfe, pour y carener ſes Vaiſſeaux; qu'il cherchoit un lieu commode, & qu'il demandoit du ſecours aux Indiens de l'Iſle. Cette réponſe parut de ſi bonne foi, qu'après quelques momens de conſultations, le Sécrétaire aſſura les Anglois qu'il les voyoit avec joie, & qu'il avoit beaucoup de reſpect pour tous les Eſpagnols, ſur-tout pour les Baſques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien (17). Enſuite, il leur offrit la liberté de venir à la Ville. David, ſuivi de tous ſes gens, grimpa auſſi-tôt ſur la montagne, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. Le Caſica & le Sécrétaire l'embraſſerent; & ſes gens furent traités des autres Indiens, avec la même cérémonie. Après les ſalutations, ils prirent tous le chemin de l'Egliſe: C'eſt le lieu, remarque Dampier, » où ſe font non-ſeulement » leurs aſſemblées publiques, mais leurs » jeux mêmes & leurs divertiſſemens.

Il les trompe.

(17) Page 137.

DAMPIER. 1684.

» De-là vient que dans les Eglifes » des Villes Indiennes, on voit des » Mafques de toute forte de formes, » & d'autres ornemens bizarres pour » les deux fexes, avec quantité d'in» ftrumens de Mufique (18). Leurs » Fêtes fe célébrent la nuit. Elles con» fiftent à danfer & à chanter, fous les » habillemens antiques, en joignant, » à leurs danfes & à leurs chants, » diverfes poftures, par lefquelles ils » croyent repréfenter auffi les ufages » de leurs Ancêtres. Si la Lune donne » beaucoup de lumiere, ils allument » peu de flambeaux; mais, dans les » nuits fombres, l'Eglife eft fort illu» minée (19). Malgré ces affectations de gayeté, tous les Indiens, que Dampier a connus, fous la domination des Efpagnols, lui ont paru plus mélancoliques que les Indiens libres. Dans leurs Fêtes mêmes, il a cru trouver un fond de trifteffe & quelque chofe, qu'il nomme *Dolent*, dans leurs Chanfons & leur Mufique. En un mot, leur joie

Fêtes de ces Infulaires accompagnées de trifteffe.

(18) Dampier croit mieux expliquer cette facilité, en ajoûtant que le Sécrétaire n'aimoit pas beaucoup les Efpagnols, & qu'il avoit perfuadé aux Habitans d'attendre les Anglois, dont leur pauvreté ne leur laiffoit rien à craindre; en leur difant que s'ils devoient faire du mal à quelqu'un, c'étoit aux Efpagnols mêmes, qui les traitoient en Efclaves. *Ibid*

(19) Page 138.

lui a paru forcée. Il ne décide pas si c'est un effet de leur esclavage. Mais, il est porté à croire, qu'ils ne font ces assemblées, que pour déplorer leurs malheurs, c'est-à dire, la perte de leur Pays & de leur liberté. Quoique ceux, qui vivent aujourd'hui, sçachent peu ce que c'est que d'être libres, & ne se souviennent pas de l'avoir été, il lui semble que la triste condition, à laquelle ils ont été réduits par les Espagnols, fait sur eux une profonde impression, qui augmente lorsqu'ils entendent parler, ou qu'ils se représentent l'image de leur ancienne liberté (20).

DAMPIER. 1684.

Imprudence des Anglois, qui fait manquer le dessein.

Le dessein de David, en se laissant conduire à l'Eglise, étoit de les y renfermer tous, & de composer ensuite avec eux, pour les rafraîchissemens & les secours qu'ils étoient capables de lui fournir. Le Religieux, qu'il ne perdoit pas de vûe, lui avoit promis de les engager dans ses intérêts, jusqu'à lui donner l'espérance qu'ils pourroient lui prêter main-forte, pour attaquer apparemment la Ville Espagnole de Saint-Michel. On a peine à comprendre pourquoi les Anglois aimoient mieux de-

(20) *Ibidem.*

DAMPIER. 1684.

voir ce ſervice à la violence, qu'aux perſuaſions de la douceur & de l'amitié : mais, avant que tous les Indiens fuſſent entrés dans l'Egliſe, un des gens de David eut l'imprudence d'en pouſſer quelques-uns : pour les faire entrer plus promptement. Ils prirent auſſi-tôt la fuite ; & leur exemple entraîna tous les autres, comme un troupeau de Daims. David, ſurpris d'un changement dont il ignoroit la cauſe, ſur-tout lorſqu'il ſe vit ſeul dans l'Egliſe avec le Religieux Eſpagnol, ne put modérer lui-même ſon reſſentiment. Il fit tirer ſur les Fuiards, & dans cette confuſion le Sécrétaire fut renverſé d'un coup mortel. Dampier accuſe le Capitaine & ſes gens, d'avoir fait manquer, par cette conduite, un projet qu'il n'explique pas mieux, mais qui conſiſtoit apparemment dans le pillage de Saint-Michel.

Paſſage d'un Parti François, de la Mer du Sud, dans celle du Nord.

Cependant le Religieux fut emmené à bord, où la crainte de perdre leur Supérieur Eccléſiaſtique engagea les Indiens à porter toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Equipages. Ils nourriſſoient des Bœufs, dans quelques petites Iſles du Golfe. David eut la liberté d'en faire tuer autant qu'il en eut beſoin, & reçut d'autres ſervices de ces

DAMPIER. 1684.

timides Indiens. Un Parti de François, qui arriva peu de temps après dans les mêmes Isles, tira plus d'avantages du bon naturel des Habitans. Non-seulement il eut la liberté de s'y rafraîchir; mais après s'y être arrêté long-temps sans trouble & sans défiance, il fut aidé à faire sa descente, pour se rendre, par terre, à la Riviere qui se jette dans la Mer du Nord, près du Cap Gratia-Dios. Ils y firent des Barques de troncs d'arbres, dans lesquelles ils arriverent heureusement à la Mer du Nord. Les Avanturiers connoissoient cette route depuis trente ans, par les découvertes d'un Parti Anglois, qui avoit remonté la même Riviere jusqu'à l'endroit où les François firent leurs Barques. Il y étoit descendu, pour marcher vers une Ville qui se nomme Ségovie : mais il avoit employé près d'un mois à remonter la Riviere, qui étant coupée par plusieurs cataractes, le mettoit dans la nécessité de hâler souvent les Canots par terre, pour éviter les difficultés du passage. Dampier apprit ces circonstances de plusieurs personnes, qui étoient de l'expédition (21).

En partant du Golfe d'Amapalla, les deux Vaisseaux Anglois rompirent

(21) Page 140.

DAMPIER. 1684.

leur société; & Dampier, fidéle au Capitaine David, fit voile avec lui vers le Sud. Dans cette route, ils essuyerent chaque jour quelque orage; sur-tout de ces terribles grains, qui sont fort communs, sur cette Côte, depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais ils retrouverent le beau temps à la hauteur du Cap Saint-François, c'est-à-dire, à dix degrés de latitude Septentrionale. Ce Cap est revêtu de grands arbres. En venant du Nord, on découvre une autre Pointe plus basse, qu'on prendroit pour le Cap même: mais on est alors au-delà du Cap, & presqu'aussi-tôt on l'apperçoit avec ses trois Pointes. Le Pays est fort élevé, & ses Montagnes paroissent noires.

Cap Saint François.

Le 20 de Septembre, on eut la vûe de l'Isle de Plata, qui reçut ce nom des Espagnols, lorsque le Chevalier Drake s'étant saisi d'un riche Vaisseau, dont la principale cargaison étoit d'argenterie, y mena sa Prise pour y faire le partage du butin. Sa longueur est d'environ quatre milles, sur un mille & demi de large. Elle est assez haute, & bordée de Rochers fort escarpés, à l'exception du côté de l'Orient. Le sommet en est plat & le terroir sablon-

Isle de Plata. D'où lui vient ce nom.

Sa Description.

neux. Elle n'a de l'eau que dans un seul endroit, proche de la Mer & du côté de l'Orient. Cette eau coule si lentement des Rochers, qu'il est aisé de la recevoir dans des vases. L'Isle avoit autrefois beaucoup de Chevres; mais il n'en reste plus, ni d'autres animaux de Terre. Les seuls Oiseaux, qu'on y voit en grand nombre, sont des Boubies & des Soldats. Le mouillage est à l'Orient, vers le milieu de l'Isle, à deux cables de la Baye sablonneuse, sur un assez bon fond de dix-huit à dix-neuf brasses. La Mer y est fort calme, parce qu'une Pointe de l'Isle la met à couvert des vents du Sud, qui ne laissent pas d'y regner sans interruption. Dampier place cette Isle à dix degrés dix minutes de latitude Méridionale, & ne la croit éloignée que de quatre ou cinq lieues du Cap Saint-Laurent, à l'Ouest Sud-Ouest, demi-Quart-d'Ouest.

DAMPIER. 1684.

Pointe de Sainte-Hélene & Pays voisins.

Dès le lendemain, David fit mettre à la voile, vers la Pointe de Sainte-Hélene. Cette Pointe est au Sud de l'Isle de Plata, à deux degrés quinze minutes de latitude Méridionale. On la prendroit de loin pour une Isle, parce que les Terres en sont fort basses. Elle s'avance dans la Mer du côté de

DAMPIER. 1684.

l'Oueſt & forme au Nord une aſſez grande Baye. On trouve à la diſtance d'un mille dans les Terres, un pauvre Village Indien, du nom de Sainte-Hélene. Le Pays qui l'environne eſt bas & ſablonneux, ſans arbres, ſans herbages & ſans eau douce. Les Habitans ne trouvent de l'eau qu'à la Riviere de Colanche, qui eſt à quatre lieues, dans le fond de la Baye. A peu de diſtance du Village, dans la même Baye, & tout au plus à cinq pas des bornes de la hauſe Mer, on voit ſortir d'un petit trou d'une matiere bitumineuſe & bouillante, que les Eſpagnols nomment *Algatrane*. Elle eſt de la liquidité du Goudron. A force de bouillir, elle prend la conſiſtance de la poix. Auſſi ſert elle aux mêmes uſages, & les Indiens du Pays la recueillent ſoigneuſement dans des cruches. Elle eſt plus bouillante dans la plus grande hauteur de l'eau, & c'eſt alors que les Indiens s'empreſſent à l'amaſſer (22). Ils ſont Pêcheurs. La plûpart vont en Mer, dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale ſubſiſtance eſt le Maïz, qu'ils tirent en échange, des Vaiſſeaux qui viennent charger l'Algatrane. Le mouil-

Source bitumineuſe & bouillante.

(22) Page 145.

lage eſt fort bon devant le Village, à l'endroit de la Pointe, où le vent ne ſe fait pas ſentir ; mais l'eau eſt ſi profonde, à l'Oueſt de la même Pointe, que l'ancre n'y ſçauroit mordre. Les Anglois firent une deſcente, qui n'eut pas le ſuccès qu'ils s'en étoient promis. Ils enleverent une Barque & quelques Indiens, avec leſquels ils reprirent la route de Plata.

Manta. Sa deſcription.

David tourna ſes eſpérances vers Manta, qui eſt à deux ou trois lieues du Cap Saint-Laurent vers l'Oueſt. C'eſt un Village d'Indiens, ſitué ſur une éminence, à ſept ou huit lieues de Plata. Les Anglois ne s'y propoſoient que d'y faire des Priſonniers ; car le butin devoit être médiocre dans une habitation compoſée de quelques miſérables édifices, & qui n'a de recommandable qu'une fort belle Egliſe, ornée de quantité d'ouvrages de ſculpture. C'étoit autrefois la retraite d'un grand nombre d'Eſpagnols : mais il n'y en reſtoit plus un ; & malgré tous les agrémens de ſa ſituation, le terroir eſt ſi ſablonneux & ſi ſec, qu'à peine produit-il quelques arbriſſeaux. Cependant entre le Village & la Mer, on trouve une ſource de fort bonne eau. Aſſez loin dans les Terres, on découvre une fort haute Montagne,

DAMPIER. 1684.

de la forme d'un pain de ſucre, que les Eſpagnols nomment *Monte Chriſto.* Elle eſt au Sud de Manta, & Dampier la regarde comme le meilleur Fanal de cette Côte. A la diſtance d'un demi mille du rivage, les Vaiſſeaux doivent ſe garder d'un rocher d'autant plus dangereux, qu'il eſt toujours couvert d'eau, & que la Mer n'y fait jamais de Briſans. Un mille au-delà de cet écueil, on trouve ſix, huit ou dix braſſes d'eau, ſur un fond dur & ſablonneux, où le mouillage eſt fort ſûr. Depuis Manta juſqu'au Cap Saint-Laurent, le Pays eſt aſſez élevé, mais fort uni.

Précaution des Gouverneurs Eſpagnols contre les Avanturiers.

Les Anglois firent leur deſcente à la pointe du jour, & marcherent auſſi-tôt vers le Village: mais ils furent apperçus de quelques Indiens, qui donnerent l'allarme à leurs voiſins; & tous les Habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs effets, ils ne trouverent dans des maiſons pauvres & déſertes, que deux vieilles femmes, dont ils tirerent quelques informations, qui furent l'unique fruit de leur entrepriſe. Ils apprirent d'elles, que ſur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'Avanturiers étoit paſſé dans les Mers du Sud par l'Iſthme de Darien,

&

& venoit dans des Canots, les Gouverneurs Espagnols avoient envoyé, de toutes parts, l'ordre de brûler les Vaisseaux & de se défaire de toutes les provisions. C'étoit à cette occasion que depuis moins d'un mois, on avoit fait passer des Indiens dans l'Isle de Plata, pour y détruire les Chevres. Les Anglois y retournerent fort incertains, & s'y arrêterent jusqu'au mois d'Octobre, sans avoir pris aucune résolution.

DAMPIER. 1684.

Arrivée du Capitane Swan.

Ils étoient prêts à partir comme au hazard, lorsqu'ils y virent arriver un Vaisseau de leur Nation, commandé par le Capitaine Swan. Ce Bâtiment appartenoit à divers Marchands de Londres, qui ne l'avoient envoyé que pour le Commerce, avec toutes les marchandises qui convenoient à cette vûe : mais, Swan n'ayant trouvé que de la défiance de la part des Espagnols & des Indiens, son Equipage, rebuté d'une course inutile, l'avoit forcé de recevoir une troupe d'Avanturiers, qu'il avoit rencontrés près de Nicoya, & qui étoient apparemment les mêmes dont les gens de David avoient entendu parler à Manta. Ils étoient venus par Terre, sous le commandement du Capitaine Harris, neveu d'un autre Harris, qui avoit été tué devant Panama. Swan lui avoit

DAMPIER. 1684.

donné sa Barque ; & conservant toujours l'autorité, il venoit avec ce renfort pour tenir aussi Conseil dans l'Isle de Plata. La joie fut extrême entre tant d'Avanturiers réunis. David & Swan s'associerent, avec toutes les formalités établies dans leur profession : mais ils regretterent beaucoup le départ du Capitaine Eaton, dont les forces jointes à celles des deux Vaisseaux & de la Barque, auroient pû composer une redoutable Escadre. Le petit Bâtiment qu'on avoit pris à Sainte-Hélene, reçut ordre d'aller croiser, pendant qu'on équiperoit le Vaisseau de Swan, qui étoit trop embarrassé de sa cargaison pour recevoir ses nouveaux Hôtes. Toutes ses marchandises fines furent étalées sur le tillac & vendues à crédit. Le reste fut jetté dans la Mer.

Il s'associe avec David.

Le Bâtiment de Sainte-Hélene revint trois jours après, avec une Prise de quatre cens tonneaux, chargée de bois de charpente. On n'en tira pas d'autre utilité que d'apprendre, du Capitaine, les préparatifs des Espagnols, qui armoient dix Frégates pour chasser les Anglois de ces Mers. Cette nouvelle augmenta le chagrin d'avoir perdu le Capitaine Eaton, & fit prendre le parti d'envoyer une Barque jusqu'à Lobos,

pour le ramener à toutes ſortes de conditions.

DAMPIER. 1684.

Après ces diſpoſitions, les deux Vaiſſeaux firent voile pour Lobos, où la Barque avoit ordre de les attendre. Etant partis de Plata le 20 d'Octobre, avec peu de vent, ils n'arriverent que le 23 à la Pointe de Sainte-Hélene. Le 25, ils croiſerent dans la Baye de Guaiaquil. Le 30, ils doublerent le Cap Blanc ; & le 2 de Novembre, ils étoient à la hauteur de Payta. La vûe de cette petite Ville Eſpagnole, dont la deſcription ſeroit inutile après celle qu'on a lue dans le Journal d'Anſon, tenta les Anglois d'y faire une deſcente (23). Ils n'eurent pas de peine à s'en

Ils font voile à Lobos de terre.

Ils brûlent Payta.

Obſervations de Dampier.

(23) Ils la firent à quatre milles de la Place du côté du Midi. Dampier eſt le ſeul de nos Voyageurs qui parle de Pinta, grande Ville, à quarante milles dans les terres, mais qui reçoit, par Payta, toutes les Marchandiſes, qui lui viennent de la Mer. Il apprit de quelques Priſonniers Eſpagnols, qu'elle eſt dans un Vallon, arroſé par un petit ruiſſeau, qui ſe jette dans la Baye de Chirapi, à ſept degrés de latitude du Nord. Mais, cette Baye eſt dangereuſe & peu fréquentée, parce qu'elle a peu d'eau. Dampier apprit auſſi que Payta, qui eſt un Pays ſtérile, où il ne pleut jamais, tire tous ſes vivres, par une petite riviere d'eau douce, d'une Ville Indienne, nommée Colan, qui en eſt à deux lieues au Nord-Nord Eſt. Il eut la curioſité d'obſerver les Barques, dont les Indiens de Colan ſe ſervent pour aller en Mer, & la deſcription qu'il en donne eſt d'une ſingularité qui ne permet pas de la ſupprimer. » Elles ſont » compoſées de pluſieurs

DAMPIER. 1684.

rendre maître : mais dans le chagrin de n'y pas trouver d'argent, ni de mar-

» troncs d'arbres, en » maniere de Radeau, & » différentes, suivant l'u- » sage auquel on les des- » tine. Si l'on veut s'en » servir pour la Pêche, » elles ne sont composées » que de trois ou qua- » tre troncs de bois le- » ger, de sept à huit » pieds de long, placés » à côté les uns des au- » tres, attachés avec des » chevilles de bois, ou » liés avec des saules. » Ces troncs sont placés » de maniere, que ceux » du milieu sont plus » longs que ceux des cô- » tés, principalement ceux » de devant, qui vont en » diminuant, & forment » une pointe, pour cou- » per mieux l'eau. On » en fait d'autres, qui » servent à voiturer les » Marchandises. Leur fond » est de vingt ou trente » gros arbres, d'environ » vingt, trente, ou qua- » rante pieds de long, » attachés aussi dos à dos. » Sur ceux-ci, on en met, » en travers, d'autres plus » courts, bien attachés » les uns aux autres, » comme ceux de dessous. » Ce double rang de plan- » ches, qui fait le fond » de l'Edifice, est d'une » largeur considérable. » C'est sur ce fondement » qu'on éleve la Barque » d'environ dix pieds, » avec des rangs de bois, » qu'on place debout, » & qui soutiennent quel- » quefois plus d'un plan- » cher. Dampier remar- » qua que ces planchers » sont composés de gros » arbres, mis en travers » les uns sur les autres, » comme un tas de bois, » avec cette difference » qu'ils ne sont pas près » les uns des autres, & » qu'étant suspendus par » les bouts & par les cô- » tés, le milieu demeure » creux & fait une Cham- » bre : mais il y a, de » distance en distance, » une poutre qui traverse, » pour tenir le Radeau » plus assujetti. Ce creux, » ou cette chambre, a » pour plancher supérieur » un rang de petites per- » ches, qui fait le plan- » cher inférieure d'une au- » tre chambre. On ne peut » entrer, dans chaque » chambre, qu'en passant » entre les grosses traver- » ses des arbres, qui com- » posent les murailles de » cette Maison navale, » & par conséquent en se » baissant beaucoup. Les » chambres basses servent » de celliers. On y met, » avec le lest, qui est com- » posé de grosses pierres

chandises, ni même assez de vivres pour y faire un seul repas, ils y mirent le feu en retournant à bord. DAMPIER. 1684.

Ils reprirent la route de Lobos, où ils arriverent le quatorziéme jour; mais la ressemblance de Lobos de Terre, avec

» les vaisseaux où l'on » porte l'eau douce, & » généralement tout ce qui » est à l'épreuve de l'hu- » midité. Une charge si » pesante tient le fond de » la premiere chambre & » la Barque entiere, si » enfoncées, qu'il n'en » paroît que deux ou trois » pieds hors de l'eau. La » seconde chambre est » pour les Matelots, & » pour tout ce qui sert à » leurs usages. Au-dessus » de celle-ci sont les Mar- » chandises, entassées à la » hauteur qu'on veut leur » donner, mais ordinaire- » ment jusqu'à huit ou dix » pieds, & assujetties par » des perches placées de- » bout tout autour. Il y » a seulement un petit ré- » duit par derriere, pour » celui qui tient le gou- » vernail, & un autre » devant, pour le foyer » où se fait la cuisine. » On laisse principalement » cet espace, quand on » se propose de faire un » Voyage de long cours, » tel que celui de Guaia- » quil à Panama, qui est » de cinq ou six cens lieues. » Au milieu est le mât, » avec une grande voile. » Ces Barques demandent » d'avoir toujours le » vent en poupe, & ne » peuvent aller avec un » vent contraire. Aussi ne » sont-elles bonnes que » pour ces Mers, où le » vent est presque toujours » le même, ne variant que » d'un point ou deux de- » puis Lima jusqu'à la Baye » de Panama. Si l'on a » quelquefois des vents » de Nord, on baisse la » voile & l'on abandonne » la Barque, en attendant » qu'il change. Jamais » ces Barques ne peuvent » couler à fond. Elles » contiennent soixante ou » soixante & dix ton- » neaux, & trois ou quatre » hommes suffisent pour » les conduire. Comme » elles ne peuvent servir » pour le retour contre le » vent réglé, on les vend » au terme, avec les » Marchandises; & les » Matelots reviennent sur » quelque Vaisseau. *Ibid. pages* 153 *& suivantes.*

DAMPIER. 1684.

Lobos de Mer, leur ayant fait prendre l'une pour l'autre, ce fut à la premiere de ces deux Isles qu'ils mouillerent le soir, au Nord-Est, sur quatorze brasses de fond. Le lendemain, ils reconnurent, à un quart de mille, du côté du Nord, une grosse Roche creuse, & un bon Canal, qui n'a pas moins de sept brasses d'eau. Il ne leur offrit que des Pingouins, des Boubies & des Veaux marins, dont les deux Capitaines louerent beaucoup la chair, pour accoutumer leurs gens à se contenter d'une si mauvaise nourriture. Dampier loue leur politique, parce que rien n'est plus capable que l'indigence, d'exciter des mutineries parmi les Avanturiers : mais il n'explique point par quel prodige, tant de Brigands s'en rapportoient au goût de leurs Chefs. Le jour d'après, s'étant rendus à Lobos de Mer, ils y trouverent une Lettre que leur Barque y avoit laissée, par laquelle ils apprirent que le Capitaine Eaton avoit passé dans cette Isle, & qu'il y avoit laissé diverses traces, mais nul avis qui pût faire juger de la route qu'il avoit prise. Ils perdirent, avec chagrin, l'espoir de le rencontrer. Pendant qu'ils faisoient des provisions telles que l'Isle pouvoit en fournir,

Barque Espagnole qui les observe.

DAMPIER. 1684.

ils découvrirent à trois lieues du rivage, une petite Barque, qu'ils prirent d'abord pour la leur ; & cette raiſon les empêcha de lui donner la chaſſe. Ils ſe féliciterent de cette erreur, lorſqu'ils apprirent dans la ſuite que c'étoit une Barque Eſpagnole, qui étoit venue pour obſerver s'ils étoient à Lobos. Ses ordres étoient de ne pas s'approcher trop, dans l'idée que les Anglois ſe trahiroient eux-mêmes en courant auſſi-tôt ſur elle. Mais, s'étant tenus ſi couverts qu'ils ne furent point apperçus, ils en eurent plus de facilité à s'avancer bien-tôt vers l'Iſle de Puna, où l'on ne ſe défioit point qu'ils fuſſent ſi proche.

Leur deſſein ſur Guaiaquil.

Leur deſſein étoit d'attaquer Guaiaquil, avant que de retourner à Plata. Ils mirent à la voile, le 19, vers la Baye du Mementon, qui eſt entre le Cap Blanc au Midi, & la Pointe de Chandidi du côté du Nord. A vingt-cinq lieues du Cap Blanc, près du fond de la Baye, on trouve une petite Iſle, nommée Santa Clara, qu'on prendroit à quelque diſtance, pour un homme mort, étendu & comme enſeveli, dont le côté Oriental repréſente la tête. Les Bâtimens deſtinés pour la Riviere de

DAMPIER. 1684.

Histoire d'un riche Vaiſſeau ſubmergé.

Guaiaquil, paſſent au Sud, pour éviter les écueils qui ſe trouvent du côté du Nord. Les Eſpagnols racontent qu'un Vaiſſeau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord de cette Iſle, & qu'une partie de ſes tréſors fut rétirée par un Ingénieur d'Eſpagne, qui vint exprès avec des ordres particuliers, de la Cour pour la pêche des naufrages; mais que la mort ayant interrompu ſon travail, le Vaiſſeau eſt demeuré dans le même état, c'eſt-à-dire, expoſé aux larcins des Indiens, qui en tirent de temps en temps quelque choſe à la dérobbée, & qui en tireroient beaucoup plus s'ils n'étoient arrêtés par la crainte des Chats de Mer, qui ſont en fort grand nombre dans la Baye.

Deſcription des Chats de Mer.

Dampier obſerve que le Chat de Mer reſſemble beaucoup au Merlan, mais qu'il a la tête plus plate & plus groſſe. Sa gueule, qui eſt fort large, eſt armée, des deux côtés, de petits poils ſemblables aux mouſtaches d'un Chat; & de-là lui vient ſon nom. Il a trois nâgeoires, une ſur le dos, & deux aux côtés. Elles ſont compoſées d'une arrête pointue, extrêmement venimeuſe pour ceux qui en ſont piqués. Pluſieurs Eſpagnols, qui ont entrepris de chercher les tréſors du Vaiſſeau abîmé, en

Dampier. 1684.

ont fait une triste expérience, les uns par une mort précipitée, les autres par l'engourdissement perpétuel de leurs membres. » J'ai connu des Blancs, » ajoute Dampier, qui avoient perdu » l'usage des mains, pour avoir été légé- » rement piqués par la nâgeoire de ce » dangereux Poisson. Aussi n'en pre- » nions-nous jamais sans les fouler aux » pieds, pour leur ôter l'hameçon de » la gueule, dans la crainte d'en être » piqués en voulant l'ôter avec les mains. Les plus gros Chats de Mer pesent sept ou huit livres. Il s'en trouve de la grosseur du pouce, dont les nâgeoires ne sont pas moins pernicieuses. Mais leurs autres arrêtes n'ont rien de redoutable, & leur chair est également agréable & saine. Ils se rassemblent ordinairement à l'embouchure des Rivieres, ou dans les eaux bourbeuses (24).

Golfe de Guaiaquil.

Isle de Puna & sa description.

De l'Isle de Sainte-Claire, on compte sept lieues, à l'Est-Nord-Est, jusqu'à *Punta d'Arena*, qui est à la Pointe la plus Occidentale de l'Isle de *Puna*. Tous les Vaisseaux, qui vont à la Riviere de Guaiaquil, y mouillent & sont obligés d'y prendre un Pilote, pour les conduire au travers des écueils. L'Isle de Puna est assez grande, mais elle est

(24) *Ibid.* page 161.

DAMPIER. 1684.

basse & plate. Sa longueur est d'environ douze lieues, de l'Est à l'Ouest, & sa largeur de quatre ou cinq. Les marées y sont violentes ; mais elles coulent par un si grand nombre de Canaux & de Branches, qu'elles y laissent, de tous côtés, des sables dangereux. L'Isle n'a qu'une Ville d'Indiens, située au Midi, sur le rivage, à sept lieues de la Pointe Occidentale. Elle porte aussi le nom de Puna. Tous les Habitans sont Matelots, & les seuls Pilotes de cette Mer, surtout pour la Riviere de Guaiaquil. Ils sont forcés, par les Espagnols, de faire bonne garde lorsqu'il arrive des Vaisseaux à Punta d'Arena, & leur Poste d'observation est une autre Pointe de Terre, qui s'avance dans la Mer. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le soir à Cheval. De cette Pointe, jusqu'à Punta d'Arena, la distance est de quatre lieues, dans un Pays bas & couvert de Mangles. Entre ces deux Pointes, à la moitié du chemin, on en trouve une troisiéme, qui est gardée aussi dans les occasions pressantes, mais où l'on ne peut passer que dans un Canot.

Description de Palmeto.

Le milieu de l'Isle n'offre que des Pâturages ; & quelques Bois, dont la plûpart des arbres sont inconnus aux

Voyageurs. Celui que les Habitans nomment Palmeto est une espece de Palmier, de la grosseur du Frêne, & de trente pieds de hauteur, dont le tronc est fort droit, sans feuilles & sans branches, excepté vers le sommet, qui en a plusieurs petites, les unes grosses de la moitié du poignet, les autres de la grosseur du doigt. Elles ont trois ou quatre pieds de long, sans aucun nœud. Chacune de ces branches pousse une feuille, à peu près de la largeur d'un grand éventail, & toute pliée en naissant, comme un éventail fermé, mais qui s'ouvre à mesure qu'elle croît, & qui devient enfin comme un éventail étendu. Elle est fortifiée, du côté de la queue, par de petites côtes qui se changent en feuilles, mais plus petites & plus déliées que celle qui les soutient. Dans les espaces vuides, où ces arbres croissent, les Insulaires ont des Plantations de Maïz, de Yams & de Patates. La Ville de Puna est composée d'environ vingt Maisons, & d'une petite Eglise. Ces édifices sont élevés sur des pilotis, à dix ou douze pieds de terre, & l'on y monte en dehors par des échelles. Ils ne sont couverts que de feuilles de Palmeto, mais les chambres sont revêtues de

DAMPIER. 1684.

La Ville de Puna.

DAMPIER. 1684.

bonnes planches (25).

Le mouillage de l'Isle est devant la Ville même, où l'on trouve cinq brasses d'eau à la longueur d'un cable du rivage. La Mer y monte de douze ou quinze pieds. De sept lieues, qu'on compte de-là jusqu'à Guaiaquil, on en fait une pour arriver à l'embouchure de la Riviere, qui n'a pas moins de deux milles de large. Son Canal est assez droit : mais les deux côtés sont si bas & si marécageux, que les descentes y sont impossibles. A quatre milles de Guaiaquil, on rencontre une petite Isle, qui divise la Riviere en deux beaux Canaux, où les Vaisseaux peuvent monter & descendre. Le plus large est celui du Sud Ouest ; mais l'autre n'est pas moins profond, quoique resserré par quantité d'arbrisseaux, qui s'étendent des deux rives. L'Isle a plus d'un mille de long. De son extrêmité jusqu'à la Ville, on compte encore une lieue, & presqu'autant d'un côté de la Riviere à l'autre. Les Vaisseaux les plus chargés peuvent mouiller facilement dans ce grand espace ; mais Dampier répéte, que la meilleure Rade est devant la ville de l'Isle. Celle de Guaia-

Approches de Guaiaquil.

(25) Pages 162 & 163.

quil fait face à l'Isle. Elle est bâtie sur la Riviere, au pied d'une agréable Montagne, dont le penchant est du côté de la Riviere, qui inonde souvent la basse Ville. Elle est défendue par deux Forts, l'un dans la Plaine, & l'autre sur la hauteur. On la compte entre les principaux Ports de la Mer du Sud. Les marchandises qu'on en transporte sont du Cacao, des Peaux, du Suif, de la Salsepareille, des Draps de Quito, & diverses petites denrées.

DAMPIER. 1684.

Comment les Avanturiers conduisent leur dessein.

Comme c'étoit au pillage de cette Place que les Avanturiers rapportoient tous leurs mouvemens, ils laisserent leurs Vaisseaux à la hauteur du Cap Blanc; & s'étant mis dans leur Barque & leurs Canots, ils se rendirent, le jour d'après, à l'Isle de Sainte-Claire. De-là, ils envoyerent deux Canots, la nuit suivante, à Punta d'Arena, sous prétexte d'y prendre des Moules, des Huitres & des Petoncles, qui sont en abondance autour de cette Pointe; mais avec ordre de se cacher dans une Anse, & d'y attendre que la Garde Indienne fût arrivée de Puna. Elle parut à la pointe du jour. Il ne fut pas difficile aux Avanturiers de l'enlever sans bruit, & de se rendre à Puna, où les Sentinelles & tous les Habitans eurent

DAMPIER. 1684.

le même fort. A la marée suivante, ils prirent une petite Barque, chargée de Draps, qui étoit partie de Guaiaquil pour Lima, sur l'avis qu'elle avoit eue, par la Barque qui s'étoit fait voir à Lobos, qu'ils avoient quitté la Côte. Ils apprirent, du Patron, qu'elle devoit être suivie de trois autres Barques, chargées de Négres. Cette nouvelle les détermina sur le champ à faire avertir la Barque, qui étoit restée à Sainte-Claire avec la plus grande partie de leur troupes, de venir les joindre à Puna. Elle vint avec le reste des Canots. On prit le parti de la laisser devant Puna, sous une Garde de cinq hommes bien armés, qui suffisoient pour contenir les Prisonniers, avec ordre de ne pas quitter ce poste jusqu'au lendemain à huit heures, parce qu'on se flattoit d'être alors en possession de Guaiaquil. Le reste de cette expédition, dont le succès n'avoit pas paru moins infaillible à Dampier qu'à tous ses Associés, deviendroit moins intéressant dans d'autres termes que les siens.

Ils prennent une Barque, dont ils reçoivent des informations.

Récit de l'Expédition.

» Nous nous mîmes à ramer, de toutes nos forces, & nous n'eûmes pas » fait deux milles, qu'ayant rencontré » une des trois Barques chargées de Négres, nous la prîmes sans résistance.

DAMPIER. 1684.

» Le Patron nous dit que les deux au-
» tres partiroient de Guaiaquil, par la
» prochaine marée. Nous coupâmes le
» grand mât de ſa Barque & la laiſſâmes
» à l'ancre. Comme nous avions alors
» pleine marée, nous continuâmes de
» ramer en diligence, dans l'eſpoir d'ar-
» river à la Ville avant la fin du flux :
» mais nous trouvâmes qu'il y avoit
» plus loin que nous ne nous l'étions
» imaginé ; ou plutôt, que nos Canots,
» trop pleins de monde, n'alloient pas,
» à beaucoup près, auſſi vîte que nous
» l'aurions ſouhaité. Le jour vint. Nous
» étions encore à deux lieues de la Pla-
» ce ; & ſuivant notre compte, il ne
» nous reſtoit que deux heures de
» marée. Notre Capitaine propoſa, au
» Pilote Indien, de nous mener dans
» quelque Anſe, où nous puſſions nous
» tenir cachés tout le jour. Il fut obéi,
» & nous dépêchâmes un Canot à notre
» Barque, du côté de Puna, pour re-
» commander à nos cinq hommes de ne
» pas remuer, & d'éviter toute occaſion
» de faire feu juſqu'au lendemain. Mais
» le Canot arriva trop tard, pour ré-
» voquer les premiers ordres. Les deux
» Barques, chargées de Négres, étoient
» parties de la Ville ſur la fin de la
» marée du ſoir, & pendant le flux,

DAMPIER. 1684.

» elles s'étoient tenues à l'ancre, fort
» près de la Côte. Comme nous passions de l'autre côté, nous les manquâmes, & nous n'en fûmes, ni vûs, ni entendus. Le flux ne fut pas plutôt fini, qu'ayant levé l'ancre, elles continuerent leur route vers Puna. Les cinq hommes de notre Barque les voyant venir à eux, toutes deux pleines de monde, se figurerent que nous avions été défaits, & que les Barques, chargées de troupes Espagnoles, avoient été détachées pour surprendre nos Vaisseaux. Dans cette idée, ils tirerent trois coups de canon sur les deux Barques, lorsqu'elles étoient encore à plus d'une lieue d'eux. Elles mouillerent aussi-tôt; & les Maîtres, sautant dans leurs Canots, s'efforcerent de gagner la terre à toutes rames. Ces trois coups de canon nous jetterent dans un grand désordre. La plûpart de nos gens, persuadés qu'ils avoient été entendus à Guaiaquil, jugerent qu'il étoit désormais inutile de demeurer dans l'Anse, & qu'il falloit avancer vers la Place ou retourner à nos Vaisseaux. La marée n'étant alors qu'au quart de son cours, il nous étoit impossible de monter, quand nous aurions voulu

» l'entreprendre. David déclara qu'il » étoit résolu de descendre à terre, pour » marcher droit à Guaiaquil, & qu'il » ne demandoit que quarante hommes, » qui voulussent le suivre; & sans per- » dre le temps à raisonner, il descendit » en effet, au travers des Mangles, » qui couvroient ces lieux marécageux. » Ceux, qui furent animés par son » exemple, sauterent sur la rive après » lui, au nombre d'environ cinquante; » & Swan demeura tranquille dans » l'Anse, avec le reste de la Troupe. » David & ses Compagnons furent » absens l'espace de quatre heures, & » revinrent mouillées, harassés, sans » avoir pu trouver de passage pour se » dégager de Mangles. Ils avoient été si » loin, qu'ils avoient perdu l'espérance » de pouvoir revenir sur leurs pas, dans » cette variété infinie de détours.

» Aussi-tôt qu'il fut arrivé, nous » nous déterminâmes à nous avancer » vers la Ville avec la premiere marée, » résolus d'abandonner notre entreprise » & de retourner à Puna, si les Habi- » tans avoient déja pris l'allarme. Au » premier flot, nous recommençâmes » à ramer; & passant près de l'Isle, nous » prîmes le Canal le plus étroit, qui est » celui du Nord-Est. Les troncs d'arbres

DAMPIER. 1684.

» & les branches, qui le resserrent, » nous y firent trouver tant de dangers, » que dans l'obscurité de la nuit, temps » que les Avanturiers choisissent tou» jours pour leurs entreprises, un de nos » Canots, qui heurta contre un tronc, » auroit été renversé, s'il n'eût été » promptement secouru. A peine fûmes » nous au bout de l'Isle, qu'on nous » tira un coup de mousquet au travers » des broussailles. La Ville étoit alors » devant nous, & les ténébres n'étoient » pas si épaisses que nous ne pussions » la découvrir. Mais le coup ne fut pas » plutôt tiré, que nous la vîmes illu» minée de flambeaux. C'étoit assez pour » nous faire connoître que le coup de » mousquet étoit un signal, & que » nous avions été découverts. Cepen» dant plusieurs d'entre nous assurerent » que le jour suivant étoit un jour de » Fête, & que ces illuminations n'é» toient que des feux d'artifice, d'usage » ordinaire parmi les Espagnols.

» Nous avançâmes un peu plus loin, » & nous trouvâmes une Terre ferme, » qui n'étoit plus embarrassée de » Mangles. David descendit, avec » les gens de son Canot. Swan & la » plûpart des siens, condamnoient en» core le dessein d'attaquer une Ville,

» qui paroiſſoit en allarme : mais on leur DAMPIER. 1684.
» fit tant de honte de cet excès de
» prudence, qu'ils deſcendirent auſſi.
» L'endroit de la deſcente n'étoit qu'à
» deux milles de la Ville. Mais, au lieu
» de Mangles, on y trouva bien-tôt des
» Bois ſi forts, qu'il parut impoſſible
» d'y marcher pendant la nuit. On fit
» alte, pour attendre le jour. Nous
» avions, avec nous, deux Pilotes
» Indiens, dont l'un ayant été maltraité
» d'un Gentilhomme de Guaiaquil,
» nous avoit offert volontairement ſes
» ſervices, pour trouver l'occaſion de ſe
» venger. Auſſi le trouvâmes-nous fidéle.
» L'autre ne paroiſſoit pas moins bien
» diſpoſé. Il étoit conduit par un de nos
» gens, qui affectoit beaucoup d'ardeur
» pour aller à la Ville, & qui reprochoit
» même aux autres de manquer de cou-
» rage. Cependant, ce faux Brave,
» comme il en a fait l'aveu depuis, coupa
» ſecretement la corde, qui lui ſervoit
» à retenir le Guide ; & le laiſſant
» fuir du côté de la Ville, ſans faire un
» pas pour le ſuivre, il s'écria ſeulement
» que le Pilote s'étoit ſauvé. Toute la
» troupe ſe mit en mouvement pour le
» chercher ; mais les peines qu'on ſe
» donna furent inutiles. Notre conſter-
» nation fut alors extrême, de nous

Dampier. 1684.

» trouver dans les ténébres, & comme
» perdus au milieu des Bois. Ainsi, notre
» entreprise étant échouée sans ressource,
» personne ne parla d'aller plus loin.
» Nous attendîmes le jour; & lorsqu'il
» eut commencé à luire, nous gagnâ-
» mes, à force de rames, le milieu de
» la Riviere, d'où nous vîmes la Ville
» à découvert. Les Habitans, qui ne
» purent manquer de nous appercevoir,
» ne tirerent pas sur nous, & nous
» nous retirâmes sans avoir fait feu sur
» eux (26).

Crainte des Espagnols de Guaiaquil.

On peut conclure, de ce récit, que la crainte avoit glacé le courage des Espagnols, puisque les Avanturiers, qui ne pouvoient descendre la Riviere qu'avec la marée du soir, leur donnerent le temps, non-seulement de tirer, mais de les attaquer sur Terre, dans une Ferme où ils descendirent pour attendre la marée, & où ils tuerent même quelques Bestiaux. En retournant à Puna, ils retrouverent à l'ancre les trois Barques de Négres, dont ils n'eurent pas de peine à se saisir. Elles contenoient mille jeunes Négres, de l'une & de l'autre sexe, dont ils ne conserverent que douze ou quinze des plus vigoureux. Dampier, s'aban-

(26) *Ibidem*, page 170 & précédentes.

donnant ici à ſon imagination, prétend que ſa troupe n'eut jamais une plus belle occaſion de s'enrichir. Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir avec ces mille Négres, à Sainte Marie, dans l'Iſthme de Darien, & les employer à tirer l'or des Mines. Il aſſure que cette entrepriſe étoit d'autant plus aiſée, que le Capitaine Harris, que les Avanturiers avoient alors avec eux, étant venu par Terre, de la Mer du Nord, avec ſa propre troupe, avoit chaſſé les Eſpagnols de la Ville & des Mines de Sainte Marie. Ils n'avoient pas encore tenté de s'y rétablir; & les Indiens, qui les haïſſoient mortellement, étoient au contraire amis zélés des Anglois, & prêts à les ſeconder de toutes leurs forces. » Nous » avions, continue Dampier, la Riviere de Sainte Marie pour carener » nos Vaiſſeaux. Nous en pouvions » fortifier ſi bien l'embouchure, que » tous les Eſpagnols du Pérou n'auroient » pas été capables d'y entrer malgré » nous. S'ils avoient amené des Vaiſ- » ſeaux de guerre, pour nous y enfer- » mer, nous aurions pû tirer des vivres » d'un Pays de grande étendue, & de » quantité de Nations Indiennes. Mais » notre plus grand avantage étoit du côté » des Mers du Nord, qui nous favo-

Fortune que Dampier regrette d'avoir manqué.

DAMPIER. 1684.

» riſoient, & par leſquelles nous au» rions pû faire venir des troupes & des » munitions. Pluſieurs milliers d'Avan» turiers ſeroient venus nous joindre, » de la Jamaïque, & principalement » des Iſles Françoiſes. En un mot, nous » aurions été ſecourus de tout ce qui » n'étoit point Eſpagnol, dans les Indes » Occidentales, & nous ſerions aujour» d'hui maîtres, non-ſeulement des Mi» nes les plus riches de l'Amérique, » mais encore de toute la Côte juſqu'à » Quito. Qui ſçait même ſi nous n'au» rions pas pouſſé plus loin nos Conquê» tes (27) »? On ne s'eſt arrêté à faire ici parler Dampier, que pour avoir occaſion de remarquer que l'Auteur du Journal de M. Anſon (28) n'eſt pas le ſeul Anglois, qui ait pris plaiſir à ſe repaître de ces beaux ſonges.

Les Avanturiers cherchent des Rivieres déſertes.

Les Vaiſſeaux des Avanturiers s'étant avancés, pour les recevoir, juſqu'à Punta d'Arena, ils retournerent encore à Plata, dans l'eſpérance d'y trouver le Capitaine Eaton : mais après y avoir cherché en vain ſes traces, ils penſerent à reconnoître quelque Riviere où les Eſpagnols n'euſſent aucun Commerce, pour s'y pourvoir de Canots Indiens,

(27) Page 171.

(28) Voyez ſa Relation, Tome XLI, page 419 & ſuiv.

Dampier. 1684.

qui leur étoient néceſſaires dans leurs deſcentes. Le 23 de Décembre, ils firent voile vers le Cap de Paſſao, qu'ils doublerent dès le lendemain. Ce Cap qui eſt à dix degrés huit minutes de latitude Méridionale, s'avance dans la Mer en forme de Pointe, haute & ronde, & paroît diviſé par le milieu. Il eſt nud, près de la Mer; mais plus loin, & des deux côtés, il eſt couvert d'arbres. Entre le Cap de Paſſao & le Cap de Saint François, la Côte eſt remplie de petites Pointes, dans l'intervalle deſquelles on trouve autant de petites Bayes ſablonneuſes. Les Avanturiers avoient des Pilotes, capables de les conduire dans toutes les Rivieres Eſpagnoles, mais qui connoiſſoient peu celles dont les Vaiſſeaux de cette Nation n'approchent jamais. Ils ſçavoient néanmoins qu'il s'en trouve pluſieurs entre Plata & Panama. D'ailleurs ils ne pouvoient ignorer que depuis la Ligne juſqu'au Golfe de Saint Michel, les Indiens qui habitent toute cette Côte, ne ſont pas ſous la dépendance de l'Eſpagne, & qu'il y a ſeulement, près de l'Iſle Gallo, deux Rivieres où les Eſpagnols ſe ſont établis, pour chercher l'or dont on croit que le ſable eſt mêlé. Dans la difficulté de ſe conduire ils eurent recours à quelques

Cap de Paſſao.

DAMPIER. 1684.

Lumieres qu'ils tirent de quelques Livres Espagnols.

Livres qui s'étoient trouvés dans leurs Prises, & l'expérience leur apprit qu'ils n'avoient pu choisir de meilleurs guides. Ils se fixerent à la Riviere de Saint Jago, parce qu'elle n'est point éloignée de Gallo, où les Livres Espagnols leur promettoient une Rade sûre. Entre le Cap Saint-François & cette Isle, ils apperçurent plusieurs grandes Rivieres, que cette raison leur fit négliger. Enfin, ils arriverent, le 26, devant celle de Saint-Jago, qui est située presqu'à deux degrés au Nord de la Ligne. Elle est large & navigable, pendant l'espace de quelques lieues; ensuite se partageant en deux bras, elle forme quatre grandes Isles. Le plus large de ces deux Canaux est celui du Sud Ouest; mais ils sont tous deux fort profonds, & l'entrée du plus étroit est si remplie de sables, que les moindres Canots n'y peuvent pénétrer dans la basse marée. Il y a beaucoup d'apparence que cette Riviere sort des riches Montagnes de Quito. Elle traverse un des meilleurs Pays du Monde, surtout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre, qui est noire & profonde, porte des arbres d'une grosseur extraordinaire, & de toutes les especes qui croissent ordinairement dans les climats chauds. Dampier en décrit deux, qui lui

Ils arrivent à la Riviere de Saint Jago.

lui causerent de l'admiration (28).

Dampier. 1684.

Description d'une espece de Cotonier.

Il prend l'un pour une espece de Cotonier, dont il distingue deux sortes ; l'une rouge, & l'autre blanche. Le Cotonnier blanc est plus gros & plus grand que nos Chênes. Il a le corps droit, sans nœuds & sans branches, jusqu'à la tête, où il jette, comme le Chêne, plusieurs grosses branches. Son écorce est unie & de couleur grise. Ses feuilles ont la largeur de celles du Prunier. Elles sont dentelées par les bords, ovales unies, & d'un verd enfoncé. A dix-huit ou vingt pieds de haut, ces arbres ont le tronc beaucoup plus gros que vers la terre. Ils portent un coton très fin, qu'on appelle Coton de soie, & qui, dans sa maturité, leur donne l'apparence d'un Pommier fleuri. Dampier juge qu'il tombe au mois de Novembre ou de Décembre, parce que la terre en étoit alors couverte. Il n'est pas si fort, ni si long, que celui qui croît dans les Plantations, sur les petits Cotoniers. Aussi les Indiens en font-ils peu d'usage. Ses feuilles tombent au commencement d'Avril : mais, pendant que les vieilles tombent, il en pousse de nouvelles, & dans l'espace d'une semaine, il reprend

(28) *Ibidem*, pages 177 & suivantes.

DAMPIER, 1684.

ce que Dampier appelle une robbe neuve (29). Le Cotonier rouge lui ressemble, mais il n'est pas tout-à-fait si gros; il ne porte point de Coton, & son bois est un peu plus dur; cependant ils sont tous deux, doux, spongieux, & propres à faire des Canots, qui demandent néanmoins d'être tirés à sec & godronés souvent; sans quoi les vers & l'eau les détruisent bientôt. Ces arbres sont les plus gros, que Dampier connoisse aux Indes Occidentales; comme l'arbre à Chou en est le plus haut. Il en donne aussi la description.

Arbre à Chou de la Riviere de Saint Jago.

Son tronc n'est pas d'une extrême grosseur, mais il est fort droit. La plûpart ont cent vingt pieds, & l'on en voit de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & plusieurs ne sont pas plus grosses que le bras. Elles sont plates, pointues, & longues de douze à treize pieds. A deux pieds du tronc, elles poussent de petites feuilles, longues & larges d'un pouce, qui croissent si réguliérement des deux côtés, qu'on les prendroit pour une seule feuille, composée de plusieurs petites. Le fruit sort au milieu des branches, depuis le sommet de l'arbre. Il est enveloppé dans plusieurs jeunes feuilles, qui s'étendent

(29) Page 178.

à mesure que les vieilles tombent. Dans sa maturité, il est aussi gros que la partie la plus menue de la jambe, & long d'un pied. Le lait n'est pas plus blanc. Dampier compare sa douceur à celle d'une noix, lorsqu'on la mange crue ; mais il le trouve également sain & délicieux, lorsqu'il est cuit. Outre ce fruit, on voit croître ; entre l'arbre & les grandes branches, de petits tuyaux d'environ deux pieds de long, au bout desquels pend une petite graine dure & ronde, de la grosseur d'une cerise, qui sert à nourrir les porcs. De-là vient que les Espagnols imposent une amende, à ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs Bois. Le tronc est environné, du haut en bas, d'une espece de viroles, à demi pied les unes des autres. L'écorce en est mince & cassante, le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne monte point sur l'arbre, pour cueillir le fruit, parce qu'il meurt aussi-tôt qu'il a perdu sa tête. Mais, comme on fait beaucoup d'usage de ce bois, pour les planchers, on ne connoît pas d'autre maniere de faire tomber le choux, que de couper le tronc. Il suffit de le fendre en quatre, pour en faire autant de planches. Dampier regarde ces arbres comme

DAMPIER. 1684.

Comment le fruit se cueille.

DAMPIER. 1684.

l'ornement des Bois par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup au-dessus de toutes les autres.

Pourquoi les Espagnols n'ont pas pénétré sur cette Côte.

Les Espagnols ont fait peu de découvertes, sur la Riviere de Saint Jago, & sur toutes celles de la même Côte; apparemment, parce qu'elles ne sont pas directement sur la route de Panama au Port de Lima. Ils prennent d'abord à l'Occident, jusqu'aux Isles de Caboya, pour trouver le vent d'Ouest. De-là, ils vont au Cap Saint François, & ne touchent ordinairement qu'à Manta, près du Cap Saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de Lima, ils peuvent suivre la Côte: mais alors leurs Vaisseaux sont toujours trop chargés, pour être capables de s'employer à des découvertes. D'ailleurs les Indiens du Pays portent une haine mortelle à la Nation Espagnole. Ils ont peu d habitations qui ne soient à plusieurs lieues de la Mer; & la Côte étant remplie de Bois impraticables, on ne peut guéres y pénétrer malgré eux. Ceux qui entreprendroient de remonter les Rivieres seroient exposés aux fléches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de s'embusquer de toutes parts pour résister à leurs ennemis. Ils ont de petites Plantations de Maïz, & quantité de Plantains, dont ils font leur prin-

DAMPIER. 1684.

Les Avanturiers Anglois entrent dans la Riviere.

cipale nourriture (30).

C'étoit dans la confiance de ne pouvoir passer pour Espagnols, que les Avanturiers Anglois avoient formé le dessein de chercher des Canots dans ces Rivieres. Le 26, ils entrerent, avec leur Chaloupe, dans le petit bras de celle de Saint Jago. Ils ramerent l'espace de six lieues, avant que de trouver des Habitans. Enfin, ils apperçurent de petites Hutes, & quelques Indiens, qui les voyant approcher de leurs maisons, se hâterent de mettre leurs femmes & leurs enfans, dans leurs Canots, pour fuir plus vîte qu'on ne pût les suivre. Leurs Hutes étoient sur le bord Oriental de la Riviere, précisément vis-à-vis l'extrêmité de l'Isle. Les Anglois découvrirent, à la distance d'une lieue, sur l'autre bord, plusieurs grandes maisons: mais les Courans leur parurent si rapides, qu'ils n'oserent entreprendre de les traverser. Ils entrerent dans les Hutes, où ils trouverent un Porc, de la Volaille & des Plantains. Le Porc étoit de l'espece des nôtres, apparemment de la race de ceux que les premiers Espagnols firent passer aux Indes Occidentales; car les Indiens sauvages n'ont point de

(30) Page 180.

DAMPIER. 1684.

Cochons dans leurs Bois. Ils y ont des Pecaris & des Warris, qui sont une espece de Sangliers (31).

La crainte d'être traités en Ennemis, par une Nation dont ils n'avoient pû se faire connoître, & que leur approche avoit allarmée, obligea les Anglois de retourner vers l'embouchure de la Riviere : mais il n'y trouverent plus leurs Vaisseaux, qui étoient allés les attendre à Gallo. Ils traverserent quelques bras de Mer, en suivant la Côte, pour s'avancer vers *Tomaco*, grande Riviere qui prend son nom d'un Village Indien, peu éloigné de l'embouchure. On lui fait tirer sa source, des riches Montagnes de Quiro. Dampier n'ose l'assurer; mais il rend témoignage que ses bords sont bien peuplés d'Indiens, & qu'il s'y trouve même quelques Espagnols, qui viennent faire le Commerce de l'or avec eux. Quoique l'embouchure ait peu de profondeur, les Barques ne laissent pas d'y entrer. On compte cinq lieues, de la Riviere de Saint Jago à celle de Tomaco. Le Pays est bas, & coupé par divers bras de Mer, qui rendent la communication facile d'une Riviere à l'autre. Les Anglois, étant ar-

Riviere de Tomaco.

(31) *Ibidem*, page 181.

Pillage des Avanturiers.

rivés au Village de *Tomaco*, vers minuit, enleverent tous les Habitans, avec un Chevalier Espagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui étoit venu, par Mer, de Lima, pour acheter du bois de Charpente. Son Vaisseau n'étoit monté que de huit ou neuf hommes, dont ils n'eurent pas plus de peine à se saisir ; mais ils ne leur trouverent, pour toutes richesses, qu'une assez bonne provision de vin, qu'ils emporterent. A quelque distance, ils apperçurent une Maison de quelque apparence, où leur Prisonnier Espagnol leur apprit qu'une Dame de Lima entretenoit ses Agens, pour le Commerce de l'or. Comme ils ne purent s'en approcher que le matin, ceux qui l'habitoient prirent la fuite ; cependant ils y trouverent plusieurs onces d'or, dans des Calebasses (32).

Ils prennent des Lettres Espagnoles.

L'éclat de cette expédition ne leur permettant pas de s'arrêter long-temps dans une Riviere si peuplée, ils se hâterent de partir avec le Chevalier Espagnol, & deux Canots qu'ils avoient enlevés dans leur route, à Gallo, qui n'est qu'à trois lieues de Tomaco, ils prirent un Pacquebot, qui faisoit voile

(32) *Ibidem*, page 184.

DAMPIER. 1684.

à Lima. Les Eſpagnols, qui le conduiſoient, jetterent dans les flots la malle des Lettres : mais elle en fut retirée par les Anglois, qui la tranſporterent

Iſle de Gallo.

à Gallo. Cette Iſle déſerte eſt ſituée dans une grande Baye, entre deux & trois degrés de latitude du Nord. L'eau & le bois y ſont en abondance. La Rade eſt proche d'une petite Baye ſablonneuſe, où l'on peut mouiller ſûrement à ſix ou ſept braſſes d'eau : mais le Canal d'entrée a ſi peu de profondeur qu'on n'y entre qu'avec la marée, & toujours la ſonde à la main.

Les Anglois employerent ſix jours entiers, à lire toutes les Lettres du Pacquebot Eſpagnol. Elles leur apprirent que la Flotte de cette Nation étoit attendue à Porto-Bello, & que le Préſident de Panama preſſoit le départ de la Flotte d'Argent, qui devoit être prête à Lima. Cette flatteuſe nouvelle fit abandonner aux Avanturiers tous leurs autres deſſeins, pour s'arrêter à celui de carener promptement leurs Vaiſſeaux, & de ſe mettre en état d'attaquer la Flotte d'Argent. Les Iſles Royales, ou de la Perle, furent le lieu qu'ils jugerent le plus agréable à cette grande entrepriſe, parce qu'étant ſur la route de tous les Vaiſſeaux qui viennent de

la Côte de Lima, il paroiſſoit preſque impoſſible d'y manquer cette Flotte au paſſage. Toutes leurs forces conſiſtoient en deux Vaiſſeaux & deux Barques, avec un Brûlot qu'ils avoient conſtruit à Plata. Ils leverent l'ancre le 5 de Janvier. Le 8, ils ſe ſaiſirent d'un Bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine, qui venoit de Truxillo. Enſuite, s'avançant du côté de *Gorgonia*, Iſle à vingt-cinq lieues de Gallo, ils y mouillerent le 9, ſur trente-huit braſſes, à deux cables de terre, du côté de l'Occident. Dampier place cette Iſle, qui n'eſt pas habitée, à trois degrés de latitude Septentrionale. Elle eſt remarquable par deux Colines en forme de Selles. Sa longueur eſt de deux lieues, ſur une de largeur; & ſa diſtance de la terre, d'environ quatre lieues. Elle eſt couverte de diverſes ſortes d'arbres, qui ne ceſſent jamais d'être verds & fleuris, & fort bien arroſée par quantité de ruiſſeaux, qui ſortent des hauteurs. On y trouve un grand nombre de petits Singes noirs, & quelques Lapins des Indes, mais peu d'autres Animaux terreſtres. Les Eſpagnols aſſurent qu'il y pleut toute l'année. Dampier obſerva qu'en effet la Côte eſt extrêmement humide, & que les

DAMPIER. 1685.

Forces & projet des Avanturiers.

Iſle Gorgonia, & ſa deſcription.

DAMPIER. 1685.

pluies y ſont du moins très fréquentes. Dans leur véritable ſaiſon, l'eau, dit-il, y tombe comme d'un crible. La marée y monte de ſept pieds, & laiſſe toujours ſur le ſable, quantité de coquillages, dont les Singes font leur nourriture. Les Rochers y ſont couverts, à quatre ou cinq braſſes d'eau, d'huitres plates & menues, dans leſquelles on trouve ſouvent juſqu'à vingt & trente petites Perles. Le Poiſſon n'en eſt ni ſain, ni de bon goût; mais l'intérieur de la coquille eſt plus brillant que les Perles mêmes.

L'Eſcadre, augmentée d'un Vaiſſeau par celui qu'elle avoit pris, remit à la voile le 13, & doubla, trois jours après le Cap de Coriente, à cinq degrés dix minutes du Nord. Le Courant y étoit fort impétueux du même côté. Une petite Iſle blanche, qu'on découvrit le lendemain, fut priſe pour un Vaiſſeau, & l'on ne revint de cette erreur qu'après s'en être approché. Le 21, on apperçut la Pointe de Garrachine, à ſept degrés vingt minutes. Elle eſt élevée, ſans arbres, & défendue par des rochers. Cependant, on découvre des Bois, plus loin dans les Terres. Les Iſles Royales ſont à douze lieues de cette Pointe, & dans l'intervalle on rencontre

Iſles royales.

une petite Isle basse, plate & stérile, nommée *Galera*. L'Escadre, mouilla près de cette Isle, après avoir envoyé ses Canots aux Isles Royales, pour y chercher un lieu convenable au dessein qui l'y conduisoit.

DAMPIER. 1685.

Leur description.

Ces Isles sont basses & pleines de Bois, situées au Nord-Nord-Ouest Quart-de-Nord, & au Sud-Est Quart de-Sud, à sept lieues du Continent. On leur donne quatorze lieues de longueur. Dampier ne put être informé d'où leur vient le nom d'Isles Royales. Il ne sçait pas mieux pourquoi la plûpart des Cartes leur donnent celui *de la Perle*; car on n'y trouve que des huitres communes, sans aucune apparence de Perles. La plus Septentrionale de toutes ces Isles se nomme Pacheque, à onze ou douze lieues de Panama; & la plus Méridionale est connue sous le nom de Saint Paul. Dampier ignore le nom des autres, quoiqu'il en connoisse plusieurs, qui les surpassent en étendue. Quelques-unes ont des Plantains, des Bananes & des Champs de riz, que les Espagnols de Panama font cultiver par des Négres; mais la plûpart, surtout les plus grandes, sont tout-à-fait incultes. C'est dans ces Isles désertes, que se réfugient les Négres déserteurs. Le Ca-

DAMPIER. 1685.

nal qui les sépare du Continent, est large de sept ou huit lieues, & d'une profondeur qui permet de mouiller dans toutes ses parties. Les Isles sont assez proches les unes des autres ; ce qui n'empêche point que dans les espaces qui les séparent, il n'y ait plusieurs Canaux serrés & profonds, où les Bateaux seuls peuvent passer du côté du Sud-Est. A une lieue de l'Isle Saint Paul, on trouve un endroit fort propre à carener, où l'on se rend par un bon Canal, qui s'ouvre du côté du Nord, & où le flux monte perpendiculairement jusqu'à près de dix pieds.

Especes d'huitres, nommées *Clams.*

Le Havre, que les Avanturiers avoient choisi pour cette opération, est entouré de trois Isles ; & celle, où leurs Vaisseaux étoient à sec, est une petite Isle au Nord, qui n'a qu'une petite Baye sablonneuse. Tout le reste est environné de Rochers, où l'on trouve, après le départ de la marée, des Huitres, des Clams, des Moules & des Limpites. Le Clam est une espece d'Huitre, qui s'attache si fort aux corps durs, qu'il est impossible de l'en détacher. Aussi l'ouvre-t-on dans l'endroit où elle se trouve, pour en tirer la chair, qui est fort grosse, fort grasse & de très-bon goût. Dampier n'en a vû, de cette espece, qu'aux Isles

DAMPIER. 1685.

Royales, à la pointe de Garrachine, à Pina & fur la Côte du Mexique, à vingt-trois dégrés de latitude Septentrionale. Les feuls Animaux de terre, qu'on trouve dans les mêmes Isles, font des Guanos, des Pigeons & des Tourterelles.

Eclairciffement fur l'origine des Avanturiers, dans les Mers du Sud.

Aprés avoir achevé les réparations néceffaires à l'Efcadre, les Anglois, leverent l'ancre, le 14 Février; & dans la crainte de manquer la Flotte d'Argent, ils réfolurent d'aller croifer devant Panama, dont ils n'étoient éloignés que de vingt-cinq lieues. Dampier jette ici plus de clarté, qu'on n'en a dû trouver jufqu'à préfent dans fon Journal, fur les principaux motifs qui attiroient un fi grand nombre d'Avanturiers dans la Mer du Sud. Avant le Voyage qu'il y avoit déja fait avec le Capitaine Scharp, qu'il regarde comme la premiere courfe de cette nature depuis celles de Drake & d'Oxengam, à l'exception, dit-il, de celle d'un Capitaine François nommé *la Sonde*, qui fur les informations du Capitaine Wirght, eût la hardieffe de pénétrer, avec un Parti, jufqu'à la Ville de Cheapo; il lui étoit arrivé, en courant la Mer du Nord avec le Capitaine Coxon, d'enlever, à quatre lieues de Porto-Bello, les Paquets qu'on y en-

DAMPIER. 1685.

Prophétie quiannonçoit leur passage par l'Isthme Darien.

voyoit de Carthagene. Coxon avoit ouvert un grand nombre de Lettres, dont le sujet lui avoit paru fort surprenant. Divers Marchands de la Nouvelle Espagne donnoient avis, à leurs Correspondans de Panama, d'une Prophétie qui couroit alors au sujet de l'Espagne. Elle portoit que la même année, les Avanturiers Anglois feroient de si grandes découvertes dans les Indes Occidentales, qu'ils s'ouvriroient une porte qu'ils avoient crue bien fermée ; c'est-à-dire, un passage dans les Mers du Sud. Ces Lettres étoient remplies d'exhortations, par lesquelles chaque Marchand pressoit ses Amis de veiller à l'intérêt commun, & de ne rien négliger pour la garde de leurs Côtes. Coxon & ses Associés avoient conclu que la porte, qui faisoit l'inquiétude des Espagnols, ne pouvoit être que le passage de l'Isthme de Darien, avec le secours des Nations Indiennes, qui s'étoient soulevées nouvellement contr'eux, & qui avoient conçu beaucoup d'affection pour les Anglois. Ils se rappellerent alors combien de fois ces Indiens les avoient sollicités de passer par leur Pays, & d'aller fondre sur les Espagnols dans les Mers du Sud. Ils résolurent de penser sérieusement à diverses entreprises, dont l'e-

Dampier. 1685.

.xécution ne fut pas éloignée ; & recachetant la plûpart des Lettres, ils les envoyerent à Porto-Bello (33).

Comment ils s'acquirent l'amitié des Indiens de l'Isthme.

A ce récit, Dampier joint les raisons qui avoient acquis, aux Anglois, la bienveillance des Indiens. Environ quinze ans avant que le Capitaine Wrigth eût croisé sur cette Côte, il avoit pris, entre les Isles Sambales, un jeune Indien qui se promenoit dans un Canot ; & l'ayant fait vêtir à l'Angloise, il avoit résolu de l'élever sous le nom de Jean Gret. Quelques Moskites, à qui le Capitaine avoit obligation, lui demanderent ce jeune homme, pour lequel ils avoient conçu de l'amitié, & l'emmenerent dans leur Pays. Après lui avoir fait apprendre leur langue, comme il avoit appris l'Anglois avec le Capitaine Wrigth, ils le marierent à une femme de leur Nation. Quelques années se passerent, jusqu'au temps où les Lettres Espagnoles furent interceptées par Coxon. Wrigth, étant revenu alors aux Isles Sambales, y enleva un autre jeune homme, fils d'un Indien de quelque considération. Ensuite, repassant chez les Moskites, il reprit Jean Gret, qui s'étoit rendu fort expert à la chasse, &

Histoire de Jean Gret.

(33) *Ibid* pages 194 & 195.

DAMPIER. 1685.

qui fut ravi de se trouver avec un jeune homme de son Pays. Ce fut à ces deux Indiens qu'il vint à l'esprit d'offrir leurs services au Capitaine, pour lui procurer l'amitié des Nations de l'Isthme; projet que les Avanturiers avoient conçu plusieurs fois, mais que le nombre & la férocité de ces Barbares leur avoient ôté la hardiesse de tenter. Jean Gret proposa d'aller à terre, & d'en faire l'ouverture. On le fit conduire, dans un Canot, fort près de la Côte, qui fut couverte aussi-tôt d'Indiens armés. Il se jetta volontairement à la nage avec un simple linge autour des reins, suivant l'usage de ces Peuples, & le Canot s'éloigna. Tous les Sauvages, le voyant vêtu à leur maniere, & l'entendant parler leur langue, s'assemblerent tranquillement au-tour de lui. Il leur déclara d'abord qu'il étoit du Pays; & leur ayant raconté comment il avoit été pris des Anglois dans son enfance, il ajoûta qu'il en avoit été bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur, de craindre une Nation qui n'en vouloit qu'aux Espagnols. Il leur apprit aussi les bons traitemens que les Anglois ne cessoient pas de faire à un de leurs Compatriotes, qui étoit tombé depuis peu entre leurs mains; il nomma

Jean Gret persuade les Sauvages.

son pere, & cet Indien se trouva heureusement du nombre de ceux qui s'étoient assemblés sur la Côte. En un mot, il leur conseilla de faire alliance avec une Nation bien disposée pour eux, dont le secours pouvoit servir à leur faire dompter les Espagnols. En même temps il assura le pere du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui jusqu'au Vaisseau qu'il voyoit à l'ancre près de l'Isle *Dorée*, la plus Orientale des Sambales, non-seulement on lui rendroit son fils, mais qu'il y seroit reçu avec toutes sortes de caresses. Sur sa parole, vingt ou trente Indiens partirent à l'instant, dans deux Canots chargés de Plantains, de Bananes & de Volailles. Wright, après les avoir traités à bord, ne fit pas difficulté de les accompagner à terre. On se fit des présens de part & d'autre. Le jeune Indien fut rendu à son pere, vêtu fort proprement à l'Angloise. Cette conférence finit par un Traité, qui accordoit aux Anglois la liberté de passer dans le Pays, pour aller dans les Mers du Sud.

Traité qu'ils font avec Wright, Capitaine Avanturier.

On étoit convenu par un des Articles, que lorsqu'ils s'approcheroient du rivage, soit pour le Commerce, ou pour faire la guerre aux Espagnols, ils feroient un signal, auquel on devoit

DAMPIER. 1685.

les reconnoître. La Sonde, ce même Capitaine François qu'on a déja nommé, se trouvant alors avec le Capitaine Wright, ne put ignorer quel étoit ce signal, & l'employa peu de temps après avec cent vingt hommes de sa Nation, pour traverser heureusement le Pays des Indiens.

La Sonde, Avanturier François.

C'est à des sources si légeres, c'est-à-dire aux Lettres Espagnoles, & à la négociation d'un Sauvage, qu'il faut rapporter, suivant le témoignage de Dampier, tous les mouvemens qui se sont faits depuis dans les Mers du Sud. Cependant, il ajoûte qu'une alliance, si désirée des Anglois, faillit d'être rompue dans sa naissance. A peine s'étoit-il passé quelques mois, lorsqu'un Vaisseau Marchand de la Jamaïque aborda sur cette Côte. Jean Gret, qui avoit acquis beaucoup de considération dans le Pays, s'empressa d'aller à bord avec cinq ou six autres Indiens du même rang, dans l'espérance d'y trouver ses Alliés & ses Amis. Mais les Anglois du Vaisseau, qui n'étoient pas informés de ses services & du Traité de Wright, ne virent dans cette visite qu'une occasion de faire quelques Esclaves, qui se vendoient alors à grand prix, & se disposerent à les arrêter.

Mort de Jean Gret.

Dampier. 1685.

Jean Gret & ses Compagnons, effrayés des apparences, se jetterent à la nage ; mais ils furent tous massacrés dans les flots. Les Indiens de leur nation n'apprirent point cette tragique Avanture ; & dans la suite ils demanderent plusieurs fois, aux Avanturiers Anglois, ce que le malheureux Gret & ses Amis étoient devenus. On leur répondit si constamment qu'on l'ignoroit, qu'ils se persuaderent que les Espagnols les avoient tués ou fait Prisonniers (34).

En arrivant devant Panama, David, qui conservoit toujours la principale autorité dans l'Escadre, envoya au Gouverneur, dans un Canot, Dom Diego de Pinas, son Prisonnier, pour traiter de l'échange de deux Anglois, qui étoient tombés, par diverses avantures, entre les mains des Espagnols. Dom Diego accepta volontiers cette commission, avec le consentement des autres Prisonniers, que les Anglois avoient à bord. L'Escadre alla mouiller aux Isles de Pericon (35), pour attendre la réponse du Gouverneur ; & dès le

(34) Pages 198 & précédentes. Dampier joint, à son récit, la maniere dont l'argent se recueille à Lima, pour être transporté à Porto Bello, par Panama : mais ce détail appartient aux Voyages en Amérique.

(35) Trois petites Isles pierreuses, ou trois Rochers, qui ne méritent aucune description, *Ibid.*

DAMPIER. 1685.

lendemain, un Gentilhomme amena les deux Anglois, pour lesquels on lui donna quarante Espagnols (36).

Isle de Tabaco & ses agrémens.

Le 24, David fit mettre à la voile vers Tabaco, Isle de la Baye, à six lieues au Sud de Panama. Dampier lui donne environ trois milles de long & deux de large. Elle est élevée, & montueuse du côté du Nord, elle forme une agréable colline, dont la pente s'étend jusqu'à la Mer; & la perspective n'est pas moins riante du côté du Nord. On prendroit l'Isle entiere, pour un beau verger. Ses principaux fruits sont des Plantains & des Bananes: mais elle est environnée de grands Cocotiers & de *Mammets*, qui font un spectacle charmant. Le Mammet est un grand arbre, droit, sans nœuds, & sans branches jusqu'au sommet, qui s'éleve à plus de soixante & dix pieds. Sa tête s'élargit en plusieurs petites branches, qui croissent à peu de distance & qui sont fort entrelassées. L'écorce est épaisse & rude. Le fruit, qui devient jaune en meurissant, est plus gros que le Coing, & jette une odeur qui répond à la bonté de son goût. Il contient deux noyaux plats, chacun beaucoup plus

Mammets, espece d'arbres.

(36) Page 201.

gros qu'une amande. On remarque, de sa peau, qu'elle est cassante avant sa maturité, & de la souplesse du cuir lorsqu'il est meur. On trouve, dans l'Isle, un fort beau ruisseau d'eau douce, qui sort de la Montagne, & qui ne se jette, dans la Mer, qu'après avoir long-temps arrosé les arbres fruitiers. Le mouillage est bon, à un mille de la Côte, sur seize & dix-huit brasses. Au Nord-Ouest de Tabaco, on découvre deux autres petites Isles, séparées par un bon Canal, dont la premiere se nomme *Tabogille.* L'autre, qui est couverte de Bois n'a jamais eu de nom.

DAMPIER. 1685.

Comment les Avanturiers sont renforcés par d'autres.

Pendant que les Anglois faisoient de l'eau à Tabaco, ils virent paroître un grand nombre de Canots, remplis d'hommes, qui passoient entre cette Isle & celle de Tabogille. Dampier ne dissimule pas que cette vûe les jetta dans une vive allarme. Ils demeurerent immobiles, d'étonnement & de crainte. Cependant, lorsqu'ils ne purent douter que les Canots ne vinssent à eux, ils sortirent de leur consternation, pour lever l'ancre & s'avancer eux-mêmes vers cette multitude d'ennemis. Mais leur joie succéda bien-tôt à toutes les défiances, en les reconnoissant

DAMPIER.
1685.

pour les Avanturiers François & Anglois, qui venoient de la Mer du Nord, & qui avoient traversé l'isthme de Darien. Ils étoient au nombre de deux cens quatre-vingt hommes, dont plus de la moitié étoient François, dans vingt-huit Canots, commandés par les Capitaines Gronet & Lequie. On apprit d'eux, qu'ils devoient être suivis de cent quatre-vingt Anglois, qui étoient restés dans l'Isthme, sous le commandement du Capitaine Townley, pour se faire des Canots. Tous les Anglois furent aussi tôt reçus à bord des deux Vaisseaux. On abandonna, aux François, le Bâtiment Espagnol qu'on avoit pris chargé de farine, & Gronet continua de les commander. La reconnoissance qu'il crut devoir à David & à Swan, lui fit offrir, à chacun de ces deux Officiers, une nouvelle Commission du Gouverneur François du petit Guave, dans l'Isle Saint Domingue. Dampier éclaircit cet incident par un récit curieux.

Gronet, Capitaine François.

Commissions singulieres du Gouverneur du petit Guave.

Il y avoit plusieurs années, dit-il, que les Gouverneurs du petit Guave, s'attribuoient le droit d'envoyer, en Mer, aux Capitaines de leur Nation, des Commissions en blanc, avec la liberté d'en disposer à leur gré. Ces

Commiſſions étoient une ſorte de Paſſeports, qui mettoient ceux à qui elles étoient accordées, ſur le pied des Armateurs en titre, c'eſt-à-dire, qui les dérobboient au châtiment ou à la vengeance du Parti oppoſé. Elles ne contenoient néanmoins qu'une permiſſion de Pêche & de Chaſſe. Mais c'étoit ſous ce prétexte, que toutes les parties de l'Amérique étoient ravagées par Mer & par Terre; & les Gouverneurs du petit Guave, de qui l'on recevoit cet étrange droit, étoient devenus comme la reſſource de tous ceux à qui l'infortune faiſoit tenter les haſards, dont ils tiroient le nom d'Avanturiers (37).

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers ſe rendent au Golfe de Saint Michel.

Après de ſages diſpoſitions, David, réſolu de ne rien négliger pour aſſurer ſes deſſeins ſur la Flotte d'Argent, propoſa d'aller chercher, au Golfe de Saint Michel, le Capitaine Townley, qui devoit être déja ſur Mer. Tout le monde applaudit à cette ouverture, & l'on mit à la voile le 2 de Mars. Ce Golfe eſt à trente lieues de Panama, au Sud Eſt. On y trouve quantité de Rivieres. Il touche, du côté du Sud, à la Pointe de Garrachine, qui eſt à

(37) *Ibidem*, page 206.

Dampier. 1685.

fix degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Dampier réforme ici une erreur, qu'il appelle grossiere, quoiqu'on la trouve, dit-il, dans la plûpart des Cartes. Elles ne donnent point de nom au Cap Méridional, qui est cependant le plus considérable, & qui forme la véritable pointe de *Garrachine*, tandis qu'elles donnent ce nom au Cap Septentrional, qui est le moins remarquable, & qui ne doit porter que celui de Saint Laurent. Les principales Rivieres, qui tombent dans le Golfe de Saint Michel, sont celles de *Sainte Marie*, de *Sambo* & de *Congos*. Dampier étoit d'avis de se rendre à celle de Congos, qui lui paroissoit le plus court chemin pour le Voyage par terre, de la Mer du Nord à celle du Sud. Cette Riviere vient directement du Pays; & recevant plusieurs ruisseaux, qui s'y jettent des deux côtés, elle se décharge, au Nord du Golfe, à une lieue du Cap Saint Laurent. Le Golfe a peu de largeur; mais sa profondeur le rend navigable: & quoique les dehors soient remplis de sables, on y trouve un Canal, que les Vaisseaux peuvent suivre sans danger. La Riviere de Sambo, qui

Erreur des Cartes.

Riviere de Congos.

Riviere de Sambo.

DAMPIER. 1685.

qui paroît fort grande, mais où Dampier n'a jamais pénétré, se jette dans la Mer, au Midi du Golfe, vers la Pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux Rivieres, le Golfe se rétrecit un peu, & forme cinq ou six petites Isles, couvertes de gros arbres verds, & séparées par de bons Canaux. Plus loin encore, il est si serré, par deux Pointes de terre basse, qu'il ne forme plus qu'un petit Détroit, d'un demi-mille de large, qui sert comme d'entrée à la partie intérieure. On trouve, à l'Est, l'embouchure de plusieurs Rivieres, dont la principale est celle de Sainte Marie, qui est navigable l'espace de huit ou neuf lieues; après quoi; elle se divise en deux branches, qui ne peuvent recevoir que des Canots. La marée y monte & descend, d'environ dix-huit pieds. A six lieues de son embouchure, du côté du Sud, les Espagnols avoient bâti, depuis vingt ans, une Ville célébre par ses Mines d'or, qu'ils avoient nommée Sainte Marie, du nom de la Riviere. Ils y employoient, dans la belle saison, un grand nombre d'Esclaves au travail des Mines; mais on a déja remarqué que les attaques réitérées des Avanturiers les avoient forcés de l'abandonner. Le Capitaine Har-

Riviere & Ville de Sainte Marie.

DAMPIER. 1685.

Mines d'or.

ris, qui les commandoit au dernier Siége, rendoit témoignage qu'il avoit trouvé, dans cette Place, toute sorte d'artisans, & quantité de boyaux & d'autres instrumens de fer, pour le travail des Esclaves. Outre l'or qu'ils tiroient du sable, ils en découvroient souvent de grosses masses, enchassées comme naturellement dans les rochers. Harris en avoit conservé une, de la grosseur d'un œuf de Poule, qu'il fit voir à Dampier: & ses gens en avoient pris de beaucoup plus grosses; mais il avoit fallu les mettre en pieces, pour en faire le partage. A la vérité, ces especes de lingots ne sont pas solides: ils ont des crevasses, & des pores, qui sont remplis de terre & de sable (38).

L'embouchure de la même Riviere offre une autre petite Place, nommée *Schuchaderos*, & située au Nord, dans un lieu ouvert, où la chaleur est moins insupportable qu'à Sainte Marie.

Rencontre du Capitaine Townley, & d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

En approchant du Golfe, les Anglois en virent sortir deux Bâtimens, sur lesquels, ils furent agréablement surpris de reconnoître le Capitaine Townley avec ses gens. Ce nouveau Corps d'Avanturiers, étant sorti de la

(38) Pages 210 & précédentes.

Riviere de Congos, pendant la nuit, avoit rencontré deux Barques Espagnoles, destinées pour Panama, l'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de sucre & d'huile; il s'en étoit saisi, avec beaucoup de remercîment à la Fortune qui leur procuroit tout-d'un-coup un si riche échange pour leurs Canots.

Ils avoient appris, des Prisonniers, que la Flotte d'Argent étoit prête à faire voile; & dans la défiance de leurs forces, qui ne leur auroient pas permis de l'attaquer, sans autres armes que leurs épées & leurs mousquets, ils s'applaudirent beaucoup du bonheur qui leur faisoit rencontrer l'Escadre. Deux jours après, un Canot, sorti de la Riviere de Sainte Marie, les assura qu'une autre troupe, de trois cens Anglois & François, venoit par terre de la Mer du Nord. L'Isthme de Darien étoit alors un chemin ouvert, pour tous les Avanturiers qui vouloient passer dans celle du Sud (39).

Porto Pinas & sa situation.

La saison seche, qui touchoit à sa fin, rendoit l'eau fort difficile à trouver. Après en avoir cherché inutilement à la Pointe de Garrachine, l'Es-

(39) Page 212.

Dampier. 1685.

cadre fut obligée de faire voile à Porto Pinas, qui en est à sept lieues, au Sud-Quart d'Ouest. On lui a donné ce nom, parce qu'il y croît quantité de Pins. Le Pays en est élevé ; & les Terres, qui bordent la Mer, sont couvertes des plus beaux Bois du Monde. Dampier le place à sept degrés de latitude du Nord. A l'entrée du Havre, on rencontre deux petites Isles, ou plutôt deux Rochers. Les Pilotes Espagnols vantent le Havre de Porto Pinas, quoiqu'il soit exposé aux vents du Sud-Ouest, qui soufflent souvent sur cette Côte : mais les Anglois en trouverent l'entrée dangereuse. Ils se contenterent d'y envoyer leurs Canots, qui découvrirent un Ruisseau d'eau douce, avec beaucoup d'incommodité seulement pour remplir les tonneaux.

Lettres interceptées, qui instruisent les Avanturiers de la route de la Flotte d'Argent.

En retournant vers l'Isle de Tabaco, un heureux hasard, qu'ils regarderent comme le présage de la victoire, leur fit rencontrer un Pacquebot, envoyé de Lima, pour annoncer, aux Habitans de Panama, le départ de la Flotte d'Argent. Les Espagnols se hâterent de jetter leurs Lettres en Mer, & la plûpart furent perdues. Mais la diligence de David en sauva quelques-unes, qui marquoient positivement que la Flotte

partoit, avec toutes les forces qu'on avoit pu rassembler dans le Royaume du Pérou ; qu'elle avoit ordre néanmoins de n'en pas venir aux mains avec les Avanturiers, sans y être forcée, & que tous les Pilotes avoient long-temps déliberé sur la route qu'ils devoient tenir pour éviter leur rencontre (40).

(40) Dampier a cru qu'il étoit important, pour la Navigation, de publier deux de ces Lettres. La même raison nous défend de les supprimer. I. Monsieur, m'étant trouvé avec son Excellence, on a dit que ce n'étoit pas le temps de partir, & l'on objecte Gallapagos. J'ai répondu à cela, qu'on craignoit l'Ennemi, & qu'on pouvoit bien suivre cette route. Sur quoi son Excellence m'a ordonné d'écrire la route, que voici : Le premier jour, il faut faire route à l'Ouest Sud-Ouest ; & de-là à l'Ouest, jusqu'à ce qu'on soit à quarante lieues en Mer. Ensuite, il en faut faire autant au Nord Ouest, jusqu'à ce qu'on soit sous la Ligne. De-là les Pilotes doivent prendre la route de Moro de Porto, & de la Côte de Lavelia & de Nata, où l'on prendra langue ; & suivant ce qu'on apprendra on peut continuer la même route pour Otoque. De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je crois la meilleure. II. La route la plus sûre qu'on doit tenir, partant de Malabrigo est celle-ci. Il faut faire route à l'Ouest-Quart de Sud, pour ne pas passer à vûe des Isles de Lobos. S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent à l'opposite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent au plus près que vous pourrez ; & s'il est nécessaire, continuez cette route & relâchez. Louvoyez ensuite, & vous éloignez, gardant toujours votre latitude. Quand vous serez à quarante lieues des Isles Lobos, gardez cette distance, jusqu'à ce que vous soyez sous la Ligne ; alors si le vent général vous suit plus loin, il

DAMPIER. 1685.

La seconde de ces deux Lettres suppose que la Flotte partoit de Malabrigo, qui est à huit degrés de latitude Méridionale ; & l'autre est écrite dans la supposition qu'elle devoit partir de Lima, qui est à quatre degrés plus au Sud. De-là vient, remarque Dampier, qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'est pas éloignée de la route ordinaire de Panama, & qu'il est très difficile d'éviter en effet, avec les vents qui soufflent alors. Mais on croyoit cet ordre nécessaire, parce qu'on étoit persuadé que les Anglois attendroient la Flotte à Lobos.

Arrivée d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

Cependant, après avoir délibéré sur leurs anciennes lumieres, & sur le rapport des Prisonniers, ils quitterent Tabaco pour retourner aux Isles Royales, comme au seul Poste que les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient éviter. Ils rencontrerent le Capitaine Harris, qui étoit allé, pour la seconde fois, à la Riviere de Sainte Marie, d'où il amenoit les

faut faire route au Nord-Nord Est, jusqu'à ce que vous soyez à trois degrés Nord Si vous trouvez les vents de Mer à cette latitude, tâchez de tenir la Côte, & de vous approcher ainsi de Panama. Si pendant votre Voyage, vous venez à vûe de l'Isle, avant que d'être à la hauteur du Cap Saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vûe des Terres, de peur que l'Ennemi ne vous découvre. *Ibidem, pages* 215 & 216.

derniers Avanturiers qu'on leur avoit annoncés : mais le nombre en étoit moins grand qu'on ne l'avoit publié. Le 22 d'Avril, ils arriverent à Chepelio, la plus agréable de toutes les Isles de Panama. Elle n'est éloignée que d'une lieue du Continent. Dans sa longueur, qui est d'environ deux milles, sur presqu'autant de large, la partie du Sud est haute & pierreuse ; mais celle du Nord, qui est basse, & dont le terroir est une espece de terre glaise, a l'apparence d'un Jardin, planté de toutes sortes d'excellent fruit. Dampier admira les Sapdeles, les Avogatos, les Mammers-Sapota, & les Pommes à l'étoile, jusqu'à se faire un devoir d'en donner la description.

DAMPIER. 1685.

Isle de Chepelio.

Excellence de ses fruits.

Le Sapadilier est de la grosseur commune du Poirier. Son fruit ressemble beaucoup à la Poire de Bergamotte, mais il est quelquefois un peu plus long. Lorsqu'il est verd ou nouvellement cueilli, le jus en est blanc & visqueux. Ensuite il devient aussi clair que l'eau la plus pure, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a deux pepins noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille. L'Avogato, qui peut passer aussi pour une espece de Poirier, a l'écorce noire, & fort unie, la feuille large & ovale,

Sapadilier.

Avogato.

DAMPIER. 1685.

& le fruit de la grosseur d'un gros Limon. Il devient jaunâtre en meurissant. On ne le mange que deux ou trois jours après l'avoir cueilli. Le dedans en est verd, & doux comme le beurre. Aussi le mêle-t'on avec du sucre & du jus de citron, qui en font un mets excellent. Quelques-uns le mangent avec un peu de sel & du Plantain rôti. Il est fort sain, de quelque maniere qu'il soit apprêté, & si nourrissant, qu'il peut rassasier la plus grande faim. On assure qu'il excite aux plaisirs de l'Amour, & que cette raison le fait rechercher des Espagnols. Dampier rend témoignage qu'il en a trouvé dans plusieurs endroits où les Espagnols sont établis, & qu'ils en avoient dans la Jamaïque, pendant qu'ils étoient Maîtres de cette Isle (41).

Mammet Sapota.

Le Mammet-Sapota est différent du Mammet de Tabaco, qu'on a déja décrit. L'arbre n'est ni si gros ni si grand, & le fruit n'est pas si rond. L'écorce en est mince & fragile ; le dedans d'un rouge enfoncé ; & le noyau rude & plat. Il passe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Dampier n'en a vû que dans les Contrées soumises à l'Espagne. On distingue une troisiéme espece de

(41) *Ibid.* page 218.

Mammet, qu'on nomme ſauvage, parce que ſon fruit n'eſt d'aucune valeur : mais l'arbre eſt droit, haut, dur, & par conſéquent le meilleur dont on puiſſe faire des mâts (42).

Dampier. 1685.

Le Pommier à étoile reſſembleroit au Coignaſſier, s'il n'étoit beaucoup plus gros. Il eſt fort touffu ; & ſes feuilles ſont larges, ovales & d'un verd obſcur. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une groſſe Pomme, en eſt ſi couvert qu'il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir. On vante ſa bonté. Mais Dampier avoue que n'en ayant jamais mangé, il n'en fait cet éloge que ſur le témoignage d'autrui. Cependant il regrette que les Anglois, moins curieux que les Eſpagnols, ne faſſent aucune plantation de ces arbres, ou n'entretiennent pas du moins ceux qu'ils ont trouvés plantés dans les Etabliſſemens qui leur viennent de cette Nation (43).

Pommier à étoile.

La Rade de Chepelio eſt du côté du Nord, & le mouillage y eſt ſûr, à demi-mille de la Côte. Cette Iſle eſt ſituée vis-à-vis l'embouchure de la Riviere de Chepo, qui ſort des Montagnes au Nord du Pays ; mais étant enfermé au Sud par d'autres Montagnes, elle ſer-

Rade de Chepello.

(42) Page 219. (43) Ibidem.

DAMPIER. 1685.

Riviere & Ville de Chepo.

pente long-temps à l'Oueſt pour trouver un paſſage au Sud-Oueſt, où elle ſe jette dans la Mer à ſept lieues de Panama. Sa profondeur eſt extraordinaire, & ſa largeur d'un quart de mille. Mais l'entrée eſt bouchée par des ſables qui n'en permettent l'accès qu'aux Barques. A ſix lieues de la Mer, ſur la rive gauche; on rencontre une petite Ville Eſpagnole du même nom, dont les Avanturiers eurent d'autant moins de peine à ſe ſaiſir, qu'ils la trouverent déſerte. L'unique fruit qu'ils tirerent de cette expédition, fut d'avoir obſervé que le Pays voiſin eſt plat, & qu'au Midi de la Riviere on n'apperçoit que des Forêts d'une grande étendue.

Ils continuerent de croiſer vers les Iſles Royales, juſqu'au 22 de Mai, qu'ils prirent le parti de mouiller à Pacheque, la plus Septentrionale de ces Iſles. Le 28, après une matinée fort pluvieuſe, telle qu'ils devoient l'attendre dans un Pays où la ſaiſon des pluies arrive ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, le temps s'éclaircit aſſez, vers midi, pour leur faire découvrir toute la Flotte Eſpagnole, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt de l'Iſle, où ils étoient à l'ancre.

Elle étoit compoſée de quatorze Vo

les ; sans compter les Canots, dont chacun avoit douze à quatorze rames. Les Vaisseaux de guerre étoient au nombre de six ; l'Amiral monté de quarante & une pieces de canon, & de quatre cens cinquante hommes ; le Vice Amiral, de quarante canons & quatre cens hommes, & le Contre-Amiral de trente-six canons & trois cens soixante hommes. Des trois autres, le premier portoit vingt-quatre canons & trois cens hommes ; le second, dix-huit canons & deux cens cinquante hommes, & le troisiéme huit canons & trois cens hommes. Il y avoit deux gros Brûlots & six Navires, chargés de petites armes, qui avoient huit cens hommes à bord. Les Canots en avoient deux ou trois cens. A toutes ces forces, les Espagnols avoient joint quelques vieilles troupes qui venoient de Porto-Bello, & qu'ils avoient rencontrées à Lavelia. Celles, qu'ils avoient prises à Lima, consistoient en trois mille hommes : mais pour ne rien donner au hasard, ils avoient pris le parti de débarquer leurs trésors à Lavelia.

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers decouvrent la Flotte Espagnole.

Ses forces.

Les Avanturiers avoient grossi leur Escadre, jusqu'au nombre de dix Vaisseaux. Cependant ils n'en avoient que deux, qui méritassent proprement ce

Forces des Avanturiers.

DAMPIER. 1685.

nom celui du Capitaine David, qui étoit monté de trente-six pieces de canon & de cent cinquante-six hommes, la plûpart Anglois ; & celui du Capitaine Swan, de seize canons & de cent quarante hommes. Tous les autres n'avoient que de petites armes, & n'étoient que des Navires Marchands & des Barques, qu'on avoit équipés à force de travail & d'industrie. Townley avoit cent dix hommes, tous Anglois ; Gret, trois cens, tous François ; Harris cent, la plûpart Anglois ; Branly trente-six, Anglois & François. La Barque du transport du Vaisseau de David, celle de Swan & celle de Townley, avoient chacune huit hommes. Une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brûlot, & chargée de tout l'attirail des Canots, faisoit le dixiéme Bâtiment de cette étrange Flotte, & le nombre total des hommes montoit à neuf cens soixante.

Stratagême qui les trompe, & qui sauve la Flotte Espagnole.

Tous les désavantages de leur situation ne furent pas capables de les décourager. Ils avoient l'avantage du vent, & par conséquent le choix de combattre ou d'éviter l'Ennemi : le cri général fut pour l'action. Ils leverent l'ancre vers quatre heures après midi, pour aller droit à la Flotte Espagnole, qui se

tenoit près du vent avec la même apparence de résolution. Mais la nuit étant survenue, on se réduisit de part & d'autre à tirer quelques bordées. Pendant les ténébres, l'Amiral Espagnol mit un fanal, pour faire mouiller sa Flotte. On vit ce feu l'espace d'une demie heure. Il disparut ; & peu de temps après, il se fit revoir. Comme les Avanturiers ne cessoient point d'avoir le vent, ils demeuroient à la voile, dans l'opinion que cettte lumiere étoit toujours à la hune de l'Amiral. Mais la suite leur apprit que c'étoit un stratagême. Le fanal avoit été mis, la seconde fois, à la hune du grand mât d'une Barque, que les Espagnols firent éloigner ; & les Avanturiers y furent d'autant mieux trompés, que se fiant à leur premiere opinion, ils continuerent de se croire au-dessus du vent. L'arrivée du jour leur fit connoître enfin qu'ils avoient perdu cet avantage. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent l'Ennemi qui venoit sur eux à pleines voiles. Cependant ils firent divers mouvemens, pours regagner ce qu'ils avoient perdu ; & combattant tout le jour comme en courant, ils firent presque le tour de la Baye de Panama : vers le soir, ils revinrent mouiller à l'Isle de

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers se croyent heureux d'échapper.

Pacheque. » Ainsi finit cette journée.
» Ainsi finirent, avec elle tous les projets
» dont ils s'étoient entretenus pendant
» cinq ou six mois. Au lieu de se rendre
» maîtres de la Flotte Espagnole, ils se
» crurent fort heureux de lui échapper,
» & d'avoir obligation de leur salut à
» leurs Ennemis mêmes, qui n'avoient
» pas sçu tirer parti de leur avanta-
» ge (44). Le 30, au matin, ils virent la Flotte Espagnole rassemblée à trois lieues d'eux ; & bien-tôt il se leva un petit vent du Sud, dont elle profita fort habilement pour se rendre à Panama.

Ils se rendent aux Isles de Quibo, ou Caboya.

Dans un Conseil que les Avanturiers tinrent aussi-tôt, ils prirent la résolution de faire voile aux Isles de Quibo, pour y chercher un de leurs Bâtimens, qui avoit été forcé de se séparer d'eux pendant le combat. La principale de ces Isles, qui avoient été nommées pour le Rendez-vous, est située à sept degrés quatorze minutes de latitude du Nord. Il fallut repasser entre la Pointe de Garrachine & les Isles Royales, & de-là s'approcher de Moro de Porcos, Montagne haute & ronde, sur la Côte de Lavelia. Ce côté de la

(44) *Ibid.* Pages 224 & précédentes.

Baye de Panama s'étend à l'Ouest, jusqu'aux Isles de Quibo. On y trouve plusieurs Rivieres & quelques petits Ports ; mais étant couvert de bois fort épais, il est médiocrement habité, quoique plus loin dans les Terres le Pays ne consiste qu'en vastes pâturages, où l'on nourrit toutes sortes de Bestiaux. L'Isle, qui se nomme proprement Quibo, ou Caboye, est une Isle basse, de six ou sept lieues de long, sur trois ou quatre de large. Elle produit différentes especes de grands arbres & de l'eau excellente à l'Est & au Nord-Est. On y trouve quelques Bêtes fauves ; & quantité de gros Singes noirs, dont la chair est un fort bon aliment. Au Sud-Est de la Pointe de l'Iste il faut se garder d'un fond bas, qui s'étend près d'une demie lieue en Mer, & d'un rocher, situé une lieue au Nord de cet écueil, à un mille de la Côte, qui ne se fait voir qu'à la fin de la marée. C'est le seul danger, qu'il y ait aux environs de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller à un quart de mille du rivage, sur un sable clair, à six, huit, dix ou douze brasses. On découvre plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Ouest, les autres au Nord & au Nord-Est. Celle de Quicaro, qui Isle de Quicaro

DAMPIER. 1685.

Isle de Rancheria, & les Palmaries.

est au Sud-Ouest de Quibo, est une assez grande Isle. Celle de Rancheria ferme la vûe, du côté du Nord, par une multitude de grands arbres, nommés Palmaries, qui sont fort différens des Palmiers, malgré la ressemblance des noms, & qui servent à faire d'excellens mâts. Ce bois est remarquable par la disposition de ses veines, qui loin de s'étendre en longueur, comme dans les autres bois, circulent autour de l'arbre *Canales & Cantarras*, sont deux autres petites Isles au Nord-Est de Rancheria, séparées par des Canaux, où l'on peut mouiller en sûreté, & riches en arbres & en eau. A les voir, de la Mer, on ne les croit pas séparées du Continent. Quoiqu'elles ayent toutes leur nom particulier, on les comprend presque toujours sous le nom général de Quibo, qui en est la plus grande & la plus remarquable

Swan leur donne d'autres noms.

Swan ne laissa pas de donner, à quelques-unes, celui des Marchands Anglois, qui étoient les Propriétaires de son Vaisseau.

Tous les Avanturiers, s'étant rassemblés dans ces Isles, tinrent un nouveau Conseil sur l'état de leur fortune. Après avoir vû manquer tant de fois leurs desseins, du côté de la Mer, ils résolurent

d'essayer si la Terre ne leur seroit pas plus favorable. Leon, principale Ville de la Côte du Mexique, leur offroit une proye digne de leur courage; mais le Voyage étoit long par terre. D'ailleurs ils manquoient de Canots, pour débarquer. Le Conseil fit tourner leurs premiers soins à se procurer un secours, qu'ils ne pouvoient trouver plus présent que dans les grands arbres des Isles de Quibo; & Dampier en prend occasion d'expliquer, avec quel art les Avanturiers suppléent au défaut de toutes sortes d'Ouvriers.

Maniere dont les Avanturiers font des Canots.

Chaque Vaisseau, dit-il, travailloit pour soi: mais, on avoit besoin de s'entr'aider mutuellement pour lancer les Canots à l'eau, parce qu'on en faisoit quelques-uns à plus d'un mille de la Mer. On coupoit un gros & long arbre, qu'on quarroit par le haut. On le tournoit sur le plat, pour donner la figure au côté opposé, qui devoit faire le fond. Ensuite, on le renversoit encore pour le creuser. De plusieurs méthodes, celle qui parut la plus sûre fut de faire trois trous dans le fond, l'un devant, l'autre au milieu, & le troisiéme en haut, pour mesurer ainsi le plus épais du fond; sans quoi l'on auroit pû craindre de le faire plus mince

DAMPIER. 1685.

qu'il ne devoit l'être. On lui laissoit trois pouces d'épaisseur en bas & un demi pouce en haut. Les deux bouts étoient faits en pointe. David en fit deux de trente-six pieds de long, & de cinq à six de large (45). Ce travail ne prit qu'un mois; & l'Escadre se trouva prête à partir le 20 de Juillet.

Ils partent de Quibo pour l'Expédition de Leon.

Elle prit la route de Ria-Lexa, qui est le Port de Leon. Après avoir passé entre la Riviere de Quibo & celle de Rancheria, elle suivit une Côte basse, couverte de Bois, & peu habitée, pour traverser le Golfe de Nicoya, le Golfe de Dolce, & l'Isle de Canco. Les vents étant fort variables, on avoit, chaque jour, un ou deux grains; & le soir, pour toute la nuit, un vent de terre Nord-Nord-Est. Le 8 d'Août, à onze degrés vingt minutes, suivant l'observation de Dampier, les Pilotes découvrirent une haute Montagne, qui s'éleve en pain de sucre, & que la fumée, qu'ils en virent sortir, leur fit

Volcan-vejo.

prendre pour le *Volcan-Vejo*. Ils ne purent en douter, après avoir porté le Cap au Nord. C'est la route qui conduit au Hâvre de Ria-Lexa. Ils doublerent cette Montagne, & tous les Canots

(45) Page 230.

furent disposés pour y descendre le lendemain.

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers vont à Ria-Lexa.

Suivons Dampier. Nous laissâmes, dit-il, nos Vaisseaux à huit lieues de la Côte, & m'étant embarqué avec cinq cens vingt de nos gens, sur trente & un Canots, nous nous avançâmes vers le Havre. Un grain terrible, accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluye, nous jetta dans le dernier danger. Cependant, après nous être mis à couvert pendant la nuit, & la moitié du jour suivant, nous nous approchâmes du Havre. Notre Pilote le connoissoit assez, pour nous mener à l'entrée: mais, comme la nuit approchoit, il n'eut pas la hardiesse d'aller plus loin; parce que ce n'étoit qu'une petite Anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressemblent. Le lendemain, à la pointe du jour, nous entrâmes dans l'Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre des deux rives. Elles sont couvertes de Mangles rouges, qui ne permettent point d'y passer. Au-delà des Mangles, les Espagnols ont une redoute, pour s'opposer aux descentes. Quelques Indiens, qui la gardoient, allarmés par le bruit de nos rames, prirent aussi-tôt la fuite vers Leon. Nous nous hatâmes de des-

Dampier. 1685.

cendre, dans l'espérance de les joindre. On fit un détachement de quatre cens soixante dix-hommes, pour marcher droit à la Ville, & je reçus ordre, avec cinquante-neuf autres, de demeurer à la garde des Canots.

Ville de Leon.

Leon est située à vingt milles dans les Terres. On s'y rend par un chemin fort uni, au travers de plusieurs grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaye. A cinq milles du rivage, on rencontre une Manufacture de Sucre. On en trouve une autre, trois milles plus loin ; & deux milles au-delà, on passe une belle Riviere, qui a peu de profondeur. C'est la seule eau qui s'offre, jusqu'à deux milles de Leon. Mais le chemin est droit, agréable, & sablonneux. La Ville est assise dans une Plaine, à peu de distance du Volcan, qui s'apperçoit de la Mer. Quoique les Maisons n'y soient pas hautes, elles sont spacieuses, solidement bâties, & la plûpart environnées de beaux Jardins. Les murs sont de pierre & les couvertures de tuile. Leon n'est pas célébre par son Commerce, & n'a pas la réputation d'être riche en argent. Ses richesses consistent en Pâturages, en Bestiaux, & en Plantations de cannes de sucre (47).

(47) Page 233.

Il étoit huit heures du matin, lorſque les Avanturiers étoient ſortis de leurs Canots. Townley, avec quatre-vingt hommes d'élite, faiſoit l'avant-garde. Swan marchoit enſuite, à la tête de cent hommes, ſuivis de David, avec un corps de cent ſoixante-dix hommes. Knight faiſoit l'arriere-garde. A quatre milles de la Place, ils rencontrerent un corps de Cavalerie, qui tourna le dos à leur approche. Townley s'étant avancé juſqu'à la Ville, ſans qu'il ſe préſentât perſonne pour lui diſputer le paſſage, eut l'audace d'y entrer avec ſes quatre-vingt hommes. Il fut chargé, dans une rue fort large, par deux cens Cavaliers Eſpagnols. Mais, deux ou trois de leurs Commandans ayant été renverſés des premiers coups, tout le reſte prit la fuite. Leur Infanterie, qui étoit rangée ſur la Place d'Armes, au nombre d'environ cinq cens hommes, fit auſſi ſa retraite en les voyant fuir; & la Ville demeura au pouvoir des Avanturiers, qui continuerent d'y entrer ſucceſſivement (48).

DAMPIER. 1685.

Elle eſt priſe pillée & brûlée.

Dampier paſſe avec affectation ſur les circonſtances du pillage, pour faire tomber l'attention & la pitié ſur un

(48) Page 231.

DAMPIER. 1685.

Anglois, nommé Swar, qui fut massacré par les Espagnols. C'étoit, dit-il, un brave Vieillard, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui après avoir servi sous Cromwel dans la guerre d'Irlande, s'étoit retiré à la Jamaïque, & n'avoit pas cessé de suivre les Avanturiers. Il avoit refusé de demeurer à la garde des Canots : mais la foiblesse de ses jambes ne lui ayant pas permis de suivre le détachement, il eut le malheur de tomber entre les mains des Ennemis. Loin de demander grace, pour sa vie, il tira son fusil au milieu d'eux, avec le soin de garder un pistolet chargé : & sans respect pour son âge, qui se déclaroit par la blancheur de ses cheveux, ils le tuerent de plusieurs coups.

Artifice d'un Anglois.

Un autre Anglois, nommé Smith, que la fatigue avoit aussi retardé en chemin, fut traité plus favorablement par ceux qui le firent Prisonnier ; & sa captivité ne servit pas peu à garantir ses Compagnons du danger qui les auroit menacés, si leur petit nombre eût été reconnu. Le Gouverneur avoit plus de mille hommes sous les armes ; mais Smith, qu'il se fit amener, & qu'il interrogea sur les forces des Avanturiers, lui répondit hardiment qu'ils étoient mille dans la Place, & cinq cens aux

Canots. Cette déclaration fit perdre tout reste de courage, à la Milice Espagnole. Le Gouverneur arbora le Pavillon de trève, & proposa de racheter la Ville, plutôt que de la laisser brûler. On lui demanda trois cens mille pieces de huit, avec une certaine quantité de vivres & la liberté de Smith. Mais sa lenteur fit juger, qu'il ne pensoit qu'à se procurer le temps d'augmenter ses forces Les Avanturiers, commençant à craindre pour leurs Canots, dont ils étoient fort éloignés, mirent le feu à la Ville, & partirent chargés de butin. Smith ne leur fut pas moins renvoyé, pour une femme de qualité, qu'ils donnerent en échange. Ils retournerent le soir aux Canots; & s'étant rembarqués le lendemain, ils se rendirent au Havre de Ria-Lexa, où leurs Vaisseaux vinrent mouiller le même jour.

Ria-Lexa essuye le même sort que Leon.

Ce bras de Mer, qui mene à Ria-Lexa, commence au Nord-Ouest du Havre & s'étend jusqu'au Nord. On compte environ deux lieues, d'une Isle qui est à l'entrée du Havre, jusqu'à cette Ville. Le Canal ne manque point de largeur, dans les deux tiers de cet espace. Mais on entre ensuite dans une Anse étroite & profonde, bordée des

DAMPIER. 1685.

deux côtés de Mangles rouges, dont les branches s'étendent presque d'une rive à l'autre. A mille pas de l'entrée, l'Anse tourne à l'Ouest; & dans cette Anse, les Espagnols ont une Redoute, qui fait face à l'Isle. Ils y avoient mis cent Soldats, pour s'opposer à la descente des Avanturiers. Vingt toises au-dessous de la Redoute, une Estacade de gros arbres fermoit le passage de la Riviere. Dix hommes, ajoûte Dampier, en auroient pû défendre les approches contre mille. Mais deux coups de fusil mirent en fuite la Garnison du Fort, & les Avanturiers n'eurent besoin que d'une demie heure pour couper l'Estacade. Ils y firent leur descente, & marcherent aussi-tôt vers Ria-Lexa, qui n'en est éloignée que d'un demi mille. Elle est située dans une Plaine, sur le bord d'une petite Riviere. C'est une assez grande Ville, dont les Maisons sont fort belles, mais séparées par des Cours & des Jardins. Le fond du Pays est une terre glaise, forte & jaunâtre, qui, joint à quantité d'Anses & de Marais, rend l'air pesant & mal sain. On ne laisse pas d'y trouver diverses sortes des fruits, quantité de poix & de résine, du chanvre, dont on fait des cordages, de Manufactures

Manufactures de Sucre, & des Maisons de Campagne, où l'on nourrit un grand nombre de Bestiaux. Les Avanturiers entrerent dans la Ville, sans aucune apparence d'opposition. Ils trouverent les maisons désertes; mais les Habitans n'ayant pû transporter toutes leurs provisions, il y restoit beaucoup de farine, de poix, de résine & de cordages, qui furent envoyés à bord. Les Parcs de Bestiaux & les Manufactures de Sucre ne furent pas plus épargnés. Après avoir employé huit jours au pillage, » quelques-uns de nos *Brûleurs*, raconte » paisiblement Dampier, mirent le feu » à la Ville, je ne sçais, ajoûte-t-il, qui » leur en donna l'ordre; mais nous » rentrâmes dans nos Canots, à la vûe » des flammes (49).

DAMPIER. 1685.

Séparation des Avanturiers.

On croit entendre ici qu'ils furent satisfaits de leur butin, puisque sans aucun sujet de querelle ou de refroidissement, ils prirent occasion du desir que les uns avoient de retourner sur les Côtes du Pérou, & les autres d'aller plus loin vers l'Ouest, pour rompre leur société. Dampier, qui avoit été jusqu'alors avec le Capitaine David, passa sur le Vaisseau de Swan; &

(49) Page 239.

DAMPIER. 1685.

joignant toujours la curiosité d'un Voyageur aux exercices d'un Avanturier, il proteste que dans ce changement il ne se proposa que d'acquérir quelque connoissance des Parties Septentrionales du Mexique. Il sçavoit, dit-il, que le Capitaine Swan avoit dessein de s'avancer, autant qu'il pourroit, du côté du Nord, & de passer ensuite aux Indes Orientales. Townley voulut être de ce Voyage avec ses deux Barques, & les autres suivirent le Capitaine David. Ils emporterent tous, de Leon & de Ria-Lexa, des fiévres malignes, qui vengerent long-temps les Espagnols du pillage & de l'incendie de ces deux Villes (59).

Dampier part avec Swan.

Swan comptoit trois cens quarante hommes dans son Vaisseau & sur trois Barques, qui s'étoient déterminées à le suivre. Ils mirent à la voile le 3 de Septembre, pour faire route à l'Ouest en s'éloignant de la Côte. Mais l'ayant revûe le 14, à douze degrés cinquante minutes, ils découvrirent aussi-tôt le Volcan de Guatimala, haute Montagne à deux pointes, qui ont l'apparence de deux pains de sucre, & dont il sort souvent du feu & de la fumée.

(59) Pages 239 & suivantes.

Guatimala, dont elle tire son nom, est une Ville fameuse par la quantité d'Indigo, d'Anatte, de Cochenille & de Silvestre, quatre précieuses teintures qu'elle fournit à l'Europe. Elle est située au pied de la Montagne, à huit lieues de la Mer du Sud, & suivant les Espagnols, à quarante ou cinquante lieues du Golfe de Marique, dans la Baye de Honduras, sur la Mer du Nord. Dampier, appercevant pour la premiere fois le Volcan, d'environ vingt-cinq lieues, y vit de la fumée sans aucune flamme. Les Terres voisines de la Mer sont assez élevées; mais elles paroissent basses, en comparaison des autres Parties du Pays. La Mer, à huit ou dix lieues de la Côte, étoit couverte de troncs d'arbres, que Dampier appelle Bois flottans, & qu'il n'avoit vûs nulle part en si grand nombre. Ils étoient mêlés de pierre de Ponce, qui venoient apparemment des Montagnes ardentes, & que les violentes pluies de cette Région entraînent sur la Côte (51).

DAMPIER. 1685.

Volcan de Guatimala.

A quatorze degrés trente minutes de latitude du Nord, en côtoyant l'Ouest avec un bon vent de Nord, on s'avança vers une Côte extrêmement haute, qui

Beauté d'une Côte du Mexique.

(51) Page 246.

DAMPIER. 1685.

vient de l'Eſt, & qui s'étend, dans le Pays, beaucoup plus loin que la vûe. Après l'avoir ſuivie pendant dix lieues, on la vit finir du côté de l'Oueſt par une fort agréable Colline ; & le Pays qui ſuccede eſt d'une beauté qui cauſe de l'admiration. Ce ſont de riches Pâturages, entremêlés de Bois charmans, que de hautes Montagnes de ſables mettent à couvert des inondations de la Mer. Les vagues ſont fort hautes, ſur toute cette Côte. Elles battent le rivage, avec une violence qui le rend inacceſſible aux Canots. Townley, qui étoit deſcendu quelques jours auparavant, avec une centaine d'hommes, dans l'eſpérance de trouver une Ville nommée Tecoantepeque, où les Livres Eſpagnols font paſſer une groſſe Riviere, revint à bord, avec le chagrin de n'avoir pû la découvrir. On ſe remit à côtoyer l'Oueſt après ſon retour, & l'on fit encore vingt lieues, juſqu'à Tangole, petite Iſle aſſez haute, & bien pourvûe d'eau & de bois, où le mouillage eſt fort bon. On continua de ſuivre la Côte l'eſpace d'une lieue, & l'on découvrit enfin un Port, à quinze degrés trente minutes. Il ſe nomme Gatulco. Dampier le croit un des meilleurs du Mexique. A la diſtance d'un mille, du côté de l'Eſt, on rencontre une pe-

Port de Gatulco.

tite Isle, fort proche de la Terre ; & l'entrée du Port est remarquable, par un gros Rocher creux, où la Mer entre avec un grand bruit qui se fait entendre de fort loin. Chaque vague, qui s'introduit dans cette espece de caverne, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait prendre en sortant la figure des jets d'eau qu'on voit lancer aux Baleines. Les Espagnols ont nommé ce Rocher *Buffadore*. La largeur du Havre est d'environ trois milles, sur un de large. C'est le côté de l'Ouest qui offre la meilleure Rade pour les petits Bâtimens, parce qu'ils y sont fort à couvert, & que dans les autres parties ils seroient exposés aux vents du Sud-Ouest, qui soufflent souvent. Le fond est par-tout d'une égale bonté, depuis six brasses jusqu'à seize. Au fond de l'espace, on trouve un beau ruisseau d'eau douce, & une petite Chapelle entre des arbres ; à deux cens pas de la Mer ; seul reste d'une Ville ou d'un Village qui fut ruiné par le Chevalier Drake. Le Pays est orné de grands arbres, si beaux & si couverts de fleurs, que Dampier met l'agrément de ce spectacle au-dessus de tout ce qu'il avoit jamais vû de la même nature. Townley se mit à la tête d'un Parti,

DAMPIER. 1685.

Rocher nommé Buffadore qui lance de l'eau.

Dampier. 1685.

Riviere de Capalita.

pour aller chercher, dans le Pays, des Maisons ou des Habitans. Il marcha du côté de l'Est, jusqu'à la Riviere de *Capalita*, qui n'est pas à plus d'une lieue de Gatulco. Quoiqu'elle soit fort rapide, deux de ses gens la passerent à la nage, & prirent trois Indiens, qui furent amenés à bord; mais on ne put se faire expliquer, par leurs signes, si les Espagnols avoient quelque Etablissement voisin. Cependant Townley prit le parti de retourner à terre, avec cent quarante hommes, dans la résolution de se faire conduire à la premiere Habitation, par un de ces stupides Indiens. Dampier voulut courir aussi les risques de cette téméraire entreprise. Ils firent quatorze milles, pour arriver à la vûe d'un Village, où rien ne leur parut capable de les faire repentir de leur audace. Les Habitans étoient des gens simples, qui se rassurerent aux premiers signes d'amitié. Ils sçavoient quelques mots d'Espagnol, & l'on apprit d'eux que tout ce Pays est sous la dépendance de l'Espagne: mais ils ajoûterent qu'on voyoit peu d'Espagnols dans leur Canton. Dampier observa qu'ils faisoient sécher, au Soleil, une grosse quantité de Vanille (52);

Village Indien, où Dampier voit de la Vanille, qu'il nomme Vinello.

(52) Il la nomme Vinello, & dans sa description, Il traite toujours la Plante de Vigne. Le Vinello, dit-

DAMPIER. 1685.

quoique leur Pays, depuis la Mer jusqu'au Village, ne soit qu'une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & couverte de grands arbres.

En sortant du Havre de Gatulco, le 12 d'Octobre, Dampier observa que pendant l'espace de vingt ou trente lieues, les terres sont à l'Ouest & un peu au Sud. Il fallut suivre la Côte d'aussi près qu'il étoit possible, parce que les vents de Mer étoient toujours contraires, & qu'à l'Est on fut arrêté par un

il, est une petite gousse, pleine de petites graines noires. Elle est d'environ quatre ou cinq pouces de long, & de la grosseur de la côte d'une feuille de Tabac, à laquelle elle ressemble fort quand elle est séche. Elle croît sur un petit pied de Vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels elle s'entortille. C'est d'abord une fleur jaune, d'où procéde ensuite la gousse. Elle est verte en se formant, mais à mesure qu'elle meurit, elle devient jaune. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la cueillent & l'exposent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtein. Ensuite, ils la pressent souvent entre leurs doigts, mais sans l'applatir. Je ne sçais s'ils y font autre chose, mais j'ai vû les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. Il y a quantité de ces Vignes à Bocca-Toro, où j'ai essayé d'en cultiver. Je n'en ai pu venir à bout, ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque secret que j'ignore. Un Anglois nommé Crée, homme fort curieux, ne fut pas plus heureux que moi. Il sçavoit la langue Espagnole; il avoit été Prisonnier sept ans à Porto-Bello, & à Carthagène; cependant, toutes ses recherches n'avoient pu lui faire trouver personne qui entendit le ménagement du Vinello. Outre l'usage que les Espagnols en font pour parfumer le Chocolat, quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agréable. *Ibid. Page* 251.

DAMPIER. 1685.

Isle de Sacrificio.

Courant, qui obligea de mouiller à *Sacrificio*, petite Isle verte, d'un demi mille de longueur, à la distance d'une lieue de Gatulco. Une belle Baye, qu'on découvre à l'Ouest de l'Isle, n'étant pas moins dangereuse par les rochers, dont elle est remplie, la meilleure Rade est entre l'Isle de la Terre ferme, à cinq ou six brasses d'eau. Après avoir levé l'ancre, on continua de suivre une Côte, où la Mer est fort grosse, & qui ne laisse pas de s'ouvrir par quantité de Bayes sablonneuses. De quatre Canots, qui avoient été détachés pour aller reconnoître *Port Angels*, deux revinrent à bord, le 22, sans l'avoir pû trouver; & les deux autres emportés par le vent, ne reparurent que plusieurs jours après.

Port Angels.

Cependant, on étoit alors vis-à-vis de Port Angels, que les Pilotes du Vaisseau reconnurent plus heureusement. C'est une grande Baye ouverte, avec deux ou trois Rochers à l'Ouest; & le mouillage est sûr, dans toutes ses parties, à trente, vingt, & douze brasses d'eau: mais jusqu'à douze brasses, on y est exposé à tous les vents de Mer. Le flux y monte au Nord-Est, de la hauteur de cinq pieds; & la Mer y est toujours si grosse, qu'on ne peut gué-

Dampier. 1685.

res descendre au rivage qu'à l'Ouest, derriere les Rochers. Dampier s'étonne que les Espagnols comparent la bonté de ce Havre à celle de Gatulco, qui est une Rade presque fermée. Il n'est pas aisé de le connoître au portrait qu'ils en font; & de-là venoit l'erreur des deux Canots: mais on le distingue plus facilement à ses propres marques, & par sa latitude, qui est de quinze degrés du Nord. La Côte, qui le borne, est élevée. Le terroir, dans quelques endroits, en est rouge & sablonneux, mêlé de Bois & de Pâturages, & remarquable par la grandeur de ses arbres. Les Avanturiers y trouverent de l'eau douce & quantité de Bestiaux.

Le 27, ayant remis à la voile, ils allerent mouiller, à seize brasses d'eau, près d'une petite Isle, dont les Espagnols ne parlent point dans leurs Livres de Marine, située à moins d'un mille de la Terre-ferme, & six lieues, à l'Ouest, de Port Angels. Le lendemain, à la vûe d'une Côte remplie de petites Montagnes & de Vallées, ils rencontrerent les deux Canots qu'ils croyoient perdus. Ces deux petits Bâtimens, ayant remonté fort loin pour trouver Port Angels, étoient entrés à leur retour dans une grande Riviere, où ils avoient été

Lac salé.

Dampier. 1685.

ſurpris par cent cinquante Eſpagnols. Mais il s'étoient ſauvés, ſans autre diſgrace que celle d'un homme bleſſé; & de-là ils étoient entrés, à ſeize degrés quarante minutes de latitude du Nord, dans un Lac d'eau ſalée, où ils avoient trouvé quantité de Poiſſon ſec, dont ils apporterent une partie à bord. L'entrée de ce Lac n'a pas dix toiſes de large. Elle a de chaque côté, des Rochers aſſez hauts, derriere leſquels pluſieurs perſonnes peuvent s'embuſquer fort avantageuſement, pour en défendre l'accès. Swan, regrettant le poiſſon que les deux Canots n'avoient pû charger, en fit partir un avec douze hommes, pour aller prendre le reſte. Mais les Eſpagnols, qui avoient vû diſparoître une partie de leur proviſion, s'étoient aſſemblés derriere les Rochers. Ils laiſſerent avancer le Canot juſqu'à l'extrêmité du Canal, qui eſt long d'un quart de mille, & faiſant feu tout d'un coup, ils bleſſerent pluſieurs de leurs Ennemis. Dans leur premiere conſternation, les Avanturiers, n'oſant retourner par la même voye, s'avancerent dans le Lac, & ramerent juſqu'au centre, où ils ſe trouverent hors de la portée du fuſil. De-là, ils chercherent des yeux quelque ouverture, pour ſortir, plus

Dangers auquel les Avanturiers y ſont expoſés.

large que celle par laquelle ils étoient entrés : mais, n'en appercevant aucune, ils passerent deux jours & trois nuits dans cette situation. Le Vaisseau & les trois Barques étoient à l'ancre, trois lieues au-dessous du Lac ; & Swan, loin de s'allarmer du retardement de son Canot, s'imagina que les douze Avanturiers avoient fait quelque découverte importante, qui les occupoit plus utilement que la pêche. Cependant plusieurs coups de fusil, qui se firent entendre du côté du Lac, porterent Townley à s'avancer avec sa Barque. Il comprit bientôt l'embarras de ses Compagnons ; & débarquant proche des Rochers, il chassa les Espagnols de cette retraite. Sans un secours si présent, le sort des douze Avanturiers auroit été de mourir de faim au milieu du Lac, ou d'être massacrés par leurs Ennemis (53).

DAMPIER, 1685.

Rocher d'Algatros.

Swan continua de faire côtoyer l'Ouest, avec le vent de terre & la faveur du Courant. Le 2 de Novembre, on passa près d'un Rocher, que les Espagnols nomment Algatros. Le Pays voisin est couvert de Bois, & montueux dans l'éloignement. On apperçoit, près

(53) Pages 251 & précédentes.

DAMPIER. 1685.

du rivage, sept ou huit Rochers, fort remarquables par leur blancheur, qui sont éloignés de cinq ou six milles, à l'Ouest d'Algatros. A quatre ou cinq milles du rivage, au Sud-Quart-d'Ouest de ces Rochers, un dangereux banc de sable, s'éleve presqu'à la surface de l'eau. Deux lieues, à l'Ouest des mêmes Rochers, on rencontre une assez grande riviere, qui forme une petite Isle à son embouchure, & dont le Canal, du côté de l'Orient, est bouché par des sables; mais celui de l'Ouest est assez creux pour recevoir des Canots. Les Espagnols, ont sur ses bords une Redoute, qui commande l'Aiguade, & qui n'empêcha point les Avanturiers d'y descendre, quoiqu'elle n'eût pas moins de deux cens hommes pour sa défense. Dampier confesse, avec ingénuité, que si les Espagnols prenoient aisément la fuite, malgré la force de leurs retranchemens & la supériorité de leur nombre, c'est qu'ils manquoient de petites armes à feu, dont les Avanturiers étoient mieux pourvus. Il se trouva, dans le Fort, une grosse quantité de sel, qu'ils tenoient en réserve pour saler le poisson qu'ils prenoient dans le Lac. C'est presque uniquement une espece de Brochet que les Anglois

Raison qui donoit de l'avantage aux Avanturiers sur les Espagnols.

nommment Snook, & qui n'eſt, ni d'eau douce, ni de Mer. Sa longueur eſt environ d'un pied. Il eſt rond, & de la groſſeur du bas de la jambe, avec la tête un peu longue & l'écaille blanchâtre. L'abondance en eſt extrême dans tous les Lacs ſalés de ces Régions. Mais, Dampier ignore comment les Eſpagnols le prennent. Jamais les Avanturiers ne trouverent ſur cette Côte, ni filets, ni hameçons, ni lignes, ni même une Barque ou un Canot.

DAMPIER. 1685.

Projet audacieux du Capitaine Townley.

Ils marcherent l'eſpace de deux ou trois lieues dans le Pays, ſans y rencontrer plus d'une maiſon, où quelques Mulâtres, qu'ils firent Priſonniers, leur apprirent qu'un Vaiſſeau de Lima étoit nouvellement arrivé au Port d'Acapulco. Townley, qui ne reſpiroit que l'occaſion de ſe procurer un bon Vaiſſeau, la crut certaine, s'il pouvoit perſuader à ſes gens d'entrer avec lui dans ce Port. Il en fit auſſi-tôt la propoſition. Elle fut approuvée de tous les Equipages, malgré l'oppoſition du Capitaine Swan, qui en repréſenta vivement le danger. Mais l'avis de Townley ayant prévalu, on remit à la voile pour continuer de côtoyer l'Oueſt vers Acapulco. Le 7, on en découvrit les hauteurs, à la diſtance d'environ dou-

DAMPIER. 1685.

ze lieues, sur-tout une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus Occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet, de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue, que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une Pointe haute & ronde. Vers le soir, Townley prit cent quarante hommes dans douze Canots, pour tenter l'entreprise qu'il avoit conçue.

Situation du Port d'Acapulco.

Le Port d'Acapulco est également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Isle basse, qui s'étend d'un mille & demi de l'Est à l'Ouest, & qui n'a pas plus d'un demi mille de largeur. Le Canal est bon de chaque côté en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de Mer, comme on sort par un vent de Terre; & ces deux vents sont favorables tour-à-tour, l'un le jour l'autre la nuit. Le Canal Occidental est le plus étroit, mais il est si profond, qu'on ne peut y mouiller. C'est celui par lequel passe les Vaisseaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Ouest.

Le Port s'étend, environ trois milles au Nord; ensuite, s'étrécissant beaucoup, il tourne à l'Ouest, & regne encore l'espace d'un mille. La Ville est au Nord-Ouest, à l'entrée de ce passage étroit. Elle est défendue, vers le rivage, par une Platte-forme, montée de plusieurs pieces de canon. Sur la rive opposée, du côté de l'Est, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de quarante pieces de gros calibre. Les Vaisseaux passent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la Platte-forme.

DAMPIER. 1635.

Townley entreprend d'y enlever un Vaisseau.

Townley fut d'abord assailli d'un grain violent, qui faillit d'abréger son expédition par le naufrage de tous ses Canots. Cependant il eut le bonheur d'entrer, la seconde nuit, dans un bon Havre, nommé *Port Marquis*, une lieue à l'Est de celui d'Acapulco. Là, ses gens employerent tout le jour à faire sécher leurs habits, leurs armes & leurs munitions. La nuit suivante, ils s'avancerent vers le terme de leurs espérances. Dans la crainte d'être entendus, ils ne se servirent point de leurs rames; mais agitant leurs avirons sans les faire sortir de l'eau, comme s'il eût été question de pêcher une Manate, ils arriverent fort près de la Ville, où ils trou-

DAMPIER. 1685.

verent le Vaisseau entre la Platte-forme & le Fort, à cent verges de l'un & de l'autre. Après l'avoir assez considéré pour reconnoître le danger de leur entreprise, ils la jugerent tout-à-fait impossible. Alors, retournant avec autant de précaution qu'ils étoient venus, ils ne furent pas plutôt hors de la portée des Forts, que dans le chagrin d'avoir fait une course inutile, ils descendirent au rivage, pour donner brusquement sur une Compagnie d'Espagnols, qui avoit été postée dans ce lieu depuis le jour précédent. Mais ils ne lui firent pas d'autre mal que de l'effrayer par le bruit. Le jour qui parut bientôt, leur donna le temps d'observer, de l'entrée du Havre, tous les mouvemens qui se faisoient autour de la Ville & du Fort. Ensuite, ils revinrent à bord, fatigués, affamés, & désesperés de leur avanture (54).

Côté à l'Ouest de ce Port.

Le 12, ils firent voiles, pour s'avancer plus à l'Ouest, avec un vent de Terre, qui est ordinairement Nord-Est sur cette Côte, tandis que les vents de Mer y sont Sud-Ouest. Ils passerent près d'une Baye sablonneuse, qui a plus de vingt lieues de long. La Mer y bat avec

(54) *Ibid.* page 263.

tant de violence, qu'il eſt impoſſible aux Canots d'en approcher. Cependant le mouillage n'en eſt pas moins bon, à un mille ou deux de la Côte. Elle produit diverſes ſortes d'arbres, ſurtout des Palmiers, qui forment quantité de petits Bois, d'un bout de la Baye juſqu'à l'autre. L'intérieur du Pays eſt rempli de petites Montagnes ſtériles, entre leſquelles on découvre autant de petits Vallons d'une verdure agréable. La Montagne de Petaplan ſe fait remarquer à l'Oueſt de la Baye, vers dix-ſept degrés trente minutes de latitude du Nord. C'eſt une pointe ronde, qui s'avance dans la Mer, & qu'on prend de loin pour une Iſle. Les Avanturiers firent pluſieurs deſcentes au-delà de cette Montagne. Entre pluſieurs ſortes de Poiſſons, qu'ils y prirent en abondance, Dampier vante le *Poiſſon Juif* (55), qui reſſemble fort au Merlus, avec cette différence, qu'il eſt beaucoup plus gros. Il peſe trois, quatre & juſqu'à cinq cens livres. Sa chair eſt ordinairement fort graſſe, mais d'un excellent goût. Il a la tête large, & les écailles fort gran-

DAMPIER. 1685.

(55) Il croit qu'on lui a donné ce nom, parce qu'ayant des écailles & des nâgeoires, il eſt net, ſuivant la Loi Moſaïque. Auſſi les Juifs en mangent-ils ſans ſcrupule. *Ibid.* page 264.

DAMPIER. 1685.

des. Sa retraite eſt entre les Rochers.

Havre de Chequetan.

Le Havre de Chequetan, où les Avanturiers mouillerent, deux lieues à l'Oueſt de la même Montagne, offre un lieu propre à carener les Vaiſſeaux, près d'une petite Riviere d'eau douce. Trois milles plus loin, dans un lieu qui ſe nomme *Eſtapa*, ils trouverent, aſſez près de la Mer, des Pâturages remplis de Bœufs & de Vaches, dont ils tuerent un grand nombre. Leur bonheur amena dans le même lieu quelques Voituriers, qui conduiſoient, ſur des Mules, quarante ſacs de Farine, du Chocolat & quantité de marchandiſes de Terre, pour Acapulco. Les Mules leur ſervirent, pour tranſporter à bord un aſſez riche butin.

Ils remirent à la voile. Les vents de Terre, en cet endroit de la Côte, ſont Nord, & les vents de Mer Oueſt-Sud-Oueſt. A l'Oueſt des Montagnes, qui ſe préſentent en grand nombre, on découvre pluſieurs Vallées, agréables & fertiles. Le 25, à dix-huit degrés huit minutes de latitude du Nord, Dampier en remarqua une, plus haute que toutes les autres, & dont le ſommet ſe diviſe en deux pointes. Les Livres Eſpagnols placent, à peu de diſtance, une Ville qu'ils nomment Thelupan; mais

Ville de Thelupan.

Dampier. 1685.

il fut impossible aux Avanturiers d'en trouver le chemin. Swan & Townley descendirent avec deux cens hommes, pour en chercher une autre, qui se nomme Colima. Ils ne furent pas plus heureux à la découvrir. Dampier étoit de ce nombre. » Il y a si peu de commerce, dit-il, » aux environs de cette Mer, que nous » ne pûmes trouver de Guides, pour » prendre langue, ou pour nous faire » mener aux lieux habités. De toute cette » Côte, Acapulco est la seule Ville, dont » on puisse approcher par Mer. Nous » fîmes vingt lieues le long du rivage, » & nous la trouvâmes par-tout fort » incommode pour une descente. On » n'y découvre aucune trace d'habitans. » Nous fûmes surpris de trouver déserte » une belle Vallée, qui se nomme *Ma-* » *guella*. Dans toutes ces courses, nous » ne vîmes qu'un seul Cavalier, à l'en- » droit où nous fîmes notre descente. » C'étoit apparemment une Vedette, » qu'on avoit posée pour nous observer. » Nous suivîmes facilement la trace » du Cheval, sur le sable de la Baye: » mais nous les perdîmes dans les Bois, » & toutes nos recherches ne purent » nous faire trouver les Maisons, ou la » Ville, d'où le Cavalier étoit venu. Le » 28, nous retournâmes à bord, avec

Vallée de Maguella.

DAMPIER. 1685.

Volcan & Ville de Colima.

» autant de chagrin que de fatigue (56).

Cependant les Avanturiers découvrirent, de leurs Vaisseaux, le Volcan de Colima. C'est une fort haute Montagne, vers dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, qui ne paroît pas à plus de cinq ou six lieues de la Mer. Elle se termine par deux petites Pointes, de chacune desquelles on voit sortir sans cesse des flammes ou de la fumée. La Ville de Colima, qui lui donne son nom, n'en sçauroit être éloignée. Les Espagnols en vantent la grandeur & les richesses, & parlent de la Vallée, où elle est assise, comme de la plus agréable & la plus fertile Partie du Mexique. Dampier lui donne dix lieues de large, près de la Mer, » où » elle forme, dit-il, une petite Baye: » mais il ne put juger combien elle s'a» vance dans le Pays. On assure qu'elle » est remplie de Jardins bien cultivés, » & de Champs fertiles, qui produi» sent du Froment & toutes sortes de » grains. La Côte qui est basse & sa» blonneuse, semble inviter à descen» dre : mais les vagues y sont si violen» tes, qu'il est impossible d'en appro» cher. On y voit beaucoup de Bois à

(56) Page 257.

DAMPIER. 1685.

» l'Eſt, pendant l'eſpace d'environ deux » lieues, après leſquelles on trouve une » Riviere aſſez profonde, où la barre » eſt malheureuſement ſi haute, qu'el- » le en ferme l'entrée aux moindres » Canots. Les Avanturiers regretterent » amérement de ne pouvoir faire d'autres » découvertes, dans cette charmante » vallée (57).

Port de Sallagua.

Le premier de Décembre, ils paſſerent près d'un Port, nommée *Sallagua*, à dix-huit dégrés cinquante-deux minutes de latitude. Il fait partie d'une Baye aſſez profonde, & diviſée par deux Rochers pointus, où l'on peut mouiller en ſûreté à dix ou douze braſſes. Un Ruiſſeau d'eau douce s'y jette dans la Mer. Les Avanturiers y découvrirent une grande Maiſon, & quantité d'Eſpagnols à cheval & à pied, qui ſembloient les défier par une contenance fort guerriere. Swan & Townley mirent à terre deux cens hommes, qui leur fit prendre auſſi-tôt la fuite. Ce détachement ſuivit, pendant l'eſpace d'environ quatre lieues, un grand chemin, qui ſembloit conduire dans l'intérieur du Pays : mais le trouvant embarraſſé de Bois & de Rochers qui pouvoient

(57) Page 269.

Dampier. 1685.

favoriser une embuscade, les plus hardis jugerent à propos de retourner sur ses traces. Deux Mulâtres, qu'ils firent Prisonniers, leur apprirent qu'il conduisoit à une grande Ville, nommée *Oarrha*, qui étoit éloignée de quatre journées, & d'où les Troupes Espagnoles étoient venues : qu'il n'y avoit pas de Place considérable à moins de distance, & que le Pays étoit pauvre & désert. Ils ajoûterent que ces Troupes avoient été rassemblées pour secourir le Vaisseau des Philippines, qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit mettre à Terre, dans ce lieu, les Passagers, qui venoient de Manille au Mexique. L'exemple d'un célébre Armateur Anglois, nommé Cavendish, entre les mains duquel ce Vaisseau étoit autrefois tombé, à la hauteur du Cap de Saint Luc, détermina les Avanturiers à tenter une si belle entreprise. Ils firent voile aussi-tôt, pour aller croiser vers le Cap Coriente. L'ardeur de s'enrichir leur fit mépriser les maladies qui commençoient à les attaquer. C'étoient des fiévres, qui dégéneroient en hydropisie. Plusieurs en moururent, & Dampier en souffrit long-tems. L'hydropisie est la maladie générale de cette Côte. Les Naturels ne connoissent pas de meilleur remede,

Ville d'Oarrha.

Hydropisie commune sur cette Côte, & son remede.

que la pierre de l'eſpece de Crocodile, que les Anglois ont nommé *Alligator.* Il en a quatre à chaque jambe, les unes proche des autres, & comme enchaſſées dans la chair. On en pulveriſe une, qu'on avalle avec de l'eau. Mais, quoique Dampier & ſes Compagnons, n'ignoraſſent point cette recette, qu'ils avoient vûe dans un Almanac du Mexique (58), ils ne pouvoient eſpérer de trouver facilement des Alligators; & la crainte de manquer le Vaiſſeau des Philippines, leur fit paſſer, entre Salaque & le Cap Coriente, pluſieurs Rivieres, qui leur en auroient peut-être offert. En approchant du Cap, les Terres leur parurent aſſez élevées, mais bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Pays eſt rempli de Montagnes ſtériles & déſagréables à la vûe. Une chaîne d'autres Montagnes, paralleles à la Côte, finit à l'Oueſt par une belle pente; mais à l'Eſt, elles conſervent leur élévation, & ſe terminent par une hauteur eſcarpée, qui ſe diviſe en trois petits ſommets pointus, auſquels cette figure, qui approche aſſez d'une couronne, a fait donner, par les Eſpagnols, le nom de *Coronada.*

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers arriverent le 11 à la

(58) Page 277.

DAMPIER. 1685.

vûe du Cap de Coriente, qu'ils avoient au Nord-Quart-d'Oueſt. La hauteur en eſt médiocre, & le ſommet plat & uni; mais il eſt remarquable par quantité de Rochers eſcarpés, qui s'avancent juſqu'à la Mer. Dampier le place à vingt degrés vingt & une minutes de latitude du Nord. Sa longitude, depuis le Pic de Tenerife, eſt de vingt-trois degrés cinquante & une minutes; mais il la prend, dit-il, à l'Oueſt, ſuivant le cours de ſon Voyage; & ſuivant ce compte, il trouve ce Cap à cent vingt & un degrés quarante & une minutes du Lézard, de ſorte que la différence du temps monte à huit heures & près de ſix minutes (59).

Cap de Coriente, & ſa ſituation.

Il étoit queſtion d'attendre le Vaiſſeau des Philippines, qui paſſe toujours à la vûe du Cap. Mais, après avoir réglé les Poſtes & les diſtances des quatre petits Bâtimens, il fallut penſer à faire de l'eau. La Côte n'en offrant point, on y laiſſa quatre Canots avec quarante-ſix hommes, tandis qu'on feroit voile vers les Iſles de Chametly. Elles ſont à ſeize ou dix-huit lieues à l'Oueſt du Cap de Coriente. La plûpart petites, baſſes, couvertes de Bois & bordées de

Iſles de Chametly.

(59) Page 272.

Rochers

chers. On en compte cinq, qui forment une demie Lune. Leur éloignement de la Côte n'eſt pas d'un mille; & dans l'intervalle, on trouve une bonne Rade, à couvert de tous les vents. Elles ſont habitées par des Pêcheurs, qui portent le fruit de leur travail à la Purification, grande Ville, ſituée à quatorze lieues dans les Terres.

Les Avanturiers arriverent le 20, aux Iſles de Chametly, du côté du Sud-Eſt, où le mouillage eſt bon à cinq braſſes d'eau, ſur un fond ſablonneux. Ils y trouverent de l'eau & du bois; mais ils n'y virent pas d'autres marques d'habitation, que trois ou quatre vieilles Cabanes. Ils jugerent que les Pêcheurs y venoient dans le temps du Carême, & n'y demeuroient pas conſtamment. Cependant, ſur quelques informations, Townley partit avec un détachement de ſoixante hommes, pour ſe rendre, à ſept ou huit lieues de-là, dans un Village d'Indiens. Pendant cette Expédition, les quatre Canots, qui étoient au Cap, paſſerent à l'Oueſt juſqu'à la Vallée de *Valderas*, ou *Valdiris*, ſituée au fond d'une profonde Baye, entre le Cap & la Pointe de Pentique, qui ſont à dix lieues l'un de l'autre. Cette

Belle Vallée de Valderas.

DAMPIER. 1685.

Vallée a trois lieues de large. La Baye est sablonneuse, & commode pour une descente. Une belle Riviere, qui s'y jette, reçoit facilement les Bateaux : mais, vers la fin de la saison seche, qui comprend Février, Mars, & une partie d'Avril, l'eau n'est pas sans un petit goût de sel, qui fait peu rechercher l'Aiguade. La Vallée est bornée par une petite Montagne verte, dont la pente est fort agréable du côté de la Mer. Elle est enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de bois, entre lesquels on voit croître une si grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il semble que la nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages sont remplis de Bœufs & de Vaches. On y voit aussi quelques Chevaux ; mais les Avanturiers n'y purent découvrir une Maison (59).

Les Avanturiers y tombent dans une embuscade.

Ils descendirent dans un si beau lieu, au nombre de trente-sept, avec une ardeur proportionnée à leurs espérances. Mais à peine eurent-ils fait trois milles, qu'ils tomberent dans une embuscade de cent cinquante Espagnols. Ils trouverent heureusement un petit Bois, qui les mit à couvert de la Cavalerie, & d'où ils tuerent dix-sept hommes,

(59) Page 274.

DAMPIER. 1685.

dont la chûte refroidit les autres. De leur côté, ils en perdirent quatre; mais leurs Ennemis s'étant dissipés, ils ne trouverent aucun obstacle pour revenir à bord. Townley arriva dans ces circonstances, avec quantité de provisions, qu'il avoit enlevées aux Indiens; & l'abondance, qui regna pendant quelques jours dans tous les Equipages, les consola d'une disgrace à laquelle ils s'étoient exposés témérairement.

Cependant, après avoir continué longtemps de croiser sur cette Côte, sans voir paroître le Vaisseau de Manille, ils jugerent qu'il avoit pû leur échapper, tandis qu'ils étoient à chercher de l'eau & des vivres; & cette idée leur fit regretter le temps qu'ils avoient employé à l'expédition d'Acapulco. Townley, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, en prit occasion de quitter Swan, & de retourner sur les Côtes du Pérou. Dans cette division de sentimens & d'intérêts, Dampier, moins ardent pour s'enrichir, que pour acquérir de nouvelles connoissances, ne balança point à choisir entre les Capitaines, celui qui vouloit aller plus loin au Nord-Ouest. » Nous par» tîmes donc, dit-il, Townley pour

DAMPIER. 1685. » l'Orient, & nous pour l'Occident, » résolus d'aller si loin, que nous » trouverions des Etablissemens Espa- » gnols (60).

1686. Le 7 de Janvier, Swan quitta l'agréable Vallée de Valderas, & doubla Pentique, qui en est la pointe Occidentale, à vingt degrés cinquante minutes de latitude du Nord. Elle est haute, ronde & pierreuse. Une lieue plus loin à l'Ouest, on rencontre deux petites Isles du même nom, environnées de Rochers blancs & pointus. La route la plus sûre est à gauche de ces Isles. Au-delà de la Pointe, la Côte regne vers le Nord, pendant l'espace d'environ dix-huit lieues, & s'ouvre par diverses Bayes sablonneuses. Le 14, on apperçut, à vingt & un degrés quinze minutes du Nord, une petite Roche blanche, peu différente d'un Vaisseau qui porte ses voiles. Elle est séparée du Continent par un bon Canal, d'environ trois lieues de largeur, où l'on trouve, vers la Roche même, douze à quatorze brasses d'eau : mais, pour approcher plus près de la Côte, il faut employer continuellement la sonde. Depuis cette espece d'Isle, la Côte panche plus au Nord, & forme une belle Baye, où la

(60) Page 277.

violence des vagues ne permet pas d'aborder. Swan mouilloit, chaque jour au soir, & mettoit le matin à la voile avec un vent de terre. Le 20, il jetta l'ancre trois milles à l'Eſt de quelques Iſles, qui ſe nomment Chametly, quoique différentes de celles qu'on a décrites ſous le même nom. Leur ſituation eſt à trois degrés onze minutes du Nord, vers le Midi du Tropique, à la diſtance d'environ trois lieues du Continent. Elles ſont aſſez hautes, & quelques-unes produiſent différentes ſortes d'Arbriſſeaux ; mais la plûpart ſont pierreuſes & ſtériles.

DAMPIER. 1686.

Secondes Iſles de Chametly.

Dampier obſerva, dans les deux plus Septentrionales, pluſieurs Bayes ſablonneuſes, où l'on trouve une eſpece de fruit auſſi remarquable par ſa figure, que par ſon nom, & par l'agrément de ſon goût, qui tire un peu ſur l'aigre. Il en diſtingua même deux ſortes ; l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît ſur une tige verte, de la groſſeur du bras, & haute de plus d'un pied. Ses feuilles ont un demi pied de long, ſur un pouce de large, & ſont bordées de piquans fort pointus. Le fruit ſort au ſommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, dont chacun en contient ſeize ou vingt. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, de figure ronde & de couleur

Pingouin, fruit ſingulier.

DAMPIER. 1686.

jaune. La peau en eſt aſſez épaiſſe, & la poulpe mêlée de petites graines noires. Il ſe nomme Pingouin. Le rouge, qui porte auſſi ce nom, eſt de la couleur d'un petit Oignon ſec, & de la figure d'une quille. Il ne croît pas ſur une tige. Il tient à la terre par un bout, & de l'autre il s'éleve à côté de ſoixante ou ſoixante & dix fruits de ſon eſpece, qui croiſſent enſemble, fort près les uns des autres, & tous ſur la même racine. Ils ſont environnés de longues feuilles, d'un pied & demi ou deux pieds de long, auſſi piquantes que celles du Pingouin jaune. Ces deux fruits ſe reſſemblent fort par le goût. Ils ſont tous deux extrêmement ſains, & jamais ils ne nuiſent à l'eſtomac : mais ſi l'on en mange avec excès, on ſent de la chaleur, avec un petit chatouillement à l'anus (61).

Veaux marins, rares au Nord de la Ligne.

On trouve auſſi des Veaux marins ſur le rivage des mêmes Iſles ; & Dampier fait remarquer que c'eſt la premiere fois qu'il en ait vû dans ces Mers, au Nord de la Ligne (62).

Swan mit cent hommes dans ſes Canots, pour aller chercher au Nord la Riviere de Cullacan, qui eſt peut-être celle de Paſtla, que pluſieurs Géographes mettent dans la Province de

(61) Page 279. (62) Page 280.

Dampier. 1686.

Cullacan, vers les vingt quatre degrés de latitude Septentrionale. Il apprit de quelques Prisonniers, que les Espagnols y ont, à l'Orient, une belle Ville, environnée de riches pâturages, & qu'ils passent dans leurs Canots sur le rivage de la Californie pour y pêcher. Dampier a sçu depuis, d'un Espagnol qui s'étoit employé à cette Pêche, qu'on y trouve en effet quantité d'Huitres Perlieres, mais que les Indiens, voisins du lieu où elles se pêchent, étoient mortels Ennemis de sa Nation. Swan fut trois ou quatre jours absent, & fit plus de trente lieues sans trouver aucune Riviere. Il trouva cette Côte fort basse, les Bayes sablonneuses, & la Mer si grosse, qu'elle ne permet pas d'y descendre. A son retour, il rencontra son Vaisseau, qui suivoit après lui la Côte de Cullacan. Cette rencontre se fit à vingt-trois degrés trente minutes de latitude, d'où il retourna vers l'Est; & c'est le plus loin que Dampier ait pénétré au Nord de cette Côte (63).

Ouverture qui conduit à Rio de Sal.

A six ou sept lieues au Nord-Nord-Ouest des secondes Isles de Chametly, on trouve une ouverture étroite, qui mene dans un Lac, situé douze lieues à l'Est, & parallele à la Terre. Les

(63) *Ibidem.*

DAMPIER. 1686.

Eſpagnols le nomment *Rio de Sal*, parce que l'eau en eſt ſalée. On y entre facilement avec des Chaloupes, & le débarquement y eſt commode. A l'Oueſt du Lac, les Avanturiers trouverent du Maïs & quantité de Beſtiaux. Ils s'avancerent l'eſpace de quatre ou cinq lieues, malgré l'oppoſition d'un Corps d'Eſpagnols & d'Indiens, qui ne firent pas une longue réſiſtance; & ſur les informations d'un Priſonnier, ils arriverent à Maſſaclan, Ville Indienne qu'ils trouverent abandonnée de ſes Habitans. Après y avoir paſſé la nuit, ils enleverent paiſiblement toutes les proviſions qu'ils purent tranſporter à leurs Canots.

Ville de Maſſaclan.

Riviere & Ville de Roſario.

Le 2 de Février, Swan alla deſcendre, avec quatre-vingt hommes, dans la Riviere de Roſario. Il marcha vers la Ville du même nom, qui eſt à neuf milles de la Mer, & qui n'eſt habitée que par des Indiens. Quelques Priſonniers, qu'il y fit, l'aſſurerent qu'à deux lieues de la Place, il trouveroit des Mines d'or; mais il aima mieux retourner à bord, avec quelques boiſſeaux de Maïs qu'il avoit enlevés, & qui valoient mieux pour ſes gens que tout l'or du monde. » Si l'on conſidére, obſerve » Dampier, quelle étoit notre ſitua- » tion ſur cette Côte, Etrangers, ſans

Singuliere ſituation des Avanturiers.

DAMPIER. 1686.

» Pilote pour nous mener aux Rivie-
» res, & sans autres provisions que
» celles dont nous étions redevables au
» hasard, on admirera la constance qui
» nous y retenoit si long-temps. Quoi-
» que notre Livre de pilotage nous fût
» d'une grande utilité pour trouver les
» Rivieres, comme nous manquions
» de Guides pour nous conduire aux
» Plantations, deux ou trois jours se
» perdoient en recherches, avant que
» de pouvoir découvrir un lieu favora-
» ble pour la descente; & lorsque nous
» étions à terre, nous ne sçavions de
» quel côté prendre, pour chercher une
» Ville; à moins que le hasard ne nous
» fît tomber dans quelque chemin. A la
» vérité, les Prisonniers que nous avions
» à bord sçavoient les noms de diverses
» Habitations du voisinage; mais ils
» ignoroient le chemin comme nous,
» pour y aller de la Mer, & la prudence
» ne nous permettoit pas de nous éloi-
» gner long-temps de nos Canots (64).
La Riviere de Rosario est à vingt-deux degrés cinquante & une minutes de latitude du Nord. On voit, dans le pays, une Montagne en forme de pain de sucre, au Nord-Est Quart de Nord; & vers l'Ouest de cette Mon-

(64) Page 283.

Dampier. 1686.

tagne, on en découvre une autre, de forme longue, que les Eſpagnols nomment *Cabo de Cavallo.*

Rivieres d'Oleta, & de Saint Jago.

Le 8, Swan fit une courſe inutile pour chercher la Riviere *Oleta*, qui eſt à l'Eſt de celle de Roſario. Mais il trouva le lendemain celle de Saint Jago, qui eſt auſſi à l'Eſt; & tous ſes Bâtimens mouillerent près de l'embouchure, à ſept braſſes d'eau, ſur un bon fond. Ils voyoient, ſur la Côte, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt, un Rocher blanc, nommé Maxentelbo; & dans le pays, au Sud-Eſt, la haute Montagne de Zeliſco, dont le milieu s'enfonce en forme de ſelle. La Riviere de Saint Jago, qui eſt une des principales de cette Côte, eſt à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix pieds d'eau à la barre, après le départ même de la marée. Elle n'a guéres moins d'un demi-mille de large à l'embouchure, & ſa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en eſt un peu ſalée; mais, en creuſant deux ou trois pieds à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. Les Avanturiers employerent deux jours, à roder dans les Anſes & les Rivieres. Ils ſe ſaiſirent enfin d'un Indien, qui leur apprit, qu'à

la distance de quatre lieues, les Espagnols avoient une Ville, nommée Sainte Pecaque, où il promettoit de servir de Guide. Swan prit cent quarante hommes, avec lesquels il s'avança l'espace de cinq lieues dans la Riviere. Elle n'a plus, dans cet endroit, qu'environ cinquante pas de large; & quoique le Rivage soit assez haut des deux côtés, le pays est plat & fort uni. Après avoir fait sa descente, Swan laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots; & marchant vers la Place avec les autres, il ne mit pas plus de quatre heures à s'y rendre. Le chemin, par lequel son Guide Indien le fit passer, offrit tantôt des Bois, tantôt de riches Pâturages, remplis de Chevaux, de Bœufs & de Vaches. Tous les Habitans de la Ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans résistance.

DAMPIER. 1686.

Les Avanturiers se rendent à Sainte Pecaque.

Elle est située dans une Plaine, & près d'un Bois. Ce n'est pas une grande Ville, mais Dampier la trouva fort réguliere. La plûpart des Habitans sont Espagnols, & font leur principale occupation de l'Agriculture; à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues de Sainte Pecaque à Compostelle, & cinq ou six

Description de cette Ville.

DAMPIER. 1686.

Ses Mines d'or & d'argent.

jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui du Mexique, est estimé plus fin que celui du Pérou. Les Mines en sont aussi plus riches; mais on dit que celles, d'où l'on tire l'or, produisent moins. Les Voituriers de Sainte Pecaque transportent ces métaux à Compostelle, pour y être rafinés, & fournissent aux Esclaves, qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maïs, dont la Ville abonde, & qui n'est destiné qu'à cet usage. On y trouve aussi du Sucre, du Sel, & du Poisson salé (65).

Massacre d'une partie des Avanturiers.

Dans la joie d'une si belle découverte, Swan se hâta de rassembler quantité de Chevaux, qui paissoient aux environs de la Ville; & divisant sa troupe en deux Corps, il leur fit porter tour à tour les meilleures provisions aux Canots. Cet ordre, qui le rendoit tranquille dans la Place, tandis que le transport devoit se faire avec la même sûreté, auroit eu tout le succès qu'il s'en étoit promis, s'il eût été fidélement observé. Mais après avoir fait heureusement le premier voyage, ses gens se relâcherent pendant leur marche, de l'attention qu'ils devoient avoir autour d'eux. Cinquante-quatre hommes, qui composoient le second Corps, avec autant de Chevaux

(65) Page 285.

DAMPIER. 1686.

chargés, se laisserent surprendre par quelques troupes Espagnoles, qui les tuerent jusqu'au dernier (66). Swan comprit bientôt leur tragique avanture, à la vûe de plusieurs Chevaux, qui revinrent seuls à la Ville. Il se mit en marche, à la tête des gens qui lui restoient; & dans son chemin, il trouva les Morts sur le Champ de Bataille, » nuds, & si déchiquetés, qu'à peine en » reconnut-il un seul ». Les Espagnols, qui se tenoient à quelque distance, n'eurent pas la hardiesse de l'attaquer; ce qui lui fit juger que les autres étoient tombés dans une embuscade. Dampier perdit, dans cette occasion, Ringrosse, son intime ami, » Auteur de cette partie » de l'Histoire des Boucaniers, dont il » fait honneur au Capitaine Scharp. Il » avoit marqué peu d'inclination pour » le voyage de Sainte Pecaque; mais il » falloit en courir les risques ou mourir » de faim (67).

Cette disgrace rebute les autres.

Une perte si considérable rebuta les Avanturiers, de quelques autres entreprises, qu'ils auroient pû tenter dans la même Riviere. Swan leur proposa d'aller carener leurs Vaisseaux au Cap Saint Luc, dans la Californie, avec le double

(66) Page 287. (67) Page 288.

DAMPIER. 1686.

motif d'y être à couvert des insultes de leurs Ennemis, & d'y pouvoir former quelque liaison avec les Indiens, pour faire de nouvelles découvertes dans le Lac (68), & pour enlever peut-être les trésors du nouveau Mexique. Ce Lac est peu connu des Espagnols, du moins s'il en faut juger par leurs Cartes & leurs Livres de pilotage, qui ne s'accordent point dans leurs descriptions. Quelques-uns font une Isle de la Californie, & d'autres la joignent à la Terre-ferme : mais ils n'observent ni les marées du Lac, ni la profondeur de ses eaux ; ni les Havres, les Rivieres, & les Anses qui sont sur ses bords. Il paroît qu'ils connoissent mieux l'Occident de cette Contrée, du côté de la Côte d'Asie, depuis le Cap Saint Luc, jusqu'au quarantiéme degré du Nord. Le détail qu'ils en donnent est plus exact & plus uniforme (69).

Leurs nouveaux desseins.

Observations sur l'Occident de la Californie.

(68) C'est Dampier, qui donne ce nom à la Mer vermeille.

(69.) Les lumieres de Dampier, & ses raisonnemens sur les découvertes qu'il proposoit de tenter de ce côté-là, méritent d'autant plus de considération, que c'est peut être sur ce fondement que Jean de *Fuca*, Martin d'*Aguilar*, & l'Amiral *Fonte*, se sont ouvert de nouvelles routes. » Je crois, dit-il, que la » longueur du Voyage, est » une des raisons qui em» pêchent de faire des dé» couvertes dans ces Pays» là Cependant, il n'est » pas impossible d'y aller » par un chemin plus » court, que celui que » nous prîmes ; je veux » dire, de passer par le » Nord-Ouest. Je sçais que » diverses fois on a vaine» ment tenté de trouver

DAMPIER. 1686.

Le projet de Californie est abandonné.

Tout le monde s'étant rendu à l'autorité de Swan, on fit route, le 21, vers la Californie, & la variété des vents n'empêcha point de tenir la Mer

» ce Passage. Tous nos » Compatriotes, qui en » ont fait l'entreprise, ont » tâché de passer du côté » de l'Ouest, & ont commencé leurs recherches » par le long de la Baye » de David ou d'Hudson » Mais, si j'avois à faire » cette découverte, je voudrois entrer d'abord dans » la Mer du Sud, baisser » de-là le long de la Californie, & chercher par-là un passage dans les » Mers de l'Ouest Comme » les autres ont passé la » belle saison à faire des » recherches dans un Pays, » plus proche & plus connu, & qu'après les avoir » faites, la saison rigoureuse les a forcés d'abandonner leur dessein, & » de songer à revenir, de » peur d'être surpris par » l'Hyver, je voudrois, » au contraire, commencer par les Côtes de la » Mer du Sud; & par » ce moyen, je n'aurois » pas besoin de m'en retourner. Au contraire, » si mon dessein réussissoit, j'acquerrois de nouvelles connoissances, & » je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur à » ceux qui passent d'un » Pays connu dans un autre qui ne l'est pas. C'est » cela, autant que j'en puis » juger, qui a fait échouer » ceux qui ont entrepris, » jusqu'ici, de faire ces » découvertes, & qui leur » a fait abandonner un » dessein, qui étoit sur le » point de réussir.

» J'en userois de même, si j'avois à faire la » découverte des Passages » du Nord-Est Je passerois » l'Hyver aux environs du » Japon, de la Corée, » ou au Nord-Est de la » Chine; & ayant le Printems & l'Eté à moi, » je voudrois commencer » par la Côte de Tartarie. » Si je réussissois, je passerois dans les Pays connus, & j'aurois beaucoup de temps pour » pousser jusqu'à Archangel, ou à quelqu'autre » Port. Il est vrai, que, » s'il en faut croire le Capitaine Wood, le Nord-Est n'est pas praticable, » à cause des glaces: mais, » combien a-t-on vû abandonner, comme impossibles, de desseins dont » on est venu à bout dans » un autre temps & par » d'autres moyens? *Ibid. pages 289 & 290.*

DAMPIER. 1686.

jusqu'au 6 de Mars. Mais on en eut alors de si violens à combattre, qu'au lieu d'avancer, on fut surpris, après un temps couvert & pluvieux, de se retrouver à vingt-cinq degrés cinq minutes du Nord. » Si notre dessein, observe Dampier, eût été seulement d'aller en » Californie, pour de nouvelles dé» couvertes, nous aurions dû faire » route à soixante ou quatre-vingt » lieues de la Côte, où nous aurions » évité les vents de Terre & profité du » véritable vent d'Est alisé (70). Dans l'impuissance d'avancer, on reprit plus à l'Est, vers les Isles Maries, & l'on mouilla le 7, à l'Est de l'Isle du milieu, sur un fond sablonneux, à huit brasses d'eau. Les Maries sont trois Isles désertes, à vingt & un degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, éloignées de quarante lieues Ouest-Sud-Ouest du Cap Saint Luc en Californie, & de vingt du Cap Coriente. On leur donne quatorze lieues d'étendue Nord-Ouest & Sud-Est. La plus Occidentale est la plus grande; mais elles sont toutes trois assez hautes. Leur terroir est aride, pierreux, & couvert d'arbrisseaux & de broussailles; quoique dans quelques parties, on

Isles Maries & leur description.

(70) Page 291.

trouve quantité de grands Cédres. Sur toute la Côte, qui est sablonneuse, il croît une Plante verte & piquante, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du Pingouin, & les racines à celles du *Semper-vivum* (71). Ces racines, cuites au four, font la principale subsistance des Indiens de Californie. Les Avanturiers en firent l'essai, avec peu de satisfaction; & Dampier, qui eut la curiosité d'en faire cuire à l'eau, leur trouva le goût de la Bardane. Les trois Isles produisent, d'ailleurs, quantité de Guanos & de Racons, qui sont une grosse espece de Rats, des Lapins des Indes, des Pigeons & des Tourterelles d'une grosseur extraordinaire. La Mer n'y fournit pas moins de Poisson. C'est le second endroit de cette Côte, où Dampier ait vû des Veaux marins; ce qui le confirma dans l'opinion où il étoit déja, qu'il ne s'en trouve guéres que dans les lieux où le Poisson est en abondance. Swan nomma l'Isle du milieu, Isle du Prince George (72).

DAMPIER. 1686.

Isle du Prince George.

Il commençoit à se rebuter lui-même, d'une misere dont il ne recueilloit aucun fruit. Ses espérances s'étoient sou-

Raisons qui rebutent Swan, & proposition qu'il fait de passer aux Indes Orientales.

(71) C'est à la Joubarbe qu'on donne particuliérement ce nom.

(72) Page 292.

Dampier. 1686.

tenues long-temps. Outre les richesses des Pays, dont il avoit suivi la Côte, & l'apparence d'y trouver des Ports, il s'étoit persuadé que la Navigation & le Commerce y étoient florissans, & que Vera-Cruz & Acapulco étoient, au Mexique, ce que Panama & Porto-Bello sont au Pérou; c'est-à-dire, des Marchés où l'on transportoit continuellement les Marchandises, de l'une à l'autre Mer. Il ne se trompoit pas dans cette opinion. Mais il avoit cru, mal-à-propos, que ce Commerce se faisoit par Mer; au lieu qu'il se fait presqu'uniquement par Terre, & le plus souvent par des Mulets. Ainsi, renonçant à pousser plus loin ses recherches, il prit le temps où les Avanturiers s'entretenoient de leurs peines, aux Isles Maries, pour leur proposer le Voyage des Indes Orientales. Son dessein particulier n'étoit pas d'y continuer ses bringandages. Il avoit souvent assuré Dampier, qu'il vouloit embrasser la premiere occasion, pour retourner en Angleterre: mais dissimulant des vûes, qui pouvoient diminuer la soumission de ses gens, il leur parla de croiser à Manille, & de se venger, sur les Espagnols des Philippines, du malheur qu'il avoit essuyé à Sainte Pecaque. Cette cou-

leur, dont il revêtit fort adroitement sa proposition, lui fit obtenir des applaudissemens. Dampier. 1686.

Cependant, après avoir considéré plus sérieusement la distance des Isles Maries, à l'Isle de Guaham, qui étoit le premier endroit où l'on pouvoit relâcher, sans aucune certitude d'y trouver des provisions, la plûpart furent effrayés d'une si téméraire entreprise. Les plus ignorans s'imaginerent que c'étoit partir pour un autre Monde, & ne se persuadoient pas qu'on en pût trouver le chemin. D'ailleurs, on n'avoit pas pour soixante jours de vivres. Il ne restoit à bord qu'environ quatre-vingt boisseaux de Maïs, dont les Rats mangeoient chaque jour une partie, avec une quantité fort médiocre de Poisson salé. A ces objections, Swan répondit que Thomas Candish & le Chevalier Drake avoient fait le même Voyage en moins de cinquante jours, & que ses Vaisseaux étant meilleurs à la voile que ceux de ce temps-là, il ne doutoit pas qu'ils ne pussent achever cette course en six semaines; surtout dans une saison, qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Il ajoûta que c'étoit toujours le temps, où les Espagnols partoient d'Acapulco;

Objections des Equipages.

Ses réponses.

DAMPIER. 1686.

que s'ils employoient soixante jours à leur Voyage, cette lenteur venoit de la grosseur & du poids de leurs Vaisseaux; sans compter qu'ayant des vivres en abondance, ils s'embarrassoient moins d'avancer promptement, que d'observer leur circonspection ordinaire, & qu'en approchant de l'Isle de Guaham, ils s'arrêtoient chaque nuit, pendant l'espace d'une semaine, pour ne rien donner au hasard, à si peu de distance de la Terre. Dampier remarque ici que ses Compagnons auroient dû se rappeller ces exemples, lorsqu'ils s'approcherent de cette Isle; mais que dans quelque extrêmité que les Avanturiers se trouvent, ils ne sont pas capables de cette prudence (73).

Les Avanturiers se déterminent à le suivre.

De toutes les raisons du Capitaine Swan, la plus puissante fut l'espérance de croiser à la hauteur de Manille. On ne pensa plus qu'à se rapprocher de la Vallée de Valderas & du Cap Coriente, pour y faire une nouvelle provision de bonne eau & de Juif salé. Le 31 de Mars, après une heureuse Pêche, qui acheva de lever les difficultés, on fit la revûe des forces. Elles montoient à cent cinquante hommes; cent sur le Vaisseau, & cinquante

(73) Page 296.

dans la Barque, sans y comprendre les Esclaves. Swan profita de cette favorable disposition, pour faire mettre à la voile. On s'éloigna, de la Côte, avec un petit vent de terre. Le lendemain, un vent de Mer, Nord-Nord-Est, fit laisser le Cap à plus de trente lieues, & porta les deux Vaisseaux dans le véritable vent alisé, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est sans mêlange, qui dura jusqu'à quarante lieues de l'Isle de Guaham.

DAMPIER. 1686.

Leur départ du Cap Corientе & leur route.

On étoit à deux cens cinquante lieues de terre. La faveur d'un si bon vent fit déployer toutes les voiles; & le temps étant d'ailleurs fort serein, on fit, au Soleil, plusieurs bonnes observations. En levant l'ancre, on avoit fait route, vers treize degrés de latitude, qui est presque celle de Guaham. Ensuite, on avoit tourné le Cap à l'Ouest, sans cesser de garder la même latitude. Les Equipages, surpris de voir prendre un si long tour, quoiqu'il y eût apparence que le vent continueroit, furent allarmés de la petite portion de vivres, à laquelle ils se virent réduits. On commençoit à ne leur donner, par jour, que huit cuillerées de Maïs bouilli. Leurs murmures la firent augmenter. Cependant, les plus

DAMPIER. 1686.

Comment Dampier est gueri de l'hydropisie.

sages reconnurent que cette diette involontaire étoit utile à leur santé. Dampier se ressentoit encore de son hydropisie; quoique pendant son séjour aux Isles Maries, il se fût assujetti à des remédes violens, qui l'avoient soulagé. On l'avoit mis sous le sable chaud, dont on lui avoit couvert la tête; & dans cette situation, il avoit sué prodigieusement. Mais, si la sueur avoit dissipé le fond du mal, elle ne lui avoit par rendu ses forces, qui ne commencerent à revenir que lorsqu'il se vit obligé, comme tous les autres, de manger fort peu, & de ne boire que trois fois en vingt-quatre heures. Quelques-uns, pour se fortifier contre une nécessité si dure, ne bûvoient pas une fois en neuf ou dix jours. Il y en eut un qui fut dix-sept jours sans boire, & qui n'en étoit pas plus altéré. Dampier observe, avec admiration, qu'il rendit, chaque jour, une certaine quantité d'urine (74).

Circonstances & fatigue du Voyage.

Mais, il lui parut encore plus extraordinaire que dans tout le cours du Voyage, on ne vit pas un seul Poisson, ni aucune sorte d'Oiseaux, à l'exception d'un assez grand nombre de Boubies, qui se firent voir à quatre mille neuf cens soixante & quinze milles du Cap

(74) Page 298.

DAMPIER. 1686.

Coriente, & qu'on crut parties de certains Rochers, dont on n'étoit pas éloignés, mais qu'on n'apperçut pas, quoiqu'ils fussent marqués dans les Cartes Marines. Après avoir fait mille neuf cens lieues, suivant le calcul Anglois (75), Swan eut besoin de toute son adresse, pour appaiser de nouveaux murmures. Il convint alors, que le compte des Espagnols pouvoit être le meilleur; mais, comme le vent étoit toujours le même, il en conclut qu'une si longue & si pénible Navigation touchoit à sa fin. En effet, peu de jours après, on eut une petite pluie, & l'air se couvrit de nuages, du côté de l'Ouest; signe presqu'infaillible qu'on approchoit de la terre. Dans ces climats, où les vents alisés soufflent toujours, les nuages, qui volent rapidement sur la tête, ne laissent pas de paroître suspendus, près de l'horison, dans les endroits où la terre n'est pas éloignée. Dampier avoit souvent fait cette observation, surtout vers les Pays élevés, où les nuages n'ont, dit-il, aucun mouvement sensible (76).

Distance des lieues.

(75) Les Livres Anglois du Pilotage, comptent la distance entre le Cap Coriente & Guaham, entre quatre-vingt dix & cent degrés, & qui ne revient pas à deux mille lieues, & les Espagnols la mettent entre deux mille cinq cens & deux mille quatre cens lieues. *Page* 296.

(76) Page 299.

DAMPIER. 1686.

Embarras des Avanturiers.

Le 20 de Mai, la Barque, qui faisoit route trois lieues devant le Vaisseau, donna sur un fond bas & pierreux, où l'on voyoit quantité de Poissons autour des Rochers. Ce nouveau signe de terre étoit capable de ranimer les esprits. Cependant, comme on étoit alors à douze dégrés cinquante-cinq minutes, & qu'on n'ignoroit pas que les Espagnols mettent l'Isle de Guaham à treize degrés, on demeura incertain si la route, qu'on ne cessoit pas de faire, à l'Ouest, n'étoit pas fausse, parce que les Cartes Espagnoles ne marquent point de bas-fonds autour de cette Isle. Dans un si cruel embarras, Swan fit tourner le Cap au Nord : mais, vers le soir, on eut la vûe de Guaham, à huit lieues; & le lendemain, on y mouilla fort heureusement. Dampier exprime vivement les frayeurs dont il se vit délivré. Il ne restoit de provision, que pour trois jours. On avoit concerté, dans le Vaisseau, de manger successivement tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Voyage, & de commencer par le Capitaine, qui en avoit fait la proposition. Dampier auroit eu son tour après lui. » De-là » vient, dit-il assez plaisamment, qu'après » avoir mouillé, à Guaham, Swan lui » dit, en l'embrassant; ah, Dampier, vous

Dampier. 1686.

» vous leur auriez fait faire un mauvais » repas. Il avoit raison, ajoute-t-il ; car » j'étois aussi maigre & décharné, qu'il » étoit gras & dodu (78).

(78) Page 300. On a parlé, dans la Description des Isles Marianes, (Tome 38, de ce Recueil, p. 512) d'une Table à sept Colonnes, dans laquelle Dampier prit soin de marquer le sillage de chaque jour, & qu'il croit nécessaire pour tous les usages de la Géographie & de la Navigation. C'est ici le lieu de la donner après lui. La premiere Colonne marque les jours des mois. La seconde contient la route de chaque jour, ou le point du Compas sur lequel on fa soit route. La troisiéme offre la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en milles Italiques, ou Géométriques, à raison de soixante pour un degré ; ce qui se compte toujours d'un midi à l'autre. Mais, comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatriéme & la cinquiéme Colonnes montrent combien de milles on faisoit par jour au Sud, & combien à l'Ouest. Ce dernier vent fut celui qu'on eut le plus dans le Voyage. Le 17 d'Avril, on se trouvoit assez proche de la latitude de Guaham ; & comme on suivoit alors ce parallele, le Nord & le Sud ne servoient, par conséquent, qu'à proportion qu'on se détournoit de la droite route. Ce détour est marqué par *N* ou *S*, dans la cinquiéme Colonne. O signifie qu'on fait route droit à l'Est. La sixieme Colonne, contient la latitude de chaque jour, où *R* signifie la supputation de la latitude par Estime, & *Ob.* la latitude par observation. La septiéme & derniere Colonne, désigne les vents. Dampier n'ajoûte point une huitiéme Colonne, pour la variation de l'Aiguille, parce qu'il ne fit qu'une seule observation là-dessus. A son départ du Cap Coriente, il trouva qu'elle étoit de quatre degrés vingt-huit minutes, à l'Est. *Voyez* ses Réflexions sur la largeur de la Mer du Sud, dans la Description des Isles Marianes.

TABLE DU SILLAGE.

Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
Mars. 31	S.O. Sud O	27	17	20	20 11	O N O.
Avril 1	S O. S.O.	106	68	81	R. 19 3	N.O. N-N O.
2	S.O. 1. O	142	98	101	R. 17 25	N-O.
3	O. 5. S.	102	19	100	Ob. 17 6	N.
4	O. 12. S	140	29	136	Ob. 16 37	N. N-N-E.
5	O. 20. S.	160	54	150	Ob. 15 43	N.
6	O. 10. S.	108	18	106	Ob 15 25	N-E.
7	O. 15. S.	89	23	86	Ob. 15 2	N-E. E-N-E.
8	O. 2. S.	64	5	63	R. 14 57	E N-E.
9	O. 4. S.	94	6	93	Ob. 14 51	E N-E.
10	O 5. S.	158	12	237	Ob. 14 39	E-N-E.
11	O. 5. S.	124	10	123	Ob 14 29	E-N-E.
12	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 15	E-N E.
13	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 1	E-N-E.
14	O. 5. S	180	15	177	R. 13 46	E-N-E.
15	O. 6. S.	174	18	172	R. 13 18	E N E.
16	O. 6. S	182	19	180	R. 13 9	E N E
17	O 6. S	216	22	114	R. 12 42	E-N E.

Cours.	*Route.*	*Dist.*	*S.*	*O.*	*Latitude.*	*Vents.*
18	O	192		19[illegible]	R. 12 47	E 4 N.
19	O.	180		18[illegible]	R. 12 47	E.
20	O.	177		170	R. 12 47	E-N-E.
21	O.	171		171	R. 12 47	E N E.
22	O.	18		180	R. 12 47	E 4 N.
23	R O Ob. O. 4. N	170	11 N.	68	R 12 47 Ob 12 58	E 4 N.
24	R O.	146		46	R 12 58	E 4 N.
25	O.	146		146	R. 12 58	E 4 N.
26	O. 3. N	185	9 N	84	Ob. 13 7	E 4 N.
27	O.	140		140	Ob. 13 7	E 4 N.
28	O	16[illegible]		07	R 13 7	E 4 N.
29	O 2 N	172	5	171	Ob 13 12	E.
30	O	173		173	Ob. 13 12	E-N-E.
Mai. 1	O.	196		96	R 13 12	E 4 N.
2	O.	160		160	Ob. 13 13	E 4 N.
3	O.	154		154	R. 13 12	E N E.
4	R O. Ob O. 2. S.	153	5 S.	152	R. 13 12 Ob. 13 7	E-N-E.
5	O 2. N.	180	7 M.	179	Ob. 13 14	E N-E.

Cours.	*Route.*	*Dist.*	*S.*	*O.*	*Latitude.*	*Vents.*
6	O. 3. N.	172	9 N.	171	Ob. 13 22	E N E.
7	O.	160		160	Ob. 13 22	E-N E.
8	O. 3. S.	149	7 S	148	Ob. 13 15	E 4 N.
9	O. 5. S.	134	9 S.	133	Ob. 13 6	E N-E.
10	O.	128		128	R. 13 6	E-N-E.
11	O. 5. S.	112	9	111	Ob. 12 57	E N E.
12	O.	128		128	R. 12 5	E-N-E.
13	O.	129		129	R. 12 57	E-N-E.
14	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
15	O. 4. N.	118	8 N.	117	Ob. 13 5	E-N-E.
16	O. 6. S	114	11 S.	113	Ob. 12 54	E-N-E.
17	O. 3. S.	109	5 S.	108	Ob. 12 49	E-N-E.
18	O.	120		120	R. 12 49	E-N-E.
19	O.	137		137	R. 12 49	E-N-E.
20	O.	134		134	R. 12 50	E.
21	N. O. 7. O.	13	8 N.	10	R. 12 59	E-N-E.

Somme totale de la Route, à l'Oueſt, ſept mille trois cens vingt-trois; qui font en tout, de longitude, pour l'Iſle de Guaham, cent vingt-cinq degrés onze minutes; & de latitude, treize degrés vingt minutes. *Dampier, ibid. pages 301 & ſuivantes.*

DAMPIER. 1686.

Secours & conseils qu'ils y reçoivent des Espagnols.

On n'ajoûtera rien à la description de l'Isle de Guaham & des autres Marianes, qu'on a donnée, dans un juste étendue, au trente-huitiéme Tome de cet Ouvrage, & dont une grande partie, d'ailleurs, est composée des observations de Dampier. Les Avanturiers y trouverent un accueil assez favorable, de la part du Gouverneur & de la Garnison du Fort Espagnol. Ils ne furent pas tentés d'employer la violence, dans un lieu, où toutes sortes de secours leur furent offerts volontairement. On leur conseilla même, pour en trouver avec plus d'abondance, de se rendre à l'Isle de Mindanao, qui est une des Philippines, parce qu'elle ne manque d'aucune provision; & l'on ne fit pas difficulté d'ajoûter qu'ils y seroient d'autant mieux reçus, qu'elle étoit alors en guerre avec les Espagnols. Swan, qui avoit abjuré la Piraterie au fond du cœur, embrassa d'autant plus volontiers cette ouverture, que c'étoit son chemin pour les Indes Orientales; sans compter que la Mousson de l'Ouest approchant, il ne pouvoit esperer de retraite plus sûre que Mindanao.

Ils partent pour Mindanao.

Il fit mettre à la voile, le 2 de Juin, avec un vent d'Est assez violent, qui dura trois ou quatre jours. Ensuite il

DAMPIER. 1686.

devint Oueſt; mais ce fut pour ſe remettre bien-tôt à l'Eſt, & ſouvent au Sud-Eſt. Dans tout le Voyage, de Guaham aux Iſles Philippines, les Cartes communes ſe trouverent aſſez juſtes. Le 21, on eut la vûe de l'Iſle de Saint Jean, qui eſt, avec Mindanao, la plus Méridionale de ces Iſles. Dampier lui donne trente-huit lieues de longueur, du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt, & vingt-quatre lieues dans ſa plus grande largeur. Ces deux Iſles étoient alors les ſeules, qui ne reconnuſſent pas l'autorité de l'Eſpagne. Saint Jean n'eſt pas éloignée de plus de quatre lieues de l'autre, entre ſept & huit degrés de latitude Septentrionale.

Iſle Saint Jean.

Difficultés pour trouver la Ville de Mindanao.

Les Avanturiers arriverent, le 22, à une lieue de l'Orient de Mindanao; & le vent étant Sud-Eſt, ils s'avancerent au Nord, ſans s'éloigner du côté Oriental, avant que d'être à ſept degrés quarante minutes de latitude, où ils mouillerent dans une petite Baye, à la diſtance d'un mille de la Terre, ſur un fond ſale & pierreux. Ils avoient trouvé, dans quelques-uns de leurs Livres, que la Ville & l'Iſle de Mindanao étoient à cette hauteur; d'où ils conclurent du moins que c'étoit celle du milieu de l'Iſle; mais ils demeuroient incertains

Dampier. 1686.

si la Ville étoit à l'Est, ou du côté opposé. Après avoir passé la nuit dans cette Baye, & la moitié du jour suivant, ils trouverent quelques Insulaires, qui leur firent entendre, par divers signes, que la Ville étoit à l'Occident de l'Isle. Swan, n'ayant pû les engager à lui servir de Guide, leva l'ancre pour faire route au Sud-Est. Il s'avança jusqu'à l'extrêmité des Terres, d'où il découvrit deux autres petites Isles, qui n'en étoient éloignées que d'environ trois lieues. La crainte de trouver quelque difficulté, dans un Passage qu'il ne connoissoit pas, lui fit prendre le parti de gouverner à l'Est de ces Isles. Celles de Meangis furent les premieres qu'il apperçut. Il n'en remarqua que la situation, qui est au Sud-Est, à seize lieues de Mindanao.

Belle Baye.

Le 4 de Juillet, il entra dans une profonde Baye, au Nord-Ouest des deux premieres Isles. Le mouillage s'y trouva fort bon, à quinze brasses d'eau. Cette Baye n'a pas plus de deux milles de largeur, à son embouchure, mais un peu plus loin, elle en a trois; & sa longueur est de sept au Nord-Nord-Ouest. A trois lieues de l'entrée, du côté de l'Est, on découvre de belles Anses sablonneuses, où l'on peut mouil-

DAMPIER. 1686.

ler fûrement à quatre, cinq & fix braffes. Du même côté, le Pays eft montueux & couvert de Bois, fans en être moins arrofé de petits Ruiffeaux. Il s'y trouve même une Riviere, affez profonde, pour recevoir des Canots. De grandes Savanes, qui s'étendent fort loin, vers l'Oueft, depuis l'entrée de la Baye, produifent une herbe longue, dont les Bêtes fauves font leur retraite. Pendant la chaleur du jour, elles fe mettent à couvert dans les Bois voifins; mais le matin & le foir, on les voit en troupes nombreufes dans les Plaines, où elles font d'autant plus tranquilles, que cette partie de la Baye n'a pas d'autres Habitans. Le côté Oriental préfente un grand nombre de Plantations, au pied des Montagnes. Swan y envoya quelques-uns de fes gens, dont la feule vûe fit prendre la fuite aux Indiens, qui les cultivent. Ainfi, pendant douze jours, que la violence des vents l'obligea de paffer dans la Baye, il ne put tirer aucune lumiere fur la fituation des lieux qu'il cherchoit. Ce ne fut qu'après avoir doublé le Sud-Eft de l'Ifle, qu'en fuivant la Côte du Sud, il trouva des Pêcheurs, qui répondirent à fes queftions, par des fignes. Enfin, le 18 de Juillet, il arriva devant la Riviere

Elle n'eft peuplée que de Bêtes fauves.

de Mindanao. Dampier place l'embouchure de cette Riviere, à cinq degrés vingt-deux minutes de longitude du Nord, & à vingt-trois degrés douze minutes de latitude du Cap Lézard, en Angleterre (77). DAMPIER. 1686. Embouchure de la Riviere de Mindano.

On jetta l'ancre à deux milles de la Côte, & à trois ou quatre d'une petite Isle, qu'on avoit au Sud du Vaisseau. Swan fit tirer aussi-tôt huit ou neuf coups de canon; auxquels on répondit, de la Côte, par trois coups. A peine ce bruit fut cessé, qu'on vit paroître deux Seigneurs Indiens, dans un Canot à dix rames. Ils demanderent, en Espagnol, de quel Pays étoit le Vaisseau? On leur répondit dans la même langue. Mais quoique le nom d'Anglois parût leur plaire, ils n'apprirent pas, avec la même satisfaction, que le Capitaine n'étoit pas venu pour s'établir dans leur Isle. Ils étoient informés, depuis long-temps de l'arrivée du Vaisseau; & leur Cour s'étoit flattée qu'il venoit former un Comptoir, à Mindanao. Un Marchand, de la même Nation, nommé *Goodlud*, avoit relâché, quelques mois auparavant, sur leur Côte, & leur avoit dit, à son départ, qu'ils devoient s'attendre à rece-

(77) *Ibidem*, pages 394 & précédentes.

DAMPIER. 1686.

Digreffieon fur un projet d'établiffement dans cette Iſle.

voir bientôt un Ambaſſadeur d'Angleterre, pour leur faire des propoſitions de Commerce (78).

Dampier ſe jette ici dans une digreſſion fort curieuſe. » Je ſuis perſuadé, » dit-il, que nous n'aurions pû prendre » de meilleur parti, que de profiter de » cette ouverture, & de nous rendre » au deſir qu'ils marquoient de nous » voir prendre un Etabliſſement dans » leur Pays. Outre que nous y aurions » trouvé plus d'avantage qu'à continuer » de courir comme des Vagabonds, il » y a beaucoup d'apparence que l'Angleterre entiere en auroit tiré de grands » profits, par un Commerce régulier, » non-ſeulement avec cette Iſle, mais » avec pluſieurs autres Iſles voiſines, » qui produiſent des Epiceries. Celles » de Meangis, que j'ai déja nommées, » ſont à vingt lieues de Mindanao. Ce » ſont trois petites Iſles, qui abondent » en or, s'il en faut croire leurs Habitans, & qui n'étoient pas encore » connues des Hollandois. D'ailleurs, » la communication avec les Philippines ſeroit aiſée, pour ceux qui ſeroient bien établis à Mindanao. Comme ſa ſituation eſt très-avantageuſe en général, pour le Commerce

Plan de Dampier pour la route.

(78) Page 394.

Dampier. 1686.

» de cette partie de l'Orient, & que
» par elle-même elle est comme le centre
» du commerce d'or & d'épiceries de
» toutes les Isles voisines, il est impor-
» tant de considérer que malgré son
» éloignement, le Voyage est moins
» difficile & moins ennuyeux qu'on ne
» se le figure. Voici la route que je
» voudrois tenir, en partant d'Angleterre
» vers la fin d'Août. Je ferois le tour
» de la Terre de Feu; & m'avançant
» ainsi vers la nouvelle Hollande, je
» voudrois ranger cette Côte aussi loin
» qu'il seroit nécessaire, pour approcher
» de Mindanao; après quoi, je ferois
» voile droit à cette Isle. Par cette voie,
» j'éviterois l'approche des Etablisse-
» mens Hollandois; & lorsqu'une fois
» j'aurois passé la Terre de feu, je serois
» assuré de trouver un vent d'Est frais
» & constant. Au contraire, passant à la
» hauteur du Cap de Bonne Espérance,
» on n'a pas plutôt gagné l'Océan de
» l'Inde Orientale, qu'il faut traverser
» le Détroit de Malaca, ou d'autres
» Détroits à l'Orient de Java, dans
» lesquels on est sûr de trouver des vents
» peu favorables, de quelque côté de
» la Ligne qu'on puisse tourner; ce
» qui fait un Voyage d'environ huit
» mois; au lieu que j'espererois finir l'au-

DAMPIER. 1686.

» tre en six, ou sept au plus. Je ferois, » au retour, la manœuvre des Espagnols » dans leur Voyage de Manille au » Mexique ; avec cette seule différence, » qu'au lieu qu'ils font route, vers le » Pôle Septentrional, pendant les vents » variables, je voudrois la faire au » Sud, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un » vent propre à me faire passer la Terre » de Feu. On ne manque point de lieux » où l'on peut toucher, pour se rafraî- » chir. En allant, on toucheroit, par » exemple, aux deux côtés des Etats » de Paita, ou, si l'on aimoit mieux, » aux Isles de Gallapagos, qui offrent » des rafraîchissemens en abondance. » Au retour, on pourroit vraisembla- » blement relâcher en quelque endroit » de la Nouvelle Hollande, & faire en » même temps de nouvelles découver- » tes, sans se détourner de sa route. » Pour en expliquer naturellement » mon opinion, je crois que si cette » vaste étendue de Terre Australe, qui » borne la Mer du Sud, n'est pas mieux » connue des Anglois, c'est parce qu'on » a négligé une route si facile. Ceux, » qui traversent cette Mer, ont ordi- » nairement quelque dessein, sur la » Côte du Pérou ou du Mexique, & » passent par conséquent bien loin des

Lieux de rafraîchissemens qu'il propose.

» Terres Auſtrales. J'ajoûterai, pour » confirmer cette idée, ce que j'ai » appris du Capitaine David, depuis » mon retour en Europe. Il m'a dit, » qu'après nous avoir quitté à Ria-» Lexa, il s'étoit rendu aux Iſles Gal-» lapagos, & que de-là faiſant voile » au Sud, pour prendre le vent & » gagner la Terre de Feu, à vingt-ſept » degrés, de latitude Méridionale, il » vit tout-d'un-coup près de lui, une » petite Iſle ſablonneuſe, & qu'à l'Oc-» cident de cette Iſle, il découvrit une » longue étendue de Pays, aſſez élevé, » qui tiroit au Nord-Oueſt. C'étoit, » ſans doute, une Côte des Terres » Auſtrales (79).

DAMPIER. 1686.

Combien les Avanturiers étoient propres à cette entrepriſe.

Mais, en mettant à part l'intérêt de notre Patrie, & ſuppoſant que nous n'en euſſions reçu aucun ſecours pour nous établir à Mindanao, peut-être étions-nous plus en état d'exécuter cette entrepriſe, que ſi nous étions venus exprès de l'Europe. A peine nommoit-on quelque métier néceſſaire, que pluſieurs de nos gens ne fuſſent capables d'exercer. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuiſiers, des

(79) C'eſt apparemment ſur ces réflexions, que l'Auteur entreprit le Voyage des Terres Auſtrales, dont on a déja donné la Relation.

DAMPIER. 1686.

Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Il ne nous manquoit qu'un Forgeron, pour les gros ouvrages; mais nous aurions pû le trouver à Mindanao. Nous avions une grosse provision de fer, de plomb, & de toutes sortes d'outils, avec de la poudre & des balles, & un bon nombre de petites armes. S'il avoit fallu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons, dont nous pouvions nous priver, sans affoiblir trop notre Vaisseau. Ajoûtez que notre avantage étoit extrême sur des Facteurs sans expérience, qu'on envoye d'Angleterre aux Indes, & qui s'y prennent ordinairement avec trop de circonspection, de froideur & de formalités, pour être capables d'une grande entreprise; sans compter que le changement d'air & de régime expose beaucoup leur vie; au lieu que nous étions déja faits aux plus grandes chaleurs, endurcis à la fatigue, hardis, entreprenans, & difficiles à déconcerter. En un mot, la plûpart de nos gens étoient las de courir, & commençoient à soupirer après le repos; ils auroient été ravis de s'établir, avec quelque espérance de commodité. Nous avions un bon Vaisseau; assez de monde pour en employer une partie à cultiver notre Etablissement, & l'autre à porter

DAMPIER. 1686.

en Angleterre, des nouvelles aux Propriétaires, avec la valeur de leurs effets. Swan avoit gardé précieusement cinq mille livres en or, qu'il avoit reçues pour ses Marchandises, depuis qu'il les avoit vendues dans l'Isle de Plata. S'il en avoit employé une petite partie en Epiceries, les Marchands, qui lui avoient confié leurs espérances, auroient été fort satisfaits d'en tirer au moins ce fruit (80).

Premieres mesures de Swan, à Mandanao.

Revenons avec Dampier. Les deux Seigneurs Mindanayens refuserent de monter à bord; mais ils n'en promirent pas moins au Capitaine de lui fournir des provisions; & pour l'assurer de leur bonne foi, ils lui conseillerent de mettre son Vaisseau à couvert dans un lieu plus sûr, dans la crainte des vents d'Ouest, qui devoient souffler bien-tôt avec la derniere violence. Cet avis fut d'une extrême utilité pour les Avanturiers. Ils ne sçurent, qu'après le départ de ces deux Insulaires, que l'un étoit Raja Lau, Général des Troupes de l'Isle, & l'autre un des fils du Sultan. Un Officier vint aussi-tôt à bord, & mesura le Vaisseau. C'est un usage que les Mindanayens ont tiré de la Chine, où l'on prend

(80) Pages 299 & précédentes.

DAMPIER. 1686.

toutes les dimensions des Bâtimens qui viennent y charger, pour sçavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Swan, persuadé que la saison obligeroit de faire quelque séjour dans cette Isle, se crut intéressé à menager le Sultan. Non-seulement il souffrit l'exécution de ses ordres, mais il lui fit annoncer un présent de quelques aunes d'écarlate & de galons d'or & d'argent, avec un Cimeterre à la Turque & une paire de Pistolets. More, Anglois de quelque distinction, qui fut choisi pour les porter, se fit mettre d'abord chez Raja Lau, tandis que le Sultan, averti de son dessein, fit ses préparatifs pour le recevoir. Vers le soir, quelques-uns de ses Officiers vinrent prendre le présent. More fut conduit, à la lumiere des flambeaux, jusqu'au Palais, où il trouva le Sultan, avec huit ou dix Seigneurs de son Conseil, assis sur de riches tapis. La conversation se fit en Espagnol, par le ministere d'un Interprête. Elle donna, au Sultan, une si vive impatience de voir le Capitaine, que l'ayant fait presser de descendre dès le lendemain, il le reçut aussi-tôt, dans sa Chambre, avec peu de cérémonie. Après les premiers complimens, il se fit apporter deux Lettres Angloises, qu'il

Lettres Angloises, qui se trouvoient à Mindanao.

le pria de lire, dans l'opinion apparemment qu'elles serviroient à lui faire prendre une haute idée des avantages que les Anglois pouvoient esperer dans son Isle. Une de ces Lettres étoit de quelques Marchands de Londres au Sultan, pour lui demander certains privileges, & la liberté de bâtir un Fort à Mindanao. L'autre avoit été laissée par le Capitaine Goodlud, pour tous les Anglois que le hasard ameneroit dans l'Isle. Elle rendoit compte de l'état du Commerce, c'est-à-dire du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & pour celles de l'Europe qui seroient vendues aux Insulaires. Le prix reglé de l'or de Mindanao étoit, pour l'once d'Angleterre, quatorze piastres, Monnoie de cours dans toutes les Indes; & dix-huit piastres, pour l'once de Mindanao. Dampier ne se rappelle pas le prix des marchandises. Ces apparences de bonne foi mutuelle n'avoient point empêché Goodlud d'ajoûter au bas de sa Lettre : » défiez-vous de ces gens-là, » qui sont tous des Voleurs ; mais n'en » témoignez rien ». Les Avanturiers apprirent qu'en effet on avoit volé, dans l'Isle, quelques marchandises à Goodlud, & qu'il étoit parti sans avoir obtenu de satisfaction. Cependant ils

DAMPIER. 1686.

Avis qu'elles contenoient.

DAMPIER. 1686.

ne purent conſerver la défiance que ſa Lettre leur avoit inſpirée, lorſque Raja Lau leur amena un des Voleurs, chargé de chaînes, en priant Swan de lui impoſer le châtiment qu'il jugeroit à propos. On l'avoit arrêté depuis peu, quoiqu'il ſe fût refugié dans les Montagnes. Swan s'excuſa d ordonner ſon ſupplice : mais Raja Lau ne jugea point à propos de lui faire grace. Le lendemain au lever du Soleil, il fut attaché nud à un poteau, dans une ſituation qui ne lui permettoit pas de remuer les mains ni les pieds, & le viſage tourné directement au Soleil. Après midi, on le tourna vers l'Occident, afin qu'il eût toujours le Soleil au viſage. Ce tourment, qu'on doit juger cruel, parce qu'il livre tout à la fois le Coupable à l'exceſſive chaleur du Climat & à la fureur des Mouches, dura juſqu'au ſoir. Il auroit été ſuivi d'une mort encore plus barbare, ſi les prieres de Swan n'euſſent appaiſé le Raja.

Etrange punition d'un voleur.

Malgré ce zéle pour la Juſtice, qui fut ſuivi d'autant de franchiſe & d'amitié de la part des Habitans de Mindanao, les Avanturiers eurent bien-tôt l'occaſion de s'appercevoir qu'on cherchoit à les tromper. Raja Lau avoit continué de leur repréſenter ſi vivement

Les Anglois s'apperçoivent qu'on veut les tromper.

les dangers, dont ils étoient menacés à l'embouchure de la Riviere, qu'ils avoient consenti à faire remonter leur Vaisseau vers la Ville. Il fallut le décharger, pour le rendre plus leger, dans un Canal assez étroit, & qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau en pleine marée. Raja Lau acheta une assez grosse quantité de fer & de plomb, au prix fixé par Goodlud, & le paya fidélement en riz. On vit arriver le temps qu'il avoit annoncé. La pluie & les tempêtes commencerent vers la fin de Juillet, & durerent jusqu'à la fin d'Août. La Riviere, qui s'enfla prodigieusement, amenoit de gros arbres flottans, dont les efforts des Avanturiers ne pouvoient toujours garantir le Vaisseau; & la Ville de Mindanao, qui n'a pas moins d'un mille de long, sur le bord de la Riviere, paroissoit bâtie au milieu d'un Lac, où l'on ne pouvoit passer d'une maison à l'autre, qu'avec des Canots. Ce ne fut pas néanmoins cette disgrace commune qui fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils jugerent au contraire, que l'Isle n'avoit point de Baye ni de Port, où le danger pût être moins terrible; & pendant cette fâcheuse saison, ils alloient se consoler, chaque jour avec leurs Pagal-

DAMPIER. 1686.

DAMPIER. 1686.

lys (81) d'un mal dont tous les Insulaires se ressentoient comme eux. Mais lorsque le temps fut adouci, & qu'ils penserent à radouber leur Vaisseau, ils furent extrêmement surpris de le trouver à demi mangé des vers. Les Canots étoient percés comme des rayons de miel. La Barque, qui n'avoit qu'un simple fond, étoit ouverte de toutes parts & ne pouvoit plus servir (82). A la vérité, comme le Vaisseau étoit doublé, les vers n'avoient pas percé le coin, entre la doublure & la principale planche. Ils ouvrirent alors les yeux sur la mauvaise foi du Général. Lorsque venant à bord, il les trouva tous occupés à détacher les planches de la doublure, & qu'il vit, par dessous, un fond ferme & solide, il branla la tête & parut mécontent. On lui entendit répéter que c'étoit le premier Vaisseau qu'il eût jamais vû à fond double. Swan apprit, que dans le même lieu, un Navire Hollandois avoit été mangé de vers en moins de deux mois, & que le Général s'étoit saisi du canon. Son espérance étoit sans doute d'avoir

Leur Vaisseau est mangé des vers.

Exemple effrayant.

(81) Pages 411 & précédentes.

(82) Cette peste de la Navigation, étoit déja connue sur diverses Côtes, particuliérement dans les Ports du Brésil.

aussi celui des Avanturiers : mais elle fut trompée. Ils se rassemblerent, avec beaucoup d'intelligence, pour détacher toutes les planches mangées des vers ; ils en substituerent d'autres ; & vers le mois de Décembre, leur Vaisseau fut parfaitement rétabli.

DAMPIER. 1686.

Propriétés des vers de Mindanao.

Dampier parle avec étonnement de la voracité de cette espece de vers. Il ne l'avoit éprouvée qu'à Mindanao. Les Habitans, dit-il, sçavent si bien ce qu'ils ont à craindre de ces pernicieux Insectes, que chaque fois qu'ils reviennent de la Mer, ils hâlent leurs Bâtimens sur le sec, ils en brûlent le fond ; & ne les remettent à flot qu'après les avoir soigneusement réparés. Leurs Canots mêmes ne demeurent jamais longtemps dans l'eau. On assure que ces vers, qui percent un Vaisseau dans l'eau salée, meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent au contraire dans celle qui ne l'est pas ; mais que les uns & les autres multiplient prodigieusement, dans l'eau qu'on nomme somache, c'est-à-dire, qui n'a qu'un petit goût de sel. Quelques-uns croyent qu'ils s'engendrent dans les planches : mais Dampier est persuadé que c'est la Mer qui les produit. Il se souvint d'en avoir vû nager

DAMPIER. 1686.

des millions dans la Baye de Panama ; dans celle de Campeche, & dans plusieurs autres lieux. Swan & David, avoient fait la même remarque, & de-là venoit leur attention à faire calfater souvent leurs Vaisseaux : mais ils n'en avoient jamais vûs de si gros, ni de si voraces, qu'à Mindanao. L'Auteur observe aussi qu'on n'en trouve jamais fort loin en Mer. Ils sont toujours dans les Bayes, dans les Anses, aux embouchures des Rivieres, en un mot à peu de distance de la Terre.

Revolte des Avanturiers contre Swan.

Cette expérience de la mauvaise disposition du Général, joint à quelques autres sujets de mécontentement, éloigna plus que jamais Swan de toute idée d'Etablissement dans l'Isle de Mindanao, & le fit penser à quitter incessamment cette Isle. Mais, ayant eu le malheur d'irriter lui-même une grande partie de son Equipage par des hauteurs & des sévérités mal entendues, il ne se défioit pas d'un affreux complot, que ses gens trâmoient contre lui. Un jeune homme de Bristol, nommé Jean Reed, qui s'étoit fait estimer de ses Compagnons, par son esprit & par son intelligence dans la Marine, trouva par hasard le Journal du Capitaine, depuis l'Amérique jusqu'à Guaham. La plûpart des Avan-

A quelle occasion.

turiers y étoient assez maltraités. Il profita de cette ouverture, pour aigrir leurs ressentimens ; & s'étant assuré du plus grand nombre, il se fit nommer Commandant du Vaisseau. Swan, qui étoit à terre occupé des derniers préparatifs de son départ, fut averti de cette furieuse entreprise, mais trop tard pour entreprendre de faire rentrer les Mutins dans la soumission. Il avoit près de lui trente-six hommes, qui furent enveloppés dans sa disgrace, c'est-à-dire, abandonnés comme lui ; à l'exception de Dampier & du Chirurgien, qui s'étant rendus à bord, avant que la révolte eût éclaté, y furent retenus, & forcés de suivre la fortune du Vaisseau. Le nouveau Capitaine fit mettre à la voile, en plein jour, le 14 de Janvier, & s'éloigna promptement de l'Isle, sans aucune marque de pitié pour ceux qu'il trahissoit (83).

DAMPIER. 1686.

Ils choisissent Reed pour Capitaine. Sort de Swan.

1687.

(83) Dampier remarque que l'Equipage étoit encore affoibli par la perte de seize hommes, qui étoient morts, à Mindanao, la plûpart de poison, pour avoir eu trop de familiarité avec les femmes du Pays. Les Insulaires empoisonnent avec beaucoup d'art. Quelques-uns de leurs poisons sont lents. Plusieurs Anglois, qui croioient partir sains, en moururent quelques mois après. *Ibid* page 423.

A l'égard de Swan, son sort, dont Dampier ne fut informé que dans la suite, doit trouver place au moins dans une Note. Il se flatta long-temps de voir arriver, à Mindanao, quelque Vaisseau de sa Nation ; & cette espérance l'empêcha de suivre l'exemple de plusieurs de ses Compagnons, qui prirent le parti de pas-

DAMPIER. 1687.

Réflexions de Dampier fur le changement du temps, & néceffité de cette Obfervation.

Dampier obferve ici, que ce fut pendant fon féjour à Mindanao, qu'il s'apperçut pour la premiere fois, d'un changement, fur lequel il fait fes réflexions. Après avoir été fi loin à l'Occident, en fuivant, toujours le cours du Soleil, il trouva que la différence du temps étoit de quatorze heures, qu'il nomme des heures gagnées; compte affez jufte, dit-il, puifque la différence des longitudes d'Angleterre & de Mindanao, eft d'environ deux cens dix degrés du Lézard. Tous les Européens, qui vont au Levant par le Cap de Bonne-Efpérance, c'eft-à-dire, par une route oppofée & contre le cours du Soleil, comptent un jour de plus; & les Mindanayens ont le même calcul, car ils appellent Vendredi, le jour auquel leurs Sultans vont à leurs Mofquées, qui n'eft que le Jeudi en Europe. Cependant

fer à Ternate, fur des Barques Hollandoifes, & de Ternate à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs Journaux. Il en vit mourir, près de lui quelques autres. Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un Canot, pour aller à bord d'un Vaiffeau Hollandois, qui étoit alors à la Rade, & fur lequel il étoit déterminé à retourner en Europe, quelques Infulaires renverferent fon Canot, & le tuerent dans l'eau. On a cru que cette perfidie venoit du Général Mindanayen, qui s'empara auffi-tôt de fon or. D'autres la regardent feulement comme une efpece de punition, que Swan s'étoit attirée par fes emportemens & fes menaces contre l'Ifle entiere, qu'il accufoit de l'avoir trompée. *Ibid*, *pag.* 500.

Dampier. 1687.

dant les Espagnols de Guaham ne comptent pas autrement que nous ; & Dampier en donne pour raison, qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident : mais il ignore, dit-il, comment on compte à Manille & dans les autres Colonies Espagnoles des Philippines (84).

Le nouveau Capitaine quitte Mindanao.

Aussi-tôt que le nouveau Capitaine se vit en Mer ; il déclara que son dessein étoit d'aller croiser devant Manille. On fit route à l'Ouest, côtoyant le Midi de l'Isle Mindanao, à quatre ou cinq lieues de terre ; & le lendemain on se trouva devant Chambongo (85), Ville de cette

(84) Il ajoûte, qu'une forte raison, qui doit obliger les Marins d'observer la différence du temps, est la nécessité d'être exacts dans leurs latitudes. Comme nos Tables, de la déclinaison du Soleil, sont supputée. Pour les Méridiens des lieux où elles ont été composées, elles different, pendant les mois de Mars & de Septembre, d'environ douze minutes, des Parties du Monde, situées sous des Méridiens opposés ; & pendant les autres temps de l'année, elles different aussi à proportion de la déclinaison du Soleil. Si l'on alloit aussi loin que Dampier, la différence seroit encore plus grande, & causeroit des erreurs considérables. Les gens de Mer, ceux mêmes qui ont de l'habileté, ne s'en apperçoivent presque point en voyageant, quoique cette remarque soit si nécessaire ; & cela parce qu'ils ne font point assez d'attention à la raison sur laquelle est fondée cette nécessité ; comme il arriva, dit-il, à ceux de notre troupe, qui après avoir passé cent dix degrés, commencerent à diminuer la différence de la déclinaison ; au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fimes durant toute la route. *Ibid pag* 426.

(85) Apparemment Sambangan.

DAMPIER. 1687.

Isle, à trente lieues de la Riviere d'où l'on étoit sorti. Ce Port, où les Espagnols s'étoient autrefois fortifiés, offre un bon mouillage, & le Pays abonde en Bestiaux ; mais, à deux ou trois lieues de la Terre, on rencontre deux Bancs dangereux. Le 14, on traversa plusieurs petites Isles, où les marées sont fort inconstantes ; & le 22, on doubla la Pointe la plus Occidentale de Mindanao, d'où l'on fit route au Nord, jusqu'à la vûe de quelques autres Isles, du nombre des Philippines. Le 3 de Février, à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, Reed, qui vouloit faire quelques réparations à son Vaisseau, pour le rendre plus leger à la voile, fit jetter l'ancre dans une bonne Baye, à l'Ouest d'une Isle de huit ou dix lieues de long, qui ne se trouvoit pas nommée dans ses Cartes, ni dans ses Livres. Elle est à l'Occident de celle de Zebu (86). Dampier profita du temps que les Ouvriers donnoient au travail, pour visiter diverses parties de cette Baye.

La route & son dessein.

Observation de Dampier sur les Rattangs.

Dans quelques endroits, il trouva de ces Cannes, qu'on nomme Rat-

(86) C'est sans doute l'Isle des Négres. Voyez la Carte des Philippines.

DAMPIER. 1687.

tangs, & dont l'usage est commun en Europe ; mais elles étoient d'une espece curieuse, dont il fait la description. La plus grande distance de leurs nœuds n'est pas de plus de deux pieds dix pouces ; & leur distance commune est de deux pieds. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Leur longueur est de quinze ou vingt brasses ; & depuis la racine jusqu'à cinq ou six pieds du bout, elles sont d'une grosseur extraordinaire. La peau qui les couvre est épaisse, barbue, & de couleur brune ; mais cette peau se dépouille, en la passant seulement par la main fermée, & laisse une Canne d'un verd pâle, qui brunit en séchant. Dampier en coupa plusieurs, qui se trouverent très-fortes & très-pésantes (87). La Baye contient une petite Isle, couverte de Bois & d'un mille de circuit, qui est la retraite d'une incroyable quantité de Chauve-souris, aussi grosses que des Canards, avec des aîles si longues, qu'un homme, étendant les bras, n'en peut toucher, à beaucoup près, les deux extrêmités. Dampier donne à chaque aîle sept ou

Isles des Chauve-Souris.

Aîles prodigieuses de ces Animaux.

(87) Page 429.

DAMPIER. 1687.

huit pieds de long ; ce qui paroîtroit ſans vraiſemblance, pour un corps, qu'il ne repréſente pas plus gros qu'un Canard, s'il n'aſſuroit qu'il vit de près un de ces hideux Oiſeaux. Elles ſont de la même ſubſtance que celles des Chauve-ſouris ordinaires, brunes, ou couleur de Souris. On diſtingue, ſur la peau, des côtes, ou des eſpeces de varangues, qui regnent dans toute leur longueur, & qui font trois ou quatre plis. Aux jointures & aux extrêmités, elles ont des griffes pointues, en forme de crochets, par leſquelles l'Oiſeau peut ſe pendre à tout. Le Soleil n'étoit pas plutôt couché, que ces Animaux prenant leur vol, comme des Eſſains d'Abeilles, paſſoient de leur petite Iſle à la grande. On les voyoit s'élever, juſqu'à ſe dérobber à la vûe ; & le lendemain, depuis la pointe du jour juſqu'au lever du Soleil, on les revoyoit deſcendre, comme autant de nuages, & rentrer dans leur Iſle.

Ecueil dangereux.

En ſortant de cette Baye, à deux milles de l'Iſle aux Chauve-ſouris, du côté de l'Oueſt, on rencontre un Rocher d'autant plus dangereux, que la Mer n'y fait point de Briſans ; excepté peut-être dans le mauvais temps, & lorſqu'il eſt découvert. De-là, Reed fit

Dampier, 1687.

porter le Cap à l'Oueſt, & mouilla ſucceſſivement dans pluſieurs autres Iſles. Mais ayant appris de quelques petits Bâtimens, chargés de riz ou de marchandiſes, qui tomberent entre ſes mains, qu'il y avoit actuellement trente ou quarante gros Navires dans le Port de Manille, il abandonna le deſſein d'aller croiſer vers l'Iſle de Luçon, pour aller paſſer le reſte d'une ſaiſon fort avancée à Pulo Condor, une des petites Iſles de la Côte de Camboya. Suivant les Cartes, qui lui ſervoient de Guides dans des Mers qu'il ne connoiſſoit pas, il lui ſembla que cette retraite étoit aſſez écartée pour le mettre à couvert, ou du moins pour lui faire éviter les lieux de Commerce, où l'exemple de Manille lui faiſoit craindre d'être attaqué par des forces ſupérieures.

Reed ſe rend à Pulo Condor.

Il étoit à quatorze degrés de latitude Septentrionale, lorſqu'il fit gouverner au Sud-Quart-d'Oueſt, vers Pulo Condor. Cette route le fit paſſer fort près des Bas-fonds de Poncel, & d'autres écueils auſſi dangereux, entre leſquels il compte trois petites Iſles, ou trois monceaux de ſable, qui ſe montrent preſqu'à la ſurface de l'eau. Il n'arriva que le 13 de Mars à la vûe

DAMPIER. 1687.

de Pudo Condor, où il mouilla le lendemain au Nord de l'Isle, devant une Baye sablonneuse, à un mille de la Côte, sur un excellent fond de sable clair. Après avoir fait chercher, dans le Havre, un lieu propre à carener son Vaisseau, il y entra, sans autre ménagement pour les Insulaires. Dampier, moins Pirate que Geographe & Naturaliste, résolut d'employer le temps du séjour à connoître une Isle, dont la plûpart des Voyageurs vantent l'utilité pour la Navigation, sans joindre à cet éloge aucun autre éclaircissement.

Description de cette Isle.

Pulo Condor est la principale des Isles de Camboya, & la seule qui soit habitée. On les place, en général, à huit degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, à la distance d'environ vingt lieues Sud-Quart-d'Est de l'embouchure de la Riviere de Camboya. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle. Cependant, à quatorze ou quinze lieues, on en distingue deux, qui sont les plus hautes & les plus grandes, dont la principale est celle qui porte proprement le nom de Condor. Sa longueur est de quatre ou cinq lieues de l'Est à l'Ouest, &

ſa plus grande largeur de trois milles. L'autre, qui s'étend du Nord au Sud, eſt longue d'environ trois milles, ſur un demi mille de large. Elle eſt ſi favorablement ſituée à l'Occident de la plus grande Iſle, que l'eſpace qui les ſépare forme un Havre très commode, où l'on entre du côté du Nord, & qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Au Midi, les deux Iſles ſe ferment, & ne laiſſent qu'un petit paſſage pour les Barques & les Canots. Il n'y a point d'autres Iſles, du côté Septentrional; mais vers le Sud, on en trouve cinq ou ſix, à peu de diſtance de la grande Iſle.

Productions qui lui ſont propres.

Le terroir de Pulo Condor eſt noirâtre, & généralement aſſez profond. Les Montagnes ſeulement y ſont pierreuſes. Entre pluſieurs ſortes d'arbres; qui croiſſent particuliérement dans la partie Orientale, Dampier en remarqua un, plus gros que tous les autres, & qu'il n'avoit vû dans aucun autre lieu. Son tronc eſt de trois ou quatre pieds de diamétre. On en tire un ſuc, qui ne demande que la peine de le faire un peu bouillir, pour en compoſer un excellent Goudron. S'il bout plus long-temps, il devient auſſi dur que la poix. Il ſert indifféremment à l'un

Arbres à Goudron.

DAMPIER. 1687.

& l'autre uſage. La maniere de le tirer eſt de faire horiſontalement un grand trou, juſqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-deſſus de cette cavité, juſqu'à ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou, qui forme alors un demi-cercle, on fait une eſpece de baſſin, qui contient une pinte de liqueur ou deux; & de la partie ſupérieure qu'on a coupée, le ſuc tombe dans ce réſervoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, aprés leſquels il s'arrête; & l'arbre ſe rétablit.

Mango de Condor.

Les fruits, dont la Nature à favoriſé l'Iſle de Condor, ſont le Mango, la Grappe, & la Muſcade ſauvage. Ils croiſſent dans les Bois en fort grande abondance. Le Mango eſt le fruit d'un arbre, de la groſſeur du Pommier. Dampier ne veut pas qu'on le confonde avec le Mango de Sumatra, de Ceylan & de pluſieurs autres Pays. Il n'eſt pas plus gros qu'une petite Pêche. Il s'allonge, en diminuant vers le bout. Dans ſa maturité, il eſt jaunâtre, plein de jus, d'une odeur agréable & d'un excellent goût. On le coupe en deux parties, qui ſe confiſent, comme les autres Mangos, au ſel, &

au vinaigre, avec un peu d'ail. Ces fruits étoient mûrs, lorſque les Avanturiers arriverent à Condor. Ils répandoient une odeur ſi délicate, que ſans les voir, même d'aſſez loin, on les diſtinguoit à cette marque, dans l'épaiſſeur des Bois. Il ſuffiſoit d'être au-deſſous du vent, pour les trouver. Dampier ne connoît pas d'autre endroit des Indes, où les Mangos ſauvages vaillent ceux qu'on cultive ſoigneuſement dans les Jardins (88).

Arbre à Grappe.

La Grappe eſt un fruit qui croît par pelotons, comme le Jack, le Durion & le Coco. Il ſort auſſi du tronc de ſon arbre, qui eſt droit, & d'un pied de diametre, au plus, avec aſſez peu de branches. On en diſtingue deux eſpeces, la rouge & la blanche. Les pelotons reſſemblent beaucoup à la grappe de Vigne, par la figure & la couleur; & de-là leur vient apparemment leur nom, qu'ils méritent auſſi par un goût de vin fort agréable. Dampier n'a jamais vû ce fruit qu'à Pulo Condor (89).

Muſcadier ſauvage.

L'arbre qui porte la Noix muſcade ſauvage, eſt de la groſſeur du Noiſetier, avec cette différence, que les

(88) Page 440. (89) Page 441.

DAMPIER. 1687.

branches font plus épaiffes & s'étendent moins. Son fruit croît entre les rameaux, comme nos Noifettes. Il eft enfermé dans une gouffe déliée, & plus particuliérement dans une efpece de fleur, dont il eft entouré dans la gouffe. Cette Mufcade fauvage reffemble fi fort à la véritable, quoiqu'un peu moins groffe & plus longue, que Dampier prit d'abord l'une pour l'autre : mais elle n'en a ni l'odeur, ni le goût. Ce qui n'eft pas moins remarquable, c'eft que de plufieurs Ifles voifines, la grande, c'eft-à-dire, celle qui fe nomme proprement Pulo Condor, eft la feule qui produife l'arbre à Goudron, l'arbre à Grappe, le Mangoyer & le Mufcadier fauvage (90).

Animaux de l'Ifle.

Ces Ifles font remplies de Perroquets, de Ramiers, de Pigeons communs, de Coqs & de Poules fauvages, dont la chair eft blanche & délicate. Les Coquillages, & les Tortues vertes, y font en abondance. Elles font d'ailleurs bien arrofées, par de petits ruiffeaux d'eau douce, qui coulent pendant dix mois de l'année, & qui ne commencent à tarir que vers la fin de Mars. Dans tout le cours du

(90) *Ibidem.*

mois d'Avril, on n'y trouve d'eau que dans quelques Etangs ; mais il eſt facile d'y creuſer des puits. Au mois de Mai, la pluie vient, & les Ruiſſeaux reprennent leurs cours.

Commodité de cette Iſle pour un Comptoir.

Les Iſles de Condor joignant à tant de commodités, celle de leur ſituation, qui eſt ſur la route de la Chine, du Japon, de Manille, du Tonquin, de la Gochinchine, en un mot, de tous les Pays de la Côte la plus Orientale, du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malacan, ou par celui de la Sonde, Dampier s'étonne qu'aucune Nation de l'Europe n'y ait un Comptoir, qui pourroit être mis à couvert d'inſulte par un Fort. Il ne ſeroit pas plus difficile de fortifier le Havre, & cette Place deviendroit importante pour le Commerce. Les Inſulaires de la grande Iſle, qui eſt la ſeule habitée, ſont originaires de la Cochinchine. Ils ſont petits, mais bien proportionnés dans cette taille, & plus bazannés que les Mindanayens. Ils ont le viſage long, les cheveux & les yeux noirs, le nez d'une groſſeur médiocre, les levres minces, les dents fort blanches, & la bouche petite. Leur principal exercice eſt de tirer le ſuc des arbres au goudron, qu'ils amaſſent dans

Figure & caractère des Habitans.

DAMPIER. 1687.

des vaiſſeaux de bois, pour tranſporter à la Cochinchine. D'autres s'occupent à prendre des Tortues, dont ils ſont bouillir la graiſſe, pour en tirer l'huile, qui fait une autre partie de leur commerce. L'habitude qu'ils ont, de voir mouiller des Vaiſſeaux étrangers dans leur Havre, les a rendus fort civils. Cette politeſſe, va juſqu'à leur faire mener à bord leurs filles & leurs femmes, pour les offrir à ceux que les fatigues de la Mer ne rendent point inſenſibles au plaiſir. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Dampier vit dans un Village, au Midi de l'Iſle, un petit Temple, qui contenoit d'un côté une figure d'Eléphant, d'environ cinq pieds de haut, & de l'autre celle d'un Cheval; toutes deux avoient la tête tournée vers le Midi (91).

Courſe des Avanturiers.

Après les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, Reed employa quelques ſemaines à croiſer dans cette Mer, juſqu'à la Baye de Siam, où il mouilla dans l'Iſle d'Ubi, qui eſt préciſément à l'entrée, quarante lieues à l'Oueſt de Pulo Condor. Elle a ſept ou huit lieues de circuit, & de l'eau du côté du Nord. Dans la Baye même, les Avanturiers toucherent à quelques autres Iſles, où

Iſle d'Ubi.

(91) Pages 445 & précédentes.

ils ne trouverent que des Habitations de Pêcheurs. Mais cette course leur fit rencontrer quelques Bâtimens Indiens, chargés de riz, & un gros Vaisseau chargé de Poivre, qui venoit de Palimbam. Ils retournerent à Pulo Condor, avec leur proie. Dampier & le Chirurgien, persuadés qu'on n'y feroit pas un long séjour; voulurent profiter de l'occasion, pour se dérobber à cette Troupe de Furieux, qu'ils regrettoient de n'avoir pû quitter à Mindanao. Mais ils ne purent tromper l'attention de Reed; & le Chirurgien, qui étoit déja descendu, fut forcé de remonter à bord.

DAMPIER. 1687.

On remit à la voile le 4 de Juin, pour retourner vers Manille. Un Metif Portugais, qui s'étoit trouvé sur le Navire chargé de Poivre, & qui sçavoit plusieurs Langues Indiennes, parut fort propre à faciliter les grands desseins, qu'on avoit conçus pendant trois mois de repos. Mais les vents devinrent si contraires, qu'après les avoir combattus long-temps, on désespéra de pouvoir s'approcher des Philippines. Il fallut former de nouveaux projets. Le premier, fut de visiter l'Isle de *Prata*, dont on n'étoit par fort éloigné. Cette Isle est petite, mais dangereuse,

Isle de Prata.

DAMPIER. 1687.

par les Rochers dont elle eſt environnée. Elle eſt ſituée à vingt degrés quarante minutes de latitude, ſur la route de Manille à Canton. Les Chinois craignent plus cet écueil, que les Eſpagnols ne redoutoient autrefois les Bermudes. Ils y ont perdu quantité de riches Vaiſſeaux, à leur retour de Manille; & le Metif Portugais aſſura Reed, que dans la crainte du même ſort, les Marchands de Canton n'oſoient entreprendre de pêcher tant de tréſors, dont une partie pouvoit être demeurée entre les Rochers. Auſſi, les Avanturiers n'avoient-ils pas d'autre objet, & les craintes d'autrui n'eurent pas la force de les arrêter. Ils s'obſtinerent pendant cinq ou ſix jours à lutter contre les vents: mais celui du Sud-Eſt prit tant de force, qu'il les emporta vers les Côtes de la Chine.

Richeſſes qui s'y trouvent enſevelis.

Iſle de Saint Jean, ſur la Côte de Canton.

Le 25, ils eurent la vûe de la Terre; & le même jour, ils mouillerent au Nord-Eſt de l'Iſle Saint Jean. Cette Iſle eſt à vingt-deux degrés trente minutes de latitude Septentrionale, ſur la Côte Méridionale de la Province de Canton. Elle eſt aſſez haute, mais unie, riche en bois, en riz, & en Beſtiaux. Les Inſulaires ſont Chinois; & Dampier en prend occaſion de faire quel-

ques observations vagues (92) sur le caractere & les usages de cette Nation : mais il confesse qu'ayant eu peu de temps pour s'en instruire, il n'a pû bien connoître un Pays, dont la description, dit-il, demanderoit un Livre entier (93). Après avoir fait des provisions, Reed fit lever l'ancre le 4 de Juillet.

DAMPIER. 1687.

Affreuse tempête.

Si quelque péril avoit été capable d'effrayer sa Troupe, ce devoit être celui qu'elle courut, pendant deux jours entiers, de la part de tous les Elémens conjurés pour sa ruine. Les vents, le feu & l'eau, faillirent mille fois d'abîmer le Vaisseau. On touchoit à la nouvelle Lune. Heureusement délivrés de cette tempête, la plus terrible que Dampier ait jamais essuyée, les Avanturiers ne penserent qu'à se mettre à couvert, avant la pleine Lune, qui les menaçoit du même accident. Ils consulterent leurs Cartes (94), pour se rendre aux Isles Piscadores, à vingt-

(92) Page 457.

(93) Page 461.

(94) Comme nous n'avions personne à bord, qui connût ces Côtes, notre seule ressource étoit nos Cartes, qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Isles, sans nous rien dire, ni des Havres, ni des Rades, ni des Bayes, qu'il y avoit, ni de ce que produisoient ces lieux, ni de leur forme, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes. *Ibid. page* 468.

DAMPIER. 1687.

Les Avanturiers se rendent aux Isles Piscadores.

trois degrés de latitude Septentrionale. Ce sont plusieurs grandes Isles, mal peuplées, entre l'Isle Formose & la Chine; & presqu'à la même hauteur que la Tropique de Cancer. Elles ont l'apparence des Dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. On y trouve de l'eau & quantité de Chèvres. Le Havre est assez bon, entre les deux plus Orientales. A l'Occident de celle qui l'est le plus, les Chinois ont une Ville avec un Fort qui commande le Havre, & qui est ordinairement gardé par trois ou quatre cens hommes. Reed s'approcha de ces Isles; mais n'y trouvant de mouillage que dans le Havre, sa surprise fut égale à l'imprudence qu'il eut d'y entrer; lorsqu'il y apperçut un grand nombre de Vaisseaux, les uns à la voile, & d'autres à l'ancre devant une grande Ville. Son dessein avoit été de se tenir caché: mais se trouvant déja trop avancé; il s'arma d'audace. Le Canot fut envoyé vers la Ville, avec ordre de demander des rafraîchissemens, & la permission de mouiller jusqu'après la pleine Lune, pour des Marchands Anglois, qui avoient été battus de la tempête, en allant à la Chine. L'Officier, qui commandoit le Canot, reçut un accueil

Leur imprudence & leur audace.

DAMPIER. 1687.

civil, & des offres de ſecours ; mais le Gouverneur Chinois, s'excuſant ſur les Loix, qui ne lui permettoient aucun commerce avec les Etrangers, lui conſeilla de ſe rendre à l'Iſle d'Aimoi, dont les Ports étoient ouverts aux Anglois, ou à Macao, pour s'approcher de Canton. Cependant, il s'empreſſa d'envoyer à bord quelques préſens de vivres, pour leſquels Reed lui fit auſſitôt porter une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or. Les Avanturiers ſe crurent fort heureux, de n'avoir fait naître aucun ſoupçon. Un vent de Sud-Oueſt aſſez favorable leur fit prendre auſſi-tôt le parti de ſe rendre à d'autres Iſles, qui ſont ſituées entre Formoſe & les Philippines, & qui ne portant aucun nom dans leurs Cartes, n'y étoient diſtinguées que par la figure 5, pour marquer leur nombre. Ils ſe perſuaderent que des Iſles, auſquelles leurs Hydrographes ne donnoient pas des noms particuliers, devoient être inhabitées, & qu'ils y ſeroient aſſez à couvert, pour ſe diſpoſer ſécrettement à viſiter celle de Luçon.

Ils ſe rendent à des Iſles ſans nom.

Dans leur route, ils côtoyerent le Sud-Oueſt de Formoſe, qu'ils laiſſerent à leur gauche. Dampier place le Midi de cette Iſle à vingt & un degrés

DAMPIER. 1687.

vingt minutes, & ſon Nord à vingt-cinq degrés dix minutes. Il compte ſa longitude depuis cent quarante-deux degrés cinq minutes, juſqu'à cent quarante-trois degrés dix minutes Eſt du Pic de Tenerif (95).

Le 6 d'Août, ils arriverent aux cinq Iſles, qu'ils cherchoient. Mais, ayant mouillé d'abord à l'Orient de la plus Septentrionale, ſur quinze braſſes de fond, à la longueur d'un cable de la Côte, ils furent extrêmement ſurpris de la trouver fort peuplée. Trois grandes Villes ſe préſentoient à une lieue du rivage; & dans la ſuite, ils en virent une quatriéme, plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite Montagne peu éloignée auſſi de la Mer.

Leur ſituation.

Ces Iſles, ſuivant l'obſervation de Dampier, qui en prit la hauteur, ſont à vingt degrés vingt minutes de latitude du Nord; & ſuivant ſes Cartes, leur longitude eſt de vingt-quatre degrés cinquante minutes. Comme elles étoient ſans noms, les Avanturiers ſe crurent en droit de leur en impoſer. Quelques Hollandois de la Troupe demanderent que la plus grande,

(95) Page 474.

qui eſt la plus Occidentale, fût nommée l'Iſle d'Orange, à l'honneur de Guillaume II, Roi d'Angleterre. Sa longueur eſt de ſept ou huit lieues, ſur deux de large, & ſa ſituation entre Nord & Sud. Deux autres, de moindre grandeur, en ſont à quatre ou cinq lieues vers l'Orient. La plus Septentrionale, c'eſt à-dire, celle où l'on avoit mouillé, fut nommée l'Iſle de Grafton, par Dampier, qui prend cette occaſion pour faire remarquer, que ſa femme appartenoit, par le ſang, à la Ducheſſe de ce nom. La longueur de cette Iſle eſt d'environ quatre lieues, ſur une & demie de large, entre Nord & Sud. Les Matelots donnerent, à l'autre, le nom d'Iſle de Monmouth. Elle n'eſt pas à plus d'une lieue de l'Iſle Grafton, du côté du Sud; & ſa longueur eſt de trois lieues, ſur une de large, dans la même ſituation que les deux autres. Entre l'Iſle de Monmouth & la partie Méridionale de l'Iſle de Grafton, il y en a deux autres, mais petites, & rondes, ſituées toutes deux à l'Eſt. La plus Orientale fut nommée l'Iſle de *Bashee*, ou Bachi, du nom d'une liqueur, qu'on y boit abondamment; & la derniere, qui eſt la plus petite, reçut celui d'Iſle des Chevres, parce qu'il s'y en trouve

DAMPIER. 1687.

Elles reçoivent leurs noms des Avanturiers.

Iſle d'Orange.

Iſle de Grafton.

Iſle de Monmouth.

Iſle de Bachi.

Iſle des Chevres.

DAMPIER. 1687.

un grand nombre. Au Nord de toutes ces Isles, on découvre deux Rochers fort élevés (96).

Il est assez étonnant que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq, soit tout-à-fait inhabitée. Mais quoique plate dans sa hauteur, & même assez unie, tous ses bords n'offrent que des Rochers escarpés, qui ne permirent point aux Avanturiers d'y descendre.

Observations utiles de Dampier.

Dampier fait là-dessus quelques remarques, pour l'instruction des gens de Mer (97). Monmouth & Grafton sont

(96) Page 475.

(97) Donnons-en l'extrait, dans la même vûe : J'ai toujours observé, dit-il, que dans les endroits où la Côte est défendue par des Rochers escarpés, la Mer est très-profonde, & qu'il est rare qu'on y puisse mouiller. Au contraire, dans les lieux où les Terres panchent du côté de la Mer, quelque élevées qu'elles soient plus loin dans le Pays, le fond est bon, & par conséquent le mouillage. A proportion que la Côte panche ou qu'elle est escarpée, à proportion le fond, pour ancrer, est ordinairement plus ou moins profond. Il n'y a point de Côte, au Monde, dont j'aie entendu parler, qui soit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce sont ces hauts & ces bas, qui font les inégalités des Côtes & des bras de Mer, des petites Bayes, des Havres, &c. où l'on peut mouiller sûrement, parce que telle est la surface de la terre, telle est ordinairement le fond, qui est couvert d'eau. Ainsi, l'on trouve plusieurs bons Havres sur les Côtes, où la terre borne la Mer par des Rochers escarpés, s'il y a des pentes spacieuses entre ces Rochers : mais, dans les lieux où la pente d'une Montagne ou d'un Rocher n'est pas à quelque distance, en terre, d'une Montagne à l'autre, & où, comme sur la Côte du Chili & du Pérou, le panchant va du côté de la

deux Isles fort montueuses. Les deux petites sont plates & unies. L'Isle de

Mer, ou dedans, avec une face perpendiculaire ou fort escarpée, depuis les Montagnes voisines, la Mer y est profonde, & l'on y trouve peu de Havres. Toute cette Côte est trop escarpée pour qu'on y puisse jetter l'ancre, & je n'en connois point où il y ait si peu de Rades. Les Côtes de Galice, de Portugal, de Norvege, de Terre-neuve, &c., sont comme la Côte du Pérou & des hautes Isles de l'Archipelague, mais moins dépourvûes de bons Havres. Là, où il y a de petits espaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrêmités de ces espaces, dans les lieux où ils s'avancent dans les Mers, comme sur la Côte de Carracos & d'autres. Les Isles de Juan Fernandez, de Sainte Hélene, &c. sont des terres hautes dont la Côte est profonde. A la vûe des Isles des Etats, proche de la Terre de Feu, on ne doit pas même songer à mouiller, parce que, près de la Mer, les Rochers sont escarpés. Cependant, il peut s'y trouver de petits Havres, pour les Barques & les petits Bâtimens.

Comme les Côtes hautes & escarpées ont cela d'incommode, qu'on n'y mouille que rarement, elles ont aussi cette commodité, qu'on les découvre de loin, & qu'on s'en approche sans danger C'est ce qui les fait nommer *Côtes hardies*, ou pour s'exprimer plus simplement, Côtes exhaussées : mais pour les terres basses, on ne les voit que de fort près & la crainte d'échouer, avant que de les appercevoir, empêche quelquefois d'en approcher. D'ailleurs, combien n'y trouve-t-on pas de bancs, formés par le concours des grosses Rivieres, qui se jettent des terres basses dans la Mer ?

Cependant, il est vrai, en général, qu'on mouille plus sûrement près des terres basses, & les exemples le prouvent. Au midi de la Baye de Campeche, où la plûpart des terres sont basses, on peut jetter l'ancre tout le long de la Côte. La Baye de Honduras, & celle qui suit de-là aux Côtes de Porto-Bello & de Carthagene, jusqu'à la hauteur de Sainte Marthe; & plus loin, jusques vers la Côte de Caraccos, qui est haute, offre un fort bon ancrage ; de même que les terres des environs de Surinam, qui sont basses aussi sur la même Côte ; & de là, vers la Côte de Guaya-

DAMPIER. 1687.

Bachi a ſeulement une Montagne eſcarpée ; mais celle des Chevres eſt tout-à-fait plate. En général, le terroir de ces Iſles eſt rouge ; mais il eſt noir & fertile dans quelques Vallées. Les arbres y croiſſent en aſſez grand nombre, quoiqu'ils y ayent peu de groſſeur. L'herbe y eſt groſſe, & l'on n'en trouve de petite que ſur la pente des Montagnes. Les fruits ſont des Plantains, des Bananes, des Ananas, des Morges, & des Cannes à ſucre. Mais les Inſulaires font leur nourriture commune de Patates & d'Yames, qui leur ſervent

Productions de ces Iſles.

ne. Telle eſt encore la Baye de Panama, où les Livres de Pilotage ordonnent de n'aller, nuit & jour, que la ſonde à la main. Dans les mêmes Mers, depuis les hautes terres de Guarimala au Mexique, juſqu'à la Californie, la plus grande partie de la Côte eſt baſſe : auſſi peut-on y mouiller ſûrement En Aſie, la Côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Bengale, toute la Côte de Coromandel, celle des environs de Malaga, & près de-là, l'Iſle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces Côtes ſont baſſes & bonnes pour l'ancrage. Mais, à côté de l'Occident de Sumatra, elles ſont eſcarpées & hardies. Telles ſont auſſi la plûpart des Iſles ſituées à l'Orient de Sumatra, comme les Iſles de Borneo, Celebes, Gilolo, & quantité d'autres de moindre conſidération, qui ont de bonnes Rades avec pluſieurs fonds bas. Mais les Iſles de l'Ocean, de l'Inde Orientale, ſur tout l'Oueſt de ces Iſles, ſont des terres hautes & eſcarpées principalement les parties Occidentales, non-ſeulement de Sumatra, mais auſſi de Java, de Timor, &c. En un mot, il eſt rare que les Côtes hautes ſoient ſans eaux profondes ; au contraire, les terres baſſes & les Mers peu creuſes ſe trouvent preſque toujours enſemble. *Pages* 479 *&* *précédentes*.

de pain. Ils ont du coton, qui croît ſur de fort petites plantes. On ne connoît point, dans les cinq Iſles, d'autres quadrupedes que des Chevres & des Porcs. Elles ont peu d'autres Oiſeaux que des Perroquets ; & pour Volaille domeſtique, on n'y voit que des Coqs & des Poules.

Figure & parure des Inſulaires.

Monmouth & Grafton ſont fort habitées ; mais l'Iſle de Bachi n'a qu'une Ville. Les Inſulaires ont la taille petite & ramaſſée. Ils ont en général le viſage rond, le front bas, les ſourcils longs, les yeux couleur de noiſette, la bouche de grandeur médiocre, les lévres minces, les dents blanches, les cheveux noirs & épais, quoiqu'ils les portent fort courts, & que des deux côtés ils ne les laiſſent jamais deſcendre au-deſſous des oreilles. Les deux Sexes vont toujours tête nue. La plûpart des hommes ne portent qu'un petit pagne à la ceinture ; mais quelques-uns ſont entiérement couverts de feuilles de Plantains, auxquelles ils donnent la forme d'une eſpece de Juſt-au-corps. Les femmes ont un jupon de groſſe toile, qui leur deſcend un peu plus bas que les genoux, & qu'elles font elles-mêmes du coton de leurs Iſles. Toute la Nation porte aux oreilles des anneaux d'un

DAMPIER. 1687.

Métal que Dampier croit de l'or.

métal jaune, qui vient de leurs Montagnes. Dampier n'ose assurer que ce soit de l'or; mais il est porté à le croire, par le poids, & par la couleur, qui ressemble à celle de notre or pâle. Il en auroit acheté, s'il avoit eu du fer à donner en échange; car les Insulaires ont une passion extrême pour le fer. Mais il n'avoit aucune part à la quantité de ce métal qui étoit à bord. Elle appartenoit, dit-il, aux Marchands d'Angleterre, qui l'avoient confiée au Capitaine Swan. Tous les autres Avanturiers, moins délicats sur l'usage du bien d'autrui, ne purent se persuader qu'une couleur si pâle fût celle d'aucune espece d'or; & Reed fut le seul, qui acheta quelques-uns de ces anneaux, pour du fer, mais dans la simple vûe de satisfaire sa curiosité, & sans espérance de gagner au change. Lorsqu'ils étoient soigneusement polis, ils paroissoient très-clairs: mais ils se ternissoient avec le temps. On les enduisoit alors d'une petite pâte molle de terre rouge, & les jettant au feu, on les y laissoit assez pour donner au métal le temps de rougir. Ensuite on les faisoit refroidir dans l'eau froide, & levant la pâte, on leur trouvoit leur premier éclat (97). Dampier ne put être

(97) Page 180.

informé

Dampier. 1687.

informé dans quel état les Insulaires tiroient ce métal de leurs Mines, ni par quel art ils fabriquoient leurs anneaux & leurs bagues.

Villes & Maisons singulieres.

Leurs maisons sont fort basses, & si petites, qu'elles ne contiennent que le foyer, d'un côté, & de l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble, dans de petits Villages, bâtis au sommet ou sur le penchant des Montagnes les plus pierreuses. On y voit plusieurs rangs de maisons, les uns au-dessus des autres, & comme suspendus sur des précipices. Aussi ne peut-on monter d'un rang à l'autre, qu'avec une échelle de bois, mais l'espace qui contient chaque rang, est assez large pour laisser une rue, quoiqu'à la vérité fort étroite, qui regne devant les portes, entre les maisons & le pied du second rang, dont l'esplanade est au niveau du faîte des maisons inférieures. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rue, est à peu près au milieu, dans un défilé fort serré, qu'on ménage exprès; & comme les deux bouts de chaque rue sont aussi sur des précipices, il suffit de tirer l'échelle pour n'y craindre aucune attaque. On n'y est pas moins tranquille du côté d'en haut, parce qu'on choisit, pour bâtir ces étranges Villes, des Monta-

Comment elles se trouvent fortifiées.

Dampier. 1687.

gnes, dont le revers panche du côté de la Mer, ou qui ſont inacceſſibles de toutes parts. C'eſt à la ſeule Nature que les Habitans ſont redevables de la diſpoſition de ces précipices, car les Rochers paroiſſent ſi durs, qu'il eſt impoſſible de les entamer avec les inſtrumens communs; & l'on ne voit aucune marque, qui puiſſe faire juger qu'on y ait jamais employé l'art. Les Iſles de Monmouth & de Grafton ont quantité de ces Montagnes, qui offrent autant de Villages. L'Iſle de Bachi n'en a qu'une, dont le dos regarde la Mer. Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la crainte des Pirates, qui a fait imaginer, aux Habitans, une maniere ſi nouvelle de ſe fortifier contre toutes ſortes d'invaſions & de ſurpriſe. Dampier eſt perſuadé que l'Iſle d'Orange, qui eſt la plus grande des cinq Iſles, & qui ne cede rien aux autres pour la fertilité, ne demeure déſerte, que parce qu'étant plate, elle manque de précipices, pour y bâtir des Villes ou des Villages (98).

Induſtrie des Habitans.

Ces Inſulaires ne ſont pas moins ingénieux dans la forme qu'ils donnent à leurs Bateaux. Ils ont de petites Chaloupes qui reſſemblent beaucoup à cel-

(98) Pages 412 & précédentes.

les de Deal en Angleterre, & qui ſont liées avec des chevilles de bois & des cloux. Les plus grandes, qui ſont de la même forme, portent quarante & cinquante hommes, & ſont à double banc; c'eſt-à-dire, qu'un même banc contient deux hommes, qui rament chacun de leur côté. Ils connoiſſent, non-ſeulement l'uſage du fer, mais la maniere de le mettre en œuvre. Leurs ſoufflets reſſemblent à ceux de l'Iſle de Mindanao (99). Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes Barques, ils n'aillent au Nord de Luçon, d'où ils apportent du fer & des courroies de peau de Buffles, qui doivent leur venir des Etrangers. Ils donnent au métal dont ils font leurs bagues, le nom de *Bullawan*, qui eſt celui que les Mindanayens donnent à l'or. Leur langue n'a rien, pour le ſon, qui approche du Chinois, ni du Malayen. Nais elle doit avoir plus de rapport avec celle des Philippines, puiſque l'or porte le même nom parmi les Indiens de toutes ces Iſles (1).

Leur Langue.

Ils ne tuent jamais de Porcs ni de Chevres, pour leur uſage; mais lorſqu'ils en voyoient tuer aux Avanturiers, ils s'empreſſoient de ramaſſer les inteſtins

Leurs alimens.

(99) *Voyez* la deſcription des Philippines, au T. XXXIX de ce Recueil,

(1) Page 85.

DAMPIER. 1687.

& les peaux, qu'ils faisoient griller sur les charbons, ou cuire à l'eau avec un mêlange d'herbes & de poissons, pour les manger fort avidement. Dans la saison où les nuées de Sauterelles viennent ronger leurs feuilles & leurs herbes, ils en prennent un grand nombre avec diverses sortes de filets, & les font griller dans des vases de terre. Dampier eut le courage d'en goûter, & les trouva fort bonnes. Les aîles & les jambes, dit-il, se détachent d'elles-mêmes sur le feu. La tête & la chair deviennent rouges, de brunes qu'elles sont naturellement. Comme le corps est fort plein, c'est un aliment fort humide; mais la tête craque entre les dents (2).

Dampier mange des Sauterelles.

Liqueur qui se nomme Bachi, & ses bonnes qualités.

Quoique les Insulaires ne boivent ordinairement que de l'eau, ils ont une liqueur composée du jus de leurs cannes de sucre, qu'ils font bouillir, après y avoir mêlé une petite graine noire, qui croît aussi dans leurs Isles. Ils la laissent fermenter deux ou trois jours; & lorsqu'elle s'est éclaircie, Dampier assure que la meilleure Bierre d'Angleterre n'est pas plus forte, plus saine, & plus agréable. Ils la nomment *Bachi*. Ce fut le goût des Avanturiers, pour une liqueur

(2) Page 484.

dont ils s'ennivroient souvent sans en ressentir aucune incommodité, qui leur fit donner ce nom général aux cinq Isles. Ils éprouverent aussi qu'elle inspire une joye douce, qui ne produit jamais d'emportement ni de querelles. Les Insulaires qui en boivent beaucoup, & qui s'échauffent en buvant, n'en sont pas moins la plus paisible & la plus civile Nation que Dampier ait rencontrée dans tous ses Voyages. Jamais il n'y vit aucune apparence de colere ni de mécontentement. Ils sont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les Etrangers (3), d'une propreté surprenante dans leurs personnes & dans leurs maisons, & si désintéressés, qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes, à la vérité, montroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'elles avoient besoin de quelques morceaux de toile, pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils possédoient; & s'ils n'avoient pas de Bachi pour traiter leurs Hôtes, lorsqu'on les visitoit dans leurs maisons, on les voyoit sortir avec empressement & donner une ou deux pieces de leur or, pour en acheter quelques cruches

DAMPIER, 1687.

Caractere admirable des Insulaires.

(3) Page 487.

DAMPIER. 1687. de leurs voisins. Ils n'ont aucune Monnoie : mais ils amassent de petits morceaux de ce métal, qu'ils troquent pour les commodités qui leur manquent ; & n'ayant point de balances, ni d'autres mesures, ils le donnent sur l'estimation des yeux, en si petite quantité, que deux ou trois grains valent une cruche de Bachi de dix ou douze pintes (4).

Leurs armes. Leurs armes sont uniquement des lances de bois, dont la plûpart ne sont pas même armées de fer. Ils ont pour défense une piece de peau de Buffle, en forme de Casaque, mais sans manches, & cousue par les deux bouts, avec des trous pour passer la tête & les bras. Cette espece de Cuirasse leur descend jusqu'aux genoux.

Ils n'ont pas de Religion. Dampier ne remarqua parmi eux aucune apparence de Religion. Ils n'ont point d'Idoles. On ne s'apperçoit pas non plus qu'ils mettent aucune difference entre les jours, ni qu'ils reconnoissent des Chefs, ou quelque degré d'autorité. Ils paroissent égaux, indépendans, & maîtres dans leurs maisons, à l'exception des enfans, qui respectent leurs peres, jusqu'au temps du mariage. Leurs Plantations sont dans les Val-

(4) Page 481.

DAMPIER. 1687.

lées, assez loin des Habitations. Chacun posséde en propriété une portion de terre, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin. Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils partagent les soins domestiques. Les hommes & les garçons vont à la pêche. Les femmes & les filles s'occupent à fouir les Plantations de Patates & d'Yams, dont elles apportent chaque jour, sur leurs têtes, autant qu'il est nécessaire pour la subsistance de la famille.

Exemple de leur justice.

Malgré leur indépendance, Dampier juge qu'ils sont gouvernés par quelques Loix; à moins qu'on ne veuille supposer que le Gouvernement réside dans l'Assemblée des Habitans de chaque Village, du moins pour ce qui concerne le bien public. Il fut témoin, dit-il, d'une exécution, qui devoit venir nécessairement de quelque autorité. Un jour, dans une grande affluence de Peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec soin. Une femme, qui faisoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit dans la terre, un trou assez profond. Le jeune homme y fut mis, sans paroître affligé de son sort, & sans faire le moindre mouvement pour

DAMPIER. 1687.

s'en défendre. On jetta de la terre ſur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eut été bientôt étouffé (5).

Reed & tous ſes gens, auſſi contens des Iſles Bachi, pour les rafraîchiſſemens qu'ils y trouvoient en abondance, que pour le plaiſir de leur avoir donné des noms, & d'être les premiers Voyageurs, qui les euſſent connues ſi parfaitement, prirent le parti d'y attendre la Mouſſon Orientale. Après avoir mouillé d'abord près d'un fort joli ruiſſeau, dans l'Iſle de Grafton, ils s'avancerent du côté du Sud, en côtoyant la partie Orientale de cette Iſle. Enſuite ils paſſerent entre la même Iſle & celle de Monmouth, où la marée eſt fort violente. Son cours, dans tous ſes Canaux, eſt au Sud-Quart-d'Eſt & au Nord-Quart-d'Oueſt. De-là ils côtoyerent, pendant l'eſpace de deux lieues au Sud, l'Occident de l'Iſle de Monmouth ; & n'y trouvant pas de bon mouillage, ils allerent à l'Iſle de Bachi, où ils jetterent l'ancre au Nord-Eſt, près d'une Anſe ſablonneuſe, à ſept braſſes d'eau, ſur un ſable clair & dur. Ces deux Iſles ſont ſéparés par un Canal aſſez large, où l'on peut mouiller

Tempête qui jette les Avanturiers en Mer.

(5) Page 416.

par-tout, & dont la profondeur commune eſt entre douze & ſeize braſſes. Ce fut dans cette Rade qu'ils paſſerent agréablement ſix ſemaines, les uns à faire d'excellentes proviſions, & les autres à réparer leur Vaiſſeau. Mais le 26 de Septembre, ils eſſuyerent un furieux vent de Nord Quart-d'Oueſt, contre lequel ils n'avoient pas d'abri dans leur ſituation, & qui les ayant fait chaſſer quelque temps ſur leurs ancres, avec le bonheur néanmoins de ne rencontrer ni ſables ni roches, les emporta bien loin en haute mer. La tempête, qui ne fit qu'augmenter pendant les deux jours ſuivans, leur fit voir mille fois la mort ſous ſes plus horribles faces. Cependant, le beau temps ayant ſuccedé, ils retournerent, le premier d'Octobre, au lieu d'où l'orage les avoit chaſſés. Quelques-uns de leurs gens, qui s'étoient trouvés à terre, & qui avoient perdu l'eſpérance de les revoir, furent traités par les Inſulaires, avec une affection, qui répondit à l'opinion qu'on a fait prendre de leur bonté. Ces excellens Sauvages les preſſent d'abord de ſe faire couper les cheveux à la mode de leur Nation, de choiſir une jeune femme, & de recevoir pour dot une hache, avec d'autres inſtrumens propres au travail,

DAMPIER. 1687.

une piece de terre à cultiver.

Découragement des Avanturiers.

Cette tempête dégoûta les Avanturiers, jusqu'à leur faire perdre l'envie de croiser devant Manille. Leur découragement, suivant Dampier, fut une véritable frayeur, qui leur fit souhaiter, au Port même, comme ils avoient fait cent fois au milieu du péril, de retourner promptement dans leur Patrie. Mais Reed & Teat, qui commandoit sous lui, proposerent de se rendre au Cap de Comorin, où ils promettoient de s'expliquer sur d'autres projets. Ils furent écoutés; & l'idée qu'ils pensoient à croiser dans la Mer Rouge leur fit trouver peu de peine à persuader. La Mousson Orientale n'étoit pas éloignée, & la meilleure route étoit de passer par le Détroit de Malacca : mais le Capitaine représenta que le grand nombre d'Isles & les sables, dont elle est remplie, la rendoient fort dangereuse pour des gens qui ne connoissoient pas cette Mer. On résolut de côtoyer la partie Orientale des Isles Philippines, &

Route qu'ils se proposent.

de faire route au Sud vers les Moluques, pour passer à la hauteur de l'Isle de Timor, & de-là dans la Mer de l'Inde. Cette route étoit ennuyeuse, & ne laissoit pas d'avoir ses dangers, mais il y avoit moins d'apparence d'y rencontrer

des Vaisseaux Anglois ou Hollandois, qui faisoient la principale crainte des Avanturiers. » Pour moi, dit Dampier, » je fus assez content de leur résolu- » tion, parce qu'en allant plus loin, » j'espérois acquérir plus de lumieres & » d'expérience ; ce qui étoit toujours » mon principal but : sans compter » que cette route me promettoit plus » d'occasions de m'échapper de leurs » mains (6).

DAMPIER. 1687.

Ils partirent des Isles Bachi, le 3 d'Octobre, pour faire route au Sud ; & passant à l'Orient des Philippines, ils arriverent à la vûe de Mindanao, où Dampier tenta inutilement de toucher les esprits en faveur du Capitaine Swan. D'ailleurs Reed, craignant, dit-il, l'inconstance de sa Troupe, évita de relâcher dans cette Isle. Il fit porter, avec un vent Nord-Ouest, vers l'Isle Célebes. Les remarques de Dampier, sur cette Isle, ont enrichi la description (7). Il parle d'une file de grandes & de petites Isles, & de plusieurs Bas-fonds, qui n'étoient pas marqués sur ses Cartes, vers un degré vingt minutes du Sud, à cinq ou six lieues de Célebes : Reed fit mouiller

Omission dans les Cartes Marines.

(6) Page 494.
(7) Voyez, ci-dessus, Tome XXXIX. de ce Recueil.

DAMPIER. 1687.

dans une Baye ſablonneuſe, à un degré cinquante minutes, ſans autre vûe que d'envoyer, chaque jour, ſes Canots à la pêche des Tortues, qu'on y trouve en fort grand nombre. Mais Dampier obſerve qu'elles y ſont fort ſauvages, comme dans toutes les autres Iſles des Indes Orientales. Il croit en pouvoir donner pour raiſon, que les Inſulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales, elles ne ſont pas moins farouches, dit-il, dans les lieux où elles ſont ſouvent inquiétées. Cependant il ajoûte qu'elles le ſont beaucoup auſſi ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, quoique les Habitans du Pays les inquiétent peu. Entre pluſieurs coquillages, que les Avanturiers prenoient dans la baſſe marée, il parle, avec admiration, d'une eſpece de Petoncles ſi monſtrueux, qu'un ſeul auroit ſuffi pour raſſaſier ſept ou huit hommes (8). Il remarque, avec le même ſoin, qu'un homme de l'Equipage, qui étoit attaqué depuis long-temps d'un mal de jambes, trouva une Vigne, ſoutenue par des arbres voiſins, & dont les feuilles étoient fort vertes. Ces feuilles, dont il fit un onguent, en les

Monſtrueux Petoncle.

(8) Page 504.

faisant bouillir hachées avec de la graisse de Porc, le guérirent promptement. Il en avoit appris la vertu dans l'Isthme de Darien; & jusqu'alors il en avoit cherché dans tous les lieux où il étoit descendu, sans en avoir pû trouver. Tous les autres Avanturiers en firent une grosse provision; & ceux, qui étoient incommodés de vieux ulceres, en reçurent beaucoup de soulagement.

A trois degrés de latitude du Sud, & dix lieues de l'Isle de Célebes, on rencontra d'autres Bas-fonds, qui doivent causer de l'embarras aux Navigateurs; & vers le soir, on eut un nouveau sujet d'épouvante, dans plusieurs trombes d'eau, qui se firent voir successivement. Dampier en donne une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur; sans excepter les Jésuites, d'après lesquels on en a donné la description, dans leur Voyage de Siam (9). Mais quelque effroi qu'elles

Trombe d'eau décrite par Dampier.

(9) Il n'en avoit jamais vû que dans les Mers Occidentales. La Trombe qu'il nomme Cataracte, est, dit-il une partie d'un nuage, qui pend environ d'une verge en bas, & qui paroît venir de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais; & quelquefois elle paroît au milieu, comme une espece d'arc, ou plutôt dans la forme du bras lorsqu'on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû qui pendît perpendiculairement. Le bout d'en bas ne paroît pas plus gros que le bras; mais elle est plus grosse du côté du nuage. Quand la surface de l'eau commence à travailler, on voit écumer l'eau dans une circon-

DAMPIER. 1687.

puissent causer, il les croit peu dangereuses. » Quoiqu'il en ait vû souvent, » dit-il, & qu'il en ait été même enve» loppé, la peur a toujours été plus » grande que le mal.

Le 5 de Décembre, on arriva, d'un fort beau temps, au Nord-Ouest de l'Isle de Button. Les Tortues y sont en si grand nombre, qu'on ne put résister à la passion que les gens de Mer ont pour ce

férence d'environ cent pas, & se mouvoir doucement en rond, jusqu'à ce que ce mouvement augmente. Ensuite, elle s'éleve à la hauteur d'environ cent pas de circuit, & forme une espece de colomne : mais elle diminue peu à peu, en montant, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la petite partie de la Trombe, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est aparemment le Canal par lequel l'eau, qui s'éleve, est transportée dans le nuage. C'est de quoi Dampier ne croit pas qu'on puisse douter, si l'on considére que le nuage en devient plus gros & plus noir. On distingue aussi tôt son mouvement, quoiqu'auparavant on n'en apperçut aucun. La Trombe le suit, & tire l'eau chemin faisant. C'est ce mouvement, qui fait le vent. Il dure l'espace de demie heure, plus ou moins, jusqu'à ce que le nuage soit rempli. Alors, le nuage creve ; & toute l'eau, qui étoit en bas, ou dans la partie panchante du nuage, retombe dans la Mer, fait beaucoup de bruit par sa chute, & met les flots en mouvement. Il est fort effrayant de se trouver sous la trombe lorsqu'elle vient à crever. Aussi tache-t-on de s'éloigner autant qu'il est possible. Mais, faute de vent, on n'a pas toujours le pouvoir. Ordinairement, il y a calme, pendant que la Trombe travaille, si ce n'est précisément à l'endroit où elle se forme. Aussi, lorsqu'on la voit venir & qu'on a de l'embarras à l'éviter, on s'efforce de la rompre à coups de canon : mais jamais, ajoûte Dampier, je n'ai entendu dire qu'on y ait réussi. *Pages 506 & 507.*

rafraîchiſſement. Mais elles ſont ſi farouches, qu'on fut obligé d'attendre la nuit pour les darder, ſuivant la méthode des Indes Occidentales. Chaque fois qu'elles viennent reſpirer ſur l'eau, ce qu'elles font une fois en huit ou dix minutes, elles ſoufflent aſſez fort pour ſe faire entendre à trente ou quarante verges de diſtance. Les Pêcheurs ſont conduits par cette marque, & s'en approchent plus facilement que pendant le jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend. La Manate, au contraire, entend mieux qu'elle ne voit.

DAMPIER. 1687.

Deux lieues plus loin, au Sud, les Avanturiers trouverent un bon Havre, à quatre dégrés cinquante-quatre minutes de latitude Méridionale. L'Iſle de Button eſt longue d'environ vingt-cinq lieues, du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, ſur dix de largeur. Les Terres en ſont élevées, mais aſſez unies, & remplies de Bois. A la diſtance d'une lieue du mouillage, on découvre une grande Ville, qui ſe nomme *Callaſuſung*, bâtie ſur le ſommet d'une petite Montagne, & ceinte de bonnes murailles de pierre. Les Habitans, qui reſſemblent beaucoup aux Mindanayens par la taille, le teint & l'habit, offrirent toutes ſortes de ſecours au Vaiſſeau. Mais Reed

Iſle de Button & Ville de Callaſuſung.

Dampier. 1687.

s'apperçut bientôt que le Havre n'étoit pas sûr, ni la saison commode ; & lorsqu'on voulut appareiller, l'ancre se trouva si fortement accrochée au roc, qu'il fallut l'abandonner, après avoir coupé le cable. Le vent étoit Nord-Est. On fit route au Sud-Est, vers quatre ou cinq petites Isles, qui sont à cinq degrés quarante minutes de latitude du Sud, & à cinq ou six lieues du Havre de Gallasusung. La marée y est forte, & sa direction au Sud. Le côté Sud-Ouest, à une lieue de ces Isles, est semé de sables qui ne sont pas marqués dans les Cartes. Il n'y en a pas moins du côté de l'Est ; mais on y trouve des passages entre les Canaux. Les Avanturiers firent voile vers Timor, & passerent, le 20, près de l'Isle d'Omba, qui a treize ou quatorze lieues de long sur cinq ou six de large, à huit degrés vingt minutes, & à cinq ou six lieues du Nord-Est de Timor. Le 23, ils côtoyerent de fort près l'Isle de Pentare, à sept ou huit lieues de l'Ouest d'Omba. La marée, qui est extrêmement rapide, au Sud du Canal, près des deux autres petites Isles par lesquelles ils voulurent passer, les auroient fait briser infailliblement contre terre, s'ils ne s'en étoient éloignés à force de rames. Le 26, ils découvri-

Isles voisines & leurs écueils.

rent, au Sud-Eſt Quart-d'Eſt, la Pointe Nord-Oueſt de l'Iſle de Timor.

DAMPIER. 1687.

Iſle Timor.

Ils ſçavoient que les Portugais & les Hollandois avoient des Etabliſſemens dans cette grande Iſle; mais étant mal informés de ſes productions, ils ne jugerent point à propos, pour des eſpérances incertaines, de s'expoſer à la rencontre de leurs Vaiſſeaux, qu'ils redoutoient au contraire, & qu'ils s'étoient propoſé d'éviter. Reed fit porter le Cap au Sud, dans la vûe de toucher à la nouvelle Hollande, qui fait partie des Terres Auſtrales. Le vent, qui étoit changé, ne lui permettoit plus de ſuivre autrement la route dont il avoit formé le plan; ou du moins, il auroit fallu retourner ſur ſes traces, & la ſaiſon n'étoit pas favorable pour s'engager entre les Iſles au Sud de la ligne.

Les Avanturiers font route à la Nouvelle Hollande.

Le 31, à treize degrés vingt minutes de latitude, le Cap toujours au Sud, ils le tournerent bruſquement au Nord, dans la crainte d'un banc, qu'ils trouverent marqué ſur leurs Cartes, vers treize degrés cinquante minutes, au Sud-Quart-d'Oueſt de la partie Orientale de Timor. En effet, le lendemain à la pointe du jour, ils l'apperçurent devant eux. C'eſt une petite barre de ſable, qui ſe fait voir ſur la ſurface de l'eau, envi-

DAMPIER. 1687.

ronnée de Rochers qui s'élevent de huit ou dix pieds. Sa forme est triangulaire, & chaque côté n'a pas moins d'une lieue & demie. Si le jour n'étoit pas venu les éclairer, ils alloient donner droit au milieu, mais ils l'éviterent heureusement, en portant au Nord, jusqu'à la Pointe Orientale des Rochers; & de-là ils reprirent, à toutes voiles, leur route au Sud. Les Cartes ne mettent ce Banc, qu'à seize ou vingt lieues de la Nouvelle Hollande mais Dampier étoit certain d'avoir fait soixante lieues droit au Sud, avant que d'être à cette hauteur, & n'étoit pas moins persuadé que dans ce voisinage il n'y a point d'endroit, de la Nouvelle Hollande, qui soit aussi Septentrional de quarante lieues qu'on le trouve sur les Cartes. Si la Nouvelle Hollande étoit bien placée dans les Cartes, il faudroit nécessairement, dit-il, que son Vaisseau eût été emporté à l'Ouest de quarante lieues hors de sa route : mais il n'y avoit aucune apparence qu'il pût l'avoir été avec cette violence, d'autant plus que le vent n'avoit pas cessé d'être Ouest. A la vérité, lorsque la Mousson change, les Courans ne changent pas aussi-tôt; ils continuent l'espace d'un mois dans leur ancienne direction. Mais il y avoit déja deux mois que

Banc dangereux.

Observations de Dampier sur la situation de la Nouvelle Hollande.

la Mousson avoit changé. En un mot, Dampier croit plus volontiers que les Géographes ont mal placé la Nouvelle Hollande, qu'il ne peut s'imaginer que les Courans l'ayent trompé. Ajoûtez, dit-il, qu'ils auroient dû le tromper avant qu'il fût à ce Banc, plutôt qu'après l'avoir doublé. Sa conjecture lui paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il trouva, sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient constamment le même cours ; le flux au Nord-Quart-d'Est, & le flux au Sud-Quart-d'Ouest (10).

DAMPIER. 1687.

Les Avanturiers y arrivent.

Les Avanturiers arriverent, le 4 de Janvier, aux Terres de la Nouvelle Hollande, à seize degrés cinquante minutes, sans avoir cessé de faire route au Sud, depuis le Banc qu'ils avoient doublé le 31 de Décembre. Ils n'y trouverent point de bon mouillage, parce que cette Côte est exposée au Nord-Ouest : mais côtoyant la partie Orientale, pendant l'espace de dix ou douze lieues, ils découvrirent une assez longue Baye, coupée de quantité d'Isles ; & le 5, ils y mouillerent, à deux milles de la Côte, sur un bon sable & vingt-neuf brasses d'eau. Sans sçavoir en-

(10) Pages 518 & 519.

DAMPIER. 1687.

core (11), obſerve Dampier, ſi la Nouvelle Hollande eſt une Iſle, je ſuis certain qu'elle ne touche ni à l'Aſie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Cette partie eſt baſſe & unie, à l'exception des Pointes, qui ſont pierreuſes.

Etat du Pays.

Le terroir du Pays eſt ſec, sablonneux; & ſans autre eau que celle des puits. Il produit diverſes ſortes d'arbres; mais les Bois n'y ſont pas en grand nombre, & les arbres y ont peu de groſſeur. La plûpart paroiſſent des arbres à Dragon. L'écorce en eſt blanchâtre, & les feuilles noires. On voit diſtiller leur gomme, des nœuds & des crevaſſes du tronc. Dampier confronta cette gomme avec du ſang de Dragon qu'il avoit à bord, & lui trouva la même couleur & le même goût. Tous les autres arbres ſont inconnus aux Européens; & l'on n'en voit pas un ſeule qui porte le moindre fruit.

On n'apperçut, non plus, aucune ſorte d'Animaux, ni même d'autres traces que celles d'une Bête à quatre pieds, qu'on prit pour un Chien. Quelques petits Oiſeaux terreſtres, qui ſe firent voir ſur les arbres, n'étoient pas plus gros que

(11) *Voyez*, ci deſſus, la Relation du même Pays que l'Ordre du Plan a fait mettre avant celle-ci, contre l'ordre du temps.

nos Merles. Les Oiseaux marins y sont encore plus rares. La mer est peu poissonneuse, à moins qu'on ne mette au rang des poissons, les Vaches marines & les Tortues, qui sont en fort grand nombre dans la Baye, mais extraordinairement sauvages, quoiqu'ils ne doivent pas être fort inquiétés par les Habitans, qui n'ont ni Bateaux ni fer.

Figure & misere des Habitans.

Ces Indiens sont les plus misérables de tous les hommes. Les Caffres & les Hottentots sont riches en comparaison, puisqu'ils ont des maisons & des habits de peau, des Brebis, de la Volaille, des Fruits & des œufs d'Autruche. Si l'on excepte la figure humaine, les Peuples de cette partie de la Nouvelle Hollande ne different pas des Brutes. Ils sont grands, droits, & menus. Ils ont les membres longs & déliés, la tête grosse, le front rond, & les sourcils gros. Leurs paupieres sont toujours à demi fermées, pour se défendre des Mouches, qui leur fatiguent sans cesse les yeux, les narines & la bouche. Aussi n'ouvrent-ils jamais les yeux comme les autres hommes, par l'habitude qu'ils ont de les tenir fermés dès l'enfance. Ils ont le nez gros, les lévres épaisses & la bouche fort grande. Dampier ignore s'ils s'arrachent deux dents de la mâchoire supé-

DAMPIER. 1687.

rieure ; mais elles manquent, par devant, aux femmes comme aux hommes. Ils n'ont pas de barbe, & tous les traits de leur visage sont fort difformes. Leurs cheveux sont noirs, courts & crêpus comme ceux des Négres. Enfin, par le visage & le reste du Corps, qu'ils ont aussi fort noirs, ils ressemblent moins au commun des Indiens, qu'aux Négres de la Guinée.

Caractere insociable des Habitans.

Après avoir mouillé, Reed envoya un Canot au rivage, pour lier commerce avec quelques-uns de ces Barbares, qui se présenterent sur la Côte. Mais la vûe du Canot les fit fuir. On employa trois jours à chercher leurs habitations ; & n'en decouvrant aucune, ni la moindre apparence d'eau & de vivres, on prit le parti de passer aux Isles voisines. Les Insulaires furent d'abord aussi farouches. Cependant on en prit plusieurs, qui se familiariserent assez, pour recevoir quelques alimens qu'on leur offrit, & leur exemple diminua la frayeur des autres. Ils n'ont, pour maisons, que des branches d'arbres entrelassées. Leur unique nourriture est le poisson qu'ils prennent dans de petits réservoirs de pierre, où la marée enlaisse toujours, les Moules, les Limaçons & les Petoncles, qu'ils cherchent autour des Rochers. La

Dampier. 1687.

Terre ne produit rien qui puisse servit à leur subsistance. Reed, ayant fait creuser des puits espera de tirer d'eux quelque service, pour le transport de l'eau : mais n'étant pas accoutumés à porter des fardeaux, ils succomboient sous le moindre poids; & rebutés des premiers efforts, ils refuserent de continuer ce travail.

Isles à l'Occident de Sumatra.

Un Pays si stérile & des Habitans si peu sociables déterminerent bientôt les Avanturiers à lever l'ancre. Ils firent voile au Nord, le 12 de Mars, dans le dessein de se rendre à l'Isle des Cocos, où ces fruits leur promettoient du moins d'agréables rafraîchissemens. Mais, à douze degrés douze minutes de latitude Septentrionale, qui étoit celle de cette Isle, suivant leurs Cartes, un vent Sud-Ouest, dont ils ne purent surmonter la violence, leur fit abandonner cette route, pour tourner vers les Isles qui sont à l'Occident de Sumatra. Dampier se félicita d'un changement, qui lui faisoit esperer quelque occasion de s'échapper. Ils rencontrerent, à dix degrés trente minutes du Nord, & suivant le compte de Dampier, à douze degrés six minutes de longitude Ouest de la Nouvelle Hollande, une petite Isle, qui n'étoit pas marquée dans leurs Cartes, bien pour-

DAMPIER. 1687.

vûe d'eau & de bois, mais où les difficultés du fond ne leur permirent pas de mouiller leurs Canots, qui ne laisserent pas d'y aborder, revinrent avec quantité d'Oiseaux, tels que des Boubies & des Guerriers. Ils apporterent aussi une sorte d'Ecrevisses terrestres, qui se tiennent dans les sables arides, où elles se terrent comme les Lapins. Le Chevalier Drake fait la descr ption d'un Animal de cette nature qu'il trouva dans d'autres Isles. C'est une nourriture fort saine & d'excellent goût. Avec la même qualité, ceux dont les Avanturiers firent ici l'essai étoient de la grosseur de la jambe. Leurs coquilles sont d'un brun obscur, qui devient rouge lorsqu'elles ont bouili (12).

Grandes Ecrevisses terrestres.

Isles abondantes en Cô-

La suite de cette Navigation n'eut rien de remarquable jusqu'au 7 d'Avril, qu'on eut de loin, au Nord, la vûe de l'Isle de Sumatra. Le 13, on mouilla sous une petite Isle, nommée l'Isle *Triste*, à quatre degrés de latitude Méridionale, & quatorze ou quinze lieues de l'Occident de Sumatra. Les noix de Cocos y sont en abondance, comme dans plusieurs autres Isles qui la suivent, & qui paroissent à peu près de la même

(12) Page 550.

grandeur.

grandeur. Le 19, on doubla la Pointe Sud-Oueſt de l'iſle de Naſſau, aſſez grande Iſle, mais déſerte, à trois degrés vingt minutes de latitude Méridionale. Reed s'étant ſaiſi, à cette hauteur, d'une Barque d'Achem, chargée d'huile, & montée de quatre hommes, fit couler la Barque à fond, & retint les quatre Achemois. Sa vûe, dans cette rigueur étoit d'ôter à ſes propres gens, non-ſeulement l'occaſion, mais le deſir même de le quitter; parce qu'en maltraitant les Indiens: il ſe figuroit que perſonne du Bord n'auroit la hardieſſe de ſe jetter parmi eux. Il s'étoit ouvert, enfin, ſur le projet qu'il avoit conçu d'aller croiſer dans la Mer rouge, & tous les Avanturiers n'avoient pas reçu cette déclaration avec les mêmes applaudiſſemens. Dampier le preſſoit ſi vivement d'aborder au premier Comptoir de ſa Nation, que ſes inſtances ayant commencé à le rendre odieux, il avoit été menacé pluſieurs fois d'être abandonné dans quelque lieu déſert. Mais, ceux qui s'étoient ligués pour le Voyage de la Mer rouge, propoſerent de ſe rendre aux Iſles de Nicobar, comme un lieu commode, pour calfater le Vaiſſeau, qui avoit beſoin de cette réparation; & propre auſſi, par ſon éloignement des

DAMPIER. 1688.

Dampier ſoupire après la liberté.

Dampier. 1688.

Comptoirs Européens ; à retenir les Mécontens sous le joug. On mit à la voile aussi-tôt vers ces Isles. La plus Méridionale, qui porte proprement le nom de Nicobar, est à quarante lieues du Nord-Ouest de l'Isle de Sumatra : mais les Marins ne nomment point autrement un grand nombre d'autres Isles voisines, qui sont au Sud de celles d'Andeman (13).

Isles Nicobar.

On arriva le 5 de Mai, à la vûe de l'Isle, qui se nomme proprement Nicobar ; & l'ancre fut jettée au Nord-Ouest, dans une petite Baye, à huit brasses d'eau. Cette Isle est à sept degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur est d'environ douze lieues, sur trois ou quatre de large. Le côté Méridional est élevé par lui-même, & par des Rochers escarpés, qui le bordent ; mais le reste de l'Isle est bas & uni. Dans cet espace, qui est arrosé de plusieurs ruisseaux d'eau vive, elle produit quantité d'excellens arbres, qui semblent ne former qu'un seul Bois. Mais, rien ne la rend si belle que les Cocotiers, qui croissent autour des Bayes. Comme elles sont en grand nombre, & qu'elles ne sont séparées les

(13) Page 534.

unes des autres que par de petites Pointes pierreuſes, la vûe de toutes ces Côtes forme un ſpectacle charmant. Derriere les Cocotiers, c'eſt-à-dire, plus loin de la Mer, on trouve par-tout un arbre, que Dampier n'a jamais vû que dans cet endroit de l'Inde, & dont il vante beaucoup les propriétés. Les Inſulaires le nomment Malory. Il eſt de la groſſeur & de la hauteur de nos Pommiers. L'écorce en eſt noirâtre, & la feuille aſſez large. Son fruit, que Dampier compare, pour la groſſeur, aux pains d'un ſou, à la figure d'une poire, la peau dure & polie, d'un verd clair, & la poulpe fort ſemblable à celle de la pomme, excepté qu'elle eſt remplie de filamens, de l'épaiſſeur du gros fil à coudre. On le fait cuire à l'eau, dans de grands vaiſſeaux de terre, qui contiennent vingt-cinq ou trente pintes, avec beaucoup d'attention à tenir le vaiſſeau couvert, de peur que la fumée ne s'exhale. Lorſque le fruit eſt mou, on le pele; on ſépare la chair des filamens, avec un couteau de bois, & de ce qui reſte, on fait des maſſes, ou des pains, de la groſſeur d'un fromage de Hollande, qui ſe gardent ſix ou ſept jours, & qui font la principale nourriture des Inſulaires. Elle eſt ſi ſaine & de ſi bon goût, qu'elle

DAMPIER. 1688.

Fruit, nommé Malory, qui leur eſt particulier.

Sa deſcription & ſon uſage.

DAMPIER. 1688.

leur fait négliger les Yams, les Patates, les Plantains, & le Riz même, dont ils cultivent fort peu. Ils nourrissent, par la même raison, peu de Bestiaux & de Volaille. Le plus grand usage, qu'ils font des Cocotiers, est pour en tirer une liqueur, qu'ils nomment Toddy, qu'ils aiment avec passion (14).

Portrait des Habitans.

Les Habitans naturels de l'Isle, sont d'une taille haute & bien proportionnée. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez médiocre, la bouche agréable; en un mot, la même proportion dans toutes les parties du visage, que dans celles du corps. C'est leur attribuer une parfaite beauté, qui ne doit pas même être altérée par la couleur de cuivre, qu'on donne pour celle de leur teint. L'usage des femmes est de s'arracher les sourcils. Elles portent pour tout habillement, une espece de jupon, qui s'attache aux reins, & qui descend jusqu'aux genoux. Les hommes sont nuds, à la réserve d'une longue & étroite piece de toile, qui leur ceint le milieu du corps, & dont le bout, descendant entre les cuisses, se releve par derriere, jusqu'à la ceinture. Leur langage est différent de toutes les Langues, que

Leur langage.

(14) Pages 536 & 538.

Dampier. 1688.

Dampier avoit entendues ; mais ils y mêlent quelques mots Portugais & Malayens, qui leur viennent, apparemment, des Vaisseaux qui touchent à leur Isle. Ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni rien qui puisse leur faire attribuer aucune forme de Religion. Cependant, un Prêtre, que Dampier vit, dans la suite au Tonquin, l'assura qu'ils avoient du penchant pour le Christianisme ; & l'on a vû, dans une autre partie de cet Ouvrage, que les Jésuites ont entrepris de leur porter les lumieres de l'Evangile.

Leur demeure.

Ils font leurs demeures dans les Bayes, à peu de distance du rivage. Chaque Baye a quatre ou cinq cens Maisons, bâties sur des piliers, petites, basses & quarrées. Leur hauteur est d'environ huit pieds jusqu'au toît, qui s'éleve de huit autres pieds, en forme de dôme, par des soliveaux courbés en demi-croissant, & couverts de feuilles de Palmier. Ils ne cultivent que les Cocotiers & les Melons, qui croissent près de la Mer. La terre n'est pas défrichée plus loin ; & Dampier observa qu'après avoir passé les arbres fruitiers, on ne trouve pas même de chemins qui conduisent dans les Bois. Il y a beaucoup d'apparence,

DAMPIER. 1688.

dit-il, que toutes les Isles voisines ont les mêmes usages (15).

Comment Dampier se procure la liberté.

Mais il étoit occupé d'un soin trop important, pour se livrer à d'autres observations; & c'est ici qu'il faut donner la peinture de son embarras dans ses propres termes. » Je crus alors qu'il étoit » temps de me retirer, & d'obtenir, » s'il étoit possible, la permission de demeurer dans cette Isle; car il n'y avoit » aucune apparence de pouvoir se dérobber; & rien ne m'empêchoit d'espérer cette permission, dans un lieu » où mon séjour n'entraînoit aucun » danger pour la Troupe, quand mon » dessein même auroit été de lui nuire. » Outre que la conjoncture étoit favorable, j'avois une raison particuliere de vouloir demeurer: c'étoit » l'espérance de m'avancer considérablement par le commerce de l'Ambre » gris, & de faire une grande fortune » avec les Insulaires. Je pourrois, en peu » de temps, apprendre leur langage. » En m'accoûtumant à ramer avec eux » sur leurs Canots, & surtout en me » conformant à leur maniere de vivre, » j'aurois vû comment ils tiroient leur » Ambre gris, combien ils en tiroient,

(15) Pages 539 & précédentes.

» & dans quel temps de l'année ils en
» trouvent le plus. Je jugeois qu'ensuite
» il me seroit aisé de me retirer, & de
» m'embarquer sur le premier Vaisseau
» Européen, qui toucheroit à l'Isle, ou
» de m'attacher quelque jeune Indien,
» qui me transporteroit dans la Rade
» d'Achem, sur son Canot. J'aurois pû
» m'y pourvoir des marchandises les
» plus recherchées de mes Insulaires;
» & je m'en serois servi à mon retour,
» pour acheter leur Ambre gris.

» Jusqu'alors, j'avois affecté de ne
» pas descendre à terre: mais lorsque
» je vis le Vaisseau prêt à lever l'ancre,
» je priai le Capitaine de me faire
» mettre au rivage. Lui, qui se trouvoit
» importuné de mes plaintes, & qui
» croyoit que je ne pouvois pas le quit-
» ter dans un lieu moins fréquenté, se
» rendit volontiers à ma priere: ce qu'il
» n'auroit pas fait sans doute, s'il eût cru
» que je dusse partir bien-tôt de l'Isle,
» parce qu'il n'auroit pas voulu me don-
» ner occasion de faire son histoire aux
» Anglois & aux Hollandois. Je me hâtai
» de prendre mon coffre & mon lit,
» dans la crainte qu'il ne changeât de
» résolution, & je cherchai aussi-tôt
» quelqu'un, pour me mettre à terre.
» Le Canot, sur lequel je me mis, me

DAMPIER. 1688.

» débarqua dans une petite Baye ſablonneuſe, qui étoit bordée de quelques » Maiſons. Un Indien vint à moi ; & » ne pouvant s'imaginer le deſſein qui » m'amenoit, il m'offrit ſon Bateau » pour retourner à bord. Je le refuſai. » Alors, il me fit ſigne d'entrer dans ſa » Maiſon. J'y portai mon coffre & mes » habits. A peine y étois-je depuis une » heure, que le Lieutenant du Vaiſſeau, » accompagné de trois ou quatre hom- » mes armés, vint me déclarer qu'il » falloit partir avec eux. Il n'étoit pas » beſoin d'envoyer un ſi gros cortege. » Je répondis que j'étois prêt à les ſuivre. » Il m'auroit été facile de me cacher » dans les Bois : mais, ils auroient tué » ou maltraité quelques Inſulaires, pour » animer les autres contre moi. J'entrai, » donc avec eux dans leur Canot. Mais, » en arrivant à bord je trouvai tout en » mouvement. Le Chirurgien, nommé » *Coppinger*, & deux autres, encoura- » gés par mon exemple, demandoient » qu'il leur fût permis de m'accompa- » gner. Ces trois hommes avoient tou- » jours eu le même deſſein que moi. » Les deux derniers, qui ſe nommoient » *Hall* & *Ambroſe*, n'y trouvoient pas » beaucoup d'oppoſition : mais Reed & » toute la Troupe ne vouloient pas per-

» dre le Chirurgien. Il ſauta dans le Canot, armé d'un fuſil, en jurant qu'il » feroit feu ſur celui qui entreprendroit » de l'arrêter. Le Quartier-Maître ſauta » bruſquement après lui ; & l'ayant » déſarmé, avec le ſecours de deux ou » trois autres, ils le firent rentrer dans » le Vaiſſeau.

Il devient libre avec ſept autres hommes du Vaiſſeau.

» Nous fûmes plus heureux, Hall, » Ambroſe & moi. On nous rendit la » liberté d'aller à terre. Un de nos Rameurs dérobba, par pitié, une hache » qu'il nous donna, comme un excellent » outil parmi les Indiens ». Nous deſcendîmes au rivage. Je menai mes deux Compagnons à la maiſon de l'Inſulaire qui m'avoit déja reçu. A peine y étions-nous arrivés, qu'un Canot amena les quatre Achemois que nous avions faits Priſonniers, & le Métif Portugais que nous avions amené de Pulo Condor. Reed les croyoit déſormais inutiles à ſes deſſeins, parce qu'il alloit quitter des Mers où le Portugais lui ſervoit d'Interprête ; & parce qu'il ne craignoit plus qu'à quarante lieues de Sumatra les Achemois pûſſent entreprendre de nous tranſporter dans leur Pays. En effet, cette entrepriſe étoit hardie, & ce ne fut pas notre premier objet. Nous conſidérâmes d'abord, que nous étions

DAMPIER. 1688.

assez forts pour nous défendre, s'il prenoit envie aux Insulaires de nous attaquer. Mais quand je me serois trouvé seul, je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je été plus tranquille, parce que j'aurois été plus sûr de ne choquer personne. » Je suis persuadé » qu'il n'y a point de Nation assez bar- » bare, pour tuer un Etranger que le » hasard fait tomber entre ses mains, » s'il ne s'attire ce malheur par quelque » violence : & dans cette supposition » même, si l'on pouvoit se garantir de » la premiere fureur des Sauvages & les » faire entrer en négociation, il seroit » facile de les ramener à la paix ; sur- » tout en leur montrant quelque baga- » telle qu'ils n'auroient jamais vûe, & » que tout Européen, qui a vû le mon- » de, peut inventer sur le champ pour » les amuser ; comme de tirer du feu » d'un caillou avec un morceau d'acier. » Dans tous mes Voyages je n'ai pas » vû d'Antropophages, ou de Mangeurs » d'hommes. Je n'ai point entendu dire, » qu'il y eût au Monde une Nation qui » n'eût pas quelque chose à manger, » soit poissons ou animaux terrestres, » soit au moins des fruits, des grains, » des racines, ou d'autres legumes, » qui croissent naturellement ou par la

Observations sur la férocité des Sauvages.

» culture. Les Habitans même de la » Nouvelle Hollande, avec toute leur » pauvreté, ne laiſſent pas d'avoir du » Poiſſon, & ne tueroient pas un hom- » me pour le manger. Je ne ſçai quels » barbares uſages peuvent avoir autre- » fois regné dans quelques Parties du » Monde, ni s'il eſt vrai que certains » Peuples ayent dévoré leurs Ennemis, » ou les ayent ſacrifiés à leurs Dieux : » mais je ſçais, par mon expérience, » que ceux, dont on nous a donné cette » idée, commercent aujourd'hui fort » honnêtement avec les Européens ; & » leurs Priſonniers nous apprennent, » que s'ils ont quelque barbarie dans » les guerres qu'ils croyent juſtes, elle » ne va point juſqu'à leur faire maltraiter » un homme, qui tombe ſeul entre leurs » mains (16).

DAMPIER. 1688.

Danger que Dampier court de la part des Inſulaires.

Dampier ne s'en crut pas moins heureux de n'être pas ſeul ; mais ce fut particuliérement après avoir conſidéré qu'il étoit capable, avec ſes Compagnons, de faire la manœuvre, & de paſſer dans l'Iſle de Sumatra. Auſſi prirent-ils la réſolution d'acheter un Canot ; & le lendemain, 6 de Mai, ils virent, ſans regret, le Vaiſſeau qui mettoit à la voile.

(16) Pages 411 & précédentes.

DAMPIER. 1688.

Leur Hôte avoit paru ſurpris de les voir en ſi grand nombre ; cependant il ne fit pas difficulté de les traiter avec du Toddy, & de leur vendre un Canot pour une hache. Les Habitans des autres maiſons leur marquant moins de confiance, ils ſe déterminerent à mettre leurs coffres & leurs habits dans le Canot, pour aller attendre, au Midi de l'Iſle, le changement de la Mouſſon, qui ne pouvoit être éloigné. La diſpoſition des Côtes les obligeoit de prendre le large : mais à peine eurent-ils quitté la Terre, qu'un coup de vent renverſa le Canot. Ils ſe ſauverent à la nage, entraînant après eux leur petit Bâtiment, leurs coffres & leurs habits. Dampier s'applaudit beaucoup d'avoir pû garantir de l'eau ſon Journal, & quelques Cartes qu'il avoit dreſſées lui-même. Tout le reſte fut mouillé ; mais le ſoin qu'on eut d'ouvrir auſſi-tôt les coffres, & de faire ſecher tout au Soleil, rendit le dommage fort léger. On n'en eut pas moins d'ardeur à prendre une ſeconde fois le large. Quelques Inſulaires, qui avoient eu le temps de s'aſſembler ſur leurs Canots, ſembloient menacer les huit Etrangers, ou leur vouloir diſputer l'accès du rivage. Un des trois Anglois tira ſur eux un coup de fuſil,

Son Canot eſt renverſé. Il ſauve ſon Journal & ſes Cartes.

DAMPIER. 1688.

pour les effrayer. Ils ne laisserent pas de suivre, jusqu'à la Baye où le Canot aborda : mais, n'osant s'approcher des armes à feu, ils se contentoient de branler souvent leurs lances. Hall, se flattant de pouvoir les appaiser, sauta seul à terre tandis que ses Compagnons se tenoient prêts à faire feu, ils eussent marqué de la disposition à l'insulter ; & mettant l'épée à la main, il marcha vers eux d'un air tranquille. Ils l'attendirent, sans faire le moindre mouvement. Mais lorsqu'après les avoir salués, il leur eut touché la main, avec divers signes d'amitié, leur joie parut extrême ; & la paix fut conclue d'autant plus sincérement, que leur rendant la liberté de pêcher sans crainte, elle ne leur étoit pas moins agréable qu'à ceux dont ils avoient redouté la violence. Ils apporterent, au Canot, du Melory & d'autres rafraîchissemens. Dampier ajoûte, » qu'il auroit pû composer, à vil prix, » pour quelques petits Porcs, mais qu'il » ne voulut pas scandaliser ses amis » Achemois, qui étoient Mahomé- » tans *(17)*.

Résolution d'un Anglois.

Les jours suivans furent employés, à faire une bonne provision de Melory & d'eau fraîche. Douze coquilles

Entreprise extraordinaire de Dampier & de ses Compagnons.

(17) Page 548.

DAMPIER. 1688.

de Cocos & trois Bambous servirent de tonneaux. Le dessein des Anglois étoit de se rendre au Port d'Achem, malgré tous les dangers d'une si téméraire entreprise. Quoique le vent fût encore Est, les nuages sembloient commencer à pancher vers l'Orient, & c'étoit un signe infaillible que la Mousson Occidentale approchoit. Enfin, le 15 de Mai, vers quatre heures après midi, le mouvement sensible des nuées, de l'Occident à l'Orient, faisant juger que le vent étoit déja Ouest en Mer, les trois Anglois, dont l'autorité entraînoit les autres, résolurent de saisir l'occasion d'un temps clair & chaud, qui leur donnoit l'espérance de finir leur course avant que la nouvelle Mousson fût bien affermie; parce qu'ils n'ignoroient pas qu'à l'entrée de cette Mousson, les vents deviendroient fort orageux, après quelques jours de beau temps (18). Dampier perdroit trop, si je lui dérobbois l'honneur de ce récit.

Ils traversent quarante lieues de Mer dans un Canot.

Notre Canot, dit-il, étoit à peu près de la longueur des Bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts; plus profond à la vérité, mais moins large; & si mince, que lorsqu'il étoit vuide,

(18) Pages 552.

DAMPIER. 1688.

quatre hommes ſuffiſoient pour le lancer à l'eau, ou pour le hâler à terre. Nous avions un bon mât, & une voile de natte, avec de bons & fort aîlerons, très-bien attachés à chaque côté du Canot, & capables de le ſoutenir auſſi long-temps qu'ils y ſeroient fermes. Nous étions redevables de cette invention à nos Achemois. Hall & moi, nous connoiſſions mieux que les autres toute la grandeur du danger. Auſſi leur confiance alloit-elle ſi loin pour nous, qu'ils ſe rendoient ſans objection à tout ce qu'ils nous entendoient propoſer. Au fond, j'étois le mieux pourvû. Avant que de quitter le Vaiſſeau, j'avois conſulté exprès notre Carte des Indes : il n'y en avoit qu'une à bord, ſur laquelle j'avois copié, dans mon Livre de poche, la hauteur & la diſtance des Côtes de Malaca, de Sumatra, de Pégu & de Siam. J'avois emporté auſſi un compas de poche, pour me ſervir de guide dans toutes mes entrepriſes.

Secours qu'ils tirent de Dampier.

Nous fîmes route au Sud, perſuadés qu'en ſortant de l'Iſle, nous trouverions le vent qui nous convenoit ; car la Terre attire le vent, & ſouvent on en trouve en Mer un tout différent. Nous ramions tour-à-tour avec quatre rames. Hall & moi, nous étions auſſi tour-à-tour au

DAMPIER. 1688.

gouvernail, parce que nos Compagnons n'étoient pas capables de ce soin. Le premier soir & la nuit suivante, nous crûmes avoir fait douze lieues, au Sud-Sud-Est. Mais, le 16 au matin, nous revîmes, au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, l'Isle d'où nous étions partis. J'en conclus que nous avions fait, à l'Est, un point de plus que je ne me l'étois figuré; ce qui m'obligea de porter Sud-Quart-d'Est. A quatre heures après midi, nous eûmes un petit vent d'Ouest-Sud-Ouest, qui continua jusqu'à neuf heures, & pendant lequel nous fîmes route au Sud-Sud-Ouest, sans nous servir de nos rames. J'étois alors au gouvernail. Les Brisans ne me permirent pas de douter que nous n'eussions, près de nous, un impétueux Courant. La Mer faisoit tant de bruit, qu'on l'auroit entendu d'un demi-mille. A neuf heures, elle fut calme; mais le vent revint une heure après, & souffla vivement toute la nuit.

Ils se trouvent à la vûe de l'Isle d'où ils étoient partis.

Le 17, au matin, nous cherchâmes avidement l'Isle de Sumatra, dont nous nous jugions alors à moins de vingt lieues; & tout nous portoit à croire, en effet, que nous en avions fait vingt-quatre depuis notre départ. Cependant, après avoir fatigué long-temps nos

yeux, nous apperçûmes, avec chagrin, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, l'Iſle de Nicobar, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Il parut certain que nous avions eu, pendant toute la nuit, un Courant contre nous. Un vent frais nous conſola. Nous prîmes hauteur à midi. La latitude étoit de ſix degrés cinquante-cinq minutes du Nord. Hall en trouva ſept.

DAMPIER. 1688.

Le 18, les nuages, qui couvrirent le Soleil, au Méridien, empêcherent l'obſervation. Nous eûmes alors un fort mauvais préſage, dans un grand cercle, qui parut autour de cet Aſtre, & qui étoit cinq ou ſix fois plus grand que lui. Ce Phénomène annonce ordinairement de l'orage ou beaucoup de pluie; & s'il y a quelque brêche au cercle, c'eſt de-là que viennent preſque toujours les plus violentes tempêtes. J'avoue que la vûe du cercle me fit ſouhaiter ardemment la terre. Cependant j'excitai mon courage, pour en inſpirer à mes Compagnons; & je propoſai, ſi le vent devenoit trop fort, de ne pas nous obſtiner à le combattre, mais de ſuivre le cours du vent & de la Mer, dont l'effet le plus redoutable ſeroit de nous emporter cinquante ou ſoixante lieues hors de notre route, vers la Côte

Anneau du Soleil, ſigne de tempête.

DAMPIER. 1688.

de Queda, qui eſt un Royaume de Commerce. On roula, ſuivant mon avis, le pied de la voile autour d'un pieu qui y étoit attaché ; & la vergue fut miſe à trois pieds, du côté du Canot.

Précautions contre l'orage.

On ne portoit ainſi qu'une fort petite voile ; mais elle étoit encore trop grande pour le vent, qui la faiſoit beaucoup pancher, quoiqu'elle fût ſoutenue par les aîlerons. Les pieux des aîlerons, qui ſortoient des côtés, plioient juſqu'à faire craindre qu'ils ne fuſſent prêts à rompre ; accident, qui auroit rendu notre perte infaillible. D'ailleurs la Mer, qui groſſiſſoit à vûe d'œil, auroit rempli d'eau notre Canot. Cependant nous nous efforçâmes de tenir quelque temps contre le vent : mais le voyant ſans ceſſe augmenter, nous prîmes enfin le parti de nous abandonner au vent & à la Mer. Cette ſituation dura tout le reſte de l'après midi, & la moitié de la nuit ſuivante. La Mer devenoit plus haute & briſoit ſouvent, mais ſans nous cauſer aucun dommage. Comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague & la rompoit. Il y entroit, à la vérité, beaucoup d'eau, que nous jettions ſans relâche. Mes Compagnons reconnurent alors que je les avois exhortés ſagement

à changer de route. Autrement, les coups de Mer prenant le Canot de côté, chaque vague l'auroit rempli d'eau, & nous auroit exposés à couler à fond. Quoique les aîlerons fussent bien attachés, ils n'auroient pû soutenir une Mer de cette violence.

DAMPIER. 1688.

Terrible situation de Dampier.

Le soir du 18 fut effrayant. Le Ciel se couvrit de nuages, qui le rendirent extrêmement sombre. Le vent fut impétueux, & la Mer haute Elle bruioit déja autour de nous, & l'obscurité de l'air n'étoit adoucie que par l'écume des flots. La nuit, qui survint, couvrit tout des plus noires ténébres. Chaque moment pouvoit nous engloutir dans un abîme invisible. On doit juger de notre consternation. Je m'étois vû dans plusieurs périls ; mais le plus terrible n'approchoit point de celui que je représente. Je n'avois pas eu le temps, du moins, d'envisager les autres, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux ; mais ici je voyois la mort autour de moi, sans espérance de pouvoir l'éviter. Le courage, qui ne m'avoit jamais manqué, m'abandonna presqu'entiérement. Je fis des réflexions ameres sur ma vie passée. Je me rappellai, avec horreur, des actions que je désapprouvois déja, mais dont le

DAMPIER. 1688.

ſouvenir me faiſoit alors trembler. Si j'avois commencé depuis long-temps à me repentir de l'odieuſe carriere où je m'étois engagé, je formai alors des réſolutions, qui devoient encore être plus ſincéres, puiſqu'elles eurent le pouvoir de me calmer l'eſprit. En un mot, je retrouvai la force de prendre le gouvernail, pendant que les autres vuidoient l'eau dont nous étions inondés dans le Canot. Nous n'avions plus d'autres meſures à prendre, contre des maux, dont la main de Dieu ſeule étoit capable de nous délivrer *(19)*.

Suite d'une affreuſe nuit

A dix heures, le tonnerre, les éclairs & la pluie commencerent. La pluie fut reçue d'abord avec reconnoiſſance pour le Ciel, parce que la proviſion d'eau fraîche étoit épuiſée : mais elle excita bientôt des remercimens plus vifs, lorſqu'on eut obſervé qu'elle diminuoit la fureur du vent, & que les flots commençoient à s'abbaiſſer. Je regardai alors mon compas avec un morceau de méche allumée, qu'on avoit réſervée pour cet uſage, & dont il n'y avoit pas eu d'avantage à tirer pendant que nous avions été forcés de ſuivre le vent. Notre route étoit encore à l'Eſt. Mais les

(19) Pages 557 & précédentes.

obſtacles étant affoiblis, je trouvai le Canot aſſez fort pour remettre le Cap au Sud-Sud, dans l'eſpoir de regagner l'Iſle de Sumatra. A deux heures, un nouvel orage nous obligea de ſerrer la voile, & de nous livrer encore au vent. La pluie qui ne ceſſoit pas de tomber, nous avoit glacés. Il n'y a point d'eau douce, qui ne ſoit plus froide que celle de la Mer. Dans les climats les plus froids, la Mer eſt chaude ; & dans les plus chauds, la pluie eſt froide & mal ſaine (20). Nous paſſâmes le reſte de la nuit dans ce triſte état, ſans pouvoir juger même de quel côté nous étions pouſſés par les vents & les flots. Le jour parut enfin ; mais chargé de tant de nuages à l'horiſon, que le premier rayon de lumiere ſe fit voir à trente ou quarante degrés d'élévation : ſpectacle aſſez effrayant, pour ceux qui ont appris, par une longue expérience, que l'aube du jour haute amene les gros vents, & que la baſſe amene les petits (21).

Le Canot arrive à l'Iſle de Sumatra.

Nous continuâmes, juſqu'à huit heures du matin, de ſuivre le vent & la Mer qui nous portoient à l'Eſt. Alors, un de nos Achemois cria, de toute ſa force, Pulo-way. C'eſt le nom d'une

(20) Page 557. (21) *Ibidem.*

DAMPIER. 1688.

Isle, située au Sud-Ouest de Sumatra. Nous vîmes la terre, en effet, du même côté; mais après nous être efforcés de nous en approcher, avant la nuit, nous reconnûmes, vers le soir, que l'Achemois s'étoit trompé, & que ce qu'il avoit pris pour une Isle, étoit une haute Montagne de Sumatra, que les Anglois nomment la Montagne d'Or. Le vent ayant commencé à diminuer, nous reprîmes nos rames, que nous ne quittâmes plus de toute la nuit. Le lendemain, nous découvrîmes clairement la terre basse, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Vers la fin du jour, nous arrivâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui se nomme *Passange Jonca*, à trente-quatre lieues de l'Orient d'Achem, & à six de la Pointe de Diamant, terre basse qui s'avance en forme de Rhombe.

Dampier perd presque tous ses Compagnons.

Nos Achemois connoissoient parfaitement le Pays. Ils nous menerent à un petit Village de Pêcheurs, du même nom que la Riviere, & peu éloigné de l'embouchure. Les fatigues d'un si dangereux Voyage, les ardeurs du Soleil, que nous avions essuyées en partant de Nicobar, & les pluies froides qui leur avoient succédé pendant deux jours, mais plus encore, nos craintes & nos agitations continuelles, nous causerent

à tous une fiévre violente, avec une langueur qui ne permettoit pas à l'un de ſecourir l'autre. Il nous fut impoſſible de hâler notre Canot juſqu'au Village ; mais nos Achemois diſpoſerent les Habitans à nous ſervir *(22)*. Dampier. 1688

Dampier vante beaucoup les civilités qu'il reçut de la Nobleſſe voiſine, ſur le témoignage des quatre Achemois, qui raconterent fidélement leur Avanture. Après avoir pris quelques jours de repos, il n'eſpéra ſa guériſon que dans Achem, où les Anglois avoient un Comptoir. Son Voyage fut aſſéz commode, avec les vents de Mer & de Terre, qui le favoriſerent ſucceſſivement ; mais il perdit, en peu de jours, la plûpart de ſes Compagnons. Ambroſe & le Portugais furent emportés par la fiévre. Les quatre Achemois ayant diſparu ſucceſſivement, on peut juger qu'ils n'eurent pas un meilleur ſort. Hall & Dampier en furent quittes, pour de longues ſouffrances.

* *

Le reſte du Voyage ne contient que des événemens communs, ou trop ſouvent répétés (23), juſqu'au retour Son retour en Europe.

(22) Pages 560 & précédentes.

(23) Tels que pluſieurs Voyages de Commerce, en divers endroits des Indes Orientales, qu'il a recueil-

DAMPIER. 1688.

de Dampier, qui s'étant rendu au Comptoir Anglois de Bencouli, fut retenu pour y servir avec des appointemens considérables, en qualité de Canonier; mais, s'ennuyant enfin d'un état, dont il ne pouvoit espérer d'accroissement pour sa fortune, ni pour ses lumieres, il s'échappa sécrettement, à bord d'un Vaisseau qui faisoit voile en Europe, & revint en Angleterre, par le Cap de Bonne-Espérance. Il arriva, aux Dunes, le 16 de Septembre 1691 (24).

Histoire du Prince Jeoly.

On a dû remarquer qu'il s'étoit peu enrichi dans tous ses Voyages, quoiqu'il ne les eût entrepris que dans cette vûe. Cependant l'estime qu'il obtint dans sa Patrie, par son expérience & ses lumieres, lui fit donner le commandement d'un Vaisseau, pour une expédition qui a fait le sujet d'un autre article de ce Recueil. Ici, c'est-à-dire, en arrivant à Londres, en 1691, toute sa fortune se réduisoit à la propriété qu'il avoit obtenue, par degré, d'un Prince Indien, nommée *Jeoly*, dont il espéroit de tirer de grosses sommes, en le montrant

lis dans son troisiéme Tome, pour servir de Supplement à son Voyage autour du Monde. Ses principales remarques sont entrées dans la Description qu'on a déja donnée, de Sumatra, de Java, & des autres Pays, qu'il eut l'occasion de visiter

(24) Pages 616 & précédentes.

au

au Public, comme un ſpectacle fort extraordinaire. Il en avoit d'abord acquis la moitié, dans les Indes; & le reſte lui avoit été cédé à certaines conditions. Mais, preſſé de ſes beſoins en arrivant, il ſe vit dans la néceſſité de le vendre pour une ſomme modique; & ceux, qui l'acheterent de lui, y firent un immenſe profit. Pour augmenter l'empreſſement des Anglois à le voir, ils publierent une Relation, qui fut traduite dans pluſieurs Langues, & qui contenoit non-ſeulement les avantures du Prince Jeoly, mais encore celles de ſa ſœur, qu'on repréſentoit comme la plus belle perſonne du monde, qui étant tombée avec lui dans l'eſclavage, avoit inſpiré une violente paſſion au Sultan de Mindanao. On ajoûtoit que la ſeule vûe du Prince avoit la vertu de faire fuir toutes les bêtes venimeuſes: & pendant qu'on le montroit à Londres, on expoſoit, à la porte, ſa figure dans un Tableau, avec quantité de ſerpens, qui ſembloient le fuir. Dampier n'entreprit point alors de détromper le Public, parce que ſon marché l'obligeoit de fermer les yeux ſur l'impoſture: mais en publiant ſes Voyages, il croit devoir à l'Europe abuſée, une explication plus fidelle.

DAMPIER. 1688.

Il fait d'abord le portrait du Prince » Jeoly, dit-il, étoit peint tout le long » de l'eſtomac, entre les épaules, ſur le » devant des cuiſſes, & tout autour des » bras & des jambes, en forme de gran» des bagues & de braſſelets. Je ne ſau» rois dire à quoi reſſembloient propre» ment ces figures; mais elles étoient » fort curieuſes, bien variées par quan» tité de lignes, de fleurons, & d'ouvra» ges à quarreaux, le tout avec un art & » une proportion admirables. Par ce que » j'appris de lui-même, j'ai compris » que cela ſe faiſoit, comme on fait, ſur » le bras, les croix de Jéruſalem, c'eſt-à» dire, en piquant la peau, & la frot» tant d'un onguent cauſtique: mais au » lieu qu'on ſe ſert de poudre à tirer, » pour la croix de Jéruſalem, les In» ſulaires de Meangis, d'où étoit Jeoly, » employent une gomme pulvériſée, » que les Anglois nomment Dammer, » dont on ſe ſert au lieu de poix en plu» ſieurs endroits des Indes. Il me dit que » la plûpart des hommes & des femmes » de ſon Pays étoient ainſi peints, & » portoient, aux oreilles des anneaux » d'or; & aux jambes & aux bras, des » chaînes de même métal.

Le Prince Jeoly étoit donc né dans une des Meangis, Iſles voiſines de Min-

danao, & ſe diſoit fils du Raja de ſon Iſle, qui avoit cinq femmes & huit enfans. Un jour qu'il paſſoit d'une Iſle à l'autre, avec ſon Pere, ſa Mere, ſon Frere, & deux ou trois de leurs Sujets, un vent impétueux les emporta ſur la Côte de Mindanao, où ils furent pris par des Pêcheurs. On commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or; enſuite on les vendit pour l'eſclavage. Dampier n'avoit pas vû, les bijoux d'or qu'ils portoient; mais il avoit vû, à leurs oreilles, de grands trous, auxquels ils les avoient pû porter. Jeoly fut vendu, avec ſa Mere, à un Mindanayen, nommé Michel, qui entendant aſſez bien l'Anglois, ſervoit d'Interprête à Raja-Lau, Général de l'Iſle. Michel battoit ſouvent ſon Eſclave, pour le faire travailler: mais, c'étoit inutilement; jamais les promeſſes, les menaces & les coups ne purent le déterminer au travail. Ce rigoureux Maître, après l'avoir gardé quatre ou cinq ans, le vendit, lui & ſa Mere, pour la ſomme de ſoixante Piaſtres, à un Facteur Anglois, nommé Mordy, de qui Dampier l'obtint à Madras, par un autre accommodement.

Sa condition étant devenue plus douce, ſous un Maître fort humain, il le

DAMPIER. 1688.

ſuivit volontiers à Bencouli. Dampier le logea dans une petite Maiſon, hors du Fort Anglois, ſans lui donner d'occupation. Mais ſa Mere & lui s'occupoient volontairement ; elle à faire ou à racommoder des habits à la mode du Pays, & lui à faire des coffres, avec des planches & des clous, qu'il avoit demandés à ſon Maître. Il les faiſoi fort mal, & ne laiſſoit pas de s'en faire honneur, comme des plus rares pieces du Monde. Quelque temps après, ils tomberent tous deux malades ; & malgré tous les ſoins de Dampier, la Mere mourut. Dampier eut tant de peine à conſoler Jeoly, qu'il craignit ſérieuſement de le perdre. On lui ôta le corps de ſa Mere, près duquel il ne ceſſoit pas de pleurer. Elle fut enterrée honorablement dans un drap de toile de coton ; mais n'en paroiſſant pas ſatisfait, il y ajoûta tous ſes habits, & deux pieces de toile des Indes, que Mordy lui avoit données, en diſant qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à ſa Mere, & qu'il vouloit qu'elle emportât tout ce qu'il poſſedoit. Dampier entra dans tous les caprices de ſa douleur, par ménagement pour ſa ſanté. Il continua d'en prendre le même ſoin. Dans tous les lieux où il toucha pendant ſon retour, on s'aſſem-

bloit autour de Jeoly, avec beaucoup d'admiration ; ce qui lui donnoit l'espérance d'un gain considérable à Londres. Il ne fut pas plutôt entré dans la Tamise, qu'il fut obligé de l'envoyer à terre, pour le faire voir à des personnes de la premiere qualité. Comme j'avois be- » soin d'argent, dit-il, je me trouvai » dans la nécessité d'en vendre d'abord » une partie, & peu-à-peu je le vendis » tout-à-fait. On le promena, pour le » montrer ; & j'appris ensuite qu'il étoit » mort à Oxfort, de la petite véro- » le (25).

Supplément aux Remarques Géographiques sur le Tonquin.

On se gardera bien de supprimer les remarques Géographiques de Dampier sur le Tonquin, qui feront un Supplément, d'autant plus utile pour la connoissance de ce Royaume, que Baron n'en a donné qu'une idée générale dans sa description (26). Dampier ayant rétabli ses forces, quitta le Port d'Achem, avec le Capitaine Wallon, Marchand Anglois, que divers intérêts du Commerce appelloient à

(25) *Ubi suprà* pages 674, 675 & suivantes.
(26) Au Tome XXXIII. de ce Recueil.

DAMPIER. 1688.

Cachao (27). Une heureuse Navigation les conduisit à la Baye de Tonquin, dont l'entrée, du côté de l'Ouest, est entre le Sud-Est de la Pointe de Champa, vers les douze degrés de latitude Septentrionale, & l'Isle d'Aynan à l'Est, vers les dix-neuf degrés. Cette entrée semble fermée par de grands Bancs, nommés Bancs de Pracal, qui laisse néanmoins, des deux côtés, un grand Canal, par lequel les Vaisseaux peuvent entrer & sortir.

Baye de Tonquin.

La Baye de Tonquin n'a pas moins de trente lieues, dans sa plus grande largeur. On peut jetter la sonde & l'ancre dans toutes ses parties. Sa plus grande profondeur, qui est vers le milieu, n'est que d'environ quarante-six brasses. La vase, dans cet endroit, est noire & couleur de poivre ; mais du côté de l'Ouest, on trouve un limon mêlé de sable rougâtre. Au fond de la Baye, entre plusieurs petites Isles, qui bordent le rivage du Tonquin, on en distingue deux plus considérables, non pour leur grandeur, mais parce qu'elles servent comme de Balise, pour les deux principales Rivieres, ou plutôt, pour les deux branches de la principale Riviere du pays. Une de ces branches

(27) D'autres écrivent Cacho, d'autres Chequo.

DAMPIER. 1688.

Riviere de Kokao, & de Domea.

les Habitans nomment Rokbo, ſe décharge dans la Mer, près du Nord-Oueſt de la Baye, à vingt dégrés ſix minutes du Nord. Dampier n'y entra point; mais on l'aſſura qu'elle n'a pas plus de douze pieds d'eau à ſon embouchure, que ſon fond eſt un limon fort mou, & qu'elle n'eſt commode, par conſéquent, que pour les petits Vaiſſeaux. C'eſt la route ordinaire des Chinois & des Siamois.

Entrée de la Barre.

L'autre branche eſt beaucoup plus large & plus profonde. Dampier la nomme *Domea* (28), le nom de la premiere Ville qu'il rencontra ſur ſes bords. Elle ſe jette au Nord-Eſt, vingt lieues au Nord-Eſt de Rokbo, à vingt degrés quarante-cinq minutes. On doit ſe garder, entre ces deux Rivieres, de quantité de ſables & de bas-fonds, qui s'étendent à plus de deux lieues de la Côte. La Domea même préſente une Barre d'environ deux milles: mais le paſſage a plus d'un demi-mille de largeur, & ſe trouve bordé de chaque côté, par des ſables. Les Pilotes, qui fréquentent cette Riviere, aſſurent que ſa profondeur varie, ſuivant la différence des ſaiſons. Elle n'a pas, dans

(28) Son véritable nom eſt Songkoy.

DAMPIER. 1688.

certains temps, plus de quize ou ſeize pieds d'eau, dans la haute marée; au lieu qu'en d'autres temps, elle en a juſqu'à vingt-ſix ou vingt-ſept. Les hautes marées y arrivent au mois de Novembre, de Décembre & de Janvier pendant la Mouſſon du Nord; & les plus baſſes, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, qui ſont la Mouſſon du Sud. Le Canal de la barre eſt d'un ſable dur, qui le rend fort dangereux; & les marées, ne laiſſant pas de les remuer, y forment divers changemens, qui augmentent le danger. Non-ſeulement les Vaiſſeaux Etrangers ont beſoin d'un Pilote, pour leur ſervir de guide; mais s'ils arrivent dans la marée baſſe, il n'y a point de Pilote, qui oſe entreprendre de les conduire avant qu'elle ſoit haute. La marque de cette Riviere eſt une grande Montagne, qu'on a nommée l'Eléphant, vers laquelle on doit mettre le Cap Nord-Oueſt-Quart-de-Nord: Enſuite, faiſant voile droit au rivage, on trouve par degrés moins de profondeur, juſqu'à ſix braſſes; & l'on eſt alors à deux ou trois milles de l'entrée de la Barre, preſqu'à la même diſtance, d'une petite Iſle, qu'on tient le plus près qu'il eſt poſſible au Nord-Nord-Oueſt. C'eſt-là qu'on peut

Marque de la Riviere de Domea.

Dampier. 1688.

jetter l'ancre, pour attendre le ſecours des Pilotes. Ceux qu'on employe ſont des Pêcheurs du Pays, qui habitent un Village, nommé Batcha, dont la ſituation eſt ſi favorable, à l'embouchure de la Riviere, qu'ils peuvent voir les Bâtimens qui arrivent, ou entendre les coups de canon que la plûpart des Européens tirent à leur arrivée.

Ville de même nom.

Le Vaiſſeau Anglois trouva quatorze braſſes & demie d'eau ſur la Barre. Après l'avoir paſſée, Dampier obſerva que la Riviere ſe retrécit. La premiere Ville, qu'il a déja nommée Domea, eſt à cinq ou ſix lieues de l'embouchure, & ſituée ſur la rive droite en montant, à ſi peu de diſtance du bord de l'eau, que la marée baigne quelquefois le pied des murs. Elle eſt compoſée d'environ cent maiſons. C'eſt le lieu où les Marchands Hollandois demeurent à l'ancre, mais les Anglois s'avancent ordinairement trois milles plus loin, parce qu'ils y trouvent la marée moins forte. Elle hauſſe & baiſſe, à Domea, de neuf ou dix pieds. Le Commerce ſe faiſant à Cachao, principale Ville du Royaume, qui eſt éloignée d'environ quatre-vingt milles de Domea, Dampier & Weldon acheverent le Voyage dans des Chaloupes du Pays. Ils arriverent, en quatre

DAMPIER. 1688.

ade

jours à la vûe d'Hean, Ville considérable, où l'on ne compte pas moins de deux mille maisons. Un peu au-dessous de cette Ville, ils virent l'endroit où la Riviere se partage en deux branches, qui forment une Isle triangulaire, entre la Mer & le point de leur séparation. Les François avoient alors un Comptoir à Hean, & le Palais de leur Evêque étoit le plus bel édifice de la Ville (29).

Palais d'un Evêque Siamois.

(29) Dampier le vit à son retour. Il y avoit alors deux Evêques François, au Tonquin, l'un sous le titre d'Evêque d'Ascalon, & l'autre d'Auran, & dix Missionnaires Européens. C'étoit dans le même temps que le Christianisme étoit en honneur à Siam, sous la protection du fameux Ministre Constance. Mais ces Ouvriers Evangeliques n'avoient pas encore obtenu les mêmes faveurs à Cachao. Ils n'avoient pas la liberté d'y demeurer; & s'ils y étoient quelquefois appellés par la Cour, c'étoit pour raccommoder des Horloges & des Instrumens de Mathématiques. Ils avoient appris exprès tous ces Arts, pour les faire servir à l'avancement de la Religion. Dampier se loue de l'accueil qu'il reçut d'eux. Ils lui demanderent s'il sçavoit la composition de la poudre. Il se souvint d'une recette qu'il avoit trouvée dans le Magasin des Arts de Sturmey. Elle consiste à prendre du souffre, du Salpêtre & du charbon de foyer, à les peser en égale quantité, à les mettre en poudre, & à les bien mêler. Je fis, dit Dampier, une espece de crible d'un morceau de parchemin que je perçai par-tout avec un petit fer chaud, pour servir à grener la poudre. J'avois deux petites boules, pour les rouler dans le crible, & faire ainsi passer la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien. Quand elle fut seche, nous l'éprouvâmes. Elle répondit à notre attente. Un jour, ajoûte-t-il, il raccommoda de même à Bencouli, plusieurs barils de poudre, qui s'étoit réduite en Pâte. *Ubi suprà*, *Tome III. Pages* 108 & 109.

Quoique les Vaiſſeaux Européens ne puiſſent monter juſqu'à cette Ville, les Jonques des Chinois & des Siamois y arrivent facilement par la Riviere de Rokbo, & Dampier y en vit pluſieurs à l'ancre. De Hean, il employa deux jours entiers, pour ſe rendre à Cachao, parce que la marée ceſſe ici de favoriſer la Navigation.

Etat ou Dampier trouve Cachao.

En arrivant à Cachao, Capitale du Tonquin, il fut ſurpris de la trouver ſans murailles, ſans ramparts & ſans foſſés. Cette Ville eſt néanmoins fort peuplée, & l'on y compte près de vingt mille maiſons. Elle eſt ſituée dans une petite plaine, à l'Oueſt de la Riviere. Ses édifices ſont de boue & de paille, à l'exception d'un petit nombre, qui avoit été bâti, depuis peu, de brique & de tuiles, à l'exemple des Comptoirs Européens. Les principales rues ſont fort larges, mais la plûpart mal pavées, & très ſales dans la ſaiſon des pluies. Le Palais du Roi paroît magnifique, quoiqu'il ne ſoit que de bois. On donne à ſes murs, trois lieues de circonférence. Ils ont cinq ou ſix pieds de hauteur & preſqu'autant d'épaiſſeur; ce qui forme une promenade publique, où l'on monte par quelques degrés, qui ſont aux pieds de la porte. Le Comptoir Anglois eſt

DAMPIER. 1688.

très-agréablement situé au Nord de la Ville, sur le bord de la Riviere ; & celui des Hollandois le touche au Sud. Ce petit nombre de circonstances manque au recit de Baron (30), comme le nom des Provinces du Tonquin. Dampier fait profession de devoir ses lumieres à plusieurs Marchands Anglois, qui demeuroient depuis long-temps à Cachao.

Division des Provinces du Tonquin, échappée à Baron.

Le Royaume est divisé en huit grandes Provinces, dont quatre ne portent pas d'autres noms que ceux des Provinces de l'Est, de l'Ouest, du Nord & du Sud. La cinquiéme, qui est au milieu, se nomme *Cachao*, ou Cacho, comme la Capitale. Les noms des trois autres sont *Tenam*, *Tenchon* & *Ngeam*.

La Province de Tenam est la plus Orientale. Elle a la Chine au Sud-Est, l'Isle d'Aynan & la Mer au Sud & au Sud-Ouest, & la Province de l'*Est* au Nord-Ouest. Son étendue est médiocre, & sa principale production consiste en riz.

La Province de l'Est, s'étend, depuis celle de Tenam, jusqu'à celle du Nord. Elle est bornée à l'Est, par la Chine ; à l'Ouest, par une partie de la Province

(30) Au Tome XXXIII de ce Recueil.

du Sud, & par la Province de Cachao; au Sud, par la Mer. C'eſt un fort grand Pays, qui eſt extrêmement bas & preſque rempli d'Iſles, particuliérement dans ſa Partie Sud-Eſt, que la Mer borde, du côté de Tenam. *Hean* en eſt la Capitale, & le ſiége du Gouverneur. Elle produit abondamment du riz & des Beſtiaux, & ſes Habitans maritimes s'exercent beaucoup à la pêche.

DAMPIER. 1688.

La Province du Sud eſt cette Iſle triangulaire, qui eſt fermée, à l'Eſt, par la Riviere que Dampier nomme Domea, & par celle de Rokbo à l'Oueſt; ou plutôt par ces deux bras d'une même Riviere, que Baron nomme Songkog. C'eſt un Pays extrêmement bas, où le riz & les Beſtiaux ſont en abondance.

Tenchoa, qui eſt à l'Oueſt du Rokbo, a la Province de l'*Oueſt* au Nord, l'Iſle d'Aynan à l'Oueſt & la Mer au Sud. Ses richeſſes conſiſtent auſſi en riz & en Beſtiaux.

Ngeam, ſituée à l'Oueſt de Tenchoa, eſt bornée, au Sud & à l'Oueſt, par la Cochinchine, & au Nord par la Province de l'Oueſt. C'eſt une aſſez grande Province, qui joint, aux avantages des autres, celui d'être gardée continuellement par des Troupes contre les attaques & les ſurpriſes des Cochinchinois.

DAMPIER. 1688.

La Province de l'Oueſt a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Oueſt ; la Province de Cachao à l'Eſt, & au Nord, la Province du Nord. Elle eſt grande, extrêmement agréable, riche en Bois & en Paturages. On en tire beaucoup de laque & de ſoie.

La Province du Nord eſt un vaſte Pays, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Laos à l'Oueſt ; la Chine à l'Eſt & au Nord ; le Royaume de Baw ou Baos (31), au Nord-Oueſt ; & les trois Provinces de l'Oueſt, de Cachao & de l'Eſt, au Sud. Dans ſa grande étendue, elle eſt diverſifiée par la qualité de ſon terroir. La plus grande partie contient de hautes Montagnes, où l'on trouve de l'or, du marbre, & quantité d'Eléphans ſauvages. Les autres Cantons produiſent quantité de laque, de la ſoye, & diverſes ſortes de marchandiſes.

La Province de Cachao forme le centre du Royaume, entre les Provinces de l'Eſt, de l'Oueſt, du Nord & du Sud. Dampier qui eut le temps de la viſiter, ne loue pas moins ſa fertilité que ſon agrément. Elle ne manque point de bois, mais le riz, la laque

(31) Ou Baoa.

& la soye y sont le principal objet du Commerce (32). DAMPIER. 1688.

Eclairciſſement ſur Paulo Dinding, & ſur Bencouli.

APRÈS le Voyage du Tonquin, Weldon étant retourné vers l'Isle de Sumatra, Dampier s'engagea successivement sur plusieurs Vaisseaux de sa Nation, qui lui procurerent l'occasion de visiter Malacca & d'autres Villes célebres. Mais d'un grand nombre d'observations, on ne croit devoir recueillir que celles qui regardent des lieux peu connus des autres Voyageurs. En passant, par exemple, devant les Côtes de Malacca, un tourbillon de vent força son Vaisseau de mouiller dans la Rade d'une Isle Hollandoise, dont la description ne se trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales. Elle se nomme Pulo Dinding. Sa situation est fort proche du Continent. La Terre en est haute, & bien arrosée par quantité de ruisseaux. On y trouve diverses sortes de bons arbres, dont la plûpart sont assez gros pour toute sorte d'usages. Quelques-uns mêmes peuvent servir à

1689.

Etablissement Hollandois de Pulo Dinding.

(32) *Ibid.* Pages 23 & précédentes.

DAMPIER. 1689.

faire des mâts & des vergues. La Rade est excellente du côté de l'Est, entre l'Isle & le Continent. On y entre avec une brise de Mer, & l'on en sort avec un vent de Terre (33).

Fort de l'Isle.

Les Hollandois, seuls Habitans de l'Isle, y ont un Fort du côté de l'Est, au bord d'une petite Anse, où les Vaisseaux peuvent mouiller. Il n'est pas flanqué de Bastions; mais les murailles sont d'une épaisseur considérable, & hautes d'environ trente pieds. Dampier y distingua douze ou quinze pieces de canon, montées sur une bonne plate-forme, adroitement ménagée dans le mur, à la hauteur d'environ seize pieds. Une suite de degrés, qui prennent d'assez loin en dehors, est l'unique chemin par lequel on y puisse entrer, en montant à la Porte, qui donne sur cette plate-forme. Il sert de logement, pendant la nuit, au Gouverneur, avec une garnison de vingt ou trente Soldats; & les familles Hollandoises, qui cultivent les terres de l'Isle, n'ont pas d'autre protection. A cinq cens pas du Fort, & sur la même Anse, on découvre une maison basse, d'assez bonne charpente, où le Gou-

(33) Page 187.

verneur paſſe le jour, & qui n'eſt compoſée que de deux ou trois Chambres.

DAMPIER. 1689.

Commerce du Tutaneg, dont les Hollandois jouiſſent ſeuls.

Le Continent, qui n'en eſt qu'à trois ou quatre milles, offre un aſſez belle Campagne revêtue de grands Bois; & vis-à-vis de l'Anſe du Fort, on voit entrer, dans la Mer, une Riviere navigable pour les petits Bâtimens. Le Pays voiſin produit quantité de cette ſorte d'étain, qu'on nomme Tutaneg, plus groſſier que le nôtre, mais d'un grand uſage dans pluſieurs Pays des Indes. Les Malayens de cette Côte en faiſoient autrefois le commerce avec les Etrangers; mais ils en ſont exclus à préſent par les Hollandois, qui ne ſe ſont établis dans l'Iſle, que pour aſſurer ce profit à leurs Marchands. Comme la diſtance du Fort au Continent ne leur permettoit pas de veiller aſſez ſur ce qui ſe paſſe autour d'eux, ils ont, dans le Canal, un de ces Bâtimens, qu'on appelle *Garde-Côtes*, avec un autre petit Vaiſſeau bien armé, qui voltige ſans ceſſe à l'embouchure de la Riviere & dans les Anſes voiſines. Ce Tutaneg, qui ſe vend fort cher dans la Baye de Bengale, paſſe ici dans leurs mains, pour diverſes marchandiſes qu'ils donnent en échange. Ils ont fait inutilement la même tentative vers Queda, qui eſt

DAMPIER. 1689.

plus au Nord, & qui produit aussi quantité du même métal : mais leur situation, dans l'Isle de Dinding, les rend maîtres absolus du Commerce avec les Malayens de cette Côte (34).

Etablissement Anglois de Bencouli.

En 1690, Dampier partit de Madras pour *Bencouli*, Etablissement Anglois, dont on trouve à peine le nom dans les Voyageurs même de cette Nation. Il est situé sur la Côte Occidentale de l'Isle de Sumatra, vers les quatre degrés de latitude Méridionale, & remarquable en Mer, par une haute Montagne, qu'on découvre assez loin dans les Terres. La Pointe de Sillibar, qui n'est éloignée que de deux ou trois lieues au Sud de Bencouli, s'avance plus que tout le reste de la Côte, & forme une petite Baye. Dampier ajoûte à ces deux marques, qu'à deux ou trois lieues du rivage, on découvre le Fort Anglois, qui fait face à la Mer, & qui s'attire de l'attention par sa beauté. Une petite Riviere, qui passe au Nord-Ouest du Fort, présente, à son embouchure, un grand Magasin; & du même côté, on rencontre sur ses bords, à peu de distance, un Village Indien, dont toutes les maisons sont bâties sur des pilliers, parce que le terrein est bas & marécageux.

(34) *Ibid.* pages 180 & suivantes.

Dampier. 1689.

C'étoit le Commerce du Poivre qui avoit attiré les Marchands Anglois ſur cette Côte. Après l'avoir perdu à Bantam, ils avoient cherché quelque moyen de le faire renaître, dans quelque lieu voiſin, avec d'autant plus d'eſpérance, qu'ils étoient bien informés que tout le Poivre, qui paſſoit en Europe, ne croiſſoit pas dans l'Iſle de Java, & que la plus grande partie venoit d'Achem & d'autres Cantons de Sumatra. On raconta d'ailleurs à Dampier, qu'ils étoient moins redevables du ſuccès à leurs propres ſoins, qu'aux ſollicitations de pluſieurs Rajas d'Achem, qui avoient depêché juſqu'à Madras, pour les inviter à s'établir dans leur Iſle, avant que les Hollandois en formaſſent le deſſein. Quoiqu'il en ſoit, dit-il, les Anglois eurent le bonheur d'y arriver les premiers; mais il s'en fallut peu qu'ils ne fuſſent prévenus. Une Flotte Hollandoiſe parut ſur la Côte, avant qu'ils y euſſent mis le pied. Cependant, ils débarquerent à la vûe de leurs Concurrens; & s'étant hâtés de planter quelques piéces d'artillerie ſur le rivage, ils les effrayerent par cette apparence de vigueur. Dampier rapporte cet événement à l'année 1685. Enſuite les Anglois ne perdirent pas un moment pour

Comment ils y ſupplantent les Hollandois.

Deſcription du Fort.

DAMPIER. 1689.

ſe fortifier. Mais, avec beaucoup de dépenſe, ils ne parvinrent qu'à ſe faire un Logement agréable, ſans avoir pû faire un ouvrage régulier. Le Fort, qui devoit être un Pantagone, eſt demeuré avec quatre Baſtions. Dampier le trouva ſi mal conſtruit, qu'il conſeilla au Gouverneur de le raſer entiérement, pour en élever un autre. Mais on s'eſt contenté d'y faire quelques changemens, qui ne l'ont pas rendu plus capable de réſiſtance.

Le Climat y a peu d'agrémens. Chaque année apporte réguliérement de groſſes pluies & de violentes chaleurs. Lorſque le vent ſe leve, l'air devient très froid. Les vents de Terre paſſent ſur les Marais, qui leur communiquent toujours une odeur inſupportable. En un mot, c'eſt une demeure mal ſaine, où les Anglois vivent peu, & ne ſont jamais ſans maladies. Cependant, on trouve, au Sud du Fort, une fort belle Plaine, qui fait face à la Mer, vers le Nord-Oueſt, & qui eſt bordée, au Sud-Eſt, par une grande Forêt.

Habitans du Pays.

Les Habitans du Pays ſont auſſi bazannés que ceux d'Achem, mais d'une taille plus mince, & d'un naturel plus actif. Ils ont quelques Arts méchaniques, qu'ils viennent exercer dans le

Fort Anglois. Les autres sont livrés à l'Agriculture. Ils plantent des racines, du riz, & les arbruisseaux qui portent le poivre. Malheureusement, observe Dampier, le Fort étoit mal gouverné. Les Officiers de la Compagnie vivoient en si mauvaise intelligence avec leurs voisins, qu'ils retenoient, dans les fers, deux Rajas du Canton, sans autre reproche, que de n'avoir apporté, au Gouverneur, la quantité de poivre qu'il leur avoit demandée. D'autres Rajas piqués de cette insolence, étoient venus attaquer le Fort, avec un grand nombre de leurs Sujets : mais, quoique peu capable de défense, il avoit résisté sans peine à de si mauvais Soldats. Quoique ces Insulaires ne manquent point de courage, ils n'ont presque pas d'autres armes, que des sabres, des crosses & des lances, qui ne leur permettent pas de tenir long-temps contre le feu de l'Artillerie. S'ils ont quelques fusils, qu'ils se procurent secrettement par des échanges, ils en ignoroient l'usage. Peu de temps avant l'arrivée de Dampier, ils avoient tenté de surprendre les Anglois, sous le prétexte d'un combat de Coqs, auquel ils espéroient que la curiosité pourroit les amener ; & n'en voyant paroître aucun, ils s'avancerent

DAMPIER. 1689.

Mauvais gouvernement des Anglois.

DAMPIER. 1689.

brusquement vers le Fort. Mais quelques volées de canon leur firent tourner le dos (35).

Reproches que Dampier fait à la Compagnie Hollandoise.

Dans plusieurs autres Voyages que Dampier fit avant la fin de la même année, ses réflexions tombent souvent sur la tyrannie qu'il reproche à la Compagnie de Hollande. Elle ne cherche, dit-il, qu'à se rendre maîtresse absolue du Commerce du Poivre, comme elle l'est devenue de celui de la Canelle & de la Muscade. Dans les lieux, où elle ne peut établir des Comptoirs, elle envoye des Garde-Côtes, qui se postent à l'embouchure des Rivieres, qui en écartent les Etrangers, & qui contiennent les petits Princes dans la crainte & la soumission. Elle feint de ne prendre tous ces soins, que par affection pour les Peuples de l'Inde; mais la plûpart sçavent le jugement qu'ils en doivent porter, quoiqu'ils n'osent le témoigner ouvertement. C'est sans doute à cette raison, continue Dampier, qu'il faut attribuer tant de pirateries & de brigandages que les Malayens exercent sur ces Côtes. Ils ne sont pas naturellement portés au vol; mais irrités des obstacles que les Hollandois appor-

(35) *Ibidem*, pages 201 & précédentes.

DAMPIER. 1689.

tent à la liberté du Commerce, ils deviennent Pirates, dans l'espérance de gagner, par cette voye, ce qu'ils ne peuvent esperer d'une honnête industrie; ou du moins, ils favorisent ceux qui suivent cette profession, pour se vanger d'une odieuse Puissance à laquelle ils ne peuvent résister autrement *(36)*.

(36) C'est particuliérement sur la Côte de Queda & de Malacca, que l'Auteur fait ce reproche aux Hollandois.



DESCRIPTION
DE LA CÔTE
DE MALABAR.

INTRODUCTION.

IL doit paroître assez surprenant qu'à l'occasion d'un si grand nombre de Voyages, qui ont présenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne se soient attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractere & les usages des Habitans. Mille singularités, qui distinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverses observations de Schouten & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent suppléer à ce défaut.

Etendue de la Côte de Malabar.

On a remarqué plusieurs fois que toute l'étendue de terre, qui est entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de Côte de Malabar. Cependant, pour suivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dely, qui est situé sous le douziéme degré au Nord de la Ligne. C'est

Descript. du Malabar.

C'est seulement dans cet espace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Dans ce dernier sens, la longueur de la Côte est d'environ deux cens lieues. Elle est divisée en plusieurs Royaumes indépendans, dont le plus puissant est le Samorin, ou le Roi de Calecut. Les autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop souvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement: mais le but, qu'on se propose, doit faire observer qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on y rencontre gueres que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes Loix & les mêmes Usages (37).

Les Habitans. Leur figure & leur habillement.

Les Habitans originaires sont noirs, ou fort bruns; mais la plûpart ont la taille belle. Ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes est à peu près le même. Les deux

(37) Voyages de Dellon, Tome I page 173.

Sexes se ceignent d'une piéce de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reste du corps nud, sans en excepter la tête & les pieds : mais quelques-uns se servent d'un mouchoir de soye pour attacher leurs cheveux, après les avoir divisés par des tresses & des nœuds.

Dans les autres Pays de l'Inde, les personnes riches, sur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de soye, & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce sont les femmes des plus basses Tribus, qui employent les étoffes précieuses à se vêtir; & celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses, ne se couvrent jamais que de belle toile de coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de Buffle; mais il n'est permis de porter des bracelets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendants d'oreilles d'or, qui pésent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier seche & roulée. Cette feuille, ten-

Ornemens & longueur de leurs oreilles.

dant ſans ceſſe à reprendre ſon étendue naturelle, dilate inſenſiblement le trou, & rend l'oreille ſi longue, qu'il n'eſt pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture deſquelles on paſſeroit aiſément le poing.

Les Malabares Gentils ſe font raſer la barbe. Quelques-uns ont des mouſtaches, quoique la plûpart n'en conſervent point. Leurs Maiſons ſont bâties de terres, & couvertes de feuilles de Cocotier. La pierre n'eſt employée qu'à la conſtruction des Pagodes & des Maiſons royales. Dans leurs Campagnes, qui paroiſſent ne former qu'un grand Village, parce qu'on y rencontre de toutes parts des Maiſons diſperſées, chacun a ſon enclos & ſon puits, ſurtout s'il eſt à quelque diſtance des rivieres. Il ne leur eſt pas permis, ſoit pour ſe laver, ſoit pour boire, d'employer l'eau d'un voiſin, qui n'eſt pas de la même Tribu.

Diſtinction entre les Mahometans & les Gentils.

On diſtingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui ſont en fort grand nombre, ſe croyent originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres ſont venus s'établir ſur cette Côte. Tout le Commerce du Pays eſt entre leurs mains; parce que les Gentils, & ſurtout les Naïres, qui compoſent leur Nobleſſe, ſe croiroient avilis par cet

DESCRIPT. DU MALABAR.

exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long-cours. Auſſi les Mahométans Malabares ſont-ils preſque tous riches. Ils paſſent pour les plus méchans & les plus infidéles de tous les Hommes. Ils font leur demeure dans de groſſes Bourgades, où ils ne ſouffrent pas d'Habitans, qui ne ſoient de leur Secte. On donner à ces Bourgs, le nom de Baſar, qui ſignifie Marché, parce qu'ils ne ſont peuplés que de Marchands. Les plus conſidérables ſont ſitués près de la Mer, ou ſur le bord des Rivieres, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne ſe bornent point aux méthodes qui conduiſent à la fortune. La plûpart ſont Corſaires. Ils courent la Mer avec des Galiotes & des Galeres, qu'ils nomment Paras. Leurs brigandages s'étendent ſur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté oppoſé, juſques dans le ſein Perſique & dans la Mer rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs priſonniers ſont traités avec la derniere barbarie. Quoique leurs Bâtimens ſoient preſque toujours montés de cinq à ſix cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens s'ils ne les croyent foibles, ou s'ils

Les Mahométans s'enrichiſſent par le Commerce & la Pyraterie.

DESCRIPT. DU MALABAR.

ne les voyent fort petits. Ils ſont plus ſubtils que braves. La moindre réſiſtance les met en fuite. Mais, ils ſont inſolens & cruels dans la victoire ; & lorſqu'ils ſont en Mer, ils ne font aucune diſtinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Baſars. Les Princes, ſous l'autorité deſquels ils ſont établis, ferment les yeux ſur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux ; mais ils les puniſſent auſſi rigoureuſement que le moindre de leurs Sujets, lorſqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les diſtingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laiſſent croître ; à l'uſage qu'ils ont de ſe couper les cheveux, & plus ſûrement encore à leurs habits, qui ſont des veſtes & des turbans ; au lieu que les Gentils ſont preſque nuds.

Leur cruauté pour leurs Priſonniers.

Si les Priſonniers, qu'ils font ſur Mer, ſont Malabares, ſoit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre ; mais ils ne peuvent les réduire à l'eſclavage, s'ils ſont Gentils d'une autre Contrée. S'ils ſont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abregent bien-tôt la vie de ceux

DESCRIPT. DU MALABAR.

qui n'ont perſonne qui s'intéreſſe à leur ſort, & qui ſe hâte de les racheter. Lorſqu'un Corſaire met pour la premiere fois une Galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ſes Eſclaves Chrétiens ; & l'arroſant de leur ſang, il en eſpere plus de bonheur dans ſes courſes. S'il n'a pas de victimes qu'il puiſſe encore immoler, il attend, pour cet exécrable ſacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais ſont la premiere Nation de l'Europe, qui ait formé des Etabliſſemens aux Indes, c'eſt auſſi celle qui a le plus ſouvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar.

Comment les Portugais ſe vangent d'eux.

Les Gouverneurs de Goa en ont pris occaſion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galiotes, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux dont on peut ſe ſaiſir ſont conduits à Goa, & condamnés à ramer ſur les Galeres, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne ſont pas plus ſenſibles au malheur de leurs amis, qui ſont Eſclaves des Portugais, qu'à la miſere des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Ces Mahométans du Malabar ſont aſſujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne ſont pas directement oppoſées aux maximes fondamentales de leur Secte.

L'exercice de leur Culte ne leur eſt permis que dans l'enceinte de leurs Baſars. Ils y ont peu de Moſquées, & la plûpart ſont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la Religion & de l'humanité les touchent moins que la paſſion de s'enrichir par des voyes indignes de l'une & de l'autre.

Diviſion de Tribu, entre les Gentils du Malabar.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-ſeulement parce qu'ils ſont les Habitans originaires, mais parce que leur nombre excede beaucoup celui des Mahométans, on les diviſe en pluſieurs Tribus, dont la premiere & la plus éminente eſt celle des Princes. Les Nambouris, ou Grands-Prêtres forment la ſeconde; les Bramines, la troiſiéme; & les Naheres ou Naïres, qui ſont les Nobles du Pays composent la quatriéme. La Tribu des Tives, qui eſt la cinquiéme, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Tary, & à diſtiller l'eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'eſt par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permiſſion du Prince. Les Mainats, ſixiéme Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuſe quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chetes, qui ſont les

DESCRIPT. DU MALABAR.

Tisserands composent aussi une Tribu particuliere ; & Dellon assure qu'il en est de même de presque tous les Métiers. Les Moucouas sont la plus nombreuse. Leur unique exercice est la Pêche. Ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages sont bâtis. On les estime indignes de porter les armes ; & dans le plus grand besoin de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La derniere, & la plus vile de toutes les Tribus de Malabar, est celle des Pouliats. Cette malheureuse espece d'hommes est regardée, de toutes les autres, comme la plus méprisable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maison stable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des hutes de feuilles de Palmier. Leur unique fonction, dans la societé, est de garder les Bestiaux & les Terres. On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Les purifications sont indispensables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

Tribu des Pouliats, vile & impure.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres peuvent se fréquenter, vivre ensemble & se toucher ; mais personne de ces quatre Tribus ne peut

prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, sans contracter une tache qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure & deshonorée sans retour, lorsqu'elle épouse un homme d'une Tribu inférieure à la sienne. Elle peut s'allier dans une Tribu supérieure. Mais ces Loix regardent particuliérement les Pouliats. Si quelqu'un des quatre premieres Tribus, rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique, il jette un cri, d'aussi loin qu'il peut le voir ; & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de fléche ou de mousquet ; pourvû que le terroir ne soit pas privilégié, c'est-à-dire, consacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît si méprisable, qu'un Naïre, qui veut éprouver ses armes, tire indifféremment sur le premier Pouliat qu'il rencontre, sans distinction d'âge & de sexe. Jamais ce meurtre n'est recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminué le nombre ; & peut-être seroient-ils tous exterminés depuis long-tems, si le besoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile.

DESCRIPT. DU MALABAR.

A quels outrages ils sont livrés.

DESCRIPT. DU MALABAR.

L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelassées leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs forts sales. On leur voit manger toutes sortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des Bœufs & des Vaches ; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces animaux sont en vénération. Aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent : encore faut-il qu'ils le posent de fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils ayent disparu. On le lave, pour le présenter aux Dieux ; & celui qui va le prendre, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut aussi que leur Requête soit présentée d'assez loin ; & la réponse se fait à la même distance. Souvent, sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés, sous peine de la vie, à payer de grosses amendes ; & pour éviter la mort, ils apportent fidélement la taxe qu'on leur impose. Les Voyageurs expliquent comment des Malheureux, qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possédent rien, & qui

Comment on reçoit leurs offrandes & leurs requêtes.

n'exercent aucune profeſſion dans laquelle ils puiſſent s'enrichir, ſe trouvent en état de ſatisfaire à ces impoſitions. C'eſt une paſſion commune à tous Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amaſſé, & d'ajoûter chaque jour quelque choſe à leur tréſor, ſans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, ſans en avoir donné connoiſſance à leurs Héritiers, dans l'eſpoir de retrouver ces richeſſes & de pouvoir s'en ſervir, lorſque ſuivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oiſiveté, employent la meilleure partie de leur temps à la recherche de ces tréſors cachés; & le bonheur, qu'ils ont ſouvent d'y réuſſir, les fait accuſer de ſortilege. L'uſage qu'ils font de cet argent eſt pour ſatisfaire l'inſatiable avidité de leurs Princes, qui menacent continuellement leur vie.

DESCRIPT. DU MALABAR.

D'où ils tirent de quoi payer les taxes.

Les Naïres, ou les Nobles du Malabar, ne ſont pas moins diſtingués par leur adreſſe & leur civilité, que par leur naiſſance. Ils ont ſeuls le droit de porter les armes, & leur Tribu eſt la plus nombreuſe de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profeſſion du Commerce; la plûpart ont fort peu de bien; mais ils n'en ſont pas moins reſpectés. Leur

Naïres & leur diſtinction.

DESCRIPT. DU MALABAR.

pauvreté les oblige de s'engager en qualité de Gardes, au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs des Provinces & de Villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur solde. Ils s'attachent même à d'autres Naïres, plus riches & plus puissans, ausquels ils servent d'escorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de respect, pour marquer l'égalité de la naissance.

Quel service ils rendent aux Etrangers.

Les Etrangers qui résident ou qui passent dans le Pays, sont obligés de prendre des Naïres pour les garder : mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne consultent là-dessus que leurs facultés, ou le desir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'est d'ailleurs une nécessité indispensable de se faire accompagner de quelques Naïres, lorsqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette précaution, le vol & l'insulte sont les moindres dangers ausquelles on s'expose, de la part d'une Tribu, qui doit sa subsistance à cet usage L'assassinat même est une violence assez ordinaire ; & comme on prend soin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, sur leur négligence ou leur avarice ; d'au-

tant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naïres, lorsqu'on employe volontairement leurs services. Ils se louent jusqu'à la Frontiere de l'Etat, dont ils sont Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naïres de l'Etat voisin, à la conduite desquelles ils abandonnent le Voyageur qui s'est mis sous leur protection. Leur zéle va si loin, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier, plutôt que de survivre à ceux, dont ils ont entrepris la défense. Ils n'abusent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou si l'on rapporte quelques exemples de trahison, ils sont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été suivis. Ce n'est pas à la justice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur servent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pieces de leurs propres mains, avec des circonstances, dont le récit fait frémir.

Leur fidélité à les défendre.

Dellon observe qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, est plus en sûreté sous l'escorte d'un enfant Naïre, que sous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parce que les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs

DESCRIPT. DU MALABAR.

Les enfans de cet Ordre sont respectés des Voleurs.

qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse & l'enfance (38). Les jeunes Naïres, que leur âge ne rend point assez forts pour soutenir & pour manier des armes, portent une petite massue de bois, d'un demi pied de longueur. Il est surprenant, ajoûte Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger sous la garde d'un de ces enfans, que sous celle de vingt Naïres bien armés, tout le monde préfere le plaisir de paroître avec une suite nombreuse, à la certitude d'être à couvert de toutes sortes d'insultes, sous une escorte qui flatte moins la vanité (39).

Paye des Naïres.

Un Naïre, qui sert de Garde, reçoit ordinairement quatre tares par jour. En Campagne, sa paye est de huit tares. C'est une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à peu près deux liards, & dont seize valent un Fanon, petite Monnoye d'or de la valeur de huit sols. Les Rois Malabares ne fabriquent point d'autres especes : mais ils laissent un cours libre, dans leurs Etats, à toutes les Monnoyes étrangeres d'or & d'argent.

Alliances & Mariages.

Rien n'approche de la délicatesse & des scrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les maria-

(38) *Ubi suprà*, pages 256. (39) *Ibidem.*

ges. On a déja remarqué qu'un homme peut indifféremment se marier, ou prendre une Maîtresse, dans sa Tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne. Mais s'il est convaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu supérieure, les deux Coupables sont vendus pour l'esclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, est de la Tribu des Nambouris, & le Galant de celle des Bramines, on se contente de les vendre. Si l'homme est d'une Tribu plus basse, il est condamné à mourir; & la femme est remise entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Etranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premieres Tribus, l'emportent ordinairement sur les autres, par la beauté & les agrémens, il se présente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui sont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (40).

A quelle occasion les femmes sont vendues.

Le même Ecrivain, qui avoit fait un

(40) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilsceery, un Vaisseau Portugais se perdit dans le Port de Cananor. On en sauva toutes les Marchandises, mais le Bâtiment fut brisé. Le Capitaine, obligé de faire quelque séjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir souvent à Tilsce-

DESCRIPT. DU MALABAR.

Droit cruel de la Tribu d'une femme coupable.

long séjour au Malabar, observe comme une circonstance extrêmement singuliere, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'est commis, & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qu'ils rencontrent de la Tribu du

ry, qui n'est qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut averti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit surpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il se hâta de se rendre au Bourg, & trouvant cette jeune personne fort jolie, il convint de prix & l'acheta. Il revint aussi tôt avec elle, parce qu'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous deux, pour adoucir le chagrin qu'ils ressentoient, l'un de la perte de son Vaisseau, & l'autre de celle de la liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne sur son Avanture, par notre Interprête, elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de sa mere, qu'elle avoit perdue dans son enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de son âge & de sa Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit plû, lui avoit aussi paru fort aimable. Il l'avoit suivie long temps, il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit passer; enfin, il lui avoit inspiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir plusieurs fois, elle s'etoit laissée persuader de l'introduire chez son Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & surpris ensemble dès la premiere fois; qu'il en avoit coûté la vie à son Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans son Palais, les transports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la vendre au

Descript. du Malabar.

Séducteur (41). Les Naïres exercent ce droit barbare sur les Tives & les Chétes ; ceux-ci sur les Maucouas, & les Maucouas sur la misérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de sang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice. Dans cet intervalle, chacun a le tems & la liberté d'abandonner son Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

L'homicide est un crime plus léger que le larcin en Malabar.

On en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances ; & dans ces

premier Chrétien qui s'étoit présenté pour l'acheter. Elle interrompit souvent son discours, par des soupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du sort de son cher Tive, que de l'éloignement de sa famille & de la perte de sa liberté : Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capitaine Portugais, qui sentoit pour elle plus que de la pitié, craignit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananor, où il la fit instruire & baptiser & où je l'ai vû plusieurs fois depuis. *Dellon, Tome I, pages 261 & suivantes.*

(41) Le même, p. 264.

DESCRIPT. DU MALABAR.

occaſions mêmes, c'eſt moins la juſtice que le reſſentiment des familles, qui regle ordinairement la vengeance. Il n'en eſt pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent juſqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il eſt puni avec tant de ſévérité, que ſouvent le vol de quelques grappes de Poivre conduit au ſupplice. On ne connoît point, au Malabar, l'uſage des Priſons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde juſqu'à la déciſion de leur procès, qui dépend du Prince, Juge ſouverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accuſation eſt douteuſe, & le nombre des Témoins inſuffiſant, on reçoit le ſerment de l'Accuſé, dans cette forme: il eſt conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accuſé, d'une feuille de Bananier, ſur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laiſſer juſqu'à ce qu'il ait perdu ſa rougeur, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ trois minutes. Alors, l'Accuſé le jette à terre, & préſente ſa main aux Blanchiſſeurs du Roi, qui ſe tiennent prêts, avec une ſerviette mouillée dans une eſpece d'eau de riz, que les Indiens nomment Cange, & dont ils l'enveloppent. Ils lient enſuite la ſer-

Formalités ſingulieres du ferment.

viette, avec des cordons, dont le Prince ſcelle lui-même les nœuds de ſon cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après leſquels on découvre en public la main du Priſonnier. Lorſqu'elle ſe trouve ſaine & ſans aucune apparence de brûlure, il eſt renvoyé abſous: mais s'il y reſte la moindre impreſſion du feu, on le conduit ſur le champ au ſupplice. C'eſt par la bouche du Prince, que l'arrêt eſt prononcé. L'exécution ne ſe differe jamais. Si le crime eſt digne de mort, on fait ſortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Nahers de la Garde, ſe faiſant honneur d'exécuter l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorſque le crime eſt aſſez noir pour dégrader le Coupable de ſa Tribu, ſes parens s'empreſſent eux-mêmes de lui donner la mort, pour laver dans ſon ſang, la honte dont il couvre ſa famille. Le ſupplice commun eſt de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en piéces à coups de ſabre, pour attacher leurs membres à pluſieurs troncs d'arbres (42).

Sentence de mort & son exécution.

Chaque Royaume du Malabar a pluſieurs familles de Princes, qui compoſent enſemble la Tribu Royale, diſtin-

Tribu royale.

(42 *Ibid.* page 267.

DESCRIPT. DU MALABAR.

guée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes est déclaré son Successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette Tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la Royauté. Jamais aussi, par conséquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême, pense après son couronnement, à se procurer un Lieutenant Général, sur lequel il puisse se reposer des soins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge qui donne le premier rang après lui est ordinairement mise à l'enchere; mais il a droit de choisir, entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les Lettres, les Passeports, & tous les ordres de la Cour. Aussi-tôt que le Roi se croit sûr de sa fidélité, il lui abandonne entiérement l'administration publique, pour se retirer dans un de ses Palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse & tranquille. Le nouveau Gouverneur fait son premier soin de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur; & jouissant, en effet, du pouvoir suprême, il reçoit les impôts, il distribue les graces & les récompenses, il fait, à son gré, la paix ou la guerre; & quoique son devoir

A qui la Couronne appartient.

Lieutenant Général, & son autorité.

l'oblige d'en conférer avec ſon Maître, il ſe diſpenſe ſouvent de cette ſervitude, ſurtout lorſque la vieilleſſe du Souverain augmente l'averſion qu'une vie molle lui inſpire naturellement pour les affaires.

Ce qu'il doit au Souverain.

Cependant à quelque décrépitude que le Roi ſoit parvenu, jamais un Lieutenant Général n'oſe pouſſer l'indépendance juſqu'à s'aſſeoir devant lui, ni prendre la liberté de faire entrer, dans ſon Palais, un ſeul de ſes propres Gardes, ni lui parler, ſans avoir les mains poſées l'une ſur l'autre devant ſa bouche; ce qui paſſe, au Malabar, pour la marque du plus profond reſpect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'expoſeroit à perdre la meilleure partie de ſon bien avec ſa dignité; parce que le Roi ſe réſerve toujours le pouvoir de caſſer ſes Lieutenans Généraux, ſans être obligé de les rembourſer de leur finance. Mais ces violentes extrêmités ſont preſque ſans exemple. Il eſt rare, dans les Pays Orientaux, qu'un ſujet oublie ſon devoir juſqu'à s'écarter du reſpect qu'il doit à ſon Maître.

Faſte des Rois du Malabar.

On donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calecut. Lorſque ces Monarques ſor-

DESCRIPT. DU MALABAR.

tent de leur Palais, ils ſont portés ſur un Eléphant, ou dans un Palanquin. Ils ne paroiſſent jamais en public, ſans porter ſur la tête une couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. C'eſt de la main de ſon Lieutenant Général, que chaque Monarque reçoit cette Couronne. Elle ne ſert qu'à lui. Après ſa mort, elle eſt dépoſée dans le tréſor de la Pagode Royale; & le Roi qui ſuccede en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choiſit pour gouverner en ſon nom.

Faſte des Grands.

Les Souverains du Malabar ſe font toujours accompagner d'une nombreuſe Garde de Naïres, avec quantité de trompettes, de tambours, & d'autres inſtrumens (43). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent ſe retirer. Tous les Princes, qui ſe font voir hors de leurs Palais, ſans être à la ſuite du Roi, ſont eſcortés auſſi d'un grand nombre de Gardes, d'inſtrumens, & d'Officiers qui les précédent, pour éloigner les perſonnes des Tribus inférieures. Les Princeſſes jouiſſent du même

(43) *Voyez* Les Figures du premier Tome de ce Recueil.

privilege. Si le Lieutenant Général de l'Etat n'eſt pas Prince, il peut avoir des Naïres pour ſa Garde ; mais il n'a pas de trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de ſe retirer.

Ordre de la naiſſance d'une Tribu à l'autre.

Les Princes, qui ont ici tant de ſupériorité ſur les autres Tribus, dans l'ordre politique, ſont inférieurs, dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne ſont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Obſervons, pour éclaircir toutes ces différences, qu'une des coûtumes les plus ſacrées, eſt celle qui exclut les enfans de la ſucceſſion de leurs peres, parce qu'ils n'en tirent pas leur nobleſſe, & qu'ils la tirent ſeulement de leurs meres, à la Tribu deſquelles il appartiennent toujours. On marie ordinairement les Princeſſes avec des Nambouris ou des Bramines ; & les enfans, qui ſortent de ces mariages, ſont Princes & capables de ſuccéder à la Couronne : mais, comme il n'y a pas toujours aſſez de Princeſſes pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouſer auſſi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans ſont de la Tribu de leur mere. Les Princes n'épouſent point des Princeſſes. Ils prennent leurs

DESCRIPT. DU MALABAR.

femmes, dans la Tribu des Naïres; d'où il arrive que leurs enfans sont Naïres, & ne sont pas Princes. Les Naïres se marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui est la plus nombreuse, & leurs enfans sont Naïres. Cependant ils ont la liberté de se choisir des femmes dans les Tribus qui suivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chétes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mere, & n'ont aucun droit à la Noblesse. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui est immédiatement au-dessous; mais il n'est jamais permis aux femmes de se mésallier, & l'infraction de cette Loi leur coûte la vie ou la liberté.

Une femme peut avoir plusieurs maris.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités & leurs caresses, à se contenter d'un seul Mari: mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer plusieurs, pourvû qu'ils soient tous, ou de sa Tribu, ou d'une Tribu supérieure. C'est une Loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de Maris qu'elles en veulent choisir,

fir, par oppofition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de Maris ne produit aucun défordre. S'ils font d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une vifite à leur femme commune, laiffe fes armes à la porte de la maifon, pendant tout le tems qu'il s'arrête; & ce fignal en éloigne les autres. Ceux à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laiffent d'autres marques à la porte, qui n'affurent pas moins leur tranquillité.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Comment leurs droits s'accordent.

Au refte, les promeffes, qui font l'unique lien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils fe plaifent mutuellement. Auffi-tôt que leur amour fe rallentit, ou qu'il naît entr'eux quelqu'autre raifon de dégoût, ils fe féparent fans querelles & fans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale eft une piece de toile blanche, dont le mari fait préfent à fa femme, & qu'elle employe pour fe couvrir. Il n'eft pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'eft pas rare d'y

Facilité du divorce.

DESCRIPT. DU MALABAR.

voir durer l'amour auſſi long-temps que la vie, ou de ne le voir finir que par des raiſons aſſez fortes pour juſtifier l'inconſtance.

Ordre de l'héritage.

Quoique les femmes ayent ſouvent pluſieurs Maris, la plûpart des hommes n'ont qu'une ſeule femme. Celles qui ſe voyent ſans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroît certain que c'eſt de ce droit des femmes, qu'eſt venu l'uſage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs meres. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorſqu'ils n'ont aucune regle pour diſtinguer leurs peres? C'eſt apparemment la même raiſon qui fait paſſer l'héritage aux neveux du côté des ſœurs, c'eſt-à-dire, aux deſcendans des femmes; parce qu'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne ſoient du véritable ſang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre ſi ſûr, pour exclure les Etrangers de leur ſucceſſion, que ſans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins ſoigneux d'enfermer leurs femmes, ils obſervent l'uſage de faire paſſer les biens aux neveux maternels.

Temps du Mariage pour les filles.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent

jusqu'à douze ans, & rien n'est plus commun que de les voir Meres à dix. La plûpart sont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles sont propres, & généralement d'une figure agréable. La Loi, qui leur permet d'avoir plusieurs Maris, les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à se faire brûler vives, avec le mari qu'elles ont perdu.

Vie simple des Malabares.

Les personnes riches du Malabar, entre lesquelles on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'affectent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'employent que des Paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de Cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumiere. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons, parce que le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger de s'y chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz, qu'ils

DESCRIPT. DU MALABAR.

recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes : mais leurs mets ont peu de délicateſſe ; & leurs lits ne ſont que des planches, dont ils forment une ſorte d'eſtrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort ſimples. Les uns & les autres n'ont qu'une piece de bois pour chevet.

Leurs Pagodes ou leurs Temples.

Mais leurs Pagodes, ou leurs Temples, ſont d'une magnificence ſurprenante. La plûpart ſont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des baſſins d'une grandeur proportionnée à la richeſſe du Temple, où ceux, qui viennent préſenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par ſe purifier. Les plus célébres de ces édifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui paſſent pour des lieux ſi ſacrés, que c'eſt un crime irrémiſſible d'y avoir répandu du ſang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puiſſe être, n'évite point la mort ; où s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui ſubſtitue ſon plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre ſans ceſſe aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de

l'argent & des pierreries. Les Bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour aux Pauvres du voisinage & aux Passans étrangers, quantité de riz & d'autres secours, sans égard pour leur Religion; avec cette seule différence que les Pauvres Gentils des Tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y séjourner, au lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Religion du Pays.

La Religion des Malabares Gentils ne différe de celle des Banians, que par quelques usages; mais leurs Idoles sont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne représentent rien de connu dans le Monde, & qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs Animaux, auxquels ils rendent un culte religieux. Mais ils adorent particuliérement le Soleil & la Lune. Leurs réjouissances, au renouvellement de la Lune, & leurs allar-

mes, au temps des Eclipſes, leur ſont communes avec tous les Orientaux, & preſqu'avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumiere & la chaleur du Soleil ſont encore plus néceſſaires, leur frayeur eſt beaucoup plus vive pendant les éclipſes de cet Aſtre. Ils ne ceſſent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris ſa ſplendeur ordinaire.

Reſpect égal pour les Dieux & les Rois.

Ils ſaluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes geſtes & les mêmes cérémonies; & leur reſpect va ſi loin pour leur Prince, qu'à quelque diſtance qu'ils ſoient de ſa perſonne, ils n'oſent jamais s'aſſeoir dans un lieu où ſes regards peuvent tomber. Les jeunes Naïres obſervent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, ſans ſe relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Fêtes & Cérémonies.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le temps par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui ſe préparent à ces ſolemnités, par des jeûnes très-auſteres. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voiſins d'une Pagode s'y rendent tumultueuſement, pour accompagner les

Idoles, qu'on promene dans les Villages de la dépendance du Temple, ſur des Eléphans magnifiquement ornés. Une troupe de Naïres les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur ſervent à chaſſer les Mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des inſtrumens, mêlés aux acclamations du Peuple; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un ſabre à deux tranchans, dont la poignée eſt garnie de pluſieurs ſonnettes, court devant le Cortege, avec toutes les agitations d'un Furieux, en ſe donnant, par intervalles, des coups de ſabre ſur la tête & ſur le corps. On voit couler abondamment le ſang de ſes bleſſures. Mais, outre les cérémonies ſanglantes, les Malabares en ont de ſi contraires à la pudeur, que les Voyageurs modeſtes s'en interdiſent le récit. On brûle, après leur mort, les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres; & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inférieures (44).

DESCRIPT. DU MALABAR.

Les Malabares, à qui la Loi permet de porter les armes, s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. A peine les Enfans ont la force de marcher, qu'on leur met

Adreſſe des Malabares dans l'exercice des armes.

(44) Voyez dans la Deſcription de l'Indouſtan, tout ce qui appartient au fond de leur Religion.

entre les mains des petits arcs, & des fléches proportionnées, avec lesquelles ils font la guerre aux Oiseaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils sont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la subsistance & l'instruction sont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il se sert. Leurs mousquets sont néanmoins fort legers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuient la crosse du fusil contre leur joue, sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils se servent aussi de sabres & de lances. Mais rien n'est comparable à l'adresse, avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vû tirer souvent deux fléches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la seconde le bois de la premiere. La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds; & leurs fléches sont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, sur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites; mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mousquet, ils ont, au côté gauche, un petit coutelas, sans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui est soutenu

par un crochet de fer. Cet arme ne s'employe que dans les combats serrés, où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes sont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Exercices Académiques de la jeune Noblesse.

Dans les Académies, la jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choisissent leurs plus habiles Ecoliers, & les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en Champ clos pendant un temps limité. Mais ces divertissemens dégénerent presque toujours en véritables combats, & finissent par une effusion de sang, qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes Champions.

Comment se terminent les grandes querelles.

Quoique les Naïres soient naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentissemens particuliers. La plûpart de leurs différends se terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings. Lorsqu'il s'éléve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puis-

sans, & que l'honneur de leur famille y est intereſſé, chacun des deux Adverſaires choiſit un, ou pluſieurs de ſes Vaſſaux, dans une Tribu inférieure. Ils ſont abondamment nourris, pendant quelques ſemaines. On leur apprend à manier les armes. Auſſi-tôt qu'on les croit bien inſtruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit ſe terminer. Le Prince s'y rend avec toute ſa Cour. Les deux Adverſaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vaſſaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cauſe. Alors, les deux Naïres ſe reconcilient tranquillement, avec peu de regret du ſang qui s'eſt verſé pour eux, & dans l'orgueilleuſe idée que leur propre ſang eſt trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cauſe que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces miſérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il eſt aſſez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont ſurvêcu à leurs Ennemis, jouiſſent peu de leur victoire, parce qu'ils ne

fortent d'un combat ſi déſeſperé qu'avec dès bleſſures mortelles.

DESCRIPT. DU MALABAR.

En général, les Malabares ſont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colere ; s'ils ſe vengent, c'eſt toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poiſon, qu'à peine ſçavent-ils de quoi il peut être compoſé ; quoique ce déteſtable uſage ſoit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

Guerre des Malabares.

Dans leurs guerres, ils ne connoiſſent aucun ordre. On ne leur voit obſerver ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre apparence de diſcipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'uſurpation des Etats voiſins. S'ils pénétrent chez leurs Ennemis, c'eſt pour ſe venger par quelques ravages ; & lorſqu'ils font la paix, ils ſe reſtituent mutuellement toutes leurs Conquêtes, à l'exception du butin (45).

L'air eſt fort ſain ſur toute la Côte. On y trouve abondamment du gibier de toutes les eſpeces. La Mer voiſine eſt fort poiſſonneuſe, & le Poiſſon en eſt excellent. L'Aſie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance des hommes. Les fruits & les plantes y ſont d'une excellence & d'une

(45) Gautier, Schouten, Dellon, Pyrard, Baldus, &c.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Propriétés de l'air & du terroir.

variété ſingulieres. Cependant le poivre du Malabar eſt moins eſtimé que celui de quelques Etats voiſins, quoiqu'il en produiſe beaucoup plus. On n'y trouve du Cardamome que dans le Royaume de Cananor, ſur une Montagne éloignée de la Mer d'environ ſix à ſept lieues. Le profit en eſt grand pour les Propriétaires, non-ſeulement parce qu'il n'en croît point ailleurs, mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On eſt diſpenſé de le ſemer, & même de labourer la terre. Il ſuffit de mettre le feu aux herbes, qui ſe ſont multipliées pendant les pluies, & que le Soleil deſſéche après l'Hyver. Leurs cendres brûlées diſpoſent la terre à produire le Cardamome. Il ſe tranſporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perſe, en Arabie, en Turquie, & juſqu'en Europe, où il ne s'employe guéres néanmoins que pour les uſages de la Médecine : mais la plûpart des Peuples de l'Aſie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y entre du Cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, juſqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Seul endroit où croît le Cardamome.

Canelle inférieure à celle de Ceylan.

Il ſe trouve de la Canelle dans le Pays de Malabar; mais elle eſt ſi peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle

n'eſt guéres employée que pour la teinture. On paſſe ſur les arbres, qui ſont communs à toutes les parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les Cocotiers ſoient en ſi grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'eſt l'occaſion de donner une deſcription exacte de cet admirable ouvrage de la Nature.

Deſcription du Cocotier Malabare.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga* au Cocotier & à ſon fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre eſt de trente à quarante pieds. Il eſt d'une groſſeur médiocre, fort droit, & ſans autres branches que dix ou douze feuilles, qui ſortent du tronc vers le ſommet. Ces feuilles ſont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles ſont diviſées, comme celles du Palmier, qui porte les dattes. On les employe, ſeches & treſſées, pour couvrir les Maiſons. Elles réſiſtent, pendant pluſieurs années, à l'air & à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très-belles nattes, qui ſe tranſportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui eſt comme la tige de la feuille, & qui n'eſt pas moins gros que la jambe, ſert à brûler. On voit, aux Cocotiers, un nombre de feuilles preſque toujours

DESCRIPT. DU MALABAR.

égal, parce qu'il en ſuccéde continuellement de nouvelles aux anciennes.

Forme & qualités de l'arbre.

Le bois de l'arbre eſt ſpongieux, & ſe diviſe en une infinité de filamens; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des Maiſons & des Vaiſſeaux que dans ſa vieilleſſe, lorſqu'il devient plus ſolide. Ses racines ſont en fort grand nombre & très-déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le Cocotier n'en réſiſte pas moins à la violence des orages; ſans doute parce que n'ayant point de branches, il donne moins de priſe à l'effort du vent. Au ſommet, on trouve, entre les feuilles, une ſorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du choux-fleur, par la figure & le goût, mais qui a quelque choſe de plus agréable. Un ſeul de ces germes ſuffit pour raſſaſier ſix perſonnes. Cependant on en fait peu d'uſage, parce que l'arbre meurt auſſi-tôt qu'il eſt cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaiſir d'en manger, font toujours couper le tronc. Entre ce choux & les feuilles, il ſort pluſieurs bourgeons fort tendres, à peu près de la groſſeur du bras. En coupant leur extrêmité, on en fait diſtiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très-agréable, qu'on recueille, avec ſoin, dans des pots attachés à chaque bourgeon.

Descript. du Malabar.

Les Tives, dont la Tribu s'attache particuliérement à l'Agriculture, montent chaque jour, ſoir & matin, au ſommet des Cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vaſe, dans lequel ils renverſent ce qui a diſtillé depuis le ſoir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indouſtan, le nom de Tary ou Soury. C'eſt la ſeule qu'on recueille réguliérement ſur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même; & Dellon, qui joignoit les lumieres de la Médecine au diſcernement commun, la croit plus utile (46). Dans ſa fraîcheur, elle eſt douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle eſt dans ſa perfection du ſoir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elle eſt tout-à-fait aigre. En la diſtillant dans ſa plus grande force, on en fait d'aſſez bonne eau-de-vie, qui devient même très-violente, lorſqu'elle a paſſé trois fois par l'alambic. Si le Tary frais eſt jetté dans un poële, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaiſſit en conſiſtence de miel. S'il bout un peu plus long-temps, il ac-

Tary ou Soury, liqueur du Cocotier.

(46) *Ubi ſuprà*, page 176.

Descript. du Malabar.

quiert la solidité du sucre, & même à peu près sa blancheur ; mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. C'est de ce sucre que le Peuple fait toutes ses confitures. Les Portugais l'appellent Jagre, de *Jagara*, qui est le nom Malabare.

Cocos, qui en sont le fruit.

Les Cocotiers, dont on fait distiller le Tary, par l'incision des bourgeons, ne portent aucun fruit, parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme & se nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des Cocos, poussent, de chacun de leurs bourgeons, une sorte de grappe, composée de dix, douze, ou quinze Cocos au plus. La superficie de leur premiere écorce est d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, saine & rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre, & tire sur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à mesure que les Cocos meurissent, une portion de cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crême. Les Malabares donnent, aux Cocos à demi murs, le nom d'*Elexir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans

Eau, huile, & chair des Cocos.

leur parfaite maturité, il n'y reste que très peu d'eau ; & le goût en devient moins agréable, à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide & aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuisiniers Indiens en expriment le suc dans leurs sauces les plus délicates. On la presse dans des moulins, pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieillissant elle acquiert le goût de l'huile de noix ; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des Cocos est à peu près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent : mais, on en est peu tenté, parce qu'étant sans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La premiere écorce des Cocos est fort polie, & toujours verte ; quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la premiere pellicule de cette écorce, ce qui

DESCRIPT. DU MALABAR.

reste est épais de trois doigts. On le divise en filamens, qui servent à faire toutes sortes de cordages, & même des cables pour les plus gros Vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille fort dure, & de l'épaisseur d'un pouce. C'est cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des tasses, des cuillieres, des poires à poudre, & d'autres petits ouvrages. Le reste se brûle, pour en faire du charbon, qui sert aux forges des Artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair, il reste un marc, dont le Peuple nourrit les Pourceaux & la Volaille, & dont quantité de Pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

Admirables propriétés du Cocotier.

Dellon conclut que l'éloge du Cocotier, n'est point exagéré, lorsqu'on le représente comme la plus utile & la plus merveilleuse de toutes les productions de la Nature. On fait, de son tronc, des maisons commodes, dont le toît est couvert de ses feuilles, & dont les meubles, ou les ustanciles sont composés de son bois & de ses coquilles. On en fait des Barques, avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles se font de ses filamens les plus déliés, dont on fabrique aussi diverses sortes d'étoffes. Un Bâtiment, qui se trouve ainsi com-

posé d'une partie de l'arbre, peut être chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes & de charbon, qui soient tirés des autres parties.

Quelques arbres particuliers au Malabar.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes, qui ont fourni la matiere d'un Ouvrage connu sous le titre de *Jardin du Malabar.* Schouten & Dellon vantent beaucoup une espece d'arbre, plus particuliere à cette Contrée, qu'aux autres Pays des Indes (47), qui est de la hauteur de nos plus grands Noyers, & dont la feuille ressemble assez à celle du Laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très agréable; & de son tronc, il distille une gomme, qui sert à calfater les Vaisseaux. Mais ce qu'il a de plus singulier, dans une si grande espece, c'est que ses branches, comme celle du Paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abbaissent enfin vers la terre, & qu'à peine y ontelles touché, qu'elles y prennent racine. Avec le temps elles deviennent si grosses, qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoûte que si l'on n'avoit soin d'en couper une

(47) Dellon, *ubi supà*, page 197. Schouten, *passim*; sur-tout, pages 438 & suivantes.

DESCRIPT. DU MALABAR.

partie, pour les empêcher de s'étendre, un ſeul arbre couvriroit, par degrés, les plus vaſtes Campagnes, & formeroit une épaiſſe Forêt.

Plantes ſingulieres.

La Côte de Malabar produit toutes ſortes de légumes. On y trouve particuliérement une ſorte de féves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les coſſes ſont longues d'environ un pied & demi. Elles ſont moins délicates que les nôtres; mais elles croiſſent en fort peu de temps. La plante pouſſe de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un tres bel ombrage. On cultive, avec ſoin, dans le même Pays, une autre Plante fort curieuſe, dont les feuilles reſſemblent à la Pimpernelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du Jaſmin double : mais au lieu d'être blanches, elles ſont d'un très vif & très beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaiſir de la vûe. La Plante croît ſi vîte & s'étend ſi fort, qu'en peu de temps, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un jardin, lorſqu'elles ſont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat eſt merveilleuſement relevé

DESCRIPT. DU MALABAR.

par la verdure des feuilles. Elles s'épanouiſſent le matin, au lever du Soleil; & conſervant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Aſtre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroître le lendemain. Cette Plante continue de fleurir ainſi, ſans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ſes propriétés, c'eſt qu'il ſuffit de l'avoir ſemée une fois; parce qu'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & ſe renouvellent d'elles-mêmes. Auſſi les Jardiniers n'y apportent-ils pas d'autre ſoin que de les arroſer dans les temps ſecs.

Avec tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage, & n'ont pas la même curioſité pour les fleurs, que les Peuples ſujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au lieu de ſe frotter d'eſſences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'employent que de l'huile de Cocos.

Animaux remarquables.

Entre pluſieurs Animaux remarquables, les Perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuſe, autant que par la variété de leurs eſpeces. Dellon aſſure qu'il avoit ſouvent eu le plaiſir

DESCRIPT. DU MALABAR.

d'en voir prendre jusqu'à deux cens d'un coup de filet (48). Les Paons y sont aussi en très grand nombre. Mais la chasse en est plus difficile ; & cette raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles servent, dans toute l'Asie, à faire des Parasols, des Eventails & des Chasse-mouches, dont le manche est orné, pour les personnes riches, d'or, d'argent, & de pierreries. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de Hiboux (49), dont toute la Côte est infectée. Ces Oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe. Ils se perchent, pendant le jour, sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieurs milliers. Le Malabar ne produit point d'Eléphans ; mais on y en amene du dehors, & les Princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoyent des Eléphans dans leurs Terres. Ces Animaux, qu'on prend soin d'irriter, abattent les maisons & les arbres, ravagent les Jardins, ruinent les Campagnes,

(48) *Ibidem*, page 200.

(49) C'est vraisemblablement une erreur de nom, au lieu de Chauve-Souris ; du moins, si l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

& forcent les plus obſtinés à rentrer dans la ſoumiſſion.

Descript. du Malabar.

Trois ſortes de Tigres.

De toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar eſt celle, où les Tigres ſont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois ſortes, qui différent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre eſpece ne ſont pas plus grands que nos plus gros Chats. Dellon eut la curioſité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au comptoir François de Tilſcery. Il refuſoit tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne aſſez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la premiere, & ſon Maître en reçut une bleſſure conſidérable à la main. La ſeconde fois, il diſparut entiérement; mais il ne laiſſa point de ſe tenir caché long-temps aux environs du Comptoir, où il faiſoit une guerre cruelle à la Volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adreſſe de répandre une partie du riz qu'on lui préſentoit, auſſi loin qu'il le pouvoit dans ſa ſituation. Cette amorce attiroit les Poules & les Cannes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant deſſus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes.

Les Tigres de la ſeconde eſpece ſont

DESCRIPT. DU MALABAR.

les plus communs. Leur grandeur excede rarement celle d'un Mouton. Ils caufent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la foif du fang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les beftiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereufe chaffe, par différens degrés de récompenfe. Celui qui a délivré le Pays d'un Tigre, dans un combat fingulier, fans autres armes que l'épée ou la fléche, reçoit un braffelet d'or, qui paffe pour une marque d'honneur auffi diftinguée, que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de moufquet, ou qui ont employé le fecours d'autrui, ne font recompenfés que par une fomme d'argent.

Le Tigre de la troifiéme efpece eft celui que les Portugais nomment Tigre royal. Il eft de la grandeur d'un Cheval, & par conféquent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'efpece en eft moins nombreufe. Dellon qui ne vit pas, fans frayeur, la peau d'un de ces redoutables Monftres, rend témoignage qu'on en auroit pû couvrir un lit quarré de fix pieds. Ils font plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorfqu'on rencontre

tre un Tigre, si l'on est armé d'un fusil ou d'un pistolet, le parti le plus sage est de tirer en l'air, à moins qu'on ne se croye sûr de le tuer ou de l'abbattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au lieu que s'il est seulement blessé, la douleur de sa plaie le rend plus terrible. On assure aussi que la vûe du feu écarte les Tigres.

Adive ou Jakar.

L'Amiral que les Indiens nomment *Jakar*, ou Jakal, & les Portugais *Adive*, est un autre fléau du Malabar. Il ressembleroit au Chien par la figure, s'il n'avoit la queue du Renard, & le museau du Loup. Les Adives se dérobbent à la lumiere, & ne sortent guéres de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri est plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de differens âges, qui se plaignent, ou qui pleurent ensemble. Ils font la guerre à toutes sortes de Volaille, & ne sont pas moins ennemis des Chiens, qui aboyent beaucoup à leur approche. Ils attaquent les enfans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils soient d'un naturel si féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il est impossible de les apprivoiser. Il est souvent arrivé que des Adi-

DESCRIPT. DU MALABAR.

ves, entrant dans une Maison ouverte & sans défense, ont enlevé des Enfans au berceau, ou dans les bras d'une Mere effrayée. Tous les Malabares sont persuadés, par de longues observations, que la Nature a mis une singuliere intelligence entre le Tigre & l'Adive. Un Tigre, qui cherche sa proie, se sert du secours d'un Adive, qui marche devant lui, pour attirer par ses cris, les Chiens ou les Enfans hors des Maisons. On reconnoît aisément, si l'Adive est accompagné d'un Tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que si plusieurs se font entendre à la fois, les Malabares ne se croyent pas menacés du plus cruel de leurs Ennemis, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'est quelquefois occupé à chercher des Adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanieres, il y faisoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduisoit de la paille, où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. » J'ai » trouvé, dit-il, dans plusieurs de ces » tanieres, qui étoient capables de con» tenir vingt personnes, jusqu'à trente » Adives suffoqués (50).

Son intelligence avec le Tigre.

Les Buffles sauvages, sont en beau-

(50) *Ibidem*, page 224.

coup plus grand nombre, au Malabar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'ufage, & n'en mangent point la chair ; mais ils permettent aux Etrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des fouliers, des bottes, des rondaches, des outres, & une forte de grandes cruches, garnies intérieurement d'ozier, dans lefquelles on conferve & l'on tranfporte toutes les denrées molles ou liquides.

Civetté du Malabar.

La Civette du Malabar eft un petit Animal, qui reffemble au Chat, mais qui a le mufeau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes font auffi beaucoup moins dangereufes. On tire, d'une ouverture que le mâle & la femelle ont fous la queue, une efpece de graiffe, que les Européens nomment Civette, & dont il fe fait un commerce fort confidérable dans le Royaume de Calecut. Les Singes, dont le nombre & la variété font incroyables au Malabar, y paffent pour des Animaux divins, auxquels on éleve des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y caufent, ce feroit un crime capital d'en tuer un, fur les terres d'un Prince Gentil. Dellon parle de plufieurs Fêtes, inftituées à leur honneur, qui fe

DESCRIPT. DU MALABAR.

célébrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies. (51).

Couleuvres & autres Serpens.

Ce Voyageur avoit douté, dit-il, de ce qu'il avoit entendu raconter, & de ce qu'il avoit lû sur les Couleuvres du Malabar ; mais il s'en convainquit par ses yeux, & la présence du spectacle augmenta son étonnement. On en distingue plusieurs especes, qui différent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Les unes sont vertes, & de la grosseur du doigt, mais de cinq à six pieds de longueur. Elles sont d'autant plus dangereuses, que se cachant dans les buissons, entre les feuilles, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, si l'on ne fait beaucoup de bruit : au contraire, elles s'élancent sur les Passans, dont elles attaquent presque toujours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente, l'usage, dans les chemins étroits, est de se faire précéder d'un Esclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter. Un Indien Malabare, qui

(51) *Ibidem*, page 228.

servoit quelquefois Dellon, en qualité d'Interpréte, allant un jour, du Bourg de Balliepatan à la Pagode du même nom, accompagné d'un seul Naïre, qui le précédoit, vit un de ces dangereux Reptiles, qui s'élança sur son Guide, & qui se glissant par une narine, sortit aussi-tôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Naïre tomba sans connoissance, & ne fut pas long-temps sans expirer. Une autre espece, que les Indiens nomment *Nalle Pambou*, c'est-à-dire, *bonne Couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *Cobra Capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large, qui forme une espece de chapeau. Son corps est émaillé de couleurs très vives, qui en rendent la vûe aussi agréable, que ses blessures sont dangereuses. Cependant, elles ne sont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverses représentations de ces cruels Animaux sont le plus bel ornement des Pagodes. On leur adresse des prieres & des offrandes. Un Malabar, qui trouve une Couleuvre dans sa Maison, la supplie d'abord de sortir. Si ses prieres sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui présentant du lait, ou quelqu'autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer ? On appelle

DESCRIPT. DU MALABAR.

Avanture d'un Naïre, qu'un Serpent tue par le nez.

Comment les Serpens sont honorés des Malabares.

DESCRIPT. DU MALABAR.

les Bramines, qui lui présentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare, & les adorations, qu'il a rendues à toute l'espece. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Sécretaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces Serpens à chapeau, qui étoit de la grosseur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remédes ordinaires ; & ceux qui l'accompagnoient, se contenterent de le ramener à la Ville, où le Serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeller aussi-tôt les Bramines, qui représenterent à l'Animal combien la vie d'un Officier si fidele, étoit importante à l'Etat. Aux prieres, on joignit les menaces. On lui déclara que si le Malade périssoit, elle seroit brûlée vive dans le même Bucher. Mais elle fut inexorable, & le Sécretaire mourut de la force du poison. Le Prince fut extrêmement sensible à cette perte. Cependant, ayant fait reflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute secrette, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vase où la Couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après

lui avoir fait beaucoup d'excuſes, & quantité de profondes révérences.

Une piété biſare engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les Forêts, ou ſur les Chemins, pour la ſubſiſtance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raiſonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'anciennement la vûe des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les Maiſons, en leur fourniſſant de quoi ſe nourrir au milieu des Champs & des Bois.

La loi que les Idolâtres s'impoſent, de ne tuer aucune Couleuvre (51), eſt peu reſpectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Etrangers qui s'arrêtent au Malabar, font main-baſſe ſur ces odieux reptiles; & c'eſt rendre ſans doute un important ſervice aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement bleſſé, juſques dans les lits, ſi l'on négligeoit de viſiter toutes les parties de la maiſon qu'on habite. On trouve encore une eſpece de Serpens fort ex-

Serpens d'une monſtrueuſe grandeur.

(51) La plûpart des Voyageurs leur donnent ce nom, & d'autres les nomment Serpens, en général.

DESCRIPT. DU MALABAR.

traordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaller un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guéres que dans les lieux inhabités. Dellon en vit plusieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes, ou sur le rivage de la Mer. A quelque distance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abbattus & desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage (52), & qui confirme ce qu'on a lû dans d'autres Relations sur la voracité de quelques Serpens des Indes.

Ce qu'ils sont capables d'avaller.

(52) » Pendant la récolte du riz, quelques » Chrétiens qui avoient » été Gentils, étant allés » travailler à la terre, un » jeune Enfant, qu'ils » avoient laissé seul & » malade à la maison, en » sortit, pour s'aller coucher, à quelques pas de » la porte, sur des feuilles » de Palmier, où il s'endormit jusqu'au soir. Ses parens, qui revinrent fatigués du travail, le virent dans cet état; mais » ne pensant qu'à préparer leur nourriture, ils » attendirent qu'elle fût » prête, pour aller l'éveiller. Bientôt ils lui » entendirent pousser des » cris à demi étouffés, » qu'ils attribuerent à son » indisposition. Cependant, comme il continuoit de se plaindre, » quelqu'un sortit, & vit, » en s'approchant qu'une » de ces grosses couleu-

DESCRIPT. DU MALABAR.

Schouten donne, à ces Monstres affamés, le nom de Polpogs. » Ils ont, dit-» il, la tête affreuse, & presque sem-» blable à celle du Sanglier. Leur gueule » & leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'es-» tomac, lorsqu'ils voyent une grosse » piece à dévorer. Leur avidité doit être » extrême, car ils s'étranglent ordinai-» rement, lorsqu'ils dévorent un hom-» me, ou quelque Animal; on prétend, » d'ailleurs, que l'espece n'est pas veni-» meuse. Il est vrai, que nos Soldats, » pressés de la faim, en ayant quelque-» fois trouvé, qui venoient de crever

» vres avoit commencé à » l'avaller. L'embarras du » Pere & de la Mere fut » aussi grand que leur » douleur. On n'osoit ir-» riter la couleuvre, de » peur qu'avec ses dents » elle ne coupât l'Enfant » en deux; ou qu'elle n'a-» chevât de l'engloutir. » Enfin, de plusieurs ex-» pédiens, on préfera ce-» lui de la couper par le » milieu du corps; ce que » le plus adroit & le plus » hardi exécuta fort heu-» reusement d'un seul » coup de sabre. Mais » comme elle ne mourut » pas d'abord, quoique » séparée en deux; elle » serra, de ses dents, le » corps tendre de l'En-» fant, & l'infecta telle-» ment de son venin, » qu'il expira peu de mo-» mens après.

» Un soir, ajoûte Del-» lon, après avoir soupé, » nous entendîmes un A-» dive qui crioit seul, » proche de notre Mai-» son, & d'une maniere » si extraordinaire, que » tout le bruit de nos » Chiens, ne le fit point » écarter. Nous fimes sor-» tir nos gens avec leurs » armes, par précaution » contre les Tigres. Ils » trouverent qu'une Cou-» leuvre avalloit l'Adive, » qu'elle avoit apparem-» ment trouvé endormi. » Ils la tuerent & l'Adive » aussi. Elle n'avoit pas » plus de dix pieds de » long. *Ubi suprà, page* 241.

DESCRIPT. DU MALABAR.

» pour avoir avallé une trop grosse piece, » telle qu'un Veau, les ont ouverts, » en ont tiré la bête, qu'ils avoient » dévorée, l'ont fait cuire, & l'ont » mangée, sans qu'il leur en soit arrivé » le moindre mal (53).

Serpens qui servent de Chats dans les Maisons.

Le même Ecrivain en décrit une espece, que les Hollandois ont nommé *Preneurs de Rats*, parce qu'ils vivent effectivement de Rats & de Souris, comme les Chats, & qu'ils se nichent dans les toits des Maisons. Loin de nuire aux hommes, ils passent sur le corps & le visage de ceux qui dorment, sans leur causer aucune incommodité. Ils descendent dans les chambres d'une maison, comme pour les visiter; & souvent ils se placent sur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, sans y jetter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux Insectes qui s'y retirent (54).

Jugement sur la beauté du Malabar.

Ajoûtons à cette Description du Malabar, le jugement d'un Voyageur, qui en avoit parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder comme le plus beau Pays des Indes Orientales, en-deçà du Gange. Ce n'est pas, dit-il, que l'Asie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aspect est charmant; mais,

(53) Tome I. page 482. (54) *Ibidem.*

à ses yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, plusieurs Villes considérables, telles que Cananor, Calecut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coylan, &c. On y découvre des Allées, ou plutôt des Bois de Cocotiers, de Palmier, & d'autres Arbres. Les Cocotiers qui sont toujours verds & chargés de fruits, s'avancent jusqu'au bord du rivage, ou pendant la marée, les Brisans vont arroser leurs racines, sans que les Cocos reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ce ne sont pas les Bois seuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles Campagnes de riz, des Prairies, des Pâturages, de grandes Rivieres, de gros Ruisseaux, & des torrens d'eau pure. De Calecut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, jusqu'à Coylan, par des eaux internes; il est vrai qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands Etangs, des Viviers & des Bassins pour toutes sortes d'usages. Elles nourrissent une extrême quantité de poisson. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'est pas moins ornée, parce que la gelée,

DESCRIPT. DU MALABAR.

Ordre des Etats qui composent cette Côte.

la neige, & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe & les fleurs.

Les Royaumes de Cananor & de Calecut, continue le même Ecrivain, sont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plûpart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de Mangalor. Calecut, Siége de l'Empire des Samorins, commence proche de la Riviere de Bergera, au Nord du Royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est de trente à quarante lieues; sur vingt de largeur. Cranganor est entre Calecut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue: mais depuis que les Hollandois sont en possession de sa Capitale, ils l'ont assez fortifiée pour la rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le Royaume de Cochin commence à la Riviere de Cranganor, & finit à cinq ou six lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui est sa Capitale. Il renferme, dans sa dépendance, l'Isle de Vaipin. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Porcatti, ou Porca; & plus loin dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle considération. Porca finit au Sud du Royaume de Caliçoulang, qui

DESCRIPT. DU MALABAR.

finit de même au Sud de celui de Coylang; & Coylang s'étend au Sud, jusqu'au Cap de Comorin, Partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deça du Gange. L'Etat de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de soin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; sur quoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour laquelle il semble que les Portugais eussent travaillé pendant plus d'un siécle, en faisant bâtir quantité de belles Villes, qui sont passées entre ses mains, & qui font aujourd'hui le fondement de sa puissance. Les hautes Montagnes de Balagate, qu'on découvre de plusieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de séparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laisse l'une au Nord, & l'autre au Sud (55).

Bonheur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales.

(55) Gautier Schouten, Tome I. Pages 451 & précédentes.



VOYAGES

DE

GEMELLI CARERI.

INTRODUCT.

AVANT toutes ſortes de diſcuſſions ſur les entrepriſes de ce fameux Voyageur, obſervons qu'il eſt preſque le ſeul qui ait fait aſſez de fond ſur ſa propre expérience, pour donner des leçons ouvertes à ceux qui ſeront tentés de faire, après lui, le Voyage du tour du Monde. Loin de lui en faire un reproche, il ſemble qu'il manqueroit quelque choſe à ce Recueil, ſi les regles ne s'y trouvoient pas quelquefois jointes aux exemples; & la réputation de Gemelli Careri devant inſpirer de la confiance pour les ſiennes, on ne fera pas difficulté de les faire ſervir d'Introduction à cet Article, comme elles en ſervent à la Relation de ſes Voyages (56).

(56) Edition de 1727, à Paris, chez Ganeau, ſix Tomes *in*-douze.



§. I.

Avis, & Routes diverſes, pour le Voyage autour du Monde.

Avis pour ceux qui entreprennent le Voyage du tour du Monde.

IL établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du Monde, ſans exercer quelque commerce ſur la route. S'il ſe chargeoit de groſſes ſommes d'argent, il ſeroit ſans ceſſe expoſé à les perdre avec la vie. S'il prenoit des Lettres de change, peut-être lui arriveroit-il, par la grande diſtance des lieux, de trouver le Correſpondant mort ou hors d'état de payer. Celui, qui employe ſon argent en marchandiſes, eſt exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il ſe procure un moyen naturel de converſer avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de ſi barbare, qu'elle ne voye, de bon œil, un Marchand, qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le deſir du gain prenne jamais aſſez de force, pour faire oublier, au Voyageur, que le véritable objet de ſes fatigues eſt de s'inſtruire.

Diverſes routes qu'ils peuvent prendre.

On peut s'embarquer ſur les Vaiſſeaux Européens, qui partent ſouvent pour les Indes Orientales; mais il y a tou-

INTRODUCT. Premiere route.

jours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuieux, qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens corrompus & d'eau infectée; comme il arrive nécessairement, lorsqu'en doublant le Cap de Bonne-Espérance, on passe deux fois la Ligne. Cette Navigation peut coûter cent piastres, ou jusqu'à deux cens, suivant la place qu'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe, en passant par Ormutz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Persique, & de-là se joindre à la Caravane de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du Monde, il faut passer des Indes à la Chine, de-là aux Philippines, d'où l'on se rend en Amérique, pour retourner en Europe, par les Ports d'Espagne. La meilleure marchandise & la moins embarrassante qu'on puisse porter, aux Indes Orientales, est le Tabac en poudre, soit de Séville ou du Brésil. Mais, comme il est défendu, sous de rigoureuses peines, de passer ce Tabac sur les Vaisseaux Portugais, Careri conseille à ceux qui prendront cette voye, de se munir de piastres, sur lesquelles, il y a quel-

que chose à gagner en achetant des marchandises de l'Orient. INTRODUCT.

La seconde route est par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut passer au Port d'Alexandrie, & de-là remonter le Nil jusqu'au Caire, pour s'embarquer sur un des deux Vaisseaux Mahométans, qui partent chaque année de la Mer Rouge, pour la Mecque. On trouve continuellement, dans cette fameuse Ville, l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse. Seconde route.

La troisiéme route & la plus ordinaire, aux Européens, est celle de Livourne au Port d'Alexandrette ou d'Alep. Elle se fait pour dix piastres. Alep offre cinq routes pour Ispahan. La premiere, par le Diarbek & Tauris; la seconde, par la Mésopotamie, en passant à Mousul & Amadan; la troisiéme par Bagdat & Rengavar; la quatriéme, en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Anna Bagdat & Bassora; la cinquiéme, par le grand Désert. Mais la derniere n'est pratiquée qu'une seule fois de l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des Chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que dans Troisiéme route.

INTRODUCT. tout autre temps, ces Déſerts arides ſont abſolument ſans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuſes Troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravannes. Ajoûtez qu'on languit des mois entiers, pour attendre que ces Caravannes ſoient formées.

Quatriéme route.

La quatriéme route & la plus ſûre eſt celle de Conſtantinople, par l'Allemagne & la Hongrie. Enſuite, il faudroit paſſer la Mer noire, & traverſer la Natolie. Careri ne conſeille point la route de Smyrne, ſi l'on ne trouve la protection d'une forte Caravanne, contre les Voleurs dont elle eſt remplie.

Maniere de tirer du profit de ce Voyage.

Ceux qui veulent faire un profit conſidérable ſur les monnoies, dans la route de Turquie & de Perſe, doivent ſe pourvoir de Séquins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de Piaſtres. Les Lettres de change ſont utiles juſqu'en Turquie. A l'égard des Marchandiſes, les plus convenables ſont des coliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Veniſe, des Velours & des Raz de Naples, verds, bleues & rouges; des criſtaux en forme d'olive, qui ſe font à Veniſe, & que les Orientaux achetent fort cher, pour

s'en orner les bras & les jambes ; de la Thériaque de Venise, qui est aussi fort estimée dans tout l'Orient, surtout à Ispahan, où elle se troque contre le précieux baume de Perse, qu'on appelle de la Momie. On feroit une grande fortune, dans cet échange, avec les Eunuques de la Cour ; parce que ce Baume étant ramassé pour le Roi, sous leur direction, ils ne manquent point de garder le meilleur.

Grand profit d'un petit Capital.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommodité, il faut acheter, à Malte, des yeux & des langues de Serpens pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Isle, où, suivant la tradition commune, l'Apôtre Saint Paul rassembla miraculeusement & fit mourir tous les Animaux venimeux, dont elle étoit infestée. Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gros qu'un sou piece, se vendent en Perse & dans les Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine ; » où l'on est persuadé que les Serpens » les plus venimeux ne font aucun mal à » ceux qui portent une de ces langues » pétrifiés dans une bague, de maniere, » dit-il, que la pierre touche à la chair. Les Emeraudes se vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Maho-

INTRODUCT. métans ; & les montres de bas prix ne sont pas moins recherchées.

Maniere de voyager sans le secours du Commerce.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans le secours du Commerce, c'est d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne consiste souvent qu'à connoître, en général, les différens symptômes des maladies, à sçavoir faire une saignée, & composer quelques médicamens, des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter, avec soi, une petite provision de drogues, dans une boëte un peu curieuse, & de ne s'arrêter, dans chaque Ville, qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux, & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, sont deux sources de richesses pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait sa fortune en Perse, où les maladies de la vûe sont fort communes.

Careri conseille, à ceux qui veulent passer en Perse, & dans les Indes, de ne vendre, en Turquie, que le petit Corail, & seulement ce qu'il en faut

pour les frais du Voyage ; parce qu'en allant plus loin on gagne beaucoup plus. Les Douanes causent peu de diminution. Ces impôts sont legers, dans les Etats du Grand-Seigneur. Celui qui risque de frauder les droits n'est taxé qu'au double, s'il est surpris, & ne perd point sa Marchandise. En Perse, on ne paye rien ; mais les Gardes exigent des présens, qui se mesurent sur la qualité extérieure des Marchandises, sans qu'on ait l'embarras d'ouvrir ses coffres.

Voyage d'une grande partie du Monde par terre.

Un Voyageur, qui se proposeroit de faire par terre la plus grande partie du tour du Monde, pour traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Russie accorde difficilement le passage, à d'autres Marchands que ses propres Sujets. Ils employent deux ans à ce Voyage, qui les expose à d'étranges dangers, dans plusieurs affreux déserts & dans des Forêts épouvantables ; & si leurs Caravannes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

Même entreprise par l'Occident.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Veracruz, ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas

INTRODUCT.

l'occasion de la Flotille, ou des Galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque Vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique; ou sur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane, ou à Veracruz. On doit être fourni de pistoles d'Espagne & de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des Lettres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du Voyage, & revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverses sortes de Marchandises & de bijoux (57). Avec un Administrateur

Marchandises qu'il faut porter.

(57) Le but de cette Introduction demande ici quelque détail, fondé sur l'expérience. Les Marchandises doivent être des satins unis & travaillés, de couleur célestes, ou d'un verd gai clair, ou couleur de fleur de Mauve, ou gorge de Pigeon, ou gris de perles; des toiles de même couleur à fond d'or & d'argent; des rubans à fonds de satin, avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs; du Velours qu'on appelle doublement frisé, & des toilettes de Velours, mais seulement noirs; des bas de soie de couleurs modestes; des bas transparens de soie retorse, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais surtout, couleur de perles, & de fleur de romarin; des habits de femmes tout taillés, où dont l'étoffe ne soit pas cousue, tels que ceux qui portent, en Espagne, le nom de Guardapier, mêmes couleurs que celles des Satins, mais surtout gorge de Pigeon & bleu céleste; des glaces de Venise, surtout de trois palmes & demie de hauteur, & larges à proportion, pour les Carosses & les Miroirs; des couvertures d'étoffes de soie, remplies de coton, & diversement travaillées, la couleur, d'un côté, différente de celle de l'autre, avec des franges autour; de la

fidéle, on peut ſe promettre un profit du triple (58). Enſuite, pour continuer le Voyage juſqu'aux Philippines, & delà au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer ſur le Vaiſſeau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part réguliérement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des Piaſtres; & les meilleures ſont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les Marchandiſes de l'Europe y ſont peu recherchées, ce que Careri n'attribue pas moins à l'induſtrie des Chinois, qu'à l'abondance de leur Pays: cependant ils aiment les Eſtampes de France & de Flandres, ſimples ou enluminées, les Lunettes, les Teleſcopes, les Microſcopes, les Verres à boire, & d'autres vaſes de criſtal.

Route & ſecours pour le Voyage des Philippines.

La Navigation, du Mexique aux Iſles Philippines, eſt ſi commode, que les

Soie crue, & de la torſe à trois fils, pour en faire des bas; des dentelles blanches & de ſoie noire, à œil de perdrix, des toiles fines & moyennes de France & de Hollande, & toutes ſortes de dentelles de Flandres. A l'égard des Bijoux, il faut principalement des Colliers de Corail rond, gros au moins comme des pois, & du rouge le plus vif; des figures de Notre Seigneur & de ſaint Jean, dans l'enfance, en bois bien coloré; le gain en eſt incroyable: des Tabattieres d'argent à reſſort, gravées ou garnies de corail; des Hochets de corail; des Croix de criſtal & de corail noir, &c.

(58) C'eſt-à-dire de trois cens pour cent.

INTRODUCT. femmes les plus délicates l'entreprennent ſans crainte. On a toujours le vent en pouppe, & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement eſt entre deux, trois, & quatre cens piaſtres, ſuivant la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le Vaiſſeau : mais on eſt diſpenſé de toutes ſortes de frais, lorſqu'on peut obtenir, du Gouverneur Eſpagnol, un Brevet de Capitaine, dans les Troupes qui paſſent tous les ans aux Philippines (59).

Comment on ſe rend à la Chine, & comment on revient.

Il eſt facile enſuite de paſſer, à peu de frais, de Manille à la Chine, ſur des Jonques Chinoiſes, ou ſur les Navires Eſpagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Canton. Ce Voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent ſe rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate, ou ſur la Côte de Coromandel, trouvent l'occaſion de s'embarquer ſur des Vaiſſeaux François, Anglois, ou Mores, que le Commerce amene ou fait partir continuellement

(59) Cet expédient ne peut plus être employé, ſi l'on exécute un Réglement de Philippe V, qui défend que tous les Capitaines & autres Officiers, engagés ſu le Vaiſſeau de Manille, ſoient réformés ou congédiés en arrivant aux Philippines. Le Gouverneur du Mexique y perd encore plus que les Voyageurs, parce qu'ils n'obtenoient cette faveur qu'en lui faiſant un préſent, dont ils étoient rembourſés par leur ſolde.

INTRODUCT.

nuellement. On fait ces différentes courſes avec utilité, lorſqu'on emporte, de la Chine, de l'or en lingots, ou des étoffes de ſoie & d'or. Pour ſe rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, & ſur la Côte de Coromandel, on ne manque point de Vaiſſeaux Eſpagnols ou Mahométans. On eſt ſûr de gagner trente ou quarante pour cent, ſi l'on y Porte de l'or en poudre, qui s'achete à Manille, à Malacca, & dans le Royaume d'Achem; & ſi l'on prend enſuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

Profits qu'on peut faire au retour par différentes voyes.

En paſſant par Goa & par les Etats du Grand-Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis, & d'autres pierres précieuſes, dont le tranſport eſt aiſé par terre; enſuite, des perles à Bender, Congo & dans le Golfe Perſique. Il peut s'avancer de-là vers Baſſora, d'où, traverſant le grand Deſert, il ſe rend, par Alep, à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui, qui voudroit donner plus d'étendue à ſa courſe, iroit par terre du Golfe Perſique à Iſpahan, où il prendroit la voie des Caravannes, pour ſe rendre à Alep par la route de

INTRODUCT.

Bagdat, s'il n'aimoit mieux descendre ; par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, jusqu'à Trebizonde sur la Mer noire, & de Trebizonde à Constantinople.

On peut faire encore le tour du Monde par les Détroits de Magellan & de le Maire, à l'exemple de ces deux célébres Navigateurs, qui nous en ont ouvert la route, & de plusieurs Armateurs, Anglois & Hollandois, dont on a déja vû les Relations dans ce Recueil. Mais on n'y voit que des Mers, & d'horribles difficultés à vaincre.

GEMELLI CARERI. 1695.

§. II.

Différentes Courses, par lesquelles Careri se rend à la Chine.

Départ de Bander Abassi.

PARTONS, avec Careri, de Bander Abassi (60), pour arriver, le 11 de Janvier 1695, à Daman, Ville Portugaise, sur la Côte des Indes. Il la place au vingtiéme degré de latitude, quoi-

Careri arrive à Daman.

(60) On passe sur les premieres Courses de l'Auteur, qui appartiennent, suivant le Plan de cet Ouvrage, au Recueil des Voyages par Terre. Il suffit de marquer ici que Careri étoit de Naples, d'une honnête famille, qu'il avoit étudié pour être Avocat, & qu'on le met au nombre des Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés. Nous avons deux Editions de son Ouvrage en François.

que la plûpart des autres Voyageurs la mettent à vingt & un degrés & quelques minutes. Elle est située, dit-il, sur la rive gauche d'une riviere de même nom, & le petit nombre de ses Habitans n'empêche pas qu'elle ne soit distinguée par sa beauté. Elle est bâtie à l'Italienne, & partagée dans sa longueur par trois grandes rues paralleles, traversées de quatre autres avec la même régularité. La plûpart de ses Maisons sont accompagnées d'un grand Jardin: L'air y est excelient. On y respire le matin une délicieuse fraîcheur, qu'on ne sent point à Goa, qui est plus au Sud; quoique sur toute cette Côte, le Printems & l'Eté arrivent dans le même temps. Cette Ville a quatre bons Bastions à la moderne; mais elle est mal fournie d'artillerie. Sa figure est irréguliere, & son circuit d'environ deux milles. Au lieu de Fossé, du côté du Levant & du Midi, elle n'a qu'un retranchement de quatre pieds de hauteur. Des deux autres côtés, un bras de la Riviere baigne le pied des murs. On y entre par deux portes, dont l'une est à Pont-levis.

GEMELLI CARERI. 1695.

Description de cette Ville.

Daman est défendue par une bonne Garnison. Le Roi de Portugal y entretient un Gouverneur, & quelques Officiers qui prennent soin de ses revenus

GEMELLI CARERI. 1695.
Les Habitans ſont des Portugais nés dans les Indes, d'un Pere blanc & d'une Mere noire, avec un aſſez grand nombre de Gentils & de Mores, auxquels l'exercice public de leur Religion eſt interdit. Les Jéſuites, les Recollets & les Auguſtins y ont de fort belles Maiſons. Sur l'autre bord de la Riviere, on voit l'ancienne Ville de Daman, qui n'eſt plus qu'un amas de miſérables cabanes, habitées par des Gentils & des Mores de divers métiers. Le Port eſt entre les deux Villes; mais il ne peut recevoir les Vaiſſeaux & les Barques mêmes qu'avec la haute marée, & le Courant du reflux y eſt ſi rapide, qu'il eſt impoſſible alors d'y entrer, même à la rame. L'entrée du Port a pour défenſe du côté du vieux Daman, un petit Fort à trois Baſtions, qui ſont munis d'une aſſez bonne artillerie. Vers le Nord, on découvre un petit Bourg, habité par des Chrétiens noirs; & plus loin un Village de Gentils.

Pendant le ſéjour que Careri fit à Daman, il ne put réſiſter à la curioſité de voir Surate, qui n'en eſt qu'à ſoixante & dix milles. Enſuite ayant remis à la voile pour Baçaim, à quatre-vingt milles de Daman, il paſſa le lendemain devant le Fort de Trapour, aſſez habité pour contenir deux Couvens. A dix

milles de Trapour, les Portugais ont un autre Fort, nommé *Aseri*, qui passe pour imprenable, par sa situation sur le sommet d'une Montagne, où rien ne le commande, & par la difficulté du chemin, qui est taillé obliquement dans le Roc. Sa Garnison n'a presque pas d'autres armes, qu'un gros amas de pierres, avec lesquelles on est persuadé qu'elle peut se défendre contre une armée, en les jettant du sommet de la Montagne (61). De-là, Careri passa devant le Fort & le Village de Magn, qui sont suivis de plusieurs autres lieux habités, après lesquels il vit l'Isle de la Vache, d'environ trois lieues de tour. La nuit suivante, son Vaisseau mouilla devant le Canal, qui est formé par l'Isle de Salsette & la Terre-ferme de Baçaim. Cette Ville, dont les Portugais sont en possession depuis plus de deux cens ans, n'a pas moins de trois milles de circuit. Elle devoit avoir huit Bastions, dans son ancien plan; mais la plûpart sont demeurés imparfaits. Les murailles ont un simple terre plein, du côté du Nord, & sont encore moins défendues du côté du Sud, parce qu'il est moins exposé aux attaques de l'Ennemi. Baçaim étoit alors dépeuplée par la peste,

GEMELLI CARERI. 1695.

Fort de Trapour & d'Aseri.

Baçaim & sa situation.

(61) Careri, Tome III. pages 43 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

dont les ravages n'y avoient cessé que depuis peu d'années : mais ses rues sont larges & régulieres, & l'on y voit quantité de belles maisons. Son Port est à l'Est, fermé par l'Isle & la Terre-ferme. Il y a, dans cette Ville, un Tribunal supérieur, auquel on appelle de tous les Tribunaux particuliers de la Côte Septentrionale. Le Général des Troupes Portugaises y fait aussi sa résidence ; & son autorité, qui s'étend sur tous les Officiers Militaires de la même Côte, lui fait donner le titre de Général du Nord (62). A quinze milles autour du Baçaim, on ne rencontre que des Maisons de plaisance & des Jardins agréables, où les cannes de sucre & les meilleurs fruits sont en abondance. Ce secours est nécessaire aux Habitans, contre les chaleurs insupportables du Pays, & surtout pour se garantir du *Carazzo*, maladie pestilentielle, qui infecte souvent cette Contrée, jusqu'à dépeupler, en peu d'heures, des Villes entieres. Quoique le Tribunal de Baçaim tienne le premier rang sur la Côte, il est si mal pourvû de Jurisconsultes, que les Religieux de la Ville, apprenant que Careri étoit de cette profession, lui proposerent de le marier avec une jeune personne,

Carazzo, espece de peste & ses effets.

(62) Page 43.

Gemelli Careri. 1695.

riche de vingt mille piastres, pour être l'Avocat des Couvens & de la Noblesse, Office qui devoit lui faire d'ailleurs un revenu considérable : mais, cent mille piastres, dit-il, n'auroient pas eu le pouvoir de le faire renoncer à sa Patrie pour le reste de ses jours (63).

Isle de Salsette.

L'Isle de Salsette, qui est située devant Baçaim, lui auroit inspiré peu de curiosité, si, depuis son arrivée aux Indes, il n'eût entendu parler du Temple de Canarin, dans des termes qui lui en avoient fait prendre une fort haute idée. Comme la vûe de ce Monument ne servit qu'à l'augmenter, c'est à lui-même qu'il faut laisser peindre son admiration & les circonstances de son Voyage.

Ce Pagode, dit-il, ou ce Temple est une des plus grandes merveilles de l'Asie. On croit que c'est un ouvrage du grand Alexandre, parce que le travail en est si surprenant, qu'il ne peut être attribué qu'à lui. Ce qui m'étonne beaucoup, c'est qu'il ait échappé, jusqu'à moi, aux recherches de tous les Européens, sur-tout à celles d'un Voyageur aussi curieux que Pietro della Valle ; car il est moins étonnant que Tavernier, qui trafiquoit des pierreries & qui voyageoit

(63) Page 50.

GEMELLI CARERI. 1695.

en Marchand, ait eu peu d'ardeur pour les Antiquités de l'Asie.

Voyage de Gemelli au Temple de Camarin.

Je voulois me rendre à *Tana*, pour me faire conduire de-là au Temple; mais quelques amis me conseillerent de prendre par *Deins*, comme la plus commode des deux routes. Leur avis me fit passer, dans une barque, au Village de Gormandel, qui est situé dans l'Isle, & dont les maisons sont bâties sur les deux revers d'une Montagne. De-là, continuant de suivre le Canal, j'arrivai au Village de Deins, éloigné de Baçaim, d'environ six milles. L'Agent des Religieuses de Sainte Monique de Goa, ausquelles ce Village appartient, n'ayant pû me procurer les commodités qu'on m'avoit fait espérer, je fus obligé de me contenter d'un mauvais Cheval, sur lequel je me mis en route, accompagné d'un seul Gentil, au travers d'une Montagne remplie de Singes; de Lions, de Tigres, & de Bêtes venimeuses. En passant dans un Village où je me proposois de manger, je ne trouvai qu'un peu de riz à demi bouilli dans de l'eau simple. Ce Village étoit composé de quatre cabanes, dans l'épaisseur d'un Bois. Je vis, dans la route, des Oiseaux fort extraordinaires; les uns tout-à-fait verds, & de la grosseur d'une Grive; d'autres

Route qui l'y conduit.

plus gros, & fort noirs, avec la queue d'une prodigieuſe longueur ; d'autres rouges & verds, de la groſſeur d'une Tourterelle ; enfin quantité d'eſpeces différentes, qui ne ſont pas connues en Europe. Après avoir fait huit milles dans cette ſolitude, j'arrivai au pied d'une fort grande Roche, où je quittai mon Cheval, pour monter à la ſuite de mon Guide. C'eſt au ſommet, du côté de l'Orient, qu'eſt taillé le grand Temple (64).

Merveilleuſe deſcription de ce Temple.

Careri en donne la deſcription. Il rencontra d'abord deux grands pilaſtres, de vingt palmes de hauteur, dont le premier tiers eſt quarré, le ſecond octogone, & le plus haut tout-à-fait rond. Leur diamétre eſt de ſix palmes, & leur diſtance mutuelle de quinze. Ils ſont à huit pieds de la Roche, faits tous deux pour ſoutenir une pierre de quarante-quatre palmes de longueur, & large de huit, ſur quatre de groſſeur. Ce Portique conduit dans une eſpece de grande Salle, longue de quarante palmes, & taillée dans la Roche même, au bout de laquelle on trouve trois portes, dont celle du milieu a quinze palmes de hauteur, ſur huit de largeur, & les deux autres quatre palmes en quarré. Elles

(64) Pages 57 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

Grottes sans nombre, qui lui servent d'Avenues.

menent dans un lieu plus bas. Au-dessus de ces portes est une grande corniche de la même pierre, large de quatre palmes ; & sur cette corniche, à trente palmes de hauteur, on voit d'autres portes taillées dans le Roc. A la même hauteur, on distingue trois petites Grottes, toutes d'environ six palmes, où l'on entre par trois portes, dont celle du milieu est la plus grande. Il est assez difficile de comprendre à quoi ces ouvrages ont pû servir.

Careri, s'étant avancé dix pas vers la droite, vit une autre Grotte ; ouverte des deux côtés, longue de vingt-quatre palmes & large de quinze, élevée en dôme, de dix palmes de diamétre, & de quinze de hauteur, avec une corniche quarrée. La premiere Idole, qu'il y apperçut, est taillée dans le Roc, à demi relief. Elle tient dans la main quelque chose, qu'il eut peine à discerner. Le bonnet, dont elle a la tête couverte, ressemble à celui du Doge de Venise. En s'approchant, Careri vit, près d'elle, deux Statues, en posture soumise, dont les bonnets ont la forme d'un pain de sucre. Plut haut, c'est-à-dire, au-dessus de leurs têtes, il distingua deux petites Figures, taillées aussi dans le Roc, de la forme dont on peint

les Anges en l'air ; & plus bas, deux autres, qui tiennent un bâton ſur les mains. Deux enfans, qui ſont à leurs côtés, ont les mains jointes, comme s'ils étoient en priere, & portent, ſur leurs épaules, une eſpece de bâton. Proche du même lieu, on trouve, dans une autre Grotte, un ſecond dôme d'une ſeule pierre, & de la même forme que le précédent ; mais le ſommet en eſt rompu. Careri ſe ſeroit imaginé que ces deux Grottes avoient pû ſervir de tombeaux à quelques anciens Gentils, s'il eût apperçu la moindre ouverture, par laquelle on eût pû faire entrer, ou leurs corps, ou leurs cendres : mais il vérifia, par ſes recherches, que les pierres ne ſont pas creuſes. Autour de la ſeconde Grotte, il vit quatre grandes Figures, de demi relief, qui tiennent dans la main gauche une eſpece d'habillement. Elles ont, à leurs pieds & ſur la tête, les mêmes ſortes de bonnets & les mêmes petites Figures que les précédentes. Vis-à-vis de cette Grotte, on trouve, dans une autre, trois petites Figures aſſiſes, & ſix autres fort grandes, avec trois moyennes, qui ſont debout toutes neuf, & travaillées de la Roche même ; mais celle du milieu a dans la main gauche un arbre chargé de fruit.

GEMELLI CARERI. 1695.

De l'autre côté, on distingue seize Figures, toutes assises, avec les mêmes bonnets sur la tête, & les mains croisées sur l'estomac. Une des seize a, près d'elle, deux petites Figures debout, & deux autres au-dessus.

En avançant vers le Septentrion, à peu de distance de la derniere Grotte, on en trouve une autre, de huit palmes dans toutes ses dimensions, qui contient une espece de lit, de la même pierre. Sur la façade, on voit une Statue assise, les jambes croisées à la maniere des Orientaux, les mains jointes sur l'estomac; & une autre debout, qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, & sur la tête de laquelle on distingue deux Enfans aîlés. Au-delà de cette Grotte, sur la même façade, qui s'étend plus de soixante palmes au-dedans de la Roche, on trouve deux Statues assises de même, avec leurs mains sur l'estomac & leurs bonnets en tête. Deux autres, qui sont debout, paroissent n'être là que pour les servir.

Entrée du Temple.

Mais toutes ces Grottes & ces Figures ne servent que d'avenues au fameux Temple de Canarin. On y entre par une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingt de longueur. Sur la

droite de l'entrée, on trouve une Grotte ronde, de plus de cinquante & une palmes de circuit, environnée de Statues, les unes assises, les autres debout, dont une seule est plus grande que toutes les autres. Cette Grotte s'éleve en dôme, sur la surface duquel on voit, en relief, plusieurs caractères qui paroissent inexplicables. En entrant dans le premier Vestibule du Temple, qui a cinquante palmes en quarré, on rencontre de chaque côté, une colomne de soixante palmes de hauteur avec ses chapiteaux, & de six de diamétre. Celle, qui se présente à droite, offre deux Lions, avec un bouclier à côté; & l'autre offre deux Statues. Après avoir passé ces deux colomnes, on trouve, sur la gauche, à l'entrée d'une Grotte, deux grandes Statues debout, qui se regardent mutuellement. Plus loin, on apperçoit, du même côté, deux autres Statues, d'une grandeur prodigieuse, & une troisiéme sur la droite; toutes debout, avec plusieurs petites Figures autour d'elles. Une Grotte voisine, qui a vingt-quatre palmes en quarré, n'offre rien de curieux. Du côté droit, où sont les Lions, sans autre Statue, on voit deux grands vases, sur des pieds d'une grandeur proportionnée.

Colomnes & Figures.

GEMELLI CARERI. 1695.

De-là, on passe dans un autre endroit, par trois portes égales, de trente palmes de hauteur, sur huit de largeur; excepté que celle du milieu n'a point d'élévation sur le terrein, & que celles des côtés en sont élevées de cinq palmes. L'espace intérieur offre quatre colomnes, travaillées de la Roche même, hautes de douze palmes, entre l'espace des cinq fenêtres, qui donnent du jour au Temple. A la droite de l'entrée, on distingue quelques lettres inconnues à Careri, que le temps a rongées, comme le reste de l'ouvrage. Outre diverses petites Figures, qui se présentent sur les côtés, on voit debout deux Statues gigantesques, qui ont la main droite ouverte, & un habit dans la gauche. Elles ont les mêmes bonnets que toutes les précédentes, & des pendans d'oreille à l'Indienne.

Caracteres inconnus à Careri.

A l'entrée même du Temple, dont la porte a quinze palmes de haut, sur huit de large, on trouve, sur la droite, quatre Statues debout, dont l'une représente une Femme, avec une fleur à la main, & douze plus petites, les unes assises, les autres debout, tenant aussi quelque chose dans les mains, qu'elles ne laissent pas d'avoir croisées sur l'estomac. A la gauche, on voit quatre autres

Ce qu'il voit dans le Temple.

Statues, deux desquelles sont de Femmes, avec des grands anneaux aux pieds, & seize petites Statues aux côtés, les unes assises, les autres debout, dans la même posture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, & deux autres vis à-vis, avec trois petites, qui sont debout. Sur le ceintre de la porte, est une fenêtre de quarante palmes de largeur, c'est-à-dire, aussi large que le Temple même, avec une pierre au milieu, en maniere d'Architrave; & cette pierre est soutenue, en dedans, par deux colomnes octogones. Dans l'intérieur, à gauche, on voit encore une Inscription, en caracteres aussi peu connus que la premiere.

Le Temple est en voûte; & sa largeur, comme on l'a déja fait observer, est de quarante palmes, sur cent de longueur. Il s'arrondit à l'extrêmité. Trente-quatre colomnes, outre celles de l'entrée y forment trois especes de Nefs. Dix-sept ont des chapiteaux, & des figures d'Eléphans au-dessus. Les autres n'ont de remarquable, que leur figure octogone. L'espace, qui reste entre les colomnes & la roche, c'est à-dire, la largeur des Nefs de chaque côté, est de six palmes. Sa forme.

Tout ce qu'on a décrit jusqu'à pré-

GEMELLI CARERI. 1695.

ſent, eſt taillé dans le Rocher même; ſans addition d'aucune autre matiere aux Statues, & ſans la moindre partie qui puiſſe ſe détacher. Sur le plan du Temple, on voit quantité de pierres taillées, qui ſervoient peut-être de degrés à quelque Edifice. Careri, étant ſorti de ce lieu myſtérieux, monta quinze marches, taillées dans le roc, & trouva deux Citernes d'aſſez bonne eau de pluie. Après avoir monté encore, au double de cette hauteur, il trouva une Grotte, de ſeize palmes en quarré, d'où l'on paſſe dans une autre, de même grandeur; & de cette derniere, dans une troiſiéme, de douze palmes. Il vit, dans la premiere, une fenêtre taillée dans la pierre même; & deux colomnes, près d'une petite Citerne.

Suite des Grottes, & d'autres lieux myſterieux.

Autre Temple.

A peu de diſtance de ces Grottes, ſon Guide lui fit remarquer un autre Temple, précédé d'une belle Place, autour de laquelle regne une eſpece de Parapet, ſur lequel on peut s'aſſeoir, avec une Citerne au milieu. On entre ſous la premiere voûte, par cinq portes taillées dans le roc, entre leſquelles on trouve d'abord quatre piliers octogones. Toutes ces portes, à l'exception de celle du milieu, ſont élevées de deux palmes

au-dessus du rez-de-chaussée. Des deux côtés de la voûte, qui est aussi longue que le Temple même, on voit plusieurs Statues. Celles du côté gauche sont assises, & celles de l'autre côté sont debout. Toute la façade offre aussi quantité de ces Statues assises & debout.

On entre de-là, dans le Temple, par trois portes, dont celle du milieu a douze palmes de hauteur, sur six de largeur ; & celles des côtés, deux palmes de moins dans ces deux dimensions. Tout l'espace du Temple est de soixante palmes en quarré ; mais, par une assez étrange disproportion, il n'en a que douze de hauteur. Aux deux côtés, & dans la partie intérieure de l'entrée, on voit plus de quatre cens Figures, grandes & petites, assises & debout. De celles qui sont debout, à droite, deux sont beaucoup plus grandes que les autres ; comme celle qui occupe le milieu du fond, & qui est apparemment l'Idole principale, & une autre à gauche, qui est debout aussi. Mais elles sont toutes en assez mauvais état, & fort altérées par le temps. A chaque côté du Temple est une Grotte, de quatorze palmes en quarré ; chacune, avec un petit mur en dedans, de la hauteur de deux palmes.

GEMELLI CARERI. 1695.

Après avoir monté dix marches, du côté du Nord, on trouve une grande Grotte, qui en contient une plus petite. A la droite, on en voit une autre, qui en renferme aussi une petite, avec son petit mur. La grande a vingt palmes de long, sur dix de large ; & la petite en a dix en quarré. Toutes ces Grottes ont leurs petites Citernes. Plus loin, sur la droite, on en trouve une autre, de la même grandeur, avec deux autres colomnes au-devant, deux petites Grottes & trois Citernes ; une à droite & les deux autres à gauche. Enfin, l'on passe encore dans une autre, qui est contigue à celle-ci, & qui en renferme une petite, avec sa Citerne. Careri juge que tous ces lieux secrets peuvent avoir été les habitations des Prêtres du Temple, qui menoient, dans ces lieux, une vie solitaire & pénitente.

Divers autres Monumens.

En descendant quinze marches, taillées dans le roc, on arrive dans une Place de trente palmes en quarré, au bout de laquelle on apperçoit un petit Temple, où l'on entre par trois portes, dont les espaces sont taillés en forme de pilastres. Sur la gauche, on rencontre quatre Statues, deux assises, & deux debout. La droite offre une petite Grotte ouverte, & un autre Temple, précédé

d'une Citerne, dans lequel on entre par une porte de dix palmes de hauteur, ſur ſix de large, après avoir paſſé d'abord par une eſpace de quarante palmes en quarré, qui a, ſur la droite, une petite Chambre fort obſcure, de douze palmes. Toutes les parties de ce Temple ſont un peu ſombres. Il s'éleve, dans le milieu, en dôme, de quinze palmes de hauteur. On deſcend encore cinquante marches; après leſquelles on trouve une Place unie, taillée dans le Roc, qui n'eſt pas fort dur en cet endroit, & huit piliers octogones, de douze palmes de hauteur, qui laiſſent neuf eſpaces, pour monter par cinq degrés dans une Grotte. On voit, à gauche, dans cette place, une grande Idole aſſiſe, la tête découverte, & deux autres grandes Statues debout, entourées auſſi de pluſieurs petites. On entre enſuite dans ce Temple, par trois portes, hautes de douze palmes, & large de ſix, avec deux fenêtres au-deſſus. Il a cent palmes de long, ſur cinquante de large; & par un autre défaut de proportion, il n'en a que dix de hauteur. Une voûte, qui regne autour, en forme de collatérale, eſt ſoutenue par dix pilaſtres quarrés. Elle donne entrée dans quatre Grottes, qui, joint à ſept de la façade, & du côté

GEMELLI CARERI. 1695.

gauche du Temple, font le nombre d'onze, destinées, suivant l'opinion de Careri, à servir de logement aux Prêtres. Dans une Niche de dix pieds en quarré, qui fait le fond du Temple, on voit une grande Idole assise, avec deux Statues debout à sa droite, & une autre assise à sa gauche, près de laquelle il y en a deux aussi debout, & plusieurs petites à l'entour.

On remonte vis-à-vis, par dix marches, pour entrer dans une petite Grotte, soutenue par deux colomnes. De-là, par une petite porte, large de quatre palmes, & haute de dix, on passe dans une autre Grotte de quinze palmes en quarré; & de suite, dans une autre de douze, où l'on trouve une grande Idole assise, les mains croisées sur l'estomac. On descend vingt marches, & l'on arrive dans une Place, d'où l'on entre à gauche, en montant quatre degrés, dans une voûte qui contient quatre pilastres, hauts de douze palmes, par les espaces desquels on passe dans trois petites Grottes. Vingt marches plus bas encore, on trouve d'autres Grottes, avec leurs petites Citernes (65).

Admiration de Careri.

Careri (66) paroît avoir emporté,

(65) *Ibid.* pages 70 & précédentes.

(66) Il répéte qu'on attribue ce prodigieux Ou-

de ce lieu, beaucoup de ſurpriſe & d'admiration ; mais il n'oſe ſe livrer à ſes conjectures. Proche du Village de Canarin, qui donne ſon nom au Temple, ou plutôt à cet amas de Temples, on lui fit voir un autre Rocher de cent pas de circuit, dont le deſſous n'eſt pas moins rempli de Grottes & de Citernes. Du côté de l'Orient, devant la Grotte principale, il vit une grande Idole, aſſiſe ſur ſes jambes croiſées.

GEMELLI CARERI. 1695.

Deſcription de l'Iſle de Salſette.

L'Iſle de Salſette, qui renferme ces merveilleux reſtes de l'Antiquité, a vingt milles de long, quinze de large, & ſoixante & dix de tour. Comme elle eſt fort baſſe, on s'eſt ſervi de la Mer pour y faire pluſieurs Canaux. Cependant elle ne manque pas de Montagnes & de Bois. Son terroir produit en abondance des Cannes de ſucre, du Riz, & la plûpart des fruits de l'Inde. Elle n'eſt ſéparée, de la petite Iſle Angloiſe de Bombay, que par un Canal, qu'on paſſe à pied ſec dans la baſſe marée. Le ſoin, que les Anglois ont apporté à ſe fortifier dans cette Iſle, n'a pas permis aux Por-

vrage au grand Alexandre, qui étoit, dit-il, de cette Religion là. Il ne ſçait, dit-il encore, quel jugement en portent les Portugais, qui doivent le bien connoître, puiſque les Vicerois de Goa viennent ſouvent le viſiter : mais il croit qu'ils n'en peuvent rien dire de vrai. *Ibid. pages 64 & 70.*

GEMELLI CARERI 1695.

tugais de laisser Salsette sans défense. Ils y ont les Forteresses de Bandora & de Versava, & cinq autres petits Forts aux environs de Tana. Les Insulaires qui sont un mêlange de Gentils, de Mores & de Chrétiens, vivent dans une extrême pauvreté, par la tyrannie de leurs Maîtres, ausquels ils sont forcés de donner non-seulement toutes les productions de leurs Terres, mais le fruit même de leur industrie & de leur travail. Ils sont renommés par la fabrique de leurs toiles, qui fournissent aux Portugais le plus beau linge qu'ils ayent dans les Indes. Leur habillement consiste dans un linge, dont ils se couvrent le milieu du corps, & dans une petite camisole qui ne passe pas le nombril. On compte, dans l'Isle, trois Couvens (67); mais les Jésuites en possedent la meilleure partie, c'est-à-dire, presque toute la pointe qui regarde l'Orient & le Canal de Baçaim (68).

Mort tragique de Machado Brito, Amiral Portugais.

Avant le départ de Careri, on apprit, à Baçaim, la mort tragique d'Antonio Machado de Brito, Amiral de la Flotte Portugaise, & célébre par un grand nombre de victoires, qu'il avoit remportées sur les Arabes de Mascate. Cette

(67) Dominiquains, Augustins & Cordeliers.
(68) Page 76.

nouvelle affligea ſenſiblement Careri, qui ſe ſouvenant d'avoir reçu divers bienfaits de ce grand homme, dans un Voyage qu'il avoit fait avec lui, de Madrid à Genes, en 1689, s'en étoit promis beaucoup de protection dans les Indes. Il demande la permiſſion de ſatisfaire, en deux mots, ſa reconnoiſſance & ſa douleur. Machado, dit-il, étoit la terreur des Mores & des Arabes. Il fut regretté de tout le monde ; & ſes Ennemis mêmes ne purent lui refuſer de l'admiration, après lui avoir donné la mort par un lâche aſſaſſinat (69).

GEMELLI CARERI. 1695.

(69) Cet événement mérite d'être rapporté, parce qu'il ne ſe trouve que dans Careri. Brito s'étoit attiré, par quelques indiſcrétions de langue, la haine de la Nobleſſe de Goa, ſur tout celle des Melos, famille illuſtre & puiſſante. Ses Ennemis conſpirerent contre ſa vie, au nombre de cinquante. Après avoir concerté la maniere, le lieu & le temps de l'aſſaſſinat, ils firent pluſieurs meurtrieres, dans les Maiſons du Quartier, & dans la Paroiſſe même de Saint Pierre L'Amiral ne pouvant ſoupçonner de perfidie des ames nobles, quoiqu'on l'eût averti de s'en défier, ſortit ſeul dans ſon Palanquin, accompagné d'un ſeul Eſclave, qui portoit ſon Palanquin. On lui tira, d'une fenêtre, un coup de fuſil, qui ne lui fit qu'une legere bleſſure. Il ſortit de la Voiture ; & prenant le tabac qu'il avoit entre les doigts, il demanda fierement à qui l'on en vouloit. A toi, répondit Triſtan de Melo, en ſortant de la Maiſon, & déchargeant ſur lui un gros mouſqueton. L'Amiral évita le coup en baiſſant le corps ; & mettant l'épée à la main, il pouſſa cinq bottes à ſon Ennemi, mais inutilement ; parce que Triſtan étoit couvert d'une côte de maille ; ce qui l'obligea de lui donner un grand coup ſur la tête, & de lui couper le viſage d'un

GEMELLI CARERI. 1695.

Ville de Chaul.

Careri partit de Baçaim, & mouilla quatre jours après, devant Chaul, autre Ville Portugaise, située dans une Plaine, à six milles de la Mer, sur le bord d'une Riviere, que la marée rend capable de porter toutes sortes de Vaisseaux jusqu'au Port. Elle est défendue

revers, qui le fit tomber. Il le prit par les cheveux, & lui mit les pieds sur la gorge, comme pour lui enfoncer son épée dans le ventre. Tristan lui demanda la vie, qu'il lui accorda généreusement. Dans le même temps le fils de Tristan sortit avec un autre Mulâtre, & tous deux ils tirerent, sur l'Amiral, deux coups de mousqueton, qui lui mirent plusieurs balles dans le corps. Cependant, il demeura sur pied & se tint en défense Aussi-tôt, un Esclave, s'avançant par derriere, lui perça le côté d'une zagaie: mais ce Misérable ne le porta pas loin, car l'Amiral lui ouvrit le ventre d'un coup de revers, dont il mourut la nuit suivante. Machado, qui commençoit à perdre ses forces, rentra dans son Palanquin. Un Prêtre, du nombre des Assassins, sortit encore avec un mousqueton, pour l'achever : mais le voyant prêt à rendre l'ame, il lui demanda s'il vouloit se confesser. Machado rejetta généreusement ses offres ; & voyant venir un Dominiquain, pour lui donner le même secours, il lui serra la main, en prononçant ces mots ; que le sang de Jesus-Christ me soit propice ! Il expira aussi-tôt. On lui trouva trente balles dans l'estomac. Tout le Monde, admirant son courage, demeura persuadé qu'il avoit plus d'esprits vitaux ; que les autres hommes, puisqu'avec tant de blessures, il avoit eu peine à mourir. Les Soldats de Marine, qui étoient presque tous embarqués, pour mettre à la voile le jour suivant, accoururent pour vanger leur Chef : mais un Officier leur ordonna de la part du Roi de s'arrêter, & Tristan de Melo eut le temps de se faire porter, sur les bras de deux Noirs, au Palais de l'Archevêque, azyle inaccessible, aux Officiers de la Justice. *Ibid. page 82 & précédentes.*

par

par divers ouvrages, comme l'entrée du Port l'eſt par le Fort de *Morro*, bâti ſur une Montagne qui la commande. Mais le territoire de Chaul ne s'étend pas plus de ſix milles en longueur. Depuis cette Ville juſqu'à Goa, on compte environ deux cens cinquante milles, & toute cette Côte étoit alors ſoumiſe au fameux Sevagi, dont on a lû la fortune & les exploits dans une autre partie de cet Ouvrage. Le Vaiſſeau, qui portoit Careri, s'étant rangé ſous le Pavillon d'une Flotte Portugaiſe, qu'il avoit rencontrée à Baçaim, arriva heureuſement avec elle, au Port de Goa.

Etat où Careri trouve Goa.

Cette grande & magnifique Ville étoit alors peu différente de l'état qu'on a repréſenté dans les dernieres peintures de la décadence des Portugais; & Careri n'en rapporte rien, que pluſieurs autres Voyageurs n'euſſent obſervé avant lui. Mais après y avoir ſatisfait ſa curioſité, pendant quelques ſemaines, il ne put réſiſter à celle de voir le Camp du Grand-Mogol, qui étoit alors à Galgala. En vain ſes amis lui expoſerent les difficultés & les fatigues de ce Voyage, dans un Pays Idolâtre ou Mahométan, & rempli de Montagnes fort rudes, où ſa vie devoit être expoſée à mille dangers. Il prit un Canarin, pour le

GEMELLI CARERI. 1695.

transport de ses provisions, & quelques ustenciles nécessaires, sur la route, avec un Indien de Golconde, qui sçavoit plusieurs Langues, pour lui servir d'Interprête.

Voyage qu'il entreprend au Camp Mogol de Galgala.

Il passa de l'autre côté du Canal, dans le Pays de Visapour, dont le Grand-Mogol étoit alors en possession. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'un Armenien & un More, qui s'étoient joints à lui, trouverent le moyen de faire transporter leur bagage. Il fallut s'arrêter long-tems dans une cabanne abandonnée. Enfin les trois Voyageurs contraignirent quelques Gentils à leur rendre ce service jusqu'au Village d'*Arcolna*. Ils y passerent une nuit fort incommode, sous des Cocotiers, sans cesse troublés par les tambours & les cris des Idolâtres qui célébroient la fête de Siminga, c'est-à-dire, de la pleine Lune. Le lendemain, ils furent obligés d'employer le bâton, pour se faire servir des Gentils, que l'argent, ni les prieres, ne pouvoient mettre en mouvement, mais qui se laisserent charger, comme des Anes après avoir été bien battus (70).

Arcolna.

Ponda & son Temple.

Laissons à Careri, l'honneur de cette narration. La chaleur étoit si violente, qu'il falloit se reposer presqu'à chaque

(70) *Ibid.* page 152.

moment, & se rafraîchir avec des Melons & des fruits du Pays. Nous arrivâmes, le premier jour à Ponda, Ville éloignée de douze milles. Un fameux Temple y attira notre curiosité. On entre dans la cour par un Pont couvert, & l'on y monte par deux Escaliers. A droite elle présente un Edifice octogone, environné de sept rangs de petites colomnes, avec leurs chapiteaux, & de petites arcades dans l'intervalle, dont l'une sert d'entrée. On voit, à gauche, un Bâtiment tout semblable, mais qui n'est point encore achevé. La rue est entourée de Boutiques, qui forment un Marché perpétuel. C'est au fond de cet espace, qu'on découvre le Temple. On entre d'abord dans une espece de Vestibule, plus long que large, dont le toît est soutenu, de chaque côté, par six colomnes, & qui est environné de bancs, où l'on a la liberté de s'asseoir. De-là on passe dans une seconde Salle, un peu moins grande; & sur la droite, on trouve le Temple, qui n'est qu'une Chambre fort bien peinte, & remplie de diverses Figures, dont la tête est couverte d'une espece de Thiare. La principale a quatre mains; des deux premieres elle tient un bâton, de la troisiéme un miroir; & la quatriéme est

GEMELLI CARERI. 1695.

appuyée sur sa hanche. On voit, à son côté, plusieurs Figures de femmes, qui portent, sur la tête, cinq vases les uns sur les autres. Le reste du spectacle consiste dans un grand nombre de Monstres, tels que des Chevaux aîlés, des Coqs, des Paons, & d'autres Animaux, distingués par des attributs qu'ils n'ont pas reçus de la Nature. Le Temple se termine par une petite Chambre ronde & obscure, au pied d'une petite Tour. On y voit une longue pierre, ornée de sculpture, & couverte comme un tombeau. Derriere le Temple, on trouve un de ces grands arbres, qui sont l'objet de la vénération des Banianes; & sous cet arbre, une sorte d'étang, entouré de degrés de pierre, où les Gentils viennent se purifier.

Forteresse de Mardanghor.

Ponda n'est composée que de misérables cabanes; mais la Forteresse, qui se nomme Mardanghor, est capable de défense, & n'est jamais sans une garnison de quatre cens hommes. Nous y eûmes le triste spectacle d'une femme qui se fit brûler avec le corps de son mari. Comme nous ne devions trouver, sur toute la route, que des Bœufs pour voiture, j'achetai, à Ponda, un Cheval qui me coûta six roupies. Nous fîmes huit milles jusqu'au Village de Chianpon, qui est

Chianpon.

accompagné d'un Fort. De-là, marchant au travers des Bois, nous arrivâmes au bord d'un Canal, que nous passâmes dans une petite Barque, & nous entrâmes sur les Terres d'un Prince Gentil, nommé Sonda Kirani Karagia, Seigneur de quelques Villages situés dans les Montagnes. Après avoir fait neuf cosses, qui reviennent à dix-huit milles d'Italie, nous passâmes la nuit dans le Village de Kakoré, sous la voûte d'un Temple, où nous vîmes, sous un petit dôme, un Vaisseau de cuivre, soutenu d'une base de pierre, sur laquelle étoit un masque d'homme, du même métal, qu'on y avoit cloué. Nous prîmes ce Monument pour le Tombeau de quelque Héros du Pays. Kakoré.

Le lendemain, nous passâmes dans des Bois fort épais. Les Singes s'y faisoient voir en troupes, sautant d'un arbre à l'autre, & tenant leurs Petits si ferme, que toutes les pierres qu'on leur jettoit ne purent en faire tomber un. Les Habitans de cette Contrée, qui sont tous Idolâtres, leur rendent une sorte de culte, & ne permettent point qu'on les tue; ce qui les rend si familiers, qu'on les voit entrer librement dans les Villages, & jusques dans les maisons. Après une marche de huit cosses, nous arrivâmes au pied de la Montagne de Bagalatte, où

Familiarité des Singes.

Montagne de Bagalatte.

GEMELLI CARERI, 1695.

les Gardes & les Officiers de la Douane nous firent acheter la liberté du paſſage. Nous continuâmes de marcher au travers des Bois, pendant huit autres milles, qui nous conduiſirent au ſommet de la Montagne; & nous y fûmes rançonnés par d'autres Gardes. Comme il ne falloit point eſperer de logement dans un lieu ſi déſert, nous fûmes obligés de paſſer la nuit dans l'épaiſſeur du Bois. Le jour ſuivant nous eûmes à traverſer un Pays encore plus couvert, où je vis, pour la premiere fois, une eſpece de Poule ſauvage, dont les plumes & la crête tirent ſur le noir. Elles ſe préſentoient en ſi grand nombre, que je les aurois crues domeſtiques, ſi l'on ne m'eût aſſuré que nous étions fort éloignés de toutes ſortes d'habitations. Quatorze coſſes nous firent arriver au Village de Bombnali, où la Garde n'exigea rien pour notre paſſage. La route, que nous fîmes le lendemain, étoit bordée de Bois plus agréables. Après avoir fait huit coſſes, nous traverſâmes le Village de Chiamkan, célébre par ſa Douane & ſon Marché. Quatre coſſes plus loin, nous arrivâmes à Sambrane, où nous paſſâmes la nuit. C'étoit la réſidence du Prince Kirani Karagia. Son Château n'avoit pas d'autres fortifications,

Bombnali.

Sambrane.

qu'un mur de ſept à huit pieds de haut : mais on nous fit juger de ſa puiſſance, en nous aſſurant que le Marché de ce ſeul Village lui rapportoit annuellement près de quinze cens mille écus.

Fort & Ville d'Alcala.

Deux coſſes au-delà de Sambrane, nous rentrâmes ſur les Terres du Grand-Mogol. J'étois à me repoſer proche du Fort de la ville d'Alcal, lorſqu'on vint m'avertir que la route où j'allois entrer étoit remplie de Brigands. Mon embarras n'eut pas été médiocre, ſi je n'euſſe vû paroître auſſi-tôt, un Convoi de trois cens Bœufs, qui portoient des proviſions au Camp de Galgala. J'obtins la protection des Officiers. Mais, pendant le temps qu'ils prirent pour ſe rafraîchir, j'entrai dans un Temple voiſin, où je vis une Idole, compoſée du corps d'un Homme, de la tête d'un Singe, & d'une très longue queue, qui lui revenoit par-deſſus la tête, & dont le bout ſervoit à ſoutenir une petite Cloche. Elle avoit une main ſur la hanche, & l'autre levée pour frapper. Lorſque je ne me croyois point obſervé je briſois toutes les Idoles (71) qui tomboient ſous mes mains.

Zéle pieux de Gemelli.

Je partis le jour ſuivant, avec la Caravane ; & nous fîmes ſix coſſes, pour arriver au Village de Cankré, d'où cinq

(71) *Ibid.* page 172.

GEMELLI CARERI. 1695.

autres cosses nous conduisirent à Etqui, Ville composé de cabanes, mais dont le terroir est excellent. La journée suivante fut de cinq cosses, jusqu'au petit Village d'Onor, où nous n'arrivâmes qu'après avoir traversé un Bourg nommé *Tikli*. Le lendemain, nous fîmes cinq autres cosses, au travers d'un Pays fort agréable, jusqu'à Mandapour, où les Officiers du Convoi prirent le temps de se rafraîchir. C'est une Ville, qui n'a qu'une muraille fort basse, mais qui est défendue par un bon Fort, de pierre de taille & de chaux. L'après-midi, notre marche fut de deux cosses, jusqu'à Betché, où nous passâmes la nuit.

Bourg de Tikli.

Kodelki.

Le jour suivant, après avoir fait trois cosses, nous traversâmes un grand Village, nommé Kodelki, où je fus surpris de trouver du raisin mûr. Trois autres cosses nous firent arriver à Edoar, la meilleure de toutes les Villes que j'aie rencontrées dans ce Voyage. Sa premiere enceinte renferme un Fort & un Marché. La seconde offre un second Fort, environné d'un grand nombre de maisons, qui composent la Ville. Elle est fréquentée par tous les Marchands des Parties Méridionales. Après dîner, nous fîmes cinq cosses, jusqu'au Bourg de Mouddol, qui est situé sur le bord d'une Riviere.

Il ne nous restoit que sept cosses jusqu'à Galgala. Nous les fîmes le jour suivant ; & vers la moitié du chemin, nous traversâmes un Bourg muré, qui se nomme Matour. Il fallut traverser la Riviere de Kichina pour entrer dans le Camp Mogol. J'y trouvai quantité de Soldats Chrétiens, qui m'offrirent un logement. On leur avoit permis d'élever une Chapelle de terre, & d'y entretenir deux Prêtres Canarins, qui leur disoient réguliérement la Messe. François Borgia, leur Capitaine, Venitien d'origine, mais né à Dehli, dans l'Indoustan, me conduisit à sa Tente. Il y fit battre cruellement, sous mes yeux, deux Mahométans qui s'étoient enivrés. Ce témoignage de son autorité me surprit beaucoup, dans une armée de Mogols ; mais ma surprise augmenta, lorsqu'après avoir été relâchés les deux Mahométans vinrent le remercier de leur châtiment.

Matour.

Camp Mogol de Galgala.

Soldats Chrétiens & leur privilége.

Borgia me dit que cette Armée impériale étoit composée de soixante mille Cavaliers, & de cent mille hommes d'Infanterie, qu'il y avoit pour le bagage cinq mille Chameaux, & trois mille Eléphans ; mais que le nombre des Vivandiers & des Marchands étoit infini ; & que tout le Camp renfermoit plus de cinq cens mille hommes. Il lui donnoit

Nombre des Troupes Mogoles.

GEMELLI CARERI. 1695.

trente milles de tour. Les ſeules Tentes du Grand-Mogol, avec celles de ſes femmes & de ſes principaux Officiers, en avoient trois milles. On y entroit par trois portes; l'une qui ſervoit au Quartier des femmes, & les deux autres pour le Monarque & ſa Cour. Les Marchés étoient au nombre de deux cens cinquante, diſtribués dans toutes les Parties du Camp.

Audience que Gemelli obtient du Grand-Mogol.

Deux jours après, j'eus le bonheur d'obtenir une audience particuliere du Grand-Mogol, par la faveur d'un Officier Chrétien & d'un Eunuque de ſes amis. Ils me firent entrer, dans la premiere Cour du Quartier impérial, où je vis, ſous une Tente, des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, & pluſieurs autres inſtrumens, qui ſe font entendre à certaines heures du jour. On me fit remarquer auſſi une boule d'or, attachée au bout d'une chaîne, entre deux mains dorées. C'eſt l'Enſeigne impériale, qu'un Eléphant porte dans les marches. Je paſſai de-là dans une ſeconde Cour, où j'admirai la richeſſe des Tentes, qui étoient ornées d'étoffes d'or & de ſoye. L'Eunuque m'y introduiſit. J'y trouvai le Monarque de l'Indouſtan, aſſis ſur de riches tapis, & légérement appuyé ſur des oreillers

Ce que ce Prince lui demande, & ce qu'il répond.

tiſſus d'or. Après avoir fait ma révérence à la maniere des Mogols, je m'approchai de lui, avec le Chrétien, qui devoit me ſervir d'Interprête. Il me demanda ſucceſſivement de quel Royaume j'étois d'Europe, depuis quand j'en étois parti, quelle route j'avois tenue, pourquoi j'étois venu dans ſon Camp, & ſi je voulois prendre quelque engagement à ſon ſervice ? Je lui répondis, dans le même ordre, que j'étois de Naples, que j'en étois parti depuis deux ans, pendant leſquels j'avois viſité l'Egypte, la Turquie & la Perſe ; que je n'étois venu dans ſon Camp, que pour y voir le plus grand Monarque de l'Aſie, & la ſplendeur de ſa Cour ; & que j'aurois fait mon bonheur de le ſervir, ſi d'importantes raiſons ne me rappelloient dans ma Patrie, auſſi-tôt que j'aurois vû l'Empire de la Chine. Il me fit diverſes queſtions ſur la guerre de Hongrie, auſquelles je répondis ſuivant les dernieres informations que j'en avois reçues en Perſe ; & l'heure de l'Audience publique approchant, je fus congedié avec quelques marques de bonté. Je retournai dans la ſeconde Cour, qui étoit fermée, dans une aſſez grande enceinte, par un mur de toiles peintes, d'environ dix palmes de hauteur. On voyoit du côté des Appartemens

GEMELLI CARERI. 1695.

Observations de Gemelli dans le Quartier impérial.

impériaux, la Tente d'audience, soutenue par deux grands mâts. Le dehors étoit revêtu d'une toile rouge ordinaire, & le dedans, d'une toile plus fine, avec de petits rideaux de taffetas. Sous cette Tente j'eus le temps de distinguer un échaffaut quarré, de quatre palmes de hauteur, fermé d'une balustrade d'argent, haute de deux palmes, & couvert des plus magnifiques tapis. A six palmes de distance, j'en vis un autre, élevé d'une palme, aux quatre coins duquel on avoit planté quatre piques d'argent, qui s'élevoient jusqu'au ciel de la Tente. C'étoit sur ce second échaffaut qu'étoit le Trône. Je crus distinguer qu'il n'étoit que de bois doré, & de la hauteur de trois palmes. Sa forme étoit quarrée. On y montoit par un petit escalier d'argent; & l'on voyoit dessus, trois oreillets, deux pour les côtés, & l'autre pour les épaules. L'Empereur s'y rendit à pied, s'appuyant sur un bâton fourchu par le haut. Il étoit précédé d'un grand nombre d'Omhras, & d'autres Courtisans. Sa Cabaye étoit blanche, & relevée sous le bras droit, à la maniere des Mahométans, pour se distinguer des Gentils, qui l'attachent sous le bras gauche. Son *Tchira*, ou son Turban, étoit de la même étoffe, entouré d'une toile d'or, sur

laquelle brilloit une très-grande émeraude, au milieu de quatre petites. Sa ceinture, qui étoit de ſoye, cachoit ſur le côté droit un poignard à l'Indienne. Il avoit les jambes nues, & des ſouliers à la Moreſque. Deux Officiers chaſſoient les mouches, autour de lui, avec des queues de cheval blanches. Un autre portoit un Paraſol verd, pour le garantir du Soleil.

Figure du Grand-Mogol Aureng-zeb.

Aureng-zeb étoit de petite taille. Il avoit le nez grand, & l'air délicat. Une vieilleſſe de quatre-vingt ans commençoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui étoit blanche & ronde, ſembloit recevoir un nouvel éclat de la couleur olivâtre de ſon teint (72).

Lorſqu'il ſe fut aſſis, on lui préſenta ſon cimeterre & ſon bouclier, qu'il mit à ſa gauche ſur le Trône. Enſuite il fit ſigne, de la main, qu'on pouvoit s'approcher pour l'Audience. Deux Sécrétaires reçurent toutes les Requêtes qui leur furent préſentées, & les lui remirent ſucceſſivement, en lui expliquant ce qu'elles contenoient. J'admirai qu'à ſon âge, il écrivoit ſes réponſes, ſans lunettes, & qu'il parut prendre plaiſir à cette occupation.

On fit paſſer les Eléphans en revûe

(72) *Ibid.* page 186.

GEMELLI CARERI. 1695.

devant le Trône. Lorſque les Cornakias, ou ceux qui les montoient, avoient découvert la croupe de ces Animaux, pour laiſſer voir au Monarque ſi les Omhras, qui étoient chargés de les nourrir, s'en acquittoient fidélement, ils leur faiſoient tourner la tête vers le Trône; & la leur frappant trois fois, ils les obligeoient de faire autant de fois une eſpece de révérence, en élevant & baiſſant leur trompe. Les Princes de la Famille royale arriverent pendant cette cérémonie, & s'aſſirent ſur les degrés du Trône, après avoir fait au Monarque deux révérences, à chacune deſquelles ils portoient la main ſur la tête, à terre, & ſur l'eſtomac. Ceux qui ne ſont pas du ſang Impérial, doivent en faire trois. En dehors, au côté droit de la Tente, on voyoit cent Mouſquetaires ſous les armes, & quantité de Maſſiers, vêtus de différentes couleurs, qui portoient, ſur leurs épaules, des bâtons garnis de pommes d'argent. Pluſieurs Portiers, le bâton à la main, éloignoient de l'entrée ceux qui n'étoient pas introduits. A gauche, neuf Officiers, en cabayes de velours rouge brodées d'or, avec de larges manches, & des colliers pointus qui pendoient par derriere, portoient les Enſeignes impériales au bout de leurs

GEMELLI CARERI. 1695.

piques. Celui du milieu portoit un Soleil ; les deux, qui le ſuivoient de chaque côté, deux mains dorées ; les deux ſuivans, deux queues de cheval teintes en rouge ; & les quatre autres, quelque choſe de plus myſtérieux, qui étoit couvert d'un voile. Hors de l'enceinte, étoient rangées ſous les armes pluſieurs Compagnies, à cheval & à pied, entre un grand nombre d'Eléphans, qui portoient de grands Etendarts ; & les tambours battirent pendant toute l'Audience. Lorſqu'elle fut finie, l'Empereur reprit le chemin par lequel il étoit venu. Les Princes ſe retirerent, les uns dans de riches Palanquins, & d'autres ſur de ſuperbes Chevaux, dont les harnois étoient d'or, & couverts de pierres précieuſes. Les Omhras, qui avoient toujours été debout, ſortirent à pied de l'enceinte, & trouverent à la porte leurs Voitures ou leurs Eléphans. Le Kutual, qui ſemble exercer l'office de Grand Prévôt de l'Armée, partit à Cheval, précédé d'un More à pied, qui ſonnoit d'une trompette de cuivre verd, longue de huit palmes, dont le ſon reſſemble à celui du cornet des Pâtres d'Italie (73).

(73) *Ibid.* pages 189 & précédentes. On s'eſt borné ici à diverſes circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Relations dont on a déja donné l'Extrait.

GEMELLI CARERI. 1695.

Après ce détail, qui s'accorde assez avec le récit de nos plus célebres Voyageurs, dans les descriptions qu'ils ont données de l'Indoustan, Careri s'étend sur l'Histoire de cet Empire, & sur les grands événemens qui avoient conduit Aureng-zeb sur le Trône : mais n'ayant connu les Mogols que dans un Voyage très-court, qu'il avoit fait à Surate, & dans celui qu'il faisoit au Camp de Galgala, il y a beaucoup d'apparence que tout ce qu'il rapporte de leur Pays & de leurs Usages est tiré de Tavernier, qu'il nomme quelquefois, & d'autres Relations, où tout le Monde peut puiser les mêmes lumieres. Il mérite plus d'attention, lorsqu'i parle sur le témoignage de ses propres yeux.

Sikandar, Roi détrôné de Visapour.

J'avois prié, dit-il, un Capitaine Chrétien d'Agra, de me procurer l'occasion de voir le Roi de Visapour. Il m'offrit, le 22 de Mars, de me conduire au Quartier impérial, pour satisfaire ma curiosité. Je montai à Cheval avec lui. Nous attendîmes, à l'entrée de l'enceinte, que le Roi vînt rendre son hommage au Grand-Mogol. Vers neuf heures, je vis arriver ce malheureux Prince, qui se nommoit Sikandar. Il paroissoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit ordinaire, & son teint

olivâtre ; mais il avoit beaucoup de vivacité dans les yeux. Ses infortunes avoient commencé, en 1685, par la perte de ſon Royaume & de ſa liberté, pour avoir donné paſſage à l'armée de Sevagi ; quoiqu'il n'eût pû l'arrêter, quand il l'auroit tenté. Auſſi ce reproche n'avoit-il été qu'un prétexte ; & les Mogols, qui cherchoient depuis long-temps l'occaſion de ſoumettre le Royaume de Viſapour, comme ils trouverent enſuite celle de conquérir Golkonde, en avoient pris droit d'y porter une guerre ſanglante, qui avoit mis cette Contrée au rang de leurs Provinces. Sikandar avoit été fait Priſonnier ; & pour lui conſerver un reſte de dignité, Aureng-zeb lui donnoit chaque année un million de roupies.

La ſaiſon, qui étoit déja fort avancée, fit craindre à Careri de manquer l'occaſion de partir pour la Chine ; mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à reprendre le chemin de Goa, il ſe vit abandonné de ſon Interprête & de ſon Eſclave, qui diſparurent ſans avoir reçu le moindre ſujet de plainte. Après les avoir fait chercher inutilement, il prit la réſolution de s'expoſer ſeul, dans une route infeſtée de Voleurs & d'Ennemis du nom Chrétien. Il ſe flattoit néanmoins de trouver le ſoir, à Edoar, la Caravanne de Bar-

Gemelli Careri. 1695.

des, ou quelque Portugais de Goa: Mais il eut le chagrin de voir ſes eſpérances trompés. Ce Voyage, qui le fit paſſer par quelques Places qu'il n'avoit pas vûes dans le premier, ne mérite pas moins d'être rapporté dans ſes termes. Il partit d'Edoar, le Lundi 28 de Mars.

Retour de Careri à Goa.

J'arrivai, dit-il, vers midi, au Village de Rodelki; & preſſé par la faim, je m'efforçai de faire entendre, par mes ſignes, au premier Gentil que je rencontrai, le beſoin que j'avois de quelque ſoulagement. Mais, au lieu de farine de bled, le Fourbe me le fit de *Nachin*, eſpece de ſemence noire, qui fait tourner la tête, & dont le goût, d'ailleurs, eſt extrêmement mauvais. Je ne laiſſai pas d'en dévorer une partie, tandis qu'il étoit chaud; mais quoique je n'euſſe rien mangé depuis mon départ de Galgala, il me fut impoſſible de l'avaller, lorſqu'il eut commencé à ſe refroidir. Le ſoir, j'arrivai près d'un Temple d'Idoles, où je paſſai la nuit. Mon bonheur y amena, le Mardi au matin, la Caravanne d'Onor, & je marchai, avec elle, juſqu'au ſoir: mais un beſoin naturel m'ayant fait deſcendre de Cheval, je la perdis de vûe dans l'obſcurité de la nuit; & toutes mes recherches ne me firent pas retomber ſur ſes traces.

Ainsi, je me trouvai seul en pleine campagne, sans la moindre provision, exposé aux injures de l'air, & fort allarmé par la crainte des Voleurs. Ma seule ressource fut d'attacher mon Cheval au premier arbre, & de me fourer dans des brossailles. Au point du jour, je suivis facilement les traces récentes de la Caravanne, & j'arrivai bien-tôt à *Beligon*; mais elle ne s'y étoit arrêtée qu'une partie de la nuit; & je crompris qu'elle étoit déja fort éloignée. Beligon est une Ville fort peuplée, où le Commerce est florissant, mais dont toutes les Maisons ne sont que terre & de chaume. Elle est défendue par une bonne Forteresse, bâtie de pierre de taille, & ceinte d'un large fossé plein d'eau, avec une nombreuse garnison. La difficulté de me faire entendre me tint, pendant tout le jour, dans une cruelle incertitude. Cependant, un More, devinant ce que je ne pouvois exprimer, me conduisit à Chiapour, qui n'est éloigné de Beligon que d'un mille, & j'y trouvai une Caravanne, qui étoit en chemin, pour Bardes. Les Canarins de cette Troupe étoient Sujets du Roi de Portugal. Ils me reçurent fort humainement; & ma foiblesse leur faisant juger de mes besoins, ils se hâterent de m'offrir du riz & des

GEMELLI CARERI. 1695.

GEMILLI CARERI. 1695.

poules, mais ſans pain, parce qu'ils n'en ont pas l'uſage. Enſuite, il fallut partir, ſur le champ, avec eux; & quoiqu'un de leurs jeunes gens prît la peine de me ſoutenir ſur mon Cheval, j'eus beaucoup à ſouffrir pendant tout le jour. Nous paſſâmes la nuit dans un Bois, près d'un Village nommé Gambiot, de la dépendance d'un *Say*, ou d'un Raja du même nom. Le Grand-Mogol laiſſe à ces Seigneurs la propriété de ces Pays ſtériles, ſans autre condition qu'un tribut annuel.

Le Vendredi, premier d'Avril, après avoir fait quelques heures de chemin, nous arrivâmes à la Douane, où les Gardes nous traiterent avec une rigueur, qui nous les fit regarder comme autant de Brigands, revêtus du pouvoir de piller. Le ſoir nous n'eûmes pas d'autre logement qu'une Montagne nue & déſerte, où je ne pus me procurer le moindre rafraîchiſſement. Le jour ſuivant, nous deſcendîmes une roide & longue Montagne, qui fait partie de celles de Balagate, & nous marchâmes, pendant tout le jour, dans les nouveaux Etats de Sevagi. Ses Gardes, que nous rencontrâmes ventre à terre dans pluſieurs endroits des Bois, ſe raſſemblerent enfin pour viſiter la Caravanne; & me reconnoiſſant

pour Européen, ils me demanderent par des ſignes fort bizarres, ſi je ſçavois tirer le canon ou le mouſquet. J'employai auſſi des ſignes, pour leur faire comprendre que je ne ſçavois rien d'utile à leur ſervice. Ils me laiſſerent la liberté de paſſer, par reſpect apparemment pour le Gouvernement de Goa. Après avoir fait quelques milles, nous ne trouvâmes, pour gîte, qu'une vaſte Plaine & le bord d'un Etang, où nous paſſâmes une nuit fort incommode. Le Dimanche jour de Pâques, quelques heures de chemin nous firent arriver à la derniere Douane du Grand-Mogol. J'y fus arrêté, avec l'humiliante déclaration, qu'il falloit payer mon paſſage, ſur le pied des Bêtes de la Caravanne. Cependant les Gardes ne joignirent point de mauvais traitemens à cette raillerie, parce que les Canarins leur firent comprendre que je trouverois de la protection à Goa, dont cette Douane n'eſt pas éloignée.

Il me reſtoit peu de chemin juſqu'à Tivi, d'où je me rendis au Fort Saint Michel; & traverſant le Canal, je me trouvai heureuſement dans Goa, lorſque je commençois à douter ſi la vie ne m'abandonneroit pas en chemin. Mes amis me blâmerent beaucoup de n'avoir pas ſuivi leur conſeil. Je leur répondis,

GEMELLI CARERI. 1695.

en gémiſſant de mon indiſcrétion : *Heu! patior telis vulnera facta meis* (74).

Après avoir rétabli ſoigneuſement ſa ſanté, Careri s'embarqua ſur un Vaiſſeau, nommé le Saint Roſaire, & commandé par le Capitaine Jerôme Vaſconcellos, qui devoit faire voile à la Chine. Il obſerve combien les Jéſuites ſont reſpectés dans les Indes. Pluſieurs Miſſionnaires de cet Ordre s'étant rendus à bord, pour faire le même Voyage, ils y reçurent la viſite du Viceroi (75).

La navigation de Careri lui procura la vûe d'un grand nombre de Côtes, dont il ne connoiſſoit que les noms, & ſur leſquelles il ne laiſſe pas de faire de longues remarques, qu'il n'a pû devoir à ſes propres obſervations. On croit devoir paſſer légerement ſur tout ce qu'il paroît avoir emprunté des autres Voyageurs ; à l'exception néanmoins d'une relation de Borneo, Iſle ſi peu connue, que tout ce qui la regarde ſemble mériter d'être précieuſement recueilli. Le Pere Antoine Vintimiglia, Théatin de Palerme, premier Miſſionnaire qui ait porté l'Evangile au centre de cette grande Iſle, ayant fait le récit de ſon entrepriſe au Roi de Portugal, dans une

(74) *Ibidem*, page 319 & précédentes.

(75) Page 330.

Lettre, par laquelle il lui demandoit des Ouvriers Evangéliques, pour seconder son zèle; Careri eut le bonheur de s'en procurer l'original, qui n'a jamais été publié que dans l'Extrait qu'il en donne, & qu'il croit également respectable & curieux, de la main d'un si vertueux Missionnaire.

GEMELLI CARERI. 1695.

Eclaircissemens du Pere Vintimiglia, sur l'Isle de Borneo.

Les Marchands de Macao fréquentoient depuis long-temps le Port de Banja-Massin, dans l'Isle de Borneo, lorsque le Roi de cette partie de l'Isle déclara au Capitaine Manuel de Aranjo Garcès, qu'il souhaitoit de voir dans son Port un Comptoir Portugais, & qu'outre les secours par lesquels il étoit résolu d'y contribuer, il promettoit de bâtir une Eglise pour l'exercice du Christianisme. Ces offres firent peu d'impression sur le Gouvernement de Macao, qui sçavoit, par une longue expérience, combien il falloit se défier de l'inconstance des Mahométans. Cependant André Coelho Victra, Gouverneur de la Ville, se crut obligé d'en informer Dom Rodrigue d'Acosta, Viceroi des Indes; & cet avis ayant été considéré d'un autre œil à Goa, Dom Rodrigue donna aussi les ordres nécessaires pour l'Etablissement qu'on desiroit à Borneo. Joseph Peinheiro, riche Marchand de Macao,

GEMELLI CARERI. 1695.

qui se trouvoit alors à Goa, fut chargé d'une si belle entreprise; & le Pere Vintimiglia, Religieux Théatin de la même Ville, en accepta la partie qui regardoit la Religion. Ils arriverent à Banja-Massin, le 2 de Février 1688. On y avoit fait, depuis peu, un grand carnage sur quelques Vaisseaux Siamois & Portugais, sous le faux prétexte d'une querelle, que les Mahométans mêmes avoient allumée. Cette nouvelle ne rallentit point le zèle du Missionnaire. Quoique les circonstances lui parussent peu favorables pour l'établissement du Comptoir, il employa tout le temps dont les Marchands de son Vaisseau eurent besoin pour le charger de poivre, à se concilier, par des caresses & de petits présens, l'affection des Beajous; noms qu'il donne aux Idolâtres de l'Isle. Mais les Mahométans s'offencerent de cette familiarité, jusqu'à presser le départ du Vaisseau, pour se délivrer bien-tôt d'un Etranger, dont ils soupçonnoient les intentions. On est obligé de supposer ici que le Roi, dont les Portugais avoient esperé la protection, étoit mort, ou trop foible pour remplir ses engagemens. Le Pere Vintimiglia n'en desiroit pas moins d'être abandonné au secours du Ciel, dans quelque

que endroit désert de l'Isle, d'où il se flattoit de pouvoir lier une communication secrette avec les Beajous, dont il s'étoit fait aimer. Mais le Capitaine & tous les Portugais du Vaisseau lui représenterent la perfidie des Mahométans, qu'ils avoient tant de fois éprouvée, & le forcerent de partir avec eux, après lui avoir promis de le ramener l'année suivante (76).

Ils retournerent à Macao ; & le pieux Missionnaire, qui avoit laissé son cœur à Banjar-Massin, ne s'occupa, dans l'intervalle, qu'à rassembler tous les moyens qui pouvoient lui r'ouvrir l'entrée d'un lieu si cher à son zéle. Il n'en trouva pas de plus sûr que d'acheter quelques Esclaves Beajous, que les Mores avoient vendus à divers Portugais, & de leur rendre la liberté, pour se les attacher par ce bienfait. Au retour de la saison, il partit avec cette escorte. Le Ciel, qui favorisoit ses desseins, permit qu'en arrivant à Borneo, il trouvât les Beajous de l'Isle en guerre avec les Mores. Cet événement lui fit naître l'idée de louer une Barque, pour entrer dans la Riviere, sans avoir rien à démêler avec le Port de Banjar-Massin, où le Mahométisme étoit la Religion dominante. Il ne se fit

(76) Pages 337 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

accompagner que des Beajous, qu'il avoit amenés ; & s'éloignant du Vaiſſeau Portugais, ſous leur conduite, il prit avec eux des meſures convenables à ſon deſſein. Bientôt quantité de Beajous, attirés par ſes Guides, le viſiterent dans ſa Barque ; & leurs Princes mêmes, qui faiſoient leur réſidence dans l'intérieur du Pays, marquerent le même empreſſement pour les voir. Les deux principaux portant les titres de *Damon* & de *Tomangum*, Dom Louis Coetinho, qui commandoit le Vaiſſeau Portugais, ne fit pas difficulté de ſe livrer, avec le Miſſionnaire, à la bonne foi de ces Princes Idolâtres. Ils remonterent la Riviere enſemble, juſqu'au centre de l'Iſle. Dom Louis y paſſa quarante jours, & fut témoin des heureux progrès de l'Evangile. Après ſon départ, le Pere Vintimiglia, conſacrant le reſte de ſa vie, à la culture de cette nouvelle Egliſe, baptiſa, dans l'eſpace de ſix mois, dix-huit cens Beajoux ; & l'année ſuivante, Dom Louis y trouva des enfans auſſi-bien inſtruits, que s'ils euſſent reçu leur éducation dans des Pays Chrétiens.

Succès de l'Evangile.

Idée que le Pere Vintimiglia donne de Borneo.

L'Iſle de Borneo, ſuivant l'idée que le même Miſſionnaire en donnoit au Roi de Portugal, eſt coupée en deux par la Ligne équinoctiale, & n'a pas moins de

dix-huit cens cinquante milles de tour *(77)*. Toutes ses Côtes sont occupées par des Mores, & divisées en plusieurs Royaumes : mais l'intérieur du Pays est possédé par les anciens Insulaires. Depuis près de deux siécles que le chemin des Indes étoit ouvert, la prédication du Christianisme n'étoit point encore parvenue jusqu'à eux, parce qu'on les croyoit trop barbares pour être capables de raisonnement & de persuasion.

Port de Banjar-Massin.

Les plus puissans des Rois Mores sont ceux de Buyer, ou Banjar-Massin, & de Succadana. Les Beajous ne reconoissent pas proprement de Rois, & ne sont gouvernés que par de petits Princes, ou des Chefs particuliers : mais ceux, qui touchent au Royaume de Banjar, lui payent un tribut. Entre plusieurs Ports, peu fréquentés & mal connus des Européens, celui de Banjar-Massin étoit le seul où les Portugais de Macao envoyassent réguliérement leurs Vaisseaux, pour le commerce des Drogues. Il est formé par une grande Riviere d'eau douce, de trois milles de largeur, où l'on trouve quatorze brasses de fond à l'embouchure. En la remontant l'espace de quatre jours, on y rencontre trois

(77) Des milles d'Italie.

GEMELLI CARERI. 1695.

petites Iſles, dont la plus grande a deux milles de long. Les Portugais ſollicitoient, depuis long-temps, la permiſſion d'y bâtir un Comptoir. Ils l'obtinrent des Mores, pendant que le Pere Vintimiglia exerçoit ſon zèle parmi les Beajous : mais cet Etabliſſement eut une funeſte fin. Il avoit fallu ſe ſoumettre aux conditions que le Roi de Banjar avoit impoſées, & la principale obligeoit les Marchands de Macao d'y entretenir conſtamment un fond de quarante milles piaſtres. Un jour qu'il y étoit arrivé quatre Vaiſſeaux Portugais, les Mores s'y rendirent en grand nombre, ſous les prétextes ordinaires du Commerce. Ils furent reçus avec trop de confiance ; & pendant qu'on les traitoit en Amis, ils entrerent armés dans trois des quatre Vaiſſeaux, où de leurs cris empoiſonnés, ils firent une ſanglante boucherie des Officiers & des Matelots. A peine en échappa-t-il quelques-uns, pour avertir le quatriéme Vaiſſeau de leur fureur. Manuel Araujo de Garcez, qui le commandoit, prévint ceux qui ſe propoſoient de l'attaquer avec la même perfidie. Il fit faire main baſſe ſur les plus ardens, qu'il avoit déja eu l'imprudence de recevoir

Maſſacre des Portugais.

à bord ; & s'étant servi fort heureusement de son Artillerie, pour écarter les autres, il se hâta de retourner à Macao. Mais il ne put garantir le Comptoir du pillage, ni sauver le Directeur & ses Commis, qui furent cruellement égorgés. Cette tragique Avanture dégoûta, pour jamais, la Nation Portugaise du Commerce de Borneo. GEMELLI CARERI. 1695.

Trente-cinq ans auparavant, les Hollandois n'avoient pas été mieux traités dans le même Port. Ils s'y étoient établis, pour le Commerce du Poivre. Les Mores tuerent leur Directeur, d'un petit dard empoisonné, qu'ils lancent fort adroitement avec leurs Sarbacanes. Son Successeur ayant demandé raison de cet attentat, on lui répondit que le Meurtrier s'étoit retiré dans une Maison de Campagne, avec tous ses Parens, & qu'on étoit disposé à le livrer aux Hollandois, s'ils vouloient prêter main-forte pour attaquer cette Famille rebelle. L'ardeur de la vengeance le fit donner dans le piege. Il se laissa conduire par des Traîtres, qui le livrerent lui-même à ses Ennemis, & qui aiderent à le poignarder, lui & tous les Hollandois du Comptoir. Deux Vaisseaux de leur Nation, qui se trouvoient alors Massacre des Hollandois.

GEMELLI CARERI. 1695.

dans la Riviere, se mirent à couvert par la fuite (78).

(78) Les Hollandois avoient été reçus longtemps auparavant à Succadana, autre Port de la même Isle. On lit, dans le Recueil de leurs Voyages, que dès l'année 1609, ils travailloient, de ce Port, à former un Comptoir dans celui de Banjar-Massin (Tome IV. page 180). Il y a même quelques lumieres à tirer de leurs délibérations, sur des lieux si peu connus. QuiaiArca, Commandant de Landa, m'a donné, dit l'Auteur du Mémoire que je cite la connoissance du cours de la Riviere, & m'a montré jusqu'où l'on peut la remonter. Il m'a dit aussi qu'on peut aller jusqu'à Teie, qui est sur la Riviere de Lawe, où l'on trouve une autre petite Riviere, qui coule vers Landa. Je crois que si l'on faisoit quelques présens à ceux de Succadana, ils nous permettroient bien d'aller à Teie. Le même Quiai Arca m'a parlé d'un lieu, nommé Sabong, qui est au Nord de Sambas, & sous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller par terre, dans un jour, à Laeda, ou bien à Manpana, qui est au Sud de Sambas, ainsi qu'il me l'a aussi dit. Il y a aux environs de Sambas, beaucoup d'or, qui n'est pas fort bon, & des pierres de Bezoar, qu'il faut mettre dans l'eau pour les éprouver, parce qu'il se commet beaucoup de fraudes dans ce Commerce Les Piastres y sont recherchées Il y a, près de Sombes, une Riviere, dont on dit qu'un bras se rend dans celle de Landa On a le riz à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana,& les pourceaux aussi. Au fond, si nous pouvions nous établir à Sambas, il ne faudroit pas trop s'embarasser de Banjar Massin, parce que les Chinois, qui y viennent tous les ans, avec un Pelo, y ont tout gâté. Ils tirent tout ce qui y est, & y portent assez tout ce qu'il y faut, parce qu'ils donnent à meilleur marché que nous ne pourions donner.... Je suis allé à Crimata, pour acheter des Outils, avec d'autres choses qui sont recherchées à Sambas. . Si le dessein de s'établir à Sambas réussit, on n'aura point assez d'or pour acheter de grosses parties de diamans. Mais on m'a dit qu'on peut avoir du sable d'or de Sey & de Calantan Le Roi de Sambas fait tous les efforts

Productions de Borneo.

Le Pere Vintimiglia rendoit compte au Roi, dans sa Lettre, des propriétés du Pays & du caractere des Habitans. L'Isle de Borneo, produit, de toutes parts, une grande abondance de riz, qui passe pour le meilleur des Indes. Elle n'est pas moins fertile en fruits. La casse & la cire y sont des richesses aussi communes que le poivre blanc & noir, que les Insulaires nomment *Vatian*, & dont on vante les propriétés pour la Médecine. On y trouve beaucoup de laque, & plusieurs excellentes teintures ; des herbes aromatiques, des racines de bois noir, & sur-tout du bois d'aigle & de sandal. Elle a des Forêts d'une prodigieuse grandeur, qui ne sont composées que de bois propre à la construction des

pour s'accommoder avec les Habitans de Landa, & s'attirer le Commerce des Diamans. On trouve, dans les Pays de Calca, de Scribas, & de Melanouge, beaucoup d'or, de Bezoar & de Perles ; ce qui me fait prendre la résolution d'aller visiter ce Pays-là ; car il faut de l'or pour faire le Commerce des Diamans, qui est notre principale vûe .. La Riviere la plus commode, pour aller à Landa, est celle de Moira Landa, par où les jonques y vont. Il est vrai qu'en basse-marée, elle n'a que deux pieds d'eau à son embouchure : mais au-delà, elle a six ou sept pieds de profondeur ; & cela dure jusqu'à Landa, ou du moins il ne s'en faut que sept ou huit lieues, d'où l'on fait le reste du chemin avec des Pirogues. La Riviere de Monpana est étroite & sans profondeur, & les Sauvages y rendent la Navigation dangereuse. Celle de Sambas est plus profonde. *Pages 293 & précédentes.*

GEMELLI CARERI. 1695.

Vaisseaux, & d'où l'on tire beaucoup de poix & de résine.

Les Insulaires négligent les métaux, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre. Cependant ils ramassent l'or en poudre, qui se trouve dans le sable de plusieurs Rivieres. Ils ont quantité de ces nids d'Oiseaux, dont les Chinois & d'autres Peuples de l'Orient font les délices de leurs Tables, & qu'ils croyent capables d'aider à la génération. La maniere de les recueillir est d'aller le long des Rochers où ils se trouvent, & de les faire tomber dans les Bateaux, avec de longues perches. Les Indiens voluptueux achetent, pour le même usage, les nâgeoires des Requins, dont ils ne mangent que les petits nerfs, & ne les payent pas moins cher.

Animaux singuliers.

Borneo surpasse toutes les autres Isles, par la variété, comme par la beauté de ses Oiseaux. Entre ses Animaux, à quatre pieds, elle en a plusieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Celui qui ressemble parfaitement à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, sur-tout par celles qui procédent des passions, porte dans le Pays le nom d'Orang-Outang. Les Portugais lui donnent celui de Beajou, comme aux

anciens Habitans de l'Isle, parce qu'ils ne le croyent pas beaucoup plus Sauvage (79). On voit à Borneo, des races de Singes rouges, & d'autres noirs & blancs, qui se nomment *Oncas*, & qui sont les plus estimés. Ils ont une raie noire, qui commence sur le sommet de la tête, & qui descendant sous le menton, leur forme un très beau collier. On tire, de ces Singes, le meilleur Bezoar du monde. Les Chasseurs observent de les blesser légerement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ; & pendant que leur blessure les rend foibles & malades, la pierre se forme dans leurs entrailles. On les tue alors pour la prendre (80). L'Isle produit une autre espece d'Animaux singuliers, dont la fourrure est fort semblable à celle du Castor.

GEMELLI CARERI, 1695.

Bezoard des Singes.

Les Mœurs & la Religion des Beajous sont remplies de superstitions. Cependant ils n'adorent aucune Idole; & les Sacrifices, ou les Offrandes, qu'ils font de leurs Bois odoriférans, sont adressés à un seul Dieu, qui tient dans ses mains

Mœurs & Religion des Beajous.

(79) Careri en vit un, dont la pance étoit si grasse, que ne pouvant se lever sur ses jambes, il étoit contraint de se traîner sur les fesses. Lorsqu'il changeoit de place, il emportoit sa nate avec lui, pour se coucher dessus. *Page* 394.

(80) *Ibid* Page 395.

GEMELLI CARERI. 1695.

la récompenſe & les punitions. Ils croyent une vie future, puiſqu'ils reconnoiſſent un Paradis pour les Juſtes, & des lieux de tourment pour les Impies. L'uſage, plutôt qu'aucune Loi, les aſſujettit à n'épouſer qu'une ſeule femme. Ils regardent l'infidélité, dans le Mariage, comme un crime odieux, qu'ils puniſſent de mort, ſans aucune exception en faveur des hommes. Auſſi la modeſtie eſt-elle également le partage des deux Sexes, ſur-tout des jeunes filles, que leurs Maris ne voyent jamais avant le jour de leur union.

Les Beajous ſont ennemis du vol & de la fraude. Ils paroiſſent fort ſenſibles aux bienfaits. L'union, dans laquelle ils vivent entr'eux, va juſqu'à s'entre-céder mutuellement tout ce qui reſte dans leurs Campagnes, lorſque chacun a recueilli de ſon propre travail, ce qu'il croit néceſſaire à la ſubſiſtance de ſa famille. Ils ont de la nobleſſe dans leurs plaiſirs. Leur principale gloire conſiſte à ſe diſtinguer à la Chaſſe, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues, qu'ils poliſſent & qu'ils portent à leurs ceintures. Les Payſans font des toiles d'écorce d'arbre, qui deviennent auſſi douces que le coton, après avoir été lavées & battues. Mais,

ces arbres croiſſant dans les terres Mahométanes, ils ne peuvent s'en procurer l'écorce ſans s'expoſer à la tyrannie des Mores. Les uns vont nuds, à l'exception de la ceinture. Les autres portent un petit pourpoint de ces étoffes d'écorce, qu'ils teignent de différentes couleurs ; & pour ſe garantir la tête du Soleil ou de la pluie, ils ont un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de ſucre, à bords pendans. Leurs armes ſont des poignards, peu différens du Cangiar des Mores, & des Sarbacanes de huit pieds de long, avec leſquelles ils ſoufflent de petites fléches armées d'une pointe de fer, qui eſt ſouvent empoiſonnée d'un ſuc mortel. Ils ſe ſervent auſſi de petites boules de terre, pour tuer les Oiſeaux. En général, les Beajous ſont bazannés, de belle taille & naturellement robuſtes.

Les Mores, qui habitent les parties extérieures de l'Iſle, & qui cherchent ſans ceſſe à tenir les Beajous dans l'oppreſſion, forment une Nation inconſtante, orgueilleuſe, perfide, & généralement livrée au vol. Outre les armes communes aux Indiens, ils ont quelques armes à feu, dont ils ne ſe ſervent que ſur Mer. La plûpart ne ſe couvrent que le milieu du corps ; mais les prin-

GEMELLI CARERI. 1695.

cipaux ont, de la ceinture en bas, une espece de demie juppe, & portent un mouchoir autour de la tête. Pendant la pluie, ils ont aussi des chapeaux de feuilles. Leurs Habitations sont presque toutes sur le bord des Rivieres, & ne sont composées que de Maisons de bois, comme celle des Beajous, élevées sur cinq piliers, pour y être en sûreté contre la violence des inondations. Les plus pauvres font leur séjour ordinaire, sur les Rivieres mêmes, dans des Barques, qui ne demandent pas beaucoup d'étendue pour contenir leurs meubles & toutes leurs richesses. Le Roi de Banjar-Massin est misérablement logé lui-même, dans une Campagne fort éloignée de la Mer; & sa puissance est médiocre, depuis qu'elle est divisée entre plusieurs branches, dont la Famille royale est composée (81).

Mort du Pere Vintimiglia.

Avec une recrue de Missionnaires, le Pere Vintimiglia demandoit que le Roi de Portugal lui accordât la permission d'honorer quelques Princes Beajous du titre de Dom, pour les engager à servir la Religion par le motif de la gloire, auquel ils paroissoient si sensibles. Mais il touchoit alors au terme de ses travaux. On apprit à Goa qu'il étoit mort en

(81) *Ibid.* pages 398 & précédentes.

1691 ; & que cette nouvelle fut confirmée par la vûe de ſes ornemens d'Egliſe & de ſes Livres, que les Beajous renvoyerent aux Européens de Banjar-Maſſin (82).

§. III.

Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par terre.

Conſeil que Careri donne à ceux qui font le Voyage de la Chine.

LES remarques de Careri, ſur les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, ne contenant rien qu'il ait pû voir de ſes propres yeux, on en doit conclure quelles ſont tirées des anciennes Relations. Il paroît faire cet aveu lui-même, pour faire ſentir la différence de ce qu'il promet à ſes Lecteurs, en les tranſportant dans le vaſte Empire de la Chine, où ſon Vaiſſeau jetta l'ancre, au Port de Macao, le quatre d'Août. Mais, avant que d'entrer dans le récit de ſes propres obſervations, il veut qu'on apprenne de lui quelles doivent être les proviſions d'un Voyageur, qui veut obtenir un peu de faveur des Chinois. » On ne » doit porter à la Chine que des ou- » vrages de criſtal, tels que des Lunet-

(82) Page 402.

GEMELLI CARERI. 1695.

» tes, des Telescopes, des Montres, » & particuliérement des Estampes, » enluminées ou non, que les Chinois » estiment beaucoup, parce qu'ils ne » comprennent point comment on peut » ombrer ainsi le papier, & dessiner les » petites choses avec une si parfaite exac- » titude. On ne doit s'embarasser d'au- » cune autre marchandise, pour une » Région où rien ne manque. Celui » qui veut négocier avantageusement à » la Chine, doit être bien pourvû de » piastres, pour acheter des productions » du Pays, telles que de la soye, & di- » verses étoffes de la même matiere. On » y trouve, à très grand marché, des » brocards brochés d'or, non avec de » la soye, comme en Europe, mais avec » de très petits filets de papier doré, » dont l'art surprend ceux qui les voyent » pour la premiere fois. On peut faire » encore un profit considérable sur une » sorte de Blanc, à l'usage des Dames, » qu'on nomme communément Blanc » d'Espagne, & qui vient de l'Isle de » Borneo. Il se transporte au Japon, » où les Dames l'achetent fort cher, & » l'employent jusques sur les jambes. On » gagne quarante pour cent, à rapporter » en Espagne des lingots d'or affiné de » la Chine. Ces lingots sont de diffé-

» rens prix, depuis trois cens écus jus- GEMELLI CARERI. 1695.
» qu'à mille. Il ne faut pas négliger non
» plus le commerce des autres métaux,
» c'est-à-dire, du cuivre, du Tuttague
» & du Calin, qui a la pureté de l'argent
» & la blancheur de l'étain fin. On l'a
» pris quelquefois, en Europe, pour de
» l'argent ; & les Portugais des Indes
» en font de la Monnoye, de la Bat-
» terie de cuisine, des Bracelets, des
» Bagues & d'autres bijoux. Ceux qui
» portent du Vif-argent de la Chine à
» la Nouvelle Espagne, y trouvent trois
» pour un de profit, parce qu'il est
» absolument nécessaire pour raffiner l'or
» & l'argent. Il y a beaucoup à gagner
» aussi sur le musc, sur la civette & sur
» le suc fin. La porcelaine de toutes les
» especes, les éventails, les boëtes, les
» cabinets, & tous les meubles vernis,
» rapportent un profit certain dans toutes
» les parties de l'Europe. Quelques-uns
» sont ornés d'ivoire & de pierres pré-
» cieuses, & quelquefois même de cloux
» d'or. Mais ces ouvrages se font encore
» plus parfaitement au Japon *(83)*.

On ne pense point à rentrer ici dans une matiere épuisée, ni même à donner le jugement de Careri (84), sur l'Empire

Remarques sur le caractere de Careri.

(83) Careri, Tome IV p 5.

(84) Il a été cité, plus d'une fois, dans la descrip-tion de cet Empire.

GEMELLI CARERI. 1695.

de la Chine, & sur les observations qui lui sont communes avec un grand nombre de Voyageurs. Mais comme on ne peut refuser des éloges à sa fidélité, dans les occasions où l'on apprend à le connoître, par la conformité de ses récits, avec quantité de graves témoignages qu'on s'est déja fait honneur d'employer, il paroît mériter un peu de confiance sur d'autres points, qu'il a traités seul, & pour lesquels on n'a que sa bonne foi pour garant. Tels sont les Voyages par Terre, de Nankin à Pekin, & de Pekin à Nankianfu; Relations d'autant plus intéressantes, que les autres Voyageurs ayant fait ces deux routes par eau, elles présentent de nouveaux objets, qui distinguent beaucoup la sienne. Ainsi, passant sur son arrivée à Canton, où l'on se contente d'observer que les Missionnaires, alors divisés par les fameux différends dont on a donné l'histoire (85) le prirent d'abord pour un Espion de Rome. Il suffit d'avertir qu'il s'embarqua pour Nankin, dans une Barque de dépêches que le Viceroi de Canton expédie de trois en trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui se passe dans la Province.

(85) Voyez la Relation de Mezza Barba, au Tome XX de ce Recueil.

GEMELLI CARERI. 1695.

» Ce Voyage, dit-il, que j'allois faire » à la Cour, augmenta beaucoup les » soupçons des Missionnaires. Il acheva » de leur persuader que j'étois un Emis- » saire du Pape, envoyé à la Chine » pour m'informer de leurs démêlés. Je » crois que ces idées aiderent à lever » les obstacles, qu'ils auroient pû faire » naître à mon Voyage ; car les Re- » ligieux Po tugais ne vouloient pas » souffrir qu'aucun Européen se rendît » à la Cour, sans leur consentement. » Ils me donnerent, pour Guide, un » Chrétien Chinois, homme d'âge mur, » qui me loua ses services pour un Tael » par mois (86).

Il est soupçonné être un Espion du Pape

C'est donc à Nankin qu'il faut se transporter avec Careri, pour lui voir

Voyage qu'il fait par terre de Nankin à Pekin.

(86) Careri, Tome IV. page 43. Il se fit vêtir à la Chinoise: mais pour entrer dans ses vûës, nommons quelques Missionnaires, auxquels il crut devoir de la reconnoissance. Le Pere Turcotti, Supérieur des Jésuites, le reçut fort bien. Ce bon Religieux, dit-il, qui étoit Milanois, passa, aux dépens de la Cour d'Espagne, du Mexique à Manille. De-là, il fut envoyé en Mission, à Ternate, & fait prisonnier par les Hollandois, qui le conduisirent à Batavia, d'où il obtint la liberté de passer à Macao, sous la protection de la Couronne de Portugal. Ensuite il fut employé à la Mission de Canton : mais l'Eglise & la Maison des Jésuites y étoient pauvres. Careri ne fut pas moins bien reçu de M. Sosse, Missionnaire François, & des Religieux Espagnols de l'Observance, qui faisoient aussi leur Mission dans Canton, & son Fauxbourg. Ils y avoient deux Eglises, fort ornées, & bien entretenues par le Roi d'Espagne.

GEMELLI CARERI. 1695.

prendre la résolution de se rendre, par Terre, jusqu'à une demie journée de Pekin, mais le détour est si grand, qu'à l'exemple des Habitans de Nankin, qui font le même Voyage, il aima mieux risquer la fatigue du chemin de Terre. Il n'eut à passer que le Fleuve de Kian, auquel il donne deux milles de largeur pour se rendre à Pukeou, Ville située sur la gauche du Fleuve, où il avoit fait louer à juste prix, des Chevaux pour sa route. Cette Ville est ceinte d'un mur de dix milles de circuit, qui renferme des Collines, des Montagnes & des Plaines inhabitées. Elle a peu de maisons, parce que ses Habitans aiment mieux vivre dans les Fauxbourgs. Aussi sont-ils fort peuplés & d'une longueur extraordinaire.

Lieux & circonstances de sa route.

Careri se mit en chemin le Dimanche quinze d'Octobre, accompagné d'un Chinois Chrétien, qui avoit pris ses grades dans l'espérance de s'élever à la dignité de Mandarin, mais qui manquoit d'argent, sans lequel on n'accorde point d'Emplois à la Chine. Ils marcherent tout le jour dans un Pays fort habité, dont toutes les Habitations sont néanmoins assez petites jusqu'au Village de Tansikan, où ils arriverent le soir. Pendant toute cette marche ils avoient ren-

Tansikan.

contré une foule de Paſſans, montés ſur des Mules & des Aſnes, & quantité de petites Charrettes avec une ſeule roue, tirées par deux hommes, & chargées de trois ou quatre ballots que deux Mules ne porteroient pas dans un long Voyage. S'étant remis en chemin le jour ſuivant, ils rencontrerent deux Soldats Tartares, auxquels ils ne firent pas difficulté de ſe joindre. Suykeou, premier Village qu'ils rencontrerent, eſt environné d'un mur, qui a pluſieurs milles de circuit. Enſuite ils traverſerent une Montagne, au ſommet de laquelle on trouve un Monaſtere de Bonzes. Après avoir fait quinze milles, ils s'arrêterent, pour dîner, au Village de Takiauren, d'où quinze autres milles, les firent arriver à celui de Tachiampou. Tachiampou.

Le 17, ils dînerent à Kalempou, d'où ils allerent paſſer la nuit à Xuanipou. Xuanipou. Cette journée fut encore de trente milles. La dépenſe des Auberges eſt fort modique : mais ceux qui veulent des liqueurs fortes ſont obligés de les payer à part. Careri, ne s'accommodant point des mets Chinois, qui conſiſtent dans des herbes à demi cuites, étoit ravi de pouvoir trouver du moins une bonne Poule pour deux ſols ; & payant ſes Hôtes, comme s'il eût mangé des her-

GEMELLI CARERI. 1695.

Linxouayxien.

bes, il se faisoit préparer des alimens plus solides, par deux Valets qu'il avoit à sa suite. Le 18, on le fit dîner à Linxouayxien, grande Ville, environnée de murailles, & baignée d'une Riviere navigable, qui forme plusieurs Lacs aux environs. On la passe sur un Pont de Bateaux, & sur l'autre Rive on trouve un grand Bourg. La journée fut de trente-deux milles, jusqu'au petit Village d'Ynangian. Le lendemain après avoir fait quelques milles dans une belle Plaine, on s'arrêta vers midi à Couchen, Ville riche & bien peuplée, qui doit ces deux avantages au Commerce de la Riviere. On y trouve particuliérement un grand nombre de Faucons, dressés pour la chasse, qui se transportent dans toutes les parties de l'Empire. Le soir, on entra dans Xuaneian, après une journée de trente-cinq milles.

Nansoucheu.

Le 20, on fit environ vingt milles, dans des Plaines soigneusement cultivées, pour aller dîner à Nansoucheu, Ville déserte, quoiqu'elle ait trois milles de circuit, & qu'elle soit sur la même Riviere, mais accompagnée d'un Fauxbourg très peuplé. La brutalité d'un des Soldats Tartares, qui frappoit cruellement les Muletiers, obligea Careri & le Docteur Chinois de passer la nuit

dans ce lieu. Le 21, d'autres effets de la même cause les ayant fait partir fort tard, ils ne purent faire que vingt-cinq milles, jusqu'au petit Village de Senfoun. Le 22, après avoir fait quinze milles avant le jour, on s'arrêta pour dîner à Taouchiany, & l'on en fit quinze autres, pour arriver à Souchen, derniere Ville de la Province de Nankin de ce côté-là. Elle est grande, & bordée par un Fleuve rapide, que Careri nomme Xouanxo, ou le Fleuve jaune, parce que ses eaux sont toujours troubles & pleines de boue. Les Fauxbourgs sont beaucoup plus grands que la Ville & mieux peuplés. On y passe le Fleuve. En descendant du Bateau, Careri fut agréablement surpris de rencontrer le Pere Sisaro, Milanois, nommé à l'Evêché de Nankin, qui alloit se faire sacrer à Macao. Le 23, il partit quatre heures avant le jour; & passant bientôt une grande Riviere, sur un Pont de pierre, il fit vingt milles jusqu'à Nouzan. L'après-midi, il passa la Riviere à Ukiankyai. Les Habitans de cette partie de l'Empire sont merveilleusement endurcis au froid. Careri, qui le supportoit moins patiemment, ne partoit pas volontiers si matin. On fit, ce jour-là, trente-cinq milles jus-

GEMELLI CARERI. 1695.

Taouchiany.

Nouzan.

Gemelli Careri. 1695.

qu'à Chiachotien, où l'usage des Hôtelleries est de tenir toujours prêt un vase plein d'eau chaude, pour y faire cuire des fêves & d'autres légumes à l'arrivée des Voyageurs. Il ne croît point de riz dans cette Province. Careri sentoit la rigueur du froid, malgré sa robbe & ses bas fourrés; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre cause de cette stérilité, que le climat. Les Habitans y suppléent avec diverses especes de grains, dont ils font une sorte de pain, mêlé de beaucoup d'oignons. Ils le font cuire à la fumée, sur des bâtons, qu'ils étendent sur une chaudiere bouillante. Mais ce n'est qu'une pâte, qui a la pésanteur d'une pierre sur l'estomac. Ils mangent encore, au défaut de riz, des morceaux de pâte bouillie, coupés fort délicatement. La soupe aux fêves, qu'ils appellent Tanfou, est un de leurs mets les plus délicats, parce qu'ils trempent leurs viandes dans cette misérable sauce. Elle est composée de petites fêves blanches, pilées & réduites en pâte.

Chiachotien.

Nourriture des Habitans.

Le 24, Careri & le Docteur Chinois arriverent de fort bonne heure à Kiayxoy, pour aller dîner à Zouxien, petite Ville entourée de murailles, dont le Fauxbourg offre un grand Bâtiment quarré, rempli de Pagodes & de Bon-

Zouxien.

zes. Les Idoles y ſont monſtreuſes. On a la liberté de s'y promener, dans un beau Jardin, planté de grands arbres. Le ſoir, après avoir fait trente milles, on paſſa la nuit à Tutanſien. Le jour ſuivant, on traverſa de bonne heure la Ville de Jenkiefu, qui appartient à la Province de Xanton. Elle eſt ſituée dans une Plaine, & ſes murailles forment un quarré de quatre milles. On dîna dans le Village de Cauxio, pour aller paſſer la nuit, après une marche de trente milles, dans le Fauxbourg de Wenkiankien. Cette Ville eſt mal peuplée pour ſon étendue, qui renferme trois milles en quarré; mais on voit dans cet eſpace, quantité de Jardins & de Champs.

Tutanſien.

Wenkiankien.

Le lendemain, après avoir fait quelques milles, on ſe repoſa dans le Fauxbourg de Tun-pin-kien, d'où l'on traverſa cette Ville, qui eſt longue d'un mille & demi, ſur un mille de large. La journée fut de trente, juſqu'au petit Village de Kieu-xien. Le 27, à la pointe du jour, on paſſa par Tungo-kia, Ville aſſez déſerte, où l'on fut obligé de traverſer la riviere de Tungo, ſur un mauvais Bateau, parce que le Pont tomboit en ruines; & le dîner ſe fit à Tuncheny, d'où l'on ſe rendit le

Tun-pin-kien.

GEMELLI CARERI. 1695.

Chipinkien.

ſoir à Chipinkien, après avoir fait trente-quatre milles. Comme ce Pays n'a point de Montagnes, où les Chinois puiſſent enterrer leurs Morts, ils plantent, dans la Plaine, des quarrés de Cyprès ou d'autres arbres, au milieu deſquels ils placent les Tombeaux. Chaque Hôtellerie entretient une Sentinelle, qui par le bruit qu'elle fait continuellement, avec deux bâtons qu'elle frappe l'un contre l'autre, interrompt le ſommeil des Voyageurs.

Kautancheu.

On dîna, le 28, à Sint'en, d'où paſſant par Kautancheu, Ville peu habitée, on arriva le ſoir à Jau-chiaen, après une marche de trente milles. Le lendemain, on paſſa de bonne heure à Ghinxiana, & vers midi à Kouchipo. Enſuite, paſſant par Takto, Ville fort peuplée dans une enceinte de trois milles, & plus encore dans ſes Fauxbourgs, on y traverſa une Riviere pour entrer dans la Province de Pekin, où l'on paſſa la nuit à Liou-Chimiaou. Cette journée fut de trente-quatre milles. Le Mardi, premier jour de Novembre, on arriva de bonne heure à Kincheu, d'où l'on alla dîner à Liou-Chimiaou; & de-là, paſſant par Fuchenkié, dont les murailles & les maiſons ſont de terre, on acheva une journée de trente-trois milles

Lio-Chimiaou.

milles à Fukiang. Le 2, on passa, de grand matin, la Riviere qui baigne les murs de Chienchiena; & traversant cette Ville, qui a peu d'Habitans, on rencontra bientôt une autre Riviere, qui sert de fossé à la Ville de Tangaxia. Il fallut traverser aussi cette Ville, pour aller dîner à Chiankelin, d'où l'on alla passer la nuit à Xokienfu. Dans une enceinte de quatre milles, cette Ville n'a que deux rues, dont les maisons soient entieres. Tout le reste n'offre que des Champs, & des ruines d'anciens Edifices. En sortant des murs, Careri prit plaisir à voir passer une Procession d'Idolâtres. Quantité d'hommes & de femmes portoient des banderolles peintes, dont les Figures représentoient des Serpens, des Pantheres & d'autres Monstres. Deux jeunes garçons battoient d'un tambour de cuivre, & deux autres sonnoient d'une sorte de trompettes, dont ils tiroient des sons fort lugubres. Quelques-uns portoient une Figure monstrueuse, assise dans un fauteuil. Ensuite on voyoit paroître un grand cercueil, soutenu par plusieurs hommes, & couvert de petites Idoles de terre, les unes assises & d'autres debout, toutes affreuses par leur forme, surtout les deux principales, qui étoient assises

GEMELLI CARERI. 1695.

Tangaxia.

Xokienfu.

Procession Chinoise.

GEMELLI CARERI. 1695.

au milieu. Un Maître de Musique marchoit à la tête, avec un papier à la main, dont il battoit la mesure, pour régler le chant du Convoi. Tous les Paysans que le hasard ou la curiosité amenoit au passage, se mettoient à genoux, avec d'autres marques de respect : mais les personnes, un peu distinguées, par le rang ou la naissance, rioient de ces misérables superstitions, & sembloient plaindre l'aveuglement du Peuple. Careri & le Compagnon de son Voyage arriverent le soir à Rechilipou, après avoir fait trente milles.

Rechilipou.

Le 3 de Novembre, ils dînerent à Jinkieouxien. Ensuite, traversant Maouchio, Ville médiocre, qui est environnée de Lacs & de Marais, ils firent huit milles dans cet humide Canton, pour arriver au Fauxbourg de Xiounxien. La Ville n'a que deux milles de tour, & n'est pas fort habitée. Careri s'apperçut ici, pour la premiere fois, que les femmes n'y étoient pas coëffés comme dans les autres Provinces. Elles tressent leurs cheveux ; & les assemblant derriere leur tête, elles les couvrent d'un petit bonnet de soie noire, qui est arrêté par un poinçon. Les plus riches les ont noués au sommet de la tête, & couverts d'un bonnet de soie & or, avec un ruban

Xiounxien.

Parure des femmes du Pays.

d'or, large de trois doigts, qui leur ceint la tête. C'eſt ici qu'on commence à voir auſſi des Païſans Chinois le long des grands chemins, avec une perche ſur l'épaule & un panier à chaque bout, pour ramaſſer la fiente des Animaux, dont ils engraiſſent leurs Terres. D'autres, armés de rateaux, s'empreſſent de ramaſſer les feuilles des arbres & les moindres pailles, pour s'en chauffer, dans le Pays où le bois eſt fort cher. Cette journée fut de trente deux milles. Le 4, les deux Voyageurs ſuivirent la Riviere de Xiounxien; juſqu'à Pecouxo; & de-là ils arriverent, le ſoir, au Faubourg de Sankixien, après avoir fait trente milles. Ils paſſerent, le 5, par Chiocheu, Ville fort peuplée, dans une aſſez grande anceinte, & dans ſes Fauxbourgs. Ils dînerent à Liolixoa, d'où s'étant rendus à Lean-xien-cié, ils allerent paſſer la nuit à Chian-Singhien, après une journée de trente-deux milles. Elle fut extrêmement fatiguante, par la difficulté de paſſer continuellement entre un grand nombre de Chameaux, de Chariots & d'autres Voitures, qui vont à Pekin ou qui en reviennent. On trouve, de mille en mille, ſur cette route, un Corps-de-Garde, qui n'eſt qu'une Loge de terre, où pluſieurs Sol-

GEMELLI CARERI. 1695.

Sankixien.

Chian-Singgien.

GEMELLI CARERI. 1695.

dats veillent, chaque nuit, à la sûreté des Voyageurs. Le Dimanche, 6 de Novembre, après avoir côtoyé des Montagnes escarpées, pendant l'espace de vingt milles, Careri entra heureusement dans Pekin. Il avoit employé, depuis Canton, deux mois & onze jours à ce Voyage. Les Chinois, dit-il, comptent, de Canton à Pekin, cinq milles quatre cens lys, de ceux dont chacun fait deux cens soixante pas. Il en avoit fait trois mille deux cens cinquante par eau jusqu'à Nankin, & deux mille cent cinquante par terre (87).

Arrivée de Careri à Pekin, & longueur de son Voyage.

Il alla descendre chez les Jésuites Portugais, qui avoient alors leur Maison dans la Ville des Tartares. Le Pere Philippe Grimaldi, Vice-Provincial, & Président des Mathématiques, le reçut avec beaucoup de civilité : mais il lui déclara que sans la participation de l'Empereur, qui vouloit être informé de tous les Etrangers qui arrivoient à Pekin, il ne pouvoit lui accorder un logement ; & que les Jésuites craignoient d'autant plus de violer les ordres de ce Prince, qu'ayant chez eux, depuis quelques années, deux de ses Pages, ausquels le Pere Pereira enseignoit la Musique de l'Europe, il les

Comment il est reçu des Jésuites.

(87) *Ibid.* page 120 & précédentes.

regardoient comme deux Eſpions, qui rapportoient, à la Cour, tout ce qui ſe paſſoit dans leur Maiſon. Ce Miſſionnaire, & tous les autres, parurent fort étonnés qu'on eût conſeillé à Careri de ſe rendre à Pekin, ſans y être appellé par l'Empereur. Il leur répondit qu'il avoit viſité, avec la même hardieſſe, les Cours du Grand-Seigneur, du Roi de Perſe & du Grand-Mogol, qui n'étoient pas moins puiſſans, ni moins jaloux que l'Empereur de la Chine. Cet Empire, lui dit le Pere Grimaldi, ſe gouverne par une politique fort différente. La diſpute fut longue avec tous les Miſſionnaires; & Careri prit congé d'eux, en les aſſurant qu'il ne cherchoit point à voir des Fortereſſes, ni rien qui pût cauſer de la défiance aux Chinois.

Le Pere Grimaldi le mene à la Cour.

Ce premier refus des Jéſuites ſembloit lui annoncer qu'il avoit peu de faveur à ſe promettre de leur amitié. Son Interprête lui fit trouver un logement dans la Ville Chinoiſe, où pendant quelques jours, il ne s'attacha qu'à prendre une idée générale de ſa ſituation, de la forme & de la grandeur de Pekin. Mais il fut agréablement ſurpris de voir arriver un de ces Domeſtiques, que les Chinois nomment *Milla-*

GEMELLI CARERI. 1695.

vige, qui venoit l'avertir de la part du Pere Grimaldi, que ce Missionnaire desiroit de le voir. Il se hâta d'aller au College Portugais.

Après les descriptions qu'on a données du Palais impérial de Pekin, on ne s'arrêtera point à représenter l'admiration de Careri pour ce Théâtre de magnificence & de grandeur. Mais, comme on le soupçonne de s'être attribué faussement l'honneur d'avoir parlé à l'Empereur de la Chine (88), on ne doit pas craindre que le récit, qu'il fait de cet événement, passe ici pour un détail inutile.

Careri accusé d'imposture.

Récit qui paroît le justifier.

Je trouvai, dit-il, le Pere Grimaldi richement vêtu, d'un habit doublé de Martes Zibellines, dont l'Empereur lui avoit fait présent. Il me dit qu'il y avoit une occasion, favorable pour moi, d'entrer avec lui dans le Palais; parce qu'il devoit présenter à l'Empereur le nouveau Calendrier de l'année 1696, qu'il avoit composé lui-même en Chinois, & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'être souvenu de moi, & du présent qu'il me fit d un de

(88) *Voyez* la Description de la Chine, au Tome XX de ce Recueil. Malgré les objections, il n'est pas vraisemblable qu'il eut osé publier son récit pendant la vie de ceux qui pouvoient le démentir.

ces Calendriers. Je montai auſſi-tôt à Cheval, pour le ſuivre. Après avoir paſſé la premiere enceinte, où les Jéſuites François avoient leur Maiſon, nous entrâmes dans l'intérieur du Palais par une grande porte, dont les Gardes nous laiſſerent paſſer librement; & traverſant une vaſte Cour, entre pluſieurs hayes de Soldats bien habillés, nous montâmes dans la premiere Salle d'un des côtés, par un eſcalier de vingt degrés de marbre blanc. Nous deſcendîmes enſuite par une porte du même côté; car la porte & l'eſcalier du milieu, qui ſont plus grands, plus magnifiques & mieux ornés, ne ſont que pour la perſonne de l'Empereur. Au reſte, cette Salle étoit ſi grande, qu'outre l'appui de ces murs, elle étoit ſoutenue par des colomnes de bois peintes & dorées comme le plat fond. La Cour, où nous deſcendîmes de-là, offroit trois autres portes de front, deux ſur les côtés, & de fort beaux Bâtimens. Nous remontâmes enſuite dans une autre Salle, aſſez ſemblable à la premiere; & nous paſſâmes ſucceſſivement, par d'autres Cours, à la troiſiéme & à la quatriéme, qui ſurpaſſoit toutes les autres par la magnificence de ſon architecture & de ſes ornemens.

GEMELLI CARERI. 1695.

Lieux par leſquels il paſſe.

GEMELLI CARERI. 1695.

Faveur qu'il reçoit du Pere Grimaldi.

Comme le Pere Grimaldi portoit le Calendrier dans une boëte couverte de soie, accompagné de plusieurs Mandarins, l'Empereur avoit envoyé dans la troisiéme Cour, au-devant du Missionnaire, un Officier qui reçut de lui ce présent. Je m'imaginai que la cérémonie n'auroit pas d'autres suites. Mais le Pere Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins, qui lui avoient servi de cortége, me dit qu'il jugeoit à propos de me présenter à l'Empereur, & que si je voulois attendre dans le lieu où nous étions, il m'introduiroit auprès de ce Monarque. Il m'enseigna, dans l'intervalle, les formalités que je devois observer. En effet, une heure après, nous fûmes avertis par un Officier, qu'il étoit temps d'avancer. Nous traversâmes quatre Cours fort longues, ornées d'Appartemens de différentes structures, qui surpassoient en magnificence la derniere Salle bâtie sur les portes de communication. Les nouvelles portes, par lesquelles nous passions d'une Cour à l'autre, étoient d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes, bien proportionnées, & bâties de marbre blanc. Une des Cours étoit traversée par un ruisseau, sur lequel on passoit par plusieurs petits ponts de marbre

blanc. En général, la beauté de ce Palais consiste dans la multitude de ses Edifices, de ses Cours & de ses Jardins, dont l'ordre & la structure méritent une véritable admiration.

GEMELLI CARERI, 1695.

Nous découvrîmes le Trône de l'Empereur, au milieu d'une grande Cour. Il étoit de forme quarrée, avec cinq bases l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant, & dont chacune étoit environnée d'une balustrade de très beau marbre blanc. On voyoit, sur la cinquiéme, un magnifique Pavillon, ouvert de tous les côtés, & soutenu par de grosses colomnes : c'étoit le Trône. L'Empereur y étoit assis à la Tartare, sur un Sopha élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis, qui s'étendoit sur tout le plancher. Il avoit, près de lui, des Livres, de l'encre, & un pinceau Chinois pour écrire. Son habillement étoit de soie, couleur d'or, avec plusieurs Dragons en broderie, & surtout deux fort grands sur l'estomac. On découvroit, des deux côtés du Trône, quantité d'Eunuques, fort bien rangés, & richement vêtus, mais sans armes, les pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans.

Il est admis à l'Audience de l'Empereur.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à la porte de cette Cour, nous courûmes,

Circonstances de cet événement.

GEMELLI CARERI. 1695.

avec assez de vîtesse, jusqu'au fond de la Salle, qui étoit vis-à-vis du Trône; & nous demeurâmes un moment debout, les bras pendans. Ensuite, pliant les genoux, nous joignîmes les mains sur la tête, que nous baissâmes trois fois jusqu'à terre. Nous nous relevâmes, pour recommencer deux fois la même cérémonie; après quoi, nous fûmes avertis d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. Il s'adressa au Pere Grimaldi, pour me demander, par sa bouche des nouvelles de l'Europe. Je répondis, suivant mes lumieres. Il me demanda si j'étois Médecin, ou Chirurgien. Je lui dis qu'aucune de ces deux Professions n'avoit fait mon étude. Il voulut sçavoir si j'entendois les Mathématiques. Je ne m'en attribuai nulle connoissance, quoique j'en eusse appris quelque chose dans ma jeunesse. Le Pere Grimaldi ne m'avoit pas dissimulé que si je me reconnoissois un peu de capacité, dans quelqu'une de ces Sciences, je serois infailliblement retenu au service de la Cour. Enfin, nous fûmes congediés, & nous nous retirâmes sans cérémonie. Ce Monarque, dont le nom étoit *Camhi*, qui signifie le Pacifique, n'avoit pas plus de quarante-trois ans. Il étoit dans la trente-

cinquiéme année de ſon regne. Je lui trouvai la taille bien proportionnée, le viſage gracieux, les yeux vifs & plus grands qu'on ne les a communément à la Chine, le nez un peu aquilin & rond vers le bout. Il avoit quelques traces de petite vérole, mais qui ne diminuoient point la beauté naturelle de ſon viſage (89).

Depuis les témoignages d'amitié que Careri avoit reçus du Pere Grimaldi, ſon eſtime & ſon reſpect étoient devenus ſi ſinceres pour les Jéſuites, qu'il ne perd pas une occaſion de faire éclater ces deux ſentimens. Ce qu'il raconte de leurs Etabliſſemens & de leur zéle ne ſe trouve dans aucun autre Voyageur.

Etat des Jéſuites de la Chine.

Ils avoient, dit-il, trois Egliſes dans Pekin ; l'une dans la premiere enceinte du Palais, pour les Peres de France, dont le Pere de Fontenay étoit Supérieur, & qui n'étoient qu'au nombre de trois, les PP. Gerbillon, Bouvet & Viſdelou, avec un Pere Allemand, nommé Kilian Stumps, tous fort habiles dans les Mathématiques, & reçus à Pekin depuis environ neuf ans, malgré les oppoſitions que les Peres Portugais du même Ordre

(89) *Ibidem*, page 140 & précédentes. On laiſſe au Lecteur la comparaiſon de ce récit avec les objections de l'endroit qu'on a cité.

GEMELLI CARERI. 1695.

avoient apportées à leur établiſſement. Ils s'étoient acquis l'eſtime & l'affection de l'Empereur, juſqu'à ſe voir logés dans ſon Palais, où ce Prince leur faiſoit bâtir alors des Appartemens commodes. La ſeconde Egliſe étoit dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, qui ſe nomme *Toutang*, où le Pere Siſaro, créé depuis peu Evêque de Nankin, avoit ſous lui deux autres Jéſuites, le Pere Thomas de Namur, & le Pere Soarez. Dans la troiſiéme, qui étoit la plus ancienne & la plus belle, le Pere Grimaldi, Supérieur & Vice-Provincial, faiſoit ſa réſidence, accompagné des PP. Pereira, Rodriguez & Oſſorio.

Leur revenu.

Elle étoit ſituée dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, qui porte le nom de Sitang. L'Empereur donnoit pour l'entretien de cette Maiſon, une certaine quantité de riz, d'huile, de ſucre, d'épices, de ſels, de pois, & d'autres alimens, qui montoient, pour chaque Miſſionnaire, à la valeur de cent vingt-cinq piaſtres, & qui, joint au revenu de quelques Boutiques, les mettoit en état de mener une vie commode, ſans aucun ſecours du Portugal. Les François, au contraire, vivoient fort pauvrement, malgré les penſions qu'ils recevoient de France; parce qu'à

a Cour de Pekin, tout est d'une extrême cherté. L'Empereur leur demandoit souvent, s'ils avoient quelque besoin. Ils répondoient modestement qu'ils n'avoient besoin de rien. Careri observe que lorsque ce Prince alloit voir l'une ou l'autre de leurs trois Maisons, ils étoient obligés d'en faire sortir tous leurs Domestiques, & de tenir ouvertes toutes les portes de leurs Armoires, pour faire voir qu'elles ne contenoient rien de suspect.

Précautions de l'Empereur lorsqu'il visitoit leurs Maisons.

Ces Peres me dirent, ajoûte Careri, que leur vie étoit rude & fatiguante. Les PP. Grimaldi, Gerbillon, & de Fontenay étoient obligés de se rendre chaque jour, de grand matin, à l'Appartement de l'Empereur pour instruire ce Monarque, ou pour y recevoir ses ordres. Ils y étoient retenus jusqu'à midi. Les autres étoient employés, à faire des instrumens de Mathématiques, à racommoder des Horloges, & souvent à faire des courses pénibles. Le Pere Grimaldi portoit envie à la condition des Galeriens, parce qu'ils ont du moins quelques heures de repos. Un exemple fera juger de la justice de ses plaintes. Il étoit tombé de sa Mule, en revenant du Palais; & n'ayant pû se dégager d'un étrier, il avoit été traîné l'espace de deux

Leurs fatigues.

GEMELLI CARERI. 1695.

cens pas, avec tant de danger pour sa vie, qu'un œil lui étoit presque sorti de la tête. Mais il avoit été parfaitement guéri, par les soins d'un Chirurgien que l'Empereur avoit eu l'attention de lui envoyer (90).

Leur zéle.

Ces ardens Missionnaires servoient leur Protecteur, avec une assiduité si constante, qu'en hyver ils avoient la barbe gelée. Leur unique dédommagement étoit la ferveur des Chrétiens Chinois, au salut desquels ils rapportoient tous leurs travaux. Ils tenoient, aux portes de Pekin des Exorcistes, qu'ils payoient pour baptiser les enfans exposés, qu'on jettoit devant les portes de la Ville, & dont la plûpart y périssoient misérablement. On en avoit baptisé trois mille, l'année d'auparavant; & tous les ans, le nombre de ceux, qui se trouvoient exposés, ne montoit pas à moins de quarante mille. Mais, depuis peu, le Magistrat de Pekin avoit fondé un Hôpital pour les élever.

Jugement de Careri sur les Missions de la Chine.

On comptoit alors, dans toute la Chine, environ deux cens mille Chrétiens, dont les Missionnaires, de divers Ordres, recevoient quelque assistance. Careri paroît persuadé que les uns & les autres avoient beaucoup d'obligation

(90) *Ibidem*, page 199 & précédentes.

aux Jésuites de Pekin, qui s'oppofoient continuellement aux complots des Ennemis du Chriftianifme. » Il n'y » a, dit-il, que cet Ordre, qui foit » capable d'y maintenir les autres, » parce que, les Chinois n'aimant les » Européens que par intérêt, il faut, » pour leur plaire, fçavoir de tout, » comme les Jéfuites, compofer leur » Calendrier en trois langues, avec le » mouvement des Planettes & des prin- » cipales Etoiles; obferver les Eclipfes, » racommoder des Horloges, faire des » Inftrumens de Mathématiques, tra- » vailler à la diftillation; en un mot, » n'ignorer rien d'agréable ou d'utile. » C'étoit à l'aide des Arts & des Scien- » ces, que la Miffion fe foutenoit. Elle » étoit exercée, non-feulement par les » Jéfuites, mais par des Prêtres ou des » Clercs François, par feize Cordeliers, » dix Dominiquains & cinq Auguftins, » tous Efpagnols, entretenus par les » libéralités du Roi d'Efpagne. Les » Clercs François vivoient, en commu- » nauté, des fonds qu'ils ont en France, » & dont le revenu étoit partagé entre » les Miffions de la Chine, de la Co- » chinchine, de Siam & du Tonquin. » Les plus mal pourvûs étoient les Clercs » Portugais, difperfés dans l'Empire,

GEMELLI CARERI. 1695.

» au nombre de quarante. Ils n'avoient » pas d'autre fond qu'un leg de l'Evê» que de Munſter, & quelques petites » contributions qui leur venoient du » Portugal. Ce double ſecours ne ſuf» fiſoit pas pour leur entretien ; & » celui qu'ils tiroient des Chrétiens » Chinois étoit un foible ſupplément, » parce que ce n'étoient pas les Manda» rins & les perſonnes riches, qui em» braſſoient la doctrine auſtere de l'E» vangile. Ils ne laiſſoient pas de ſou» tenir leur droit de Patronage ſur la » Chine ; car les Portugais ne permet» toient pas que les Miſſionnaires des » autres Nations paſſâſſent dans cet » Empire, par un autre chemin que » celui de Lisbonne ; & cet entêtement » alloit juſqu'à leur faire prêter ſerment » de fidélité au Roi de Portugal, qui ne » pouvoit y envoyer, de ſes Etats, un » aſſez grand nombre d'Ouvriers Evan» geliques, ni même y fournir à leur » entretien. Si le Roi d'Eſpagne n'étoit » pas entré dans les frais de cette Miſ» ſion, les Portugais y auroient fait peu » de progrès, & ne s'y ſeroient pas » long-temps ſoutenus.

Ouvrage composé en Chinois par les Miſſionnaires.

Careri apprit, avec admiration, que les Miſſionnaires de la Chine avoient imprimé, en langue du Pays, plus de

GEMELLI CARERI. 1695.

cinq cens Volumes de la Loi Chrétienne ; qu'ils avoient traduit l'Ecriture Sainte & les Œuvres de Saint Thomas, & qu'ils avoient dans Pekin, une nombreuse Bibliotheque de Livres Européens & Chinois. Il vit entre leurs mains, une Mappemonde, en caractere Chinois, dont la singularité le surprit. Elle étoit de forme quarrée, parce que les Chinois s'imaginent que le monde a cette forme (91). Mais il ne nous apprend pas si c'étoit un ouvrage des Chinois mêmes, ou des Missionnaires, qui pouvoient avoir flatté, par complaisance, les idées d'une Nation à laquelle ils devoient beaucoup de ménagemens.

Réflexion sur l'ouvrage de Careri.

Outre la Loi, qu'on s'est imposée, de ne pas revenir à des sujets qu'on a déja traités avec une juste étendue, personne ne peut supposer que pendant quelques semaines de séjour à Pekin, Careri ait trouvé le temps & l'occasion d'y faire toutes les remarques dont son Ouvrage est rempli. Il les doit sans doute aux anciens Voyageurs. Ce fut la violence du froid, qui le détermina tout d'un coup à quitter cette Capitale. La même raison, qui lui avoit fait prendre les Voitures de Terre, pour venir de

(91) *Ibid.* pages 202 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

Nankin, lui fit apprendre, avec joie, qu'il y avoit une route encore plus courte pour retourner à Canton, en se rendant, par Terre, à Nankianfu, d'où il ne lui resteroit, par eau, qu'environ le tiers du chemin. Ce changement flattoit aussi sa curiosité, & lui donnoit l'espérance de grossir son Journal par de nouvelles observations. En effet, le Pays, qu'il avoit à traverser, ayant été peu connu des autres Voyageurs, ausquels on a presque toujours vû suivre la route ordinaire des Canaux, son Voyage jusqu'à Nankianfu devient un article intéressant, pour la connoissance de cette partie de la Chine. Il pria le Pere Grimaldi de lui faire trouver trois Mules, qu'on lui avoit conseillé de préférer à toute autre Voiture. Le prix du marché ne fut que d'environ sept piastres & demi: ce qui lui parut fort modique, pour un Voyage, qui devoit être de trente-quatre jours.

Plan de son retour à Canton.

Eloge du Pere Grimaldi.

Les civilités, qu'il reçut du Pere Grimaldi, l'obligent, dit-il, de s'en acquitter par un juste éloge. Il y avoit trente ans que ce Missionnaire demeuroit à la Chine. Comme il étoit fort aimé de l'Empereur, il avoit eu l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avoit visité plusieurs autres Parties

GEMELLI CARERI. 1695.

du Monde ; & dans ces courses il avoit toujours essuyé quelques disgraces. Il s'étoit vû réduit à l'esclavage par les Malais. Il avoit fait naufrage dans le Détroit de Governador. Il s'étoit trouvé dans une Ville, assiégée par Sevagi, par conséquent exposé à perdre la vie ou la liberté. Aussi personne n'étoit-il plus capable de donner d'excellentes Relations des Empires de l'Asie, sur-tout de la Chine & de la Tartarie Chinoise ; d'autant plus qu'il en sçavoit parfaitement les langues. Careri le pressa de rendre ce service au Public. » Il répondit qu'ayant lû, dans son dernier » Voyage en Europe, tant de faussetés, » qu'on avoit publiées de la Chine, il » n'avoit voulu rien faire imprimer, » pour ne pas donner le démenti à tant » d'Auteurs, particuliérement aux Hol» landois, qui avoient mis sous presse » leur fameuse Ambassade, dont lui» même étoit Interprête auprès de l'Em» pereur, à Pekin, & dans laquelle, » si l'on excepte la description des Vil» les, on trouve plus de mensonges » que de lignes. Il donnoit, pour raison » de cette infidélité, qu'ayant amené » avec eux, des Provinces Méridio» nales, quelques Interprêtes Chinois, » qui n'avoient jamais vû la Cour, &

Son jugement sur l'Ambassade des Hollandois.

GEMELLI CARERI. 1695.

» qui ne sçavoient pas la langue Portugaise, tout ce qu'ils avoient recueilli par une si mauvaise foi étoit » ou faux ou mal expliqué, & que par » conséquent ils n'avoient écrit qu'au » hasard (92).

Ceinture impériale du Pere Grimaldi.

Entre plusieurs autres faveurs, dont Careri fut comblé par ce grand Missionnaire, il compte celle d'avoir vû, dans sa Chambre, une ceinture dont l'Empereur lui avoit fait présent. Elle étoit jaune, & garnie d'une très belle guaine de peau de poisson. On doit se rappeller que ce présent du Monarque de la Chine est si respecté des Grands & du Peuple, que sans distinction de rang ou de qualité, chacun est obligé, à sa vûe, de se mettre à genoux & de toucher la terre du front, jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui le porte, de le couvrir ou de se retirer. Le Pere Grimaldi apprit lui-même, à Careri, l'usage qu'il en avoit fait un jour, pour l'honneur & l'intérêt de la Religion. Un Mandarin ayant demandé au Pere Jacques Torin de Valence, Missionnaire de l'Ordre de Saint François une Montre qu'il n'avoit point obtenue, porta si loin son ressentiment, qu'il eût la hardiesse de faire afficher,

Usage qu'il en fait.

(92) *Ibid.* page 461. Voyez la Préface du Tome XXXVII. de ce Recueil.

dans la Ville, où ce Religieux avoit son Eglise, une déclaration, par laquelle il avertissoit le Public, » que la Religion » Chrétienne étoit fausse, & qu'elle en- » seignoit un mauvais chemin pour le » salut éternel. Les Chrétiens Chinois » en conçurent une vive allarme; & le » Missionnaire, avec l'ardeur d'un Es- » pagnol, déchira publiquement l'affi- » che. Comme les ordres des Mandarins sont extrêmement respectés à la Chine, cette affaire eut d'autres suites, qui mirent le Pere Torin dans la nécessité de se réfugier à Canton. Le Pere Grimaldi, que le hasard amena peu de jours après dans cette Ville, y recevant les marques de respect que tous les grands sont obligés de rendre aux Favoris de l'Empereur, crut l'occasion favorable pour venger la Religion & ses Ministres. » lorsque le Mandarin vint lui faire la » révérence, il le reçut avec le bout de » sa ceinture en main, en lui reprochant » sa violence, le peu de cas qu'il faisoit » de ses Freres, & l'audace qu'il avoit » eûe de blâmer la Doctrine de l'Evan- » gile, tandis que l'Empereur honoroit » les Chrétiens, jusqu'à leur faire le » plus respectable présent de l'Empire. » Le Mandarin, humilié, frappa tant » de fois la terre de sa tête, que tous les

GEMELLI CARERI. 1695.

» Miſſionnaires témoins de cette ſcène » prierent le Pere Grimaldi de ne pas » pouſſer le châtiment plus loin. Il dit » au Mandarin de ſe lever, & de traiter » mieux ſes Freres à l'avenir, s'il ne » vouloit pas que la Cour fut informée » de ſon attentat, & que la punition fût » proportionnée à l'offenſe (93).

Paſſeport qu'il accorde à Careri.

Careri obtint, du Pere Grimaldi, un Paſſeport, qui ne marquoit pas moins combien l'autorité de ce Miſſionnaire étoit reſpectée dans l'Empire. Il portoit que le Seigneur Careri étant chargé de quelques Livres pour le ſervice de l'Empereur, perſonne n'eût la hardieſſe de le chagriner, & qu'au contraire on lui accordât toutes ſortes de ſecours. En effet, le Pere Grimaldi lui donna le Calendrier qu'il avoit déja compoſé pour l'année ſuivante, & quelques autres Livres en langue Tartare (94).

(93) *Ibid* page 464.

(94) Le Pere Oſſorio lui fit avoir, à juſte prix, une quantité conſidérable de muſc. Ce qu'il ajoûte paroît fort ſingulier : » Celui » de la Chine eſt, dit-il, » le meilleur de tous, & » l'on en peut connoître » l'activité en le tenant un » peu de temps ſous le » nez, puiſqu'il en fait » ſortir le ſang.... L'Ani» mal d'où l'on tire *cette* » *ſorte de muſc*, eſt de la » grandeur d'un Chat. » Après l'avoir tué, on le » pile tout entier dans ſa » Peau, & on l'y laiſſe » pourrir. On fait enſuite, » avec la même peau de » petites bourſes, qu'on » remplit de cette chair » broyée. Les Chinois en » font un grand commer» ce, mais ils l'alterent » ſouvent. *Page* 466. Careri eſt le ſeul Voyageur qui

Ce fut le Mardi, 22 de Novembre, qu'il partit de Pekin. Laissons-lui le récit de sa route & de ses observations. Je passai, dit-il, par le Bourg de Lou-pou-xaou, qui n'a que deux portées de mousquet de longueur & une de largeur; mais ses portes sont ferrées, & ses murs d'une force à toute épreuve. Assez proche, on traverse la Riviere sur un beau Pont de pierre, d'un demi-mille de long, bordé, de deux en deux pas, de petits Lions de pierre. Nous passâmes la nuit à Lean-xien-xié, après avoir fait soixante-dix lys. Je trouvai, dans cette Ville, un Seigneur Tartare, suivi d'un Page & d'un Laquais, & plusieurs autres personnes qui se proposoient de faire la même route. Nous convînmes de la faire en compagnie.

Retour par terre jusqu'à Nankianfu.

Lean-xienxié.

Le 23, à peu de distance d'une Ville nommée Tantien, je vis un beau Couvent de Bonzes, qui porte le nom de Xien-ghen-son, & qui est accompagné de plusieurs Temples, dans une enceinte de hautes murailles. La curiosité m'y ayant conduit, j'observai dans le premier Temple, une grande Idole dorée, à la maniere Orientale, avec plusieurs petites, qui occupoient chacune

Tantien.

Temple de Xien-glienson.

parle de ce musc extraordinaire, & de cette maniere de le composer, qui ne doit pas le paroître moins,

GEMELLI CARERI. 1695.

leur niche autour du mur. Dans le ſecond, on voyoit trois femmes, aſſiſes ſur un Lion & deux Dragons. Le troiſiéme offroit une Idole monſtrueuſe, qui joignoit aux pieds & aux mains ordinaires vingt autres mains de chaque côté, deux pieds levés en l'air & cinquante têtes l'une au-deſſus de l'autre. Les Cours & les édifices étoient en grand nombre, avec des allées de fort beaux arbres. Nous dînâmes à Lixoa, & nous arrivâmes le ſoir à San-kon-xien, après cent treize lys de marche.

Convoi de Bonzes.

Le 24, pendant une heure de repos, que nous prîmes dans le Bourg de Pekouxiou, je vis paſſer devant les murs un Convoi de Bonzes, qui marchoient deux à deux, avec des Chapes ſur les épaules; les uns ſonnant de certains inſtrumens, qui ſont particuliers à leur Secte; les autres portant des Paraſols, ornés de longues banderoles de ſoie. Nous paſſâmes enſuite par Xiou-xien, Ville déſerte, mais dont le Fauxbourg eſt fort grand & fort peuplé; nous avions fait quatre-vingt lys: les commodités, qu'on trouve dans ce Fauxbourg, nous tenterent d'y paſſer la nuit. Le lendemain, un excellent Poiſſon qu'on pêche dans les lacs voiſins, nous fit deſcendre à Chiopeconou, Bourg peu éloi-

Xiou-xien.

gné

gné de Xiou-xien ; & pendant qu'on nous préparoit à déjeuner, j'observai, proche du Pont, une inscription fameuse, qui contient le récit d'un célébre événement. Nous passâmes ensuite par Ginkiem-xien, qui n'est considérable que par un circuit de mur, d'environ deux milles, & par un fossé plein d'eau. Cette journée fut de cent vingt lys, après lesquels nous nous arrêtâmes le soir à Rechilipou. Le 26, nous fîmes encore cent vingt lys, jusqu'à Fukian-y. Notre route n'ayant pas été différente jusqu'ici, de celle que j'avois faite en venant de Nankin, je n'ai nommé que les lieux où notre Caravanne s'arrêtoit matin & soir, avec la distance des lys (95).

Fukian-y

Le 27, nous dînâmes à Manxo, & le soir, après avoir fait cent trente lys, nous passâmes la nuit à Liou-chi-miaou. Le froid étoit extrême ; & ne trouvant ni bois, ni charbon, sur cette route, nous n'avions, pour nous chauffer le soir, qu'un feu d'herbes séches & de pailles. Le 28, après avoir dîné à Couchipi, nous arrivâmes à Gaou-chien.

Manxo

(95) Il paroît même que les différences qui se trouvent à la suite, ne viennent que de quelques chemins de traverse, qui abrégeoient souvent les journées, car on retrouve plus d'une fois les mêmes noms.

GEMELLI CARERI. 1695.

La journée fut de cent vingt lys ; & celle du lendemain de cent dix, jufqu'au Fauxbourg de Chipin-xien. Celle du 30 fut de cent vingt. Nous dinâmes à Touncen-y, & nous paffâmes la nuit à Kien-xien.

Chipin-xien.

Le Jeudi, premier jour de Décembre, nous paffâmes dans Xangua-biena, & nous arrivâmes le foir à Chiago-cheou, après une marche de cent dix lys. La Plaine, où nous n'avions pas encore ceffé de marcher, pa o lloit bien cultivée ; & j'obfervai que pour rompre mieux la terre, les Labourcurs joignoient une plaque de fer ronde au foc de la charrue. Le 2, nous nous arrêtâmes dans le Fauxbourg de Votian Chian-xien ; & le foir, après avoir fait quatre-vingt-dix lys, nous paffâmes la nuit dans Cauxio. Le 3, nous dînâmes à Genki-fu, Ville marchande & bien peuplée, que fes foffés & fes murs rendent capable d'une bonne défenfe. Le Pays eft fi rempli de Fa fans, que quatre de ces Animaux ne nous revinrent pas à vingt-cinq fous. Cette journée ne fut que de foixante lys, qui nous firent arriver de bonne heure à Tourtantien.

Chiago-cheou.

Cauxio.

Le 4, en paffant par Zouxien & fon Fauxbourg, j'eus la curiofité d'y vifiter

Temple de Zouxien.

un beau Temple, où l'on entre d'abord par une Place quarrée, ornée de fort hauts Cyprès, & longue d'une portée de fusil. De-là on passe dans une cour, peu différente de cette Place, c'est-à-dire, murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle, on trouve trois Portes, qui conduisent dans autant d'autres cours, fermées aussi de murailles. A la porte du milieu répondent intérieurement trois autres Portes, proche desquelles on voit le tombeau & l'épitaphe d'un Seigneur Chinois, soutenus par un fort grand Crocodille. Les deux autres cours n'ont qu'une seule Porte. Celle du milieu est plantée de Cyprès, dont les allées conduisent au Temple. C'est un bel édifice, où l'on voit deux grandes Idoles, l'une dans la Niche principale, & l'autre à côté; toutes deux assises, & contemplant quelque chose de mystérieux qu'elles ont entre les mains. De leur tête pend un Diadême à l'antique, orné de quantité de petites boules de diverses couleurs. Assez proche de ce Temple, on en trouve un autre, de moindre grandeur, dont l'Idole est une Femme assise, qui a, sur la tête, cinq Oiseaux en sculpture, avec de longues queues, & les aîles ouvertes, dans l'action de s'envoler.

GEMELLI CARERI. 1695.

La cour, qui eſt à gauche de celle du milieu, a pour Idole une Statue aſſiſe, avec une longue barbe, telle que nos Peintres la donnent à Saturne. Derriere elle, eſt une Femme, dont la tête ſoutient trois Oiſeaux. Près de la Porte, du côté intérieur, pluſieurs autres Statues, difformes & bien armées, ſemblent veiller pour en défendre l'accès. La cour, qui eſt à droite, contient deux Temples, & deux galeries couvertes, environnées de Cyprès & bordées d'Epitaphes.

De Zouxien, nous allâmes dîner à Kiny-xoy-té, après avoir traverſé Uya, dont le Fauxbourg nous ſurprit par ſa beauté. Nous finîmes le ſoir, à Chia-xo-tien, une journée de cent vingt lys.

Chia-xo-tien.

Le 5, nous dînâmes à Chiakouchiau; & juſqu'à Nivi-y, où nous arrivâmes après avoir fait cent vingt lys, nous vîmes une ſi grande abondance de Lievres, qu'ils ne s'y vendent que deux ſous. Le 6, notre dîner ſe fit à Louyala, où l'on paſſe une Riviere ſur un fort beau Pont. Dans l'après midi, nous traverſâmes, dans un Bateau, le Fleuve de Soucheou, dangereux par ſa rapidité; & le ſoir, après avoir fait cent dix lys, nous arrivâmes à Sanpou. On ne feroit pas mauvaiſe chere, ſur cette route,

Sanpou.

ſi les Voyageurs Chinois étoient diſpoſés à payer quelque choſe, au-delà du prix reglé. Mais ils ont tant d'averſion pour la dépenſe, qu'ils ſe réduiſent plus volontiers à leurs herbes, accompagnées d'un peu de mauvais Porc, & de quelques Poules, ſouvent corrompues. Un Etranger, qui ne veut pas s'aſſujettir à ce régime, eſt obligé de faire tuer, devant ſes yeux, les Animaux dont il veut manger, & de les payer beaucoup plus cher.

GEMELLI CARERI. 1695.

Œconomie Chinoiſe.

Le 7, une pluie, fort abondante, qui obligea la Caravanne de partir fort tard, ne lui permit pas de paſſer Faucian, & de faire plus de quarante lys. Le jour ſuivant, elle alla dîner à Couchen, & de-là coucher à Leanchen, par une marche de quatre-vingt lys. Le 8, on laiſſa la route de Nankin, dans laquelle on étoit retombé; & paſſant la Riviere de Xouayxo, dans un Bateau, on dîna fort tard à Chian-chin-goy, d'où l'on alla paſſer la nuit à Funian-fu, après quatre-vingt-dix lys, de marche. Cette Ville eſt ſans murailles; mais elle eſt grande, & diſtinguée par la beauté de ſes Places. Les Tribunaux de Juſtice y ont auſſi beaucoup d'éclat. On voyoit, aux Portes, un grand nombre de Priſonniers, avec une chaîne aux pieds, &

Funian fu.

GEMELLI CARERI. 1695.

une cangue du poids de cent livres autour du cou. La Caravanne prit un jour de repos, le 9, & Careri en profita pour se rendre, en Chaise, à Xouanchen, Ville peu éloignée, dont le côté, qui regarde le Nord, est fermé par la cime des Montagnes voisines. Aussi n'est-elle habitée que de ce côté-là ; & le reste, qui est environné d'un beau mur, n'a que des Champs cultivés.

Xouanchen.

Le 10, après avoir dîné à Hin-kie-kien, & fait quatre-vingt-dix lys, dans des Montagnes entre-coupées de Plaines, on s'arrêta le soir à Tingan-xien. Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit ; & dans toute sa longueur, elle n'a qu'une rue qui puisse passer pour bien peuplée. Le 11, on s'arrêta, pour dîner, à Chiau-chiaou-yen, & l'on arriva le soir à Patein. Les Hôtelleries commencent ici à devenir si mauvaises, que Careri fut obligé de coucher dans la même Chambre que l'Officier Tartare : incident qui mériteroit peu d'attention, s'il ne donnoit occasion d'observer que par un usage fort bisarre de sa Nation, » le Tartare, » après s'être mis au lit, se fit battre » sur le ventre par son Page, comme sur » un Tambour, pour s'endormir plus » facilement, & qu'une insomnie, ap-

Tingan-xien.

Usage bisarre des Tartares.

GEMELLI CARERI. 1695.

» paremment, l'obligea de recommen-
» cer cette musique trois heures avant
» le jour (96) ». La marche avoit été de cent lys.

Le 12, on passa par Tianpou, d'où l'on alla dîner à Leauxien. Un Mandarin, qui traversoit cette route, fit admirer à Careri la magnificence de ces grands Seigneurs Chinois, qui lui parut, dit-il, fort supérieure à celle des Vicerois de l'Europe. » Il étoit précédé
» d'un grand nombre de Chariots,
» escortés par des Soldats. Quantité
» d'Officiers suivoient en Chaise. Les
» Pages & les principaux Domestiques
» étoient à Cheval. Ensuite, on voyoit
» paroître le Mandarin dans une Chaise
» portée par huit hommes, environnée
» d'une multitude de Gardes, avec plu-
» sieurs petits Drapeaux, entre lesquels
» on en distinguoit un fort grand. Les
» Valets & d'autres Soldats formoient
» le cortége, au nombre de plus de
» mille hommes (97) ». On arriva le soir, après une marche de cent lys, dans la Ville de Louchi-fou, qui n'a pas un tiers de mille de longueur, mais dont les Fauxbourgs sont grands & fort peuplés. Le 13, on traversa des Plaines bien cultivées, pour aller dîner à Paxoy;

Magnificence des Seigneurs Chinois dans leurs marches.

(96) Page 476. (97) *Ibidem.*

GEMELLI CARERI. 1695.

Tanchen.

& le ſoir, après cent lys, on entra dans Tanchen, grande Ville, & riche par ſon commerce, quoiqu'ouverte & ſans aucune déſenſe. Il fallut traverſer une Riviere, qui la diviſe, pour aller paſſer la nuit dans le Fauxbourg. Le 14, on arriva de bonne heure à Louchichinxien, Ville qui n'a de conſidérable que ſes murs. On alla dîner à Nanzian, d'où l'on eut à traverſer quelques Montagnes pour entrer dans une Plaine bien habitée. On trouve dans ces Montagnes, une eſpece de Truffes, que les Chinois nomment Mati; petites, de la figure d'une rave, & du goût de nos Châteignes. Après avoir fait cent lys, on arriva le ſoir à Tacouon.

Truffes Chinoiſes.

Le Samedi 15, on traverſa d'autres Montagnes & pluſieurs Plaines, pour aller dîner à Toun-chin xien, Ville riche & fort peuplée, que ſes Fauxbourgs ſurpaſſent encore en étendue. Careri fut frappé de l'induſtrie des Chinois, qui, pour faire croître certaines Plantes, en Hyver, les inſerent dans des navets ſuſpendus par un fil, avec un peu de terre dans le trou, & les y arroſent tous les jours d'eau tiede. Il vit germer fort heureuſement les graines. Après avoir fait cent lys, la Caravanne arriva le ſoir à Taoucheny.

Induſtrie des Chinois pour faciliter la végétation en Hyver.

GEMELLI CARERI. 1695.

La route du jour suivant se fit dans des Forêts de Cyprès, le long des Montagnes, qu'on avoit sur la droite. On dîna dans Saloucheou. De-là, traversant une Plaine de plusieurs milles, remplie de Maisons de Campagne, de beaux Jardins, & de Fermes, on s'arrêta, le soir, à Zenzyan-xien, Ville fermée de murailles fort basses, & ruinée dans plusieurs Quartiers. Cette journée ne fut que de quatre-vingt-dix lys. On alla dîner, le 16, à Scou-chi-y, par une route de la même beauté; & dans le cours de l'après-midi, on traversa Tayn-xou-xyen, Ville longue de deux milles, & d'un riche commerce, qu'elle doit à la commodité d'une petite Riviere. Après avoir fait cent lys, on s'arrêta dans Fuxian-y, derniere Place de la Province de Nankin, où l'on étoit entré depuis Soucheou. Le 17, on traversa un coin de la Province de Houquam, par des Plaines cultivées, & peu éloignées des Montagnes. On dîna dans Tinsan-y, & la journée, qui fut de cent lys, se termina dans un Fauxbourg de Xouan-may-xien, Ville murée, de trois milles de circuit. Le 18, on s'éloigna des Montagnes, pour aller dîner à Kouniounga, Ville sans murailles, mais de grand commerce, & située sur une

Zenzyan-xien.

Xouan-may-xien.

GEMELLI CARERI. 1695.

petite Riviere. Le ſoir, après avoir fait quatre-vingt-quinze lys, on paſſa la nuit à Siau-chi-cheou. Cette Ville eſt ſur la rive du Kian, qui ſépare la Province de Houquam de celle de Kianſi. Elle eſt petite & ſans murailles, mais fort peuplée & riche par ſon commerce.

Le 19, il fallut embarquer les Mules & l'équipage, pour traverſer le Kian, qui n'a pas moins de deux milles de large. On trouve ſur l'autre rive, la grande Ville de Kiou-kia-fou, dont les murs néanmoins renferment plus de champs que de rues, dans un circuit de huit milles. Le Fauxbourg, qui a trois milles de long, eſt également riche & peuplé. Il eſt ſéparé de la Ville par un Lac, d'où ſort une petite Riviere. Après avoir fait ſoixante lys, on s'arrêta pour dîner, à Toujoueny, Ville ſituée dans les Montagnes. Il eſt impoſſible de s'imaginer la quantité d'excellent Poiſſon, qu'on prend dans les Rivieres & les Lacs de cette Province. Les Voyageurs s'en reſſentent, par la bonne chere qu'ils ne ceſſent pas d'y trouver. L'Eſturgon eſt un mets des plus communs. La journée du 20 fut moins agréable au travers des Montagnes, qui ne permirent pas de faire plus de quatre-vingt-dix lys. On dîna dans Ouchienen, on traverſa Ten-

Kiou-kia-fou.

Abondance d'excellent poiſſon.

gan-xien, petite Ville presque déserte, & le soir on arriva au Fauxbourg d'Ynanpou. Le 21, on ne trouva que des Plaines cultivées & d'agréables Collines jusqu'à Sinkien-xien, où l'on passa une Riviere, qui en est éloignée d'un mille, pour aller dîner à Saniarou. Il fallut repasser ici la même Riviere en Bateau, mais sans rien payer, parce que les deux voisins entretiennent des Bateliers pour la commodité du Public. La journée fut de cent lys, qui se terminerent le soir à Coxoa. GEMELLI CARERI. 1695. Coxoa.

Enfin, le 22 aprés avoir fait trente-deux milles, on arriva dessous les murs de Nankianfou, qui sont environnés d'un grand Fleuve; & passant d'une rive à l'autre, Careri se fit conduire à la Maison d'un Jésuite, que son zèle attachoit à cette Mission. Mais ayant appris avec chagrin, qu'il étoit alors à Canton, il ne perdit pas un moment pour louer une Barque, & pour continuer son Voyage. Il compte trois mille deux cens treize lys, de Pekin à Nankianfou (98). Jésuites de Nankianfou.

Quoique le reste de sa route doive être par eau jusqu'à Canton, il suffit qu'elle soit différente de celle qu'on a vû prendre à la plûpart des autres Voyageurs, pour en faire desirer une des- Remarques sur la suite de cette route.

(98) *Ibid.* page 484.

GEMELLI CARERI, 1695. cription, que sa singularité rend précieuse aux Géographes. Après avoir fait acheter des provisions, il partit le 26 de Décembre, & sa premiere journée ne fut que de trente lys, jusqu'à Serimi. Le lendemain, il en fit cinquante, jusqu'à Chiangoutou. Le 28, il en avoit fait quatre-vingt, lorsque se trouvant encore éloigné de la Ville où il devoit passer la nuit, il aima mieux s'arrêter sur la rive, que de s'exposer, dans les ténébres, au dangers de la navigation. Le 29, il fit le même nombre de lys jusqu'à Xopou. Il en fit encore autant le lendemain, jusqu'à Chiakianxyen, Ville environnée de murs jusqu'au sommet des montagnes. Le 31, un vent de Nord lui fit faire cent quarante lys, jusqu'à Kinang-fou. Cette Ville avoit un Missionnaire Cordelier, nommé le Pere Ybanes, qui vint passer, avec lui, une partie de la nuit dans sa Barque.

Le Dimanche, premier jour de Jan-
1696. vier 1696, il fit quatre-vingt-cinq lys, pour arriver le soir à Juyn-fou. Le lendemain, après en avoir fait soixante & dix, il s'arrêta devant les murs de Pekiazoun. Les eaux sont basses dans cette partie de la Riviere de Nanganfu, quoiqu'elle en reçoive une autre à Cancheou-fou. On s'arrêta, le 3, de-

GEMELLI CARERI. 1696.

vant Houenlon, après avoir fait cent vingt lys; & le 4, à Tankian, sans en avoir fait plus de soixante & dix. Le 5, on n'en fit aussi que quatre-vingt-dix, pour arriver de bonne heure à Chancheo-fou. Careri vouloit y voir plusieurs Missionnaires, Directeurs d'une Eglise florissante. Il y trouva, pour Supérieur, le Pere Brillon Jésuite François; & sous son gouvernement, le Pere Provana, de Turin, le Pere Vanderbuk, Flamand, & le Pere Amiani, Piémontois. Sa joye fut extrême, de se trouver avec des amis d'un mérite si distingué. La Fête de l'Epiphanie, qui tomboit au jour suivant, amena le soir à l'Eglise un grand concours de Chrétiens Chinois, qui firent entendre, pendant toute la nuit, le bruit de leur Musique & de leurs Instrumens. Careri passa la Fête avec les Missionnaires, & rentra, le 7 après midi, dans sa Barque.

Jésuites & Chrétiens de Cancheo-fou.

Les détours de la Riviere ne lui permirent pas de faire plus de vingt lys, jusqu'au soir. Il s'arrêta dans le Fauxbourg de Cancheo-fou, qui s'appelle Namen, & qui est éloigné, de la Ville, d'un mille par Terre. La vûe d'un beau Temple, qu'on découvre dans une vaste Campagne, lui fit oublier qu'il avoit

Temple de Namen.

GEMELLI CARERI. 1696.

besoin de repos. Il s'y fit conduire ; & pour premier spectacle, il y vit une grande Idole, armée d'une épée dans chaque main, avec deux autres Statues, qui sembloient prêtes à la servir. On le fit passer dans une grande cour, d'où il entra dans un autre Temple, qui contenoit aussi une grande Idole, mais richement dorée, avec une épée à la main, & deux autres Statues à ses pieds. Aux deux côtés de la porte, diverses Figures de taille gigantesque, armées & difformes, sembloient en défendre l'entrée.

Le 8, il fit quatre-vingt lys, pour arriver à Kiounion, Ville où l'on tient une grosse Garde. Elle est à l'entrée des Montagnes de Nanganfu, où la Riviere, ne faisant que serpenter, rend le chemin plus long du double que par Terre. Le 9, après avoir fait encore quatre-vingt lys, il arriva devant Lanzoun, où l'on tient une autre Garde ; & delà, soixante & dix lys le rendirent, le jour suivant, à Nanganfu. Il y reçut tant de caresses d'un Missionnaire Mexiquain, nommé le Pere de la Pifiola, que, sans se faire trop presser, il consentit de passer deux jours avec lui. Les difficultés de la Riviere l'obligeant ici de quitter sa Barque, pour faire une

Nanganfu.

Missionnaire Mexiquain.

GEMELLI CARERI. 1696.

Montagne & Temple que Careri visite.

journée de chemin par terre, il loua trois Chaises & plusieurs Portefaix pour son bagage (99). Le 12, il fut porté, avec beaucoup de peine, sur une Montagne escarpée, au milieu de laquelle on trouve un Temple, qui sépare deux Provinces. C'est dans ce lieu que le Viceroi, le Général de la Milice Tartare, & le Commandant particulier de celle du Pays, prennent possession de leurs Emplois, en y recevant les Sceaux, qui leur sont envoyés par des Députés de Canton. L'Edifice, où l'on voit un grand nombre de Bonzes, est divisé dans sa hauteur en deux parties, qui forment deux Temples l'un au-dessus de l'autre. Le plus bas contient une Idole assise, dorée, de figure gigantesque, & sans barbe. En montant quelques degrés, on se trouve dans le Temple supérieur, qui offre une autre Idole, avec une couronne sur la tête, & un manteau royal sur les épaules. Elle est assise, & deux autres Statues sont courbées à ses pieds. Sur la droite, on voit celle de *Chianlaoie*, ancien Mandarin d'une grande réputation, qu'on honore aujourd'hui

(99) Il lui en coûta cent soixante ziens, pour chaque chaise, & quatre-vingt ziens pour chaque Portefaix Il remarque qu'à Nanganfu, une Piastre vaut mille & quelques ziens.

GEMELLI CARERI. 1696.

comme le Protecteur des Tribunaux de Justice.

Graine, qui donne une excellente Huile.

Cette Montagne, & celle qui est proche de Nanyounfu, produisent de petits arbres, dont le fruit, qui est rond, noir, & de la grosseur d'une noix, se nomme Mouzou. Il porte une graine, dont les Chinois tirent une excellente huile, qu'ils appellent Mouyeou, c'est-à-dire, huile d'arbre, pour la distinguer de quantité d'autres huiles qu'ils tirent des herbes & de diverses semences, mais qu'ils n'employent que pour les lampes.

Honneurs accordés aux femmes des Seigneurs Chinois.

En descendant de la Montagne, Careri rencontra les Equipages de plusieurs personnes de distinction, & dans ce nombre, la femme d'un grand Mandarin, à laquelle il fut surpris de voir rendre les honneurs qu'il croyoit réservés pour les hommes. Elle étoit précédée de quantité de personnes à Cheval, & de divers Officiers de Justice, avec leurs baguettes à la main, qui faisoient arrêter tous les Passans, à Cheval ou en Chaise. Huit hommes la portoient dans un riche Palanquin, & ses Demoiselles la suivoient dans d'autres Voitures. Ce retardement, & celui du dîner, n'empêcherent pas Careri d'arriver à Nanyounfu deux heures avant la

nuit. Mais il obferve que les Porteurs Chinois ne le cedent point, pour la vîteffe, aux Chevaux Tartares. Ils font, dit-il, cinq milles, au trot, par heure. D'ailleurs, cette journée, qu'on compte pour douze lieues, n'eft que de huit; ou de cent quatre lys. C'eft ce qui arrive à la Chine, dans tous les chemins royaux, pour l'avantage des Couriers. Les lys font longs dans un endroit & courts dans un autre (1).

Miffionnaire de Nanganfu.

Le Pere Ribeïra, Miffionnaire de Nanganfu, traita Careri avec beaucoup de politeffe & d'affection; mais il ne put lui faire trouver, qu'à grand prix, une Barque pour Canton, parce qu'on attendoit plufieurs grands Officiers de l'Empire. Deux femmes, avec leurs enfans fur leurs épaules, furent les feuls Matelots, qui lui offrirent leurs fervices. Le lendemain, il fut étonné de les voir ramer, dans cet état, avec autant de force que des hommes. Après avoir paffé deux Ponts, qui joignent deux petits Fauxbourgs avec la Ville, il fit vingt lys jufqu'à Peyentau, où la nuit l'obligea de s'arrêter. Le 14, il en fit foixante. La grandeur de fa Barque, qu'il n'avoit pû choifir plus commode, l'obligeoit de s'arrêter dans les endroits

(1) *Ibid.* page 417.

GEMELLI CARERI. 1696.

qui avoient peu d'eau. La journée du 19 ne fut pas plus longue jusqu'à Sinchian-chieny, que celle de la veille ne l'avoit été jusqu'à Xoua-tan ; mais le lieu devient plus profond, parce qu'il reçoit à Kiankeou une autre Riviere qui vient des Montagnes. Careri, étant arrivé de bonne heure à Chiacheoufou, après avoir fait cent vingt lys, se rendit à la Maison des Jésuites, qui n'étoit occupée que par un seul Missionnaire. Il employa la matinée du jour suivant à visiter la Ville. Le circuit de ses murs est d'environ quatre milles, sans y comprendre les Fauxbourgs. Ses rues sont droites, longues, bien pavées, & remplies de riches Marchands. Elle a, du côté du Midi, une Riviere navigable, qui vient de l'Ouest, & qui s'unit à la grande. Careri rentra dans sa Barque au milieu du jour, & ne fit pas plus de quarante lys jusqu'au Village de Perou. Le Vendredi 20, il en fit cent dix, jusqu'à la Garde de Vanfucan ; & le lendemain, cent quarante, qui le conduisirent à Xiakeou. Le 22, il passa la seconde Gorge des Montagnes, sur lesquelles il vit un grand Temple, & plusieurs petits, entre les Rochers & l'ombre des arbres. La chaleur étoit fort vive, quoiqu'on fût alors

Ville de Chiacheoufou.

Temple de la seconde Gorge des Montagnes.

GEMELLI CARERI. 1696.

au cœur de l'Hyver : mais il attribue cette diverſité aux différens climats de la Chine. Depuis les Montagnes de Pekin juſqu'à Nanganfu, on éprouve un froid perçant ; & depuis cette Ville juſqu'aux Côtes Méridionales, on eſt incommodé de la chaleur. Vers le ſoir, Careri vit paſſer, avec admiration, trois Barques pompeuſes, qui portoient pluſieurs grands Mandarins. Il ajoute que les Miſſionnaires ſont obligés au même faſte, pour faire la Miſſion avec honneur, & même avec fruit, parce que les Chrétiens Chinois ont beaucoup d'attachement à ces apparences extérieures (2). Après avoir fait cent quarante lys, il arriva devant Quantikeou.

Les Chrétiens Chinois aiment le faſte.

Le 23, on ſentit une chaleur inſupportable : mais elle n'empêcha point les deux femmes, qui ſervoient de Matelots à Careri, d'arriver, le ſoir, à Lichiiven, c'eſt-à-dire, d'achever une journée de cent lys, après avoir laiſſé à gauche la Ville de Scoutan, qui eſt environnée de quantité d'arbres & fort peuplée. On en partit, le lendemain, quatre heures avant le jour, pour entrer de bonne heure dans Quancheu-fu, ou Kouancheoufou, que les Portugais

(2) *Ibid.* page 490.

GEMELLI CARERI. 1696.

ont nommé Canton. Le Soleil n'étoit pas encore levé, lorſque Careri quitta ſa Barque à Fuchan. Il y prit une Chaiſe, pour ſe rendre chez le Pere Capaccio, Jéſuite & Chef de cette Miſſion : mais il fut obligé de faire plus de trois milles, avant que d'arriver chez lui, ſans ceſſe au milieu de diverſes ſortes de Manufactures, & de riches Boutiques, où toutes les marchandiſes & les proviſions de la Chine paroiſſent raſſemblées. Cette Ville, qui eſt ſans murailles, & qui paſſeroit, en Italie, pour un Village, a cinq milles de longueur & trois de large. Elle eſt traverſée par la Riviere, & le nombre des Barques égale celui des Maiſons. C'eſt un Mandarin qui la gouverne, mais ſous la dépendance des Tribunaux de Canton. Tous les Miſſionnaires aſſurent qu'elle contient un million d'Habitans (3).

Grandeur & richeſſe de Fuchian.

Careri ne put éviter de reprendre ſa Barque, pour achever ſa derniere journée, qui fut de quatre-vingt lys. Il entra, le ſoir, dans Canton. Les Miſſionnaires de l'Ordre de Saint François avoient perdu l'eſpérance de le revoir. Ils le croyoient dans quelque Priſon, ſur la route, ou même à Pekin; d'autant plus qu'ignorant la langue du Pays, & n'ayant

On eſt étonné de revoir Careri à Canton.

(3) *Ibid.* page 492.

que deux Domestiques Chinois, qui ne sçavoient pas le Portugais, il leur paroissoit impossible qu'il eût pû se faire entendre dans le changement de tant de Barques, & justifier la témérité de son entreprise. Mais il apprit, dit-il, par une heureuse expérience, que dans l'opinion du commun des Hommes, la crainte grossit toujours les dangers. Il compte, de Nankianfu à Canton, deux mille cent soixante-dix-neuf lys ; & les joignant aux trois mille deux cens treize de Pekin à Nankianfu, il fait monter toute cette route à cinq mille trois cens quatre-vingt-douze lys, qui font, dit-il, mille quatre cens deux milles d'Italie (4).

GEMELLI CARERI. 1696.

Ce qui le détermine à partir de Macao.

Son dessein, en revenant à Canton, étoit de passer à Emouy, dans la Province de Fokien, & de s'y embarquer pour Manille. Mais apprenant qu'il y avoit au Port de Macao un Vaisseau des Philippines, il se laissa facilement déterminer à saisir cette occasion, par trois Marchands Espagnols des mêmes Isles, qui étoient venus employer, à la Chine, cent quatre-vingt mille piastres en marchandises. Ils ne pouvoient comprendre par quelle hardiesse, ou par quel bonheur, il avoit passé à Canton, & de-là

(4) Page 453.

GEMELLI CARERI. 1696.

jusqu'à la Cour, sans payer aucune sorte de Passeport ; tandis que pour la seule entrée de Canton, le Xupu, ou le Chef de la Douane, avoit pris d'eux trente piastres. Peu de jours après son arrivée, M. de Sesse, Prêtre François, & Missionnaire Apostolique, à la Chine, partit pour l'Europe (5).

Ses observations à Canton.

Pendant quelques semaines, que Careri fut obligé de passer à Canton, il fut témoin des Fêtes de la nouvelle année, que les Chinois commencent, dit-il, à la nouvelle Lune la plus proche du 5 de Février, au quinziéme degré du Verseau, parce que ce signe divise en deux parties égales l'espace d'entre les points du Solstice & de l'Equinoxe. Ils prétendent que ce jour-là le Soleil entre dans un signe qu'ils nomment Licchioum, ou la résurrection du Printems. D'autres réjouissances, entre lesquelles Careri admira beaucoup la Fête des Lanternes, lui offrirent des amusemens continuels. Cette belle Fête, dont on a donné une curieuse peinture dans la description de la Chine, lui fit regretter de ne pouvoir se trouver placé sur quelque Tour ; assez haute, pour y voir toutes les parties de l'Empire d'un seul coup d'œil. Il lui semble, dit-il, que

(5) Page 494.

dans une nuit où tous les Habitans d'une ſi grande Région allument des lanternes peintes & font des feux d'artifices, qui repréſentent diverſes figures d'Animaux, il auroit vû la plus belle illumination dont on puiſſe ſe former l'idée (6).

Etat du Fort de Macao.

Lorſqu'il ſe fut rendu à Macao, pour l'embarquement, ſa curioſité le conduiſit à la célébre Fortereſſe du Nord. Le Capitaine de garde lui en refuſa l'entrée. Il en fit ſes plaintes à quelques autres Portugais, qui lui dirent, pour le conſoler, » qu'il ne devoit pas regarder » ce refus comme une inſulte, mais » comme un trait de prudence du Ca» pitaine, qui ne vouloit pas laiſſer » voir le mauvais état de l'artillerie du » Fort. Ils ajoûterent qu'elle étoit en » petit nombre, & preſqu'entiérement » démontée; ce qui venoit de la pau» vreté de la Ville (7).

(6) Page 511.

(7) Careri en prend occaſion de critiquer utilement ceux qui écrivoient alors que la Ville de Macao étoit encore très riche, & qu'elle envoya au Roi Jean IV, de Portugal, un grand préſent d'argent comptant, & de deux cens canons de bronze. » Joſeph de Sainte Thereſe » étoit ſi prévenu pour » cette artillerie, qu'il au» roit avancé toutes ſortes » de menſonges en ſa » faveur. Elle étoit peut» être du nombre des trois » mille pieces qu'il dit que » les Portugais trouverent » à Malacca, lorſqu'ils » s'en rendirent les maî» tres: autre extravagan» ce, puiſque pluſieurs

GEMELLI CARERI. 1696.

Isle verte, appartenante aux Jésuites.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Isle, qui se nomme l'Isle verte, & qui appartient aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mille ; & quoiqu'elle ne soit qu'un Rocher stérile, ils y ont une Maison de recréation assez commode, qui est environnée de quelques arbres fruitiers. Careri, s'y étant fait transporter dans une Barque, y trouva un Frere du même Ordre, aussi respectable par ses Avantures, que par sa qualité de Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir, de sa bouche, la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avoit eu moins de facilité à croire sur d'autres témoignages.

Récit qu'on y fait à Careri d'une étrange avanture de Mer.

Il n'y avoit pas plus de trois ans qu'une Patache de la Côte de Coromandel étant partie de Cavite, Port de Manille, avec soixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre lesquels étoit le Frere Jésuite, le Pilote,

» des meilleures Places de » l'Europe n'en fourniroient pas tant, & que » Malacca, enfin, n'étoit » qu'un petit Village composé de Maisons de terre, de bois & de feuilles de Palmier, & que » le Château même qu'on » y a joint est si petit, » qu'il ne pourroit pas » contenir tant de canons, » s'ils n'y étoient mis les » uns sur les autres. Mais » chacun, ajoûte Careri, » est maître d'écrire ce » qu'il lui plaît, & si l'on » s'égare quelquefois, il » ne s'ensuit pas qu'on ne » puisse dire la vérité sur » d'autres points. *Pag.* 530 *&* 531.

Gemelli Careri. 1696.

Pilote, qui ne connoiſſoit pas deux bancs, ſitués vis-à-vis des Iſles Calamianes, avoit échoué ſur l'une, & le Bâtiment s'étoit briſé. Une partie des Paſſagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de ſe ſoutenir ſur le ſable, ſe ſervirent d'un caiſſon de planches, qui étoit tombé entre leurs mains, pour paſſer ſucceſſivement dans l'Iſle la plus voiſine, dont ils n'étoient éloignés que de deux milles. Mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux ſuccès de leur premier eſſai leur fit entreprendre de paſſer dans une autre Iſle, qui n'étoit pas à moins de trois lieues. Ils y arriverent tour à tour. Elle étoit fort baſſe, très petite, ſans bois & ſans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours, ils ſe virent forcés, par l'eccès de leur ſoif, à boire du ſang de Tortue. Enfin la néceſſité leur ouvrant l'eſprit, ils ſe ſervirent des planches de leur caiſſon, pour faire des foſſes, juſqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent étoit un peu ſalée; mais il ſuffiſoit qu'elle ne fût pas nuiſible à leur vie. La Providence leur fourniſſoit abondamment des Tortues, parce qu'elles venoient pondre alors ſur le rivage; & profitant de la ſaiſon, ils en tuerent un ſi grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant ſix mois.

GEMELLI CARERI. 1696.

Lorſque cette proviſion fut épuiſée, ils virent arriver, dans l'Iſle, une eſpece de grands Oiſeaux de Mer, nommés par les Portugais *Paxaros Bobos*, ou ſots Oiſeaux, qui venoient y faire leurs nids. Les débris du caiſſon leur ſervirent encore à tuer une aſſez grande quantité de ces Animaux, pour s'en nourrir pendant ſix autres mois. Ainſi, les Tortues & les Paxaros Bobos leur firent des proviſions régulieres pour les deux parties de l'année, ſans autre préparation, à la vérité, que d'en laiſſer ſécher la chair au Soleil. Ils étoient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant uſés avec le temps, ils s'aviſerent d'écorcher les Oiſeaux, & d'en coudre les peaux enſemble, avec quelques éguilles qu'ils avoient apportées. Quelques petits Palmiers, diſperſés dans leur ſolitude, leur fournirent une ſorte de fil. En Hyver, pour ſe défendre du froid, ils ſe retiroient dans des Grottes qu'ils avoient creuſées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent, ſans aucun changement dans leur ſituation. Ils voyoient paſſer quelquefois des Navires; mais la crainte des bancs & des ſéches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris & leurs ſignes ne purent exciter perſonne à les ſecourir. Ils jugerent même, par

quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un si long intervalle, que les naufrages étoient fréquens entre les Isles, & qu'ils n'étoient pas seuls malheureux. Cependant ils avoient commencé à s'appercevoir que les Oiseaux épouvantés ne venoient plus en si grand nombre. Il leur étoit mort deux hommes. Tous les autres n'avoient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le désespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvoient attendre que de leur hardiesse à la braver. Des planches que la Mer avoit jettées sur le rivage, ils entreprirent de faire une Barque, ou plutôt un Coffre, qu'ils calfaterent avec un mêlange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de Tortues. Ils se servirent des nerfs de Tortues, pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'Oiseaux, cousues ensemble, leur composerent des voiles. Avec une si foible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'Oiseaux, de Tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le hasard des vents &

GEMELLI CARERI. 1696.

des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite, à la vûe de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causerent une égale frayeur. Mais après avoir appris d'eux leur infortune, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils avoient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs Familles. Les Portugais étant arrivées à Macao, un d'entr'eux, que sa femme avoit cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une legéreté, qui ne pouvoit passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frere Missionnaire, qui faisoit ce récit à Careri, étoit encore dans l'Isle verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues *(8)*.

Difficulté pour les Etrangers à partir de Canton.

La Patache des Philippines étant prête à lever l'ancre (9), Dom Antoine Basarte, qui la commandoit, éprouva

(8) *Ibid.* pages 534 & précédentes

(9) Avant que de quitter la Chine, Careri se croit obligé d'avertir le Public, » que c'est à grand » tort que l'Auteur de la » Relation de l'Ambassade » Hollandoise, à Pekin, » attaque l'honneur des » Dames Chinoises. Il a » certainement rêvé, en » rapportant qu'il y a des » Courtisanes publiques à » la Chine, & qu'elles » sont conduites, dans les » Villes sur des ânes, par » ceux qui en font le tra» fic, & qui vont criant, » qui en veut? comme des » autres choses nécessaires » à la vie. Il a même poussé » la rêverie jusqu'à faire » graver, & mettre dans

Gemelli Careri. 1696.

combien le crédit de la Nation Portugaiſe étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à ſe faire accorder la permiſſion de lever l'ancre. En vain l'avoit-il obtenue du Gouverneur de Macao. Il fallut ſolliciter vivement les Officiers de la Douane Chinoiſe, qui ne ſe laiſſerent fléchir qu'en recevant environ cinquante piſtoles, au-delà du payement de tous les droits. Le jour même du départ ils ſe rendirent à bord, ſous prétexte d'examiner ſi l'on n'y avoit point embarqué quelque ſujet de l'Empire, & ſi l'on n'emportoit point des étoffes jaunes, ou quelque autre marchandiſe ſur laquelle il y eût des dragons à cinq griffes. Les Marchands en avoient quelques-unes pour leſquelles ils furent obligés de compoſer. A force de piaſtres, la Patache ſortit heureuſement du Port.

Route de Canton aux Philippines.

Dans une route qui n'a rien d'intéreſ-

» ſon Livre, la figure » d'une de ces Femmes. Il » eſt certain que dans tant » d'Empires & de Royaumes, que j'ai viſités, ni » même chez les Mores, » qui ſont plus barbares » que les autres, je n'ai » rien vû de pareil. Quant » à la Chine, ayant été » dans les deux Cours de » Nankin & de Pekin, je » n'ai jamais entendu parler d'un tel trafic, loin » de l'avoir vû. C'étoit » avec beaucoup de raiſon » que le Pere Grimaldi, » qui avoit été l'Interprête » de cette Ambaſſade, me » diſoit que l'Auteur de » la Relation avoit écrit » plus de menſonges que » de paroles. *Ibid Pag.* 535 & 536.

GEMELLI CARERI. 1696.

ſant, on ne s'attachera qu'aux circonſtances qui peuvent être de quelque utilité pour la Navigation. Baſarre, ayant fait mettre à la voile le Mardi 10 d'Avril, ſe trouva dégagé, le jour ſuivant, de tous les Canaux des Iſles, & paſſa le ſoir près d'un Rocher blanc, fameux par quantité de naufrages. Le 12, après avoir porté juſqu'alors à l'Eſt, pour éviter les ſeches, qui s'étendent à plus de douze milles en Mer, il fit gouverner, à l'Eſt-Sud-Eſt, qui eſt la véritable route de Manille. Mais le vent devint ſi contraire, & les calmes lui ſuccéderent ſi ſouvent, pendant neuf jours, qu'on avança peu juſqu'au vingt-un. Enſuite quelques variétés de l'air & des Courans n'empêcherent point d'arriver le 27, à la vûe de la Terre d'Illocos, qui appartient à l'Iſle de Manille. Le 28, on ſuivit les Côtes de cette Iſle; & le lendemain, on découvrit le Cap Bolinao, & Pangaſinan, Capitale de la Province. Le 29, on continua de côtoyer la Terre, mais pendant les trois jours ſuivans, on fut retardé par un calme, qui fit trouver beaucoup de difficulté, à paſſer deux petites Iſles, qu'on nomme las dos Ermanas, ou les deux Sœurs. On arriva, le 2 de Mai, devant Praya-Onda, où les Eſpagnols ont un petit Fort, avec

une garnifon de vingt hommes, & un Couvent de Dominiquains, pour l'inftruction des Indiens. Le 3, on vit, du côté de la Mer, une grande quantité d'eau élevée en l'air; efpece de Phénomène, que les Efpagnols nomment Manga, & qui differe de la trombe d'eau. » Quelques uns, obferve Careri, » prétendoient qu'il fe forme comme » l'Arc-en ciel; mais ils ne vouloient » pas convenir qu'il eft compofé de plus » groffes goutes (10) ». Il devient comme le préfage d'une violente tempête, qui commença vers minuit, & qui expofa la Patache au dernier danger, jufqu'à la moitié du jour fuivant. Enfuite on doubla le Cap, nommé Caponet, de deux petits Rochers qui forment fa pointe, & qui s'étendent fort loin en Mer. Le foir, on mouilla devant la Baye de Mariouman, dont l'entrée eft redoutable par un grand nombre de feches. Il reftoit à doubler le Cap de Batan, qui eft fuivi des Rochers qu'on appelle las Porcas y Porquitos, c'eft-à-dire, les Truies & les petits Cochons. On en diftingue deux grands & cinq petits, qui font peu éloignés de l'Ifle *Mirabila* ou de Maribeles, & une autre, qui fe nomme *la Monja*, ou la Religieufe,

GEMELLI CARERI. 1696.

Phénomène maritime.

(10) Tome V. page 9.

GEMELLI CARERI. 1696.

Carreri arrive à Manille.

C'eſt après ces écueils qu'on entre dans le Canal, formé par l'Iſle de Maribales & la Pointe du Diable. Les Habitans de l'Iſle doivent allumer un fanal, pour empêcher que les Vaiſſeaux n'approchent trop de terre, dans l'obſcurité de la nuit. Mais l'épaiſſeur des ténébres ne leur ayant pas permis d'appercevoir la Patache, Baſarte fit lui-même allumer des feux, qui lui attirerent auſſi-tôt un Guide. On continua d'avancer toute la nuit ; & le lendemain, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Château de Cavite (11).

Careri, trouvant qu'à Manille on comptoit Lundi 7 de Mai, tandis que la ſuite de ſon Journal lui donnoit Mardi 8, fait, ſur cette différence, les réflexions communes à tous les Voyageurs.

Il paſſa près de deux mois dans cette fameuſe Ville, occupé de ſes obſervations, dont on lui a déja fait honneur dans la deſcription des Philippines. Comme la ſuite de ſon Voyage compoſe un Article fort diſtingué, par l'avantage qu'il a de continuer le ſeul Journal qu'on ait publié en François, de la route des Philippines au Mexique, on demande grace ici, plus que jamais,

(11) *Ibid.* Pages 10 & précédentes.

pour un récit moins agréable qu'inſtructif & curieux. Voici l'idée qu'il en donne lui-même : » Il n'y a point, dit-il, de » navigation plus longue & plus dange- » reuſe que celle des Iſles Philippines » à l'Amérique ; ſoit par les Mers im- » menſes qu'il faut traverſer ſur preſque » la moitié du Globe, avec un vent » toujours contraire ; ſoit par les terri- » bles tempêtes qui ſe ſuccédent les unes » aux autres, & par les mortelles mala- » dies qui arrivent dans un Voyage de » ſept à huit mois, par diverſes latitudes, » dans des climats, tantôt froids & » glacés, tantôt d'une chaleur exceſſive ; » révolutions capables de détruire un » homme d'acier. Ainſi, quel doit être » le danger d'un homme de chair & » d'os, qui ne trouve en Mer que de » fort mauvaiſes nourritures (12) ». Il ſeroit trop fatiguant, ſans doute, d'entrer dans le détail d'une ſi longue courſe, à laquelle Careri donne, juſques dans ſon Titre, le nom d'ennuieuſe & d'épouvantable. Mais on ſe croit obligé, du moins, d'en détacher ce qu'elle a de plus remarquable & de plus ſingulier.

GEMELLI CARERI. 1696.

Ses réflexions ſur le Voyage des Philippines au Mexique.

Les Habitans de Manille ayant obtenu, de la Cour d'Eſpagne, la liberté

Prélude de ſon départ.

(12) *Ibid.* page 254.

GEMELLI CARERI. 1696.

de charger un Galion & d'en faire partir un autre, pour lui servir de Convoi, en payant, pour chacun, soixante & quatorze mille piastres, prenoient souvent le parti de n'en envoyer qu'un, pour se dispenser d'en payer deux : mais ils le construisoient si grand, qu'il portoit la charge de trois. Cet expédient, qui leur avoit quelquefois réussi, avoit aussi trompé plus d'une fois leurs espérances. Une si grande Machine, ne pouvant être liée assez fortement, pour résister aux furieuses tempêtes qu'elle ne manquoit pas d'essuyer, couroit toujours risque de se perdre. On s'en étoit convaincu par divers exemples. Un fameux Galion, nommé le Saint Joseph, dont la quille avoit soixante & deux coudées de longueur, & qui étoit d'une largeur proportionnée, avoit péri, en 1694, avec tout l'Equipage & toute la Cargaison. Sa perte avoit ruiné les Habitans de Manille. Celle d'un autre, nommé le *Santo-Christo*, venoit de les réduire à la derniere misére. Ces malheureuses leçons avoient interrompu leur Commerce ; & la Cour avoit fait acheter, pour le transport des effets du Roi, un Vaisseau de quarante-cinq coudées de quille, qui avoit été construit à Bagatao.

C'étoit sur ce Bâtiment que Careri devoit s'embarquer pour Acapulco, le 24 de Juin ; temps fixé par l'ordre de la Cour. Mais lorsqu'il se croyoit prêt à partir, le Général fit assembler les Pilotes & les autres Officiers, pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils croyoient le Vaisseau bon voilier, & propre à faire le Voyage de la Nouvelle Espagne. La plûpart répondirent qu'il étoit trop chargé. Ils reçurent ordre de faire décharger la moitié des coffres, c'est-à-dire, de n'en laisser qu'un à ceux qui comptoient d'en emporter deux, & de faire supprimer toutes les provisions extraordinaires. L'usage, pour cette route, est de porter l'eau dans des jarres, suivant la quantité de monde & la grandeur du Galion ; & comme elles ne peuvent suffire dans une navigation de sept à huit mois, on se repose sur les pluies, qui tombent continuellement. Mais on avoit fait, cette année, sur les côtes du Vaisseau, deux especes de citernes, qui s'étendoient depuis le haut du Bâtiment jusqu'au fond, à la maniere des Mores. Quoique le succès en parût certain, on les détruisit, sous prétexte d'entrer dans les vûes du Général, mais en effet pour faire place à de nouveaux ballots de marchandises ; sans considérer que les

GEMELLI CARERI. 1696.

Sur quel Bâtiment il s'embarqua.

Précautions pour l'eau du Voyage.

GEMELLI CARERI. 1696.

Pourvoyeurs, comptant ſur ces citernes, n'avoient pas embarqué une aſſez grande quantité de jarres, & que dans le peu de temps qui reſtoit, il n'étoit pas facile d'en aſſembler davantage. Careri attribue cette infidélité aux Officiers mêmes, qui, malgré les défenſes de la Cour, firent charger les ballots pour leur compte, avec peu d'inquiétude pour la conſervation de l'Equipage & des Paſſagers, qu'ils expoſoient à mourir de ſoif dans des Mers ſi vaſtes. Comme il vient un grand nombre de Marchands Eſpagnols aux Philippines, & qu'il n'y avoit, cette année, qu'un ſeul Vaiſſeau qui fît le Voyage d'Acapulco, la plûpart s'étoient efforcés, depuis un an, d'obtenir leur paſſage à force de recommandations. Careri, malgré ſa qualité d'Etranger, dut cette faveur à la ſatisfaction que le Gouverneur des Philippines avoit trouvée pluſieurs fois dans ſon entretien. On lui avoit fait voir la cabine, qui devoit, dit-il, lui ſervir de Priſon pendant ſix mois. Cependant le Général, & les autres Officiers du Galion, ne voulant point ſe charger de ſa nourriture, il fut obligé de faire diverſes proviſions à Cavite. Le payement ordinaire, pour la cabine & la table, eſt de cinq ou ſix cens piaſ-

Infidélité des Officiers Eſpagnols.

Prix qu'on paye pour la route.

GEMELLI CARERI. 1696.

tres ; mais n'étant point admis à la table des Officiers, il ne lui en coûta que cent piastres pour celle du Gardien des marchandises & pour sa cabine (13).

Départ.

On appareilla le dernier jour de Juin, avec un vent du Sud, qui n'ayant pas changé, pendant les trois suivans, permit à peine de faire trois lieues dans cet intervalle. L'eau étoit si précieuse, que, pour suppléer à celle qu'on avoit déja consommée, on envoya la Chaloupe aux sources du Mont Batan. Careri se fit un amusement de s'y embarquer, avec le Major Vincent Arambolo. Ils descendirent dans un endroit du rivage, où les fléches des Noirs, qui sont continuellement à la chasse dans les Bois, ne pouvoient pas les atteindre : mais ils eurent le plaisir d'entendre ces Barbares, qui aboyoient comme des Chiens, pour faire partir les Bêtes sauvages. Arambolo ne fit pas difficulté de chasser avec eux ; & les Matelots, qui faisoient de l'eau, ne furent pas autrement troublés dans leur office. Le vent du Sud ayant continué toute la semaine, avec une chaleur incommode & des pluies orageuses, on ne put lever l'ancre que le Mercredi 11, pour passer entre l'Isle de Maribeles & le Mont Ba-

Careri descend au Mont Batan.

(13) *Ibid.* pages 250 & 251.

GEMELLI CARERI. 1696.

tan; & le soir, après avoir doublé la Pointe de Maricondon & de Simbones, on s'éloigna heureusement de l'écueil de Fortune. Le 12, à midi, on laissa, par derriere, l'Isle déserte d'Ambil, & celle du Levan, qui en est proche. On laissa de même, avant la nuit, le Cap de Saint Jacques, qui ferme la Baye de Balayan. Le 13, on côtoya l'Isle de Mindoro, le long d'une chaîne de hautes Montagnes, habitées par des Manghians sauvages, qui n'ont pas encore été subjugués. Les Missionnaires Jésuites, qui étoient à bord (14), assurerent Careri, que ces Insulaires ont des queues d'une demie palme de longueur. Cette difformité, si elle est réelle, ne les rend pas plus féroces. Ils commercent avec quelques Indiens Tributaires, qui vivent rassemblés dans des Villages, sur les bords de l'Isle, & sous les soins des Augustins Deschaussés. On tire, de ces Manghians, du Ganuet, espece de chanvre noir, de l'Or, de la Cire & des Perroquets, en échange pour du riz & d'autres marchandises. L'Isle est remplie de Buffles, de Cerfs, & de Singes, qu'on voyoit en troupes sur le rivage. Le 14, on fut arrêté, par la force

Insulaires de Mindoro, qui ont des queues.

(14) C'étoient les Peres Grigoyen, Borgia, & Martinez.

du vent contraire, devant l'Isle de Maricavan, où l'on passa tout le jour, & lorsqu'on entreprit de remettre à la voile, on se vit repoussé, avec autant de danger que de violence, jusqu'au-delà du Cap Saint Jacques. Il fallut faire plusieurs bordées pour doubler le Cap. On laissa d'abord, à droite, une petite Baye voisine; ensuite, une plus grande, qui se nomme Varadero vejo; puis le Détroit, entre la Pointe de Mindoro & l'Isle de Maricavan, proche de la Baye de Bagnan, dans l'Isle de Manille, où sont les Forts de Guarnio, Balaxivo & Batangas. Après avoir doublé le Cap, on entra dans le Varadero. Tous les Vaisseaux, qui vont au Mexique, s'arrêtent dans ce Port, pour y faire de l'eau & du bois. C'est une Baye en demi cercle, formée par un bras courbé de l'Isle Mindoro, & par d'autres Isles. Le plus grand danger du passage vient de deux Courans opposés, dont l'un a sa direction vers Maribeles, & l'autre vers le Détroit de Saint Bernardin. Careri descendit à terre, pour se donner le plaisir de la chasse; mais il ne put entrer dans des Bois, que leur épaisseur ne rend pas moins impénétrables aux chiens qu'aux hommes.

GEMELLI CARERI. 1696.

Varadero vejo.

Le 17, après avoir embarqué deux

Diverses Isles.

GEMELLI CARERI. 1696.

cens jarres d'eau, on remit à la voile avec un vent frais, qui fit bientôt laisser à droite, proche de Mindoro, sept petites Isles nommées Baco, désertes, mais fort agréables par leur verdure; & plus loin, à gauche, le Cap de Galvan, dans l'Isle de Manille. Vers le soir, on passa facilement entre les petites Isles du Mestre-de-Camp, proche de celles qu'on nomme les deux Sœurs, & de-là sous trois autres, qui portent le nom de Vicerois, toutes remplies d'arbres, mais inhabitées. Le 18, avant le jour, on n'eut pas plus de peines à passer entre les Isles de Bouton & la pointe de l'Isle de Marinduque. Cette Isle qu'on laisse à gauche, est abondante en fruits, & en racines fort nourrissantes. On voit, à sa pointe une petite Isle, nommée le petit Bouton, derriere laquelle en est une autre qui se nomme Simarre, habitées toutes deux par des Indiens civilisés. Avec le Cap à l'Est, on appercevoit, sur la droite, dans un grand éloignement, les Isles de Romblon, de las Tablas & de Sibugan, qui sont habitées. Toute la route, depuis Manille, est un dangereux labyrinthe d'Isles, de quatre-vingt lieues de long, jusqu'à l'Embocadero (15).

(15) *Ibidem*, page 262.

Le Mercredi 16, on fut pris d'un calme, qui dura jusqu'au lendemain. Mais, le 18, on passa le Détroit que forment les Isles de Borias & de Masnate, célébres par leurs Mines d'or, & par cette espece d'Oiseaux extraordinaires, qu'on nomme Tavons. De-là, s'avançant vers l'Isle de Ticao, qu'on ne cessa point de côtoyer pendant toute la nuit, on mouilla le matin dans le Port de S. Hiacinthe, vis-à-vis de Surſegon. Le Gouverneur d'Alvaÿ y fit apporter à bord quantité de rafraîchissemens. Toutes ces Isles sont habitées, & l'on y trouve des Missionnaires de différens Ordres. Le Galion étant entré dans la Baye de Tieno, Careri descendit au rivage, où il vit, à demie lieue de la Mer, une trentaine de maisons de bois, reste d'un gros Village, qui avoit été brûlé par un Pilote irrité contre les Habitans. L'Eglise & la demeure des Missionnaires ne sont pas mieux bâties : mais ils passent la plus grande partie de l'année dans l'Isle de Masnate, pendant que les Insulaires de Ticao se retirent dans leurs Montagnes, pour y cultiver le Ganuet & les Gavas.

Missionnaires des Isles.

Le Général fit ici la revûe de tout ce qu'il y avoit de Passagers à bord, pour sçavoir, par ses propres yeux, si

Revûe qui fait renvoyer seize hommes.

GEMELLI CARERI. 1696.

personne ne s'étoit embarqué ſans permiſſion, parce que le tribut eſt de vingt piaſtres par tête pour le Roi. Il ſe trouva ſeize Malheureux, qui s'étoient flattés d'échapper dans le nombre, & qui furent mis à terre ſans pitié. On ne comptoit plus que deux cens hommes ſur le Vaiſſeau. Un ſupplément de cinq cens cannes de Bambou, de la groſſeur de la cuiſſe, & longues de huit palmes, que le Général fit couper & remplir d'eau, ſembla raſſurer ceux que le petit nombre des jarres avoit allarmé. On auroit pris d'ailleurs tout le Galion pour un Jardin flottant, par l'abondance & la variété des fruits qu'on y avoit apportés des Terres voiſines; ou pour le Marché d'une grande Ville, par la quantité de Porcs & de Poules qu'on ne ſe laſſoit pas d'y raſſembler (16).

Supplément d'eau.

Difficultés & périls de l'Embocadero.

Le vent fut ſi contraire juſqu'au 31, qu'on n'oſa tenter, avant ce jour, de ſortir de l'*Embocadero*, où l'on a beſoin de le trouver très favorable, pour ſurmonter l'impétuoſité du Courant. Cette fameuſe entrée des Détroits eſt longue de huit lieues, ſur quatre, cinq & ſix de largeur. D'un côté, elle eſt fermée, comme une cour, par la Côte de Manille, par les Iſles de Borias, de Ticao

(16) Page 265.

& de Masnate, par les six Isles des Oranges, qui sont inhabitées, par l'Isle de Capoul, que les Indiens nomment Ava, par celle des Alupores, enfin par la Côte Occidentale de Palape; & de l'autre côté, par les Isles de Maripipi, de Tagapola, de Mongol, de Kamandon & de Limbaguayan, qui, toutes ensemble, rendent le passage également dangereux & difficile, quelque route qu'on se propose. Mais le Col, ou le Détroit, par lequel on acheve de déboucher, est encore plus effrayant: Il est fermé par le Cap de Malpal, dans l'Isle de Caboul au Sud, par la petite Isle de Kalentan, qui a quelques seches vers la pointe de Tiklin, & par l'Isle de Manille au Nord. Sa largeur n'est que de deux lieues, & pendant l'espace d'un quart de lieue, entre Kalentan & Tiklin, il n'y a d'eau que ce qui suffit pour le passage d'un Galion. Aussi les Pilotes se gardent-ils bien de prendre ce Canal, ni ceux qui se trouvent entre les Isles des Oranges, de Capoul & de Samar (17).

Avec un bon vent du Sud-Est, ceux du Galion se promirent d'être bien-tôt délivrés de tous les dangers. Mais, lorsqu'ils se croyoient prêts à sortir, il survint une pluie si violente, avec une marée

(17) Page 268.

GEMELLI CARERI. 1696.

contraire, tandis que la Lune étoit ſur l'horiſon, que malgré la faveur du vent, ils ſe trouverent dans l'impoſſibilité d'avancer. On perdit même du chemin, & le danger fut extrême pendant toute la nuit. Careri fut effrayé de voir bouillonner la Mer, comme de l'eau ſur un grand feu. Cependant la marée étant devenue favorable, on fut hors du Détroit avant midi. N'oublions pas d'obſerver qu'en débouchant, on laiſſa d'abord, à gauche, proche de la Côte de l'Iſle de Manille, le Mont de Buleſſan, qui contient le Volcan d'Alvay; enſuite le Rocher de Saint Bernardin, au treiziéme degré de latitude Septentrionale; & que vers le ſoir, on laiſſa, ſur la droite, le Cap du Saint Eſprit, qui eſt la pointe la plus Orientale de la Côte de Palpa, au douziéme degré trente minutes, & la premiere qu'on découvre en venant de la Nouvelle Eſpagne (18).

Plan & diſpoſition de la route.

On ne ſe vit pas plutôt en pleine Mer, qu'au milieu des tranſports de joye, tout le Monde prêta la main à ſerrer les cables ſous les Ponts, parce qu'ils ne devoient plus ſervir qu'en approchant d'Acapulco. Les vagues rouloient furieuſement. On ſe trouva le lendemain, par

(18) Page 269.

le même vent, à la hauteur de quatorze degrés. Toutes les Relations précédentes ont fait obſerver qu'en venant de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines, on ne ceſſe point de faire route ſur le même parallele de treize degrés, & que du Port d'Acapulco, qui eſt au dix-ſeptiéme, gagnant au treiziéme, on fait heureuſement le Voyage ſur une même ligne, avec le vent en poupe, & une Mer fort unie. De-là vient que les Eſpagnols ont donné, à cet eſpace, le nom de Mer pacifique. On arrive ainſi, dans l'eſpace de ſoixante ou ſoixante-cinq jours, au plus, à la vûe des Marianes; & de-là, en quinze ou vingt aux Philippines. Au contraire, la route de ces Iſles, à la Nouvelle Eſpagne, eſt d'une extrême difficulté. On trouve une Mer furieuſe. Careri la nomme *endiablée*; ſi l'on ne veut pas être repouſſé en arriere, comme il arrive ſouvent, il faut néceſſairement s'avancer juſqu'à la hauteur de quarante & quarante & un degrés du Nord, reconnoître quelquefois & côtoyer le Japon, pour retomber enſuite, lorſqu'on commence à rencontrer les marques, qui ſont différentes ſortes d'herbes que la Mer de Californie porte fort loin, & continuer la route, alors, avec des vents plus

Furieuſe Mer.

GEMELLI CARERI. 1696.

Idée des Pilotes

favorables. Les Pilotes du Galion proposerent de passer les Isles Marianes, au dix-neuviéme degré vingt minutes; quoiqu'on les passe ordinairement par les vingt jusqu'aux vingt-cinq. Mais l'expérience avoit appris, depuis quelques années, qu'il falloit gagner une plus grande hauteur, & qu'on y trouvoit plus de sûreté pour le passage. Cet avis fut embrassé, & l'on mit le cap à l'Est Nord-Est.

Le froid étoit déja si fort, que le même jour on distribua, aux Matelots, l'étoffe que le Roi leur donne pour s'en garantir. Plusieurs calmes, qui se succéderent les jours suivans, firent commencer aussi à diminuer la portion d'eau. Enfin, tous les ordres furent donnés, dans la supposition d'une fort mauvaise route, dont la durée étoit incertaine. Cependant elle fut heureuse jusqu'au Samedi, premier de Septembre; on eût plusieurs pluies abondantes, dont l'eau fut recueillie avec tant d'avidité, que tous les Vaisseaux vuides se trouverent remplis. Mais le Dimanche, avant le jour, un vent d'Est souleva si furieusement les flots, que dans la crainte de perdre les mâts de hune, comme il étoit arrivé plusieurs fois sur cette Mer, on prit le parti de les amener. Les vagues

jettoient tant d'eau, dans le Galion, qu'il étoit impossible d'y remédier avec les pompes; & par intervalles, il recevoit de si terribles secousses, que les plus vieux Matelots en paroissoient effrayés. » On exposa l'Image de Saint » François Xavier; & le Général fit un » vœu, du prix de la grande voile, qui » valoit deux cens piastres. Le vent de» vint favorable; & ce changement fut » attribué à l'Apôtre des Indes ». Quatre jours après, on eut la vûe des Isles Marianes : mais le vent ne permit pas au Pilote de les passer au dix-neuviéme degré vingt minutes, comme il se l'étoit proposé. Careri observa que de quatre Isles qu'on apperçut, la plus grande, qui étoit vers le Sud, avoit la figure d'une longue selle de Cheval; & que la seconde, du même côté, étoit un Volcan, rond & pointu, qu'on appelle Griga, dans les Cartes, dont le sommet exhale de la fumée. Il lui donne trois lieues de circuit (19).

Piété des Espagnols dans le péril.

Careri passe vers les Marianes.

Le Galion n'ayant relâché dans aucune de ces Isles, on ne s'arrêta point à des éclaircissemens, superflus, après la description qu'on en a donnée, & peu certains ou peu exacts, dans la Relation de Careri, puisqu'il n'a pû les devoir qu'au

(19) Page 275.

GEMELLI CARERI. 1696.

témoignage des Eſpagnols de ſon Bord. Mais c'eſt ici qu'il répete le nom d'*Epouvantable*, qu'il a donné à ſon Voyage, & que pour y préparer ſes Lecteurs, il obſerve que le Dimanche 19 de Septembre, à vingt & un degrés quarante minutes, on vit le Ciel de couleur violette, avec des nuages verts; phénomène, dit-il, que lui, ni les Jéſuites n'avoient vû dans aucun autre lieu du Monde, & qui leur parut un prodige. Le premier Pilote en fut ſi frappé, qu'il commença une neuvaine, pour obtenir du Ciel un heureux Voyage (20).

Phénomène qui lui paroît prodigieux.

Etrange variation d'Aiguille aimantée.

Le 11, à vingt-deux degrés trente-ſept minutes, on obſerva cette étrange variation de l'Aiguille qu'on a déja fait remarquer dans ce Recueil, & dont les Mathématiciens, juſqu'à préſent, n'ont pû donner aucune explication. Elle commence du Cap Saint Bernardin, entre douze & treize degrés; & pendant le cours de mille lieues, qui ſont à peu près la moitié du chemin, elle va toujours en augmentant, juſqu'à dix-huit & vingt. De-là elle diminue juſqu'au Cap Mendocin, où elle ne ſe trouve plus que de deux degrés. Dans un endroit, elle eſt au Nord-Eſt; & dans un autre, au Nord-Oueſt; moindre dans un lieu,

(20) Page 286.

plus

Gemelli Careri. 1696.

plus grande dans un autre ; & de-là vient la principale difficulté de l'expliquer. On ne ſçauroit l'attribuer aux pierres d'aiman, qu'on ſuppoſeroit dans les Iſles, puiſque l'éloignement eſt de mille lieues. Les Pilotes la connoiſſent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Oueſt, ils voyent s'il correſpond juſte avec le Nord & les deux autres points Cardinaux (21).

Poiſſons nommés Cachoretas.

Le 12, on paſſa de la Zône torride, dans la tempérée, à vingt-trois degrés cinquante minutes ; & portant au Nord, avec un vent-Eſt-Nord-Eſt, on prit, pendant les deux jours ſuivans, un ſi grand nombre de ces Poiſſons, que les Eſpagnols nomment *Cackoretas*, ou Faons, que les Matelots en étoient rebutés. Le 15, on prit quatre Requins. Le Général, en ayant fait ouvrir un, on fut ſurpris de lui trouver dans le ventre, ſept petits tout vivans, & de leur voir prendre la fuite auſſi-tôt qu'on les eût jettés dans les flots. Quelques-uns prétendent qu'après leur naiſſance, la Mere les avalle, pour les élever, & que ſon ventre leur ſert comme de nid. On ajoûte, qu'ils viennent d'autant d'œufs, qui ſe conſervent dans une ouverture qu'on trouve à la Mere au-

Requins.

(21) Page 287.

GEMELLI CARERI. 1696.

dessous des mâchoires. Mais Careri donne pour l'opinion la plus vraie que les petits œufs éclosent dans le ventre des Meres. Il sçait, dit-il, par le témoignage de plusieurs anciens Matelots, qu'on trouve, dans les Requins, des œufs & des petits. Un Basque, qui avoit passé une partie de sa vie à la pêche de la Baleine, dans les Mers du Nord, lui a dit aussi qu'il avoit trouvé plusieurs fois de petites Balaines dans les grosses (22). L'Equipage du Galion fit servir les trois autres Requins à son amusement. Personne ne souhaitant d'en manger on donna la liberté au plus grand, avec une Planche qu'on lui avoit attachée à la queue ; & tout le monde prit beaucoup de plaisir à le voir courir sur la surface de l'eau, sans pouvoir plonger. Les deux autres furent liés ensemble par la queue : on creva les yeux à l'un, & les ayant jettés tous deux dans la Mer, on eut long-temps le spectacle d'un combat fort plaisant, entre l'Aveugle, qui résistoit de toute sa force, & l'autre qui se croyant pris, s'efforçoit de le tirer au fond de l'eau pour se dégager (23).

Comment ils font leurs Petits.

Amusement que l'Equipage tire de trois Requins.

Les observations des hauteurs & les differences du vent font la seule richesse

(22) Page 288. (23) Page 289.

du Journal, jusqu'au vingt-neuviéme degré trente minutes de latitude, où Careri juge important d'avertir qu'on rencontre deux Rochers. La vûe de ces écueils, dont tous les Vaisseaux n'ont pas le bonheur de se garantir, fit multiplier les neuvaines, avec quantité de lumieres & de petites lanternes. Mais à ces exercices de piété, on faisoit succéder des Danses, des Comédies & des Festins (24). Le dernier jour de Septembre, vers les trente-deux degrés, on se crut proche d'une Isle, nommée *Ricca-d'oro*, que les Cartes placent à cette hauteur. Cependant Careri la croit imaginaire. Le jour suivant fut malheureusement distingué par une affreuse tempête, qui causa beaucoup de désordre dans le Galion. Il paroissoit surprenant que si loin de la terre, on n'eût pas cessé de voir des Oiseaux de Mer: mais l'étonnement augmenta beaucoup, le 3 d'Octobre, avant que la tempête fût appaisée, lorsqu'un Matelot vit arriver un Serein, sur les cordages du Vaisseau. On le prit sans peine, & le Général n'épargna rien pour le conserver dans une cage. Mais il étoit si maigre & si fatigué, qu'il mourut le même jour. On lui trouva du sable dans l'estomac.

Tempête.

Un Serein vient se percher sur les cordages.

(24) Page 290.

GEMELLI CARERI. 1696.

Chacun raisonna, suivant ses lumieres, sur le lieu dont on pouvoit supposer qu'il étoit parti ; & l'on conclut qu'il étoit venu apparemment de *Ricca de Plata*, Isle éloignée de trente lieues au Sud, d'où l'on ne douta point qu'il n'eut été enlevé par le vent. On étoit à la hauteur de trente-quatre degrés sept minutes. Les Pilotes Espagnols assurent que les Isles Ricca d'oro & Ricca de Plata, & plusieurs autres, qu'ils placent aux environs, sont les véritables Isles de Salomon. Careri leur refuse jusqu'à l'existence. Depuis si long temps, dit-il, qu'on fait ce Voyage, on ne les a jamais vûes. On les a recherchées par l'ordre du Roi d'Espagne, sans avoir pû les trouver. A la vérité, un Galion, qui faisoit la même route, fut jetté, par la tempête, sur le rivage d'une Isle inconnue. On raconte même que les Cuisiniers de ce Bâtiment, ayant pris un peu de terre dans l'Isle, pour réparer leur foyer, furent surpris, à la fin du Voyage, d'y trouver un morceau d'or, que la violence du feu avoit fondu ; & que sur cette découverte, qui fut communiquée à la Cour d'Espagne, le Viceroi du Mexique reçut ordre d'équiper une Flotte pour chercher la même Isle, dont le Pilote du Galion avoit pris la hauteur.

D'où il étoit venu.

Isles Ricca d'oro & Ricca de Plata.

Isles de Salomon, ce qu'on en raconte.

GEMELLI CARERI. 1696.

Recherches pour les découvrir.

Cet avanture est peut-être fabuleuse : mais il paroît certain qu'en 1595, Dom Alvaro de Mendoza partit de Callao pour découvrir les Isles de Salomon, & qu'après un Voyage long & pénible, il arriva dans une Isle de la Nouvelle Guinée, au Sud de la Ligne, où il mourut avec une partie de son Equipage. Isabella Baretti son Epouse, qui l'avoit accompagné dans cette course, partit de l'Isle, au mois de Février 1596, pour se rendre à Manille. Elle y arriva heureusement, avec un seul Vaisseau, reste d'une Flotte entiere que l'Espagne avoit perdue dans une vaine recherche.

Trente ans avant le passage de Careri, Dom Antoine de Medina, comptant sur l'expérience qu'il avoit acquise dans ces Mers, avoit offert ses services à la Cour pour la même Entreprise. Le Viceroi du Mexique reçut ordre de le faire passer aux Philippines, & de lui donner le Commandement du Galion qui devoit faire voile d'Acapulco. Il partit effectivement avec cet Emploi. Mais le nouveau Gouverneur des Philippines, qui se rendoit à Manille dans le même Galion, ne se vit pas plutôt éloigné de la nouvelle Espagne, qu'il le priva du Commandement pour le rendre à celui qui avoit amené le Ga-

GEMELLI CARERI. 1696.

lion de Manille. Medina, déſeſperé de cette humiliation, fut à peine arrivé aux Philippines, qu'il paſſa ſecrettement à la Chine, dans une fort petite Barque, pour chercher le moyen de retourner à Madrid & d'y porter ſes plaintes. Mais, perſonne n'ayant entendu parler de lui, depuis ſon départ, on a jugé qu'il avoit été tué par des Pyrates (25).

Pluies qui réparent l'épuiſement de l'eau à bord.

Careri ne fait pas grace, à ſes Lecteurs, de la moindre circonſtance, dans un récit, qui n'en fournit pas ſouvent d'intéreſſantes. Mais continuant de ſupprimer ce qui ne regarde que les hauteurs & les vents, ou la peine qu'il commençoit à reſſentir d'un froid fort vif, qui augmentoit de jour en jour, on remarquera ſeulement, juſqu'au 12, que les pluies étoient quelquefois aſſez abondantes, pour rendre dans l'eſpace d'un jour ou deux, tout l'eau qu'on avoit conſumée. Le 14, à trente-ſept degrés, on réſolut de ſe tenir entre la latitude de trente-ſix & de quarante-deux, qui eſt la plus grande qu'on ait jamais tenue dans ce Voyage. Careri fait voir la néceſſité de cette obſervation, parce que les Navires, qui ne prennent pas cette hauteur avant que de rencontrer les herbes qui ſervent de ſigne, ſe trou-

Obſervation néceſſaire.

(25) Pages 295 & précédentes.

vant ensuite sous le vent, depuis la Côte du Cap Mirdo jusqu'à la Californie, trouvent beaucoup de difficulté à gagner le Nord. C'est ce qui étoit arrivé, depuis six ans, à une Patache de Manille, qui s'étant élevée jusqu'au trente cinquiéme degre, & n'ayant pû s'y soutenir, s'efforça inutilement de rencontrer les Signes. Tout l'Equipage seroit mort de faim, si le Ciel ne l'eût conduit dans une Isle inconnue, à la hauteur de dix-huit dégrés vingt minutes, qui fut nommée Saint-Sebastien, du jour qu'elle fut découverte. Ces malheureux affamés y tuerent quantité d'Oiseaux, qu'ils salerent dans des Vaisseaux de terre, & firent provision d'eau dans un Lac. L'Isle est petite, platte, & remplie de beaux arbres (26).

GEMELLI CARERI. 1696.

Anciens dangers de cette navigation.

Il ne faut pas douter, observe Careri, que dans les temps passés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuse & plus terrible. En 1575, le Galion le S. Esprit se perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena, au Japon, le Saint Philippe, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célebre par la perte de deux Galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même Voyage depuis

(26) Page 298.

GEMELLI CARERI. 1696.

plus de deux siécles. Le naufrage du Saint Joseph & du Sancto-Christo en étoit une preuve récente ; sans compter que la plûpart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, & se trouvent dans le nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'Equipage. Ceux qui font la plus heureuse ne laissent pas d'essuyer des maux, qui ne peuvent être bien représentés. » Outre la faim & la » soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir » se garantir, le Vaisseau est rempli de » petits Insectes, qui s'engendrent dans » le biscuit, & dont le mouvement est » si vif, que lorsqu'ils ont commencé à » paroître, non-seulement ils se ré- » pandent aussi-tôt dans les cabines, les » lits & les plats où l'on mange, mais » ils s'attachent insensiblement à la » chair. D'autres vermines de toutes » couleurs succent le sang. Les Mou- » ches tombent en monceaux, sur les » tables & dans les alimens, où nâgent » déja quantité de petits vers, de diffé- » rentes especes (27).

Peinture des maux qu'on y souffre.

Comment Careri fut traité.

Careri éprouva une partie de ces miseres. Le Gardien, avec lequel il avoit fait des conditions, le traita d'abord

(27) Page 304.

avec assez d'abondance & de propreté. Mais lorsqu'on fut en pleine Mer, il le fit jeûner à l'Armenienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le Poisson n'étoit assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servoit des tranches de Vaches, ou de Buffle, sechées au Soleil, & si dures, qu'il est impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une piece de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digerer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtoit à midi, un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans de l'eau simple. Le Biscuit étoit celui du Roi, dans lequel il falloit avaller un grand nombre de petits Insectes dont il étoit rempli. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poisson rance ; à moins qu'on n'eût pris assez de Cachoretas pour en distribuer à tout l'Equipage. On présentoit un potage d'une espece de petites féves, si pleines de vers, qu'on les voyoit nâger sur le bouillon. A la fin du dîner, on accordoit un peu d'eau & de sucre ; mais en si petite quantité, qu'elle irritoit la soif, au lieu de servir à l'appaiser (28).

D'un autre côté, Careri plaignit ceux

(28) Pages 306 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1696.

Les Espagnols justifiés par la nécessité.

qui s'étoient engagés à tenir des tables ; parce que la longueur du Voyage les force à cette œconomie. Ils dépensent des milliers de piastres à faire les provisions nécessaires, de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat, & d'autres alimens, en si grande quantité, que depuis le premier jour du Voyage jusqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat, dont les Matelots consomment autant que les plus riches Passagers. Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde. Entre trente-six & trente-sept degrés, on vit paroître des Pigeons, & cette vûe seule fut une espece de soulagement pour l'estomac. D'ailleurs elle donnoit l'espérance de découvrir bientôt quelque Terre. Les anciens Matelots s'imaginerent que ces Oiseaux avoient été enlevés par le vent, hors d'une Isle qu'on appelle Donna Maria-Laxara, du nom d'une jeune Espagnole, qui ne pouvant supporter les incommodités de son Vaisseau, se jetta dans la Mer, en revenant de Manille. Il s'en trouve dans cette Isle, un si grand nombre, qu'ils obscurcissent le jour. Ce ne sont pas des Pi-

Isle Donna-Maria-Laxara.

geons de terre, quoiqu'ils en ayent le bec & les plumes. Leurs pattes, qui sont celles d'un Canard, leur fait donner le nom de Pigeons de Mer. L'Isle est à trente & un degrés de hauteur (29).

On avance jusqu'à la hauteur du Japon.

Le 13 de Novembre, on se trouvoit à la hauteur du Japon, d'où Careri prend occasion de raconter tout ce qu'il apprit de cette Isle, dans les entretiens qu'il avoit à bord. (30). Sa mémoire merite de l'admiration, s'il n'a pas tiré, des anciens Voyageurs, ce qu'il donne sur la foi des Espagnols du Vaisseau. Mais son récit devient inutile, & ses fautes ne demandent pas d'être relevées, après la description qu'on a déja donnée dans ce Recueil. On y reconnoît seulement un Voyageur avide & curieux, qui veut que rien n'échappe à ses lumieres.

Le Mercredi 14 de Novembre, on vit un tronc d'arbre, avec ses branches, qui venoit du côté de la Terre-ferme, & qui devoit avoir été emporté

(29) Pages 306 & 307.

(30) Il reproche, à Maffée, deux erreurs; l'une d'avoir placé le Japon entre les trente & les trente-quatre degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il s'étend jusqu'au quarantiéme: l'autre beaucoup plus grossiere, de ne l'avoir mis qu'à cent cinquante lieues de la Nouvelle Grenade, quoiqu'il en soit à plus de mille. *Ibid.* page 312. Mais Careri & les Espagnols pouvoient-ils douter alors si le Japon est une Isle.

GEMELLI CARERI. 1696.

à cette distance, par des Courans d'une extrême étendue. L'observation du Soleil faisant trouver trente-neuf degrés, on s'efforça de gagner une plus grande hauteur. Le Vaisseau étoit environné de Tons. C'est une opinion commune, que ces poissons ne s'éloignent pas de terre : cependant on continua de porter à l'Est-Nord-Est, jusqu'au Dimanche, sans découvrir aucune apparence de Côte. Les Indiens, & les Espagnols nés à Manille, où l'on sue continuellement, ne pouvoient supporter le froid extrême du climat. A trente-neuf degrés trente-huit minutes, on vit passer, devant le Galion, environ cinquante Canards, qui firent juger encore qu'on étoit proche de quelque Isle : mais ils ne furent que les Avant-coureurs d'une grêle violente, spectacle que Careri n'avoit pas eu depuis son départ de l'Europe. Les Noirs, tremblans de froid, chercherent à se mettre à couvert jusques dans les cages aux Poules, & les plus mauvais traitemens ne purent les forcer au travail. On se trouva tombé, le lendemain, à trente-neuf degrés vingt minutes, c'est-à-dire, qu'on avoit perdu presqu'un tiers de degré. Les Pilotes reconnurent combien ils s'étoient trompés. Ils s'étoient cru à quatre-vingt

Les Tons sont toujours proches des Terres.

Grêle qui étonne Careri.

dix lieues de terre, & quelques-uns à soixante, au-dessous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continuoit, avec un froid insupportable & beaucoup de grêle; & les jours suivans, on essuya les plus terribles agitations. Tout le monde commençoit à désesperer de voir les signes, parce qu'on avoit déja fait le chemin, que les Pilotes avoient calculé pour le véritable éloignement de terre. Il s'éleva un vent furieux; & la Mer étoit dans un si prodigieux mouvement, que douze hommes suffisoient à peine pour tenir le gouvernail. Cette horrible situation dura jusqu'au premier de Décembre, avec peu de changement. Un Matelot mourut le même jour; & Careri admire qu'au milieu des souffrances communes, ce fut le premier qu'on eût perdu depuis le départ du Galion. Il n'y avoit point d'autre maladie, à bord, qu'une Gale canine, causée par l'usage des viandes corrompues.

Cour des Signes, établie dans les Galions Espagnols.

Le 2, à trente-huit degrés, on vit quelques signes de terre; mais d'autres raisons firent juger, aux plus habiles Pilotes, qu'on devoit en être encore fort éloigné. Cependant tous les Matelots se livrerent à la joye, lorsqu'ils apperçurent une herbe fort longue, avec une grosse racine en forme d'oignon, qu'ils

GEMELLI CARERI. 1696.

crurent arrachée de l'embouchure de quelque Riviere, par la violence des flots. Auſſi-tôt, par un ancien uſage, qui leur donnoit droit de Juriſdiction, ils prirent une cloche, qu'ils porterent à la proue ; & les Juges, qu'ils avoient élus, publierent des ordres pour le jugement des Officiers du Vaiſſeau. Ce Tribunal ſe nomme la Cour des Signes. On chanta le *Te Deum* ; on ſe félicita mutuellement, au ſon des tambours & des trompettes, comme ſi l'on étoit arrivé à la vûe du Port ; quoiqu'il reſtât plus de ſept cens lieues de chemin. Careri, attribue des réjouiſſances ſi mal fondées, à l'excès d'un tourment, dont on commençoit du moins à ſe flatter d'être bientôt délivré, après un Voyage de plus de trois mille lieues. Le Matelot, qui avoit apperçu les premiers Signes, reçut, du Général, une chaîne d'or, & cinquante piaſtres des Particuliers. Le même jour, on vit un poiſſon que les Eſpagnols nomment Lobillo. Il a la tête & les oreilles d'un Chien, & la queue telle qu'on la donne aux Sirenes. Au même inſtant, on découvrit une herbe de la figure d'une canne de ſucre, avec ſa racine. Ces deux ſpectacles ne permettant plus de douter qu'on approchât de terre, on changea la route de l'Eſt au Sud-Eſt-

Lobillo, Poiſſon ſingulier.

Quart-d'Eſt, comme on ne doit point y manquer, lorſqu'on rencontre les Signes.

Une pluie violente & le vent contraire firent ſuſpendre, pendant quelques jours, les Séances de la Cour des Signes : mais, le 7, on éleva un dais pour les Juges ; & le Préſident, avec deux Aſſeſſeurs, vêtus d'habits ridicules, prirent gravement place ſur leur Tribunal. Ils commencerent par le Général, les Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers du Galion. Enſuite, ils paſſerent au jugement des Paſſagers. L'Ecrivain liſoit l'accuſation, & les Juges prononçoient une Sentence de mort : mais cette peine étoit changée ſur le champ en amende pécuniaire, ou, ſuivant les facultés du Coupable, en chocolat, en ſucre, en biſcuit, en confitures, ou en viande. Celui qui ne payoit pas promptement, ou qui ne donnoit pas une bonne caution, étoit battu ſans pitié à coups de corde. Un badinage ſi cruel a coûté quelquefois la vie à de miſérables Paſſagers. Il n'y a point d'exhortations, ni d'autorité, qui puiſſent arrêter l'emportement de l'Equipage. La qualité de Juriſconſulte n'attira point l'indulgence à Careri. Il fut accuſé d'avoir pris trop de plaiſir à manger des Cuchoretas. Cette fête bizarre, dura juſ-

Jugement de la Cour des Signes.

GEMELLI CARERI. 1696.

qu'à la nuit, & les amendes furent distribuées entre les Matelots (31).

Le 8, on vit des Serpens, que Careri suppose entraînés par le cours des Rivieres. On étoit alors à trente-sept degrés dix minutes. Le Général fit remettre une voile, qu'on avoit ôtée depuis l'Embocaredo; & tous les signes s'accordant à faire espérer la vûe de la Terre, on retira les ancres, qui étoient, depuis plusieurs mois, à fond de cale.

Description d'une Plante extraordinaire de Mer.

Careri observa soigneusement une des herbes, qu'on prit le 12. Elle étoit longue de vingt-cinq palmes, de la grosseur du bras vers la racine, & de celle du petit doigt vers le haut; creuse, comme les oignons en graine, auxquels sa racine ressembloit aussi vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elle avoit des feuilles, de la forme de l'Algue, large de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. Quelques Espagnols, ne considérant point la nature des herbes, qui croissent dans l'eau, doutoient quelle étoit la racine, de la partie grosse ou menue. Ils ne pouvoient comprendre que de la grosse qui fait le haut de la plante pût se dresser; quoiqu'ils vissent, sur la partie menue, quantité de coquil-

(31) Pages 403 & 406.

lages, parce que cette herbe croît sur des Rochers couverts d'eau. Careri la donne, effectivement, pour une des plus extraordinaires qu'il ait jamais vûe. Il en goûta. Son Palais n'en fut point révolté. Les Matelots la mettent confire au vinaigre, & s'en remplissent avidement l'estomac (32).

GEMELLI CARERI. 1696.

On commence à voir la terre. Isles de Sainte Catherine.

Le 15, en gouvernant au Sud-Est avec un vent du Nord, on découvrit, à la hauteur de trente-six degrés, l'Isle de Sainte Catherine, éloignée d'environ douze lieues de Terre ferme; un peu au-delà de la Baye de Toque. On compte cinq petites Isles, dont Sainte Catherine est la plus grande. Personne n'ayant pû la méconnoître à des marques si certaines, la joye produisit des effets surprenans. Qu'on les trouvera justes, s'écrie Careri, avec un reste d'impression que cette idée réveille encore, si l'on considére que depuis tant de mois nous n'avions vû que le Ciel & l'eau. On revit la terre, le jour suivant, avec un renouvellement de transports. Quelques Malheureux, qui moururent dans cet espace, ne pouvoient se consoler d'avoir résisté aux fatigues du Voyage, pour venir expirer à la vûe des Côtes. Le Capitaine du

(32) Pages 407 & 408.

GEMELLI CARERI. 1696.

Galion fut de ce nombre. Quoiqu'on n'y embarque point d'autres troupes que quelques Canoniers, le Gouverneur de Manille y met toujours un Major, un Capitaine & un Enſeigne, qui ont tous les honneurs de ces titres, ſans aucun commandement. Mais dans le retour de la Nouvelle Eſpagne, aux Philippines, on n'y embarque pas moins de deux cens cinquante ou trois cens Soldats, ſous quinze ou ſeize Capitaines, qui achetent ce poſte, & qui ſont réformés en arrivant à Manille. Careri n'obſerva, dans le Voyage, que deux maladies dangereuſes : le Berban, qui fait enfler le corps & mourir en parlant, & le ſcorbut ordinaire (33).

Iſle de Caniſas

Le 20, on ſe trouva devant l'Iſle de Caniſas, ou des Cendres, qui n'eſt qu'à dix lieues du Continent. Elle n'a pas moins d'onze lieues de longueur, ſur quatre & ſix de largeur ; mais, à ſi peu de diſtance des Côtes, il ne paroît point qu'elle ait jamais eu d'Habitans. A droite, vers l'Oueſt, on laiſſa l'Iſle de Guadaloupe. La route ayant été changée au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, on découvrit, devant le Vaiſſeau, à vingt-neuf degrés neuf minutes, l'Iſle de Cerros, éloignée de dix-ſept lieues du Continent.

(33) *Ibidem*, Page 410.

Gemelli Careri. 1696.

Careri lui donne trente lieues de tour, & la figure d'une ſelle de Cheval. Le 22 & les jours ſuivans, on remit au Sud-Eſt, pour rapprocher de la Terre, qui s'étend Sud-Eſt & Nord-Oueſt, depuis Acapulco juſqu'au Cap Mendocin. A vingt-quatre degrés, le Général fit diſtribuer des mouſquets à tout l'Equipage, pour ſe défendre des Ennemis que les Galions rencontrent ſouvent ſur la Côte de Californie ; & fit publier ordre de déclarer toutes les marchandiſes qui n'étoient pas au fond du Vaiſſeau, pour en payer les droits établis. La Terre ſe fit voir le jour de Noel avant la nuit ; mais on ne fit que la ſuivre juſqu'au vingt-troiſiéme degré vingt-trois minutes, où l'on paſſa de la Zone tempérée dans la Zône torride. Enfin, le 28, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Cap de Saint Luc, à vingt-deux dégrés trente-cinq minutes. Careri le nomme *Chauve*, parce qu'on n'y trouve aucun veſtige d'arbres ſur ſes Montagnes (34).

Précautions du Général.

Il obſerva qu'un Galion, nommé le Saint Auguſtin, qui ſe perdit dans le Port de los Reyes, fit la premiere découverte de cette Terre en 1595. Le Comte de Monterey, qui gouvernoit la

Obſervations ſur le Cap Saint Luc & ſur les découvertes des Eſpagnols.

(34) Page 413.

GEMELLI CARERI. 1696.

Nouvelle Eſpagne, y envoya Sebaſtien le Baſque, avec deux gros Vaiſſeaux, qui reconnurent toute la Côte, juſqu'au Cap Mendocin, & les Iſles voiſines. Sebaſtien en fit une Carte, que Careri ſe vante d'avoir vûe; & n'ayant trouvé, dans les Habitans, que de la diſpoſition à recevoir les Eſpagnols, il deſcendit au trente-ſeptiéme degré, dans un Port qu'il nomma Monterey. Mais, à la hauteur de trente-deux degrés, il fut moins ſatisfait des Indiens de la Baye de Saint Quentin, qui ſont auſſi redoutables par leur perfidie que par leur bravoure. Un Religieux Eſpagnol, qui étoit de ce Voyage, & dont Careri vit les Relations au Mexique, repréſente le Port de Monterey comme un lieu bien pourvû d'eau & de Bois, dont les Montagnes ſont remplies d'Ours, de Cerfs & d'autres Animaux. Il y place une Riviere fort rapide, & profonde de ſix braſſes, plus navigable qu'une autre qu'il met à quarante & un degrés, & dans laquelle un Courant d'une violence extraordinaire ne permet pas d'entrer, à l'aide même de toutes les voiles. Il ajoûte que le Port de Los Reyes eſt fort bon; que celui de Dom Gaſpard, au trente-huitiéme degré, ne l'eſt pas moins; & qu'il s'en trouve pluſieurs autres de la même

bonté, sur toute la Côte. L'Escadre employa plusieurs mois à faire ce Voyage, jusqu'au Cap Mendocin, qui est au quarante & uniéme degré vingt minutes, & dont le sommet est toujours couvert de neige. Mais une partie des Equipages n'ayant pû résister au froid, ceux qui éviterent la mort se virent forcés de retourner au Mexique, après avoir découvert de loin une autre pointe de terre, qu'ils nommerent le Cap Blanc, & qu'on a placée dans les Cartes à quarante-trois degrés.

En 1684, le Marquis de Laguna, Viceroi de la Nouvelle Espagne, y envoya une autre Escadre, qui ne passa pas le Cap Saint Luc; mais étant entrée dans le Canal qu'on nomme la Mer vermeille, elle y fit cent quatre-vingt-deux lieues jusqu'au vingt-neuviéme degré, où elle ne lui trouva que sept lieues de largeur. La vûe de quantité de sables & la violence des Courans lui firent craindre les dangers, qui sembloient la menacer plus loin. La peinture, qu'elle en fit à son retour, donna naissance à deux opinions fort opposées. Les Courans firent conjecturer aux uns que ce Canal communiquoit avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Isle; tandis que les séches, le rap-

GEMELLI CARERI. 1696.

prochement des terres, & la diminution de l'eau, firent juger aux autres qu'on ne pouvoit aller plus loin, & que la Californie faisoit partie de la Terre-ferme. Telle étoit encore l'incertitude des Espagnols, en 1696, lorsque Careri voulut tirer d'eux plus de lumiere (35). Il y avoit, dit-il, dans son Vaisseau, un Religieux de Saint Jean de Dieu, qui avoit fait le Voyage de cette Escadre, & qui racontoit hardiment que le Com-

(35) On a vû, dans un autre endroit de ce Recueil que les Espagnols établirent ensuite des Missions en Californie, & que les Galions y trouvent aujourd'hui des rafraîchissemens. C'est à l'article des Voyages, au Nord, qu'il convient ici de renvoyer des découvertes plus récentes, & tout ce qui regarde le célébre passage qu'on cherche depuis long-temps avec si peu de succès. Mais il est juste de faire honneur à Careri de toutes ses recherches.

» Les Espagnols, dit-il, » ajoûteient que la Terre » ferme de l'Amérique, » confine avec la grande » Tartarie; & les Jésuites » de Pekin, de Macao, » & de Canton, m'ont dit » que pendant que le Pere » Martinez étoit Missionnaire à Pekin, on lui » amena une Esclave Mexiquaine, Chrétienne, » que l'ayant entendue à » confesse, l'ayant interrogée sur son Esclavage, » elle lui dit qu'elle avoit » été faite Esclave, très » jeune, au Mexique; que » de-là, elle avoit été » conduite, par terre, » dans la grande Tartarie, » d'où elle étoit venue à » la Chine, & que dans » ce long Voyage, elle » avoit quelquefois été sur » l'eau, mais seulement » pour passer quelque Canal ou quelque Détroit, » & pour deux jours au » plus de traverse. Les Espagnols étoient persuadés que ce Détroit étoit » celui d'Anian, par lequel » on prétend qu'un Navire » Hollandois a passé dans » la Mer Septentrionale. *Ibid. page* 410.

mandant avoit mal exécuté les ordres du Roi. Il avoit paſſé cinq mois au Cap de Saint Luc, uniquement occupé de ſon commerce avec les Indiens, qui lui donnoient de belles Perles en échange pour des choſes de vil prix. Enſuite, pour vanger, à ſon départ, la mort d'un de ſes gens, qu'ils avoient tué, il fit charger un canon de balles de mouſquets, & le fit tirer ſur un grand nombre de ces Barbares, qui s'étoient raſſemblés ſans aucun deſſein de l'offenſer. En revenant, il avoit mouillé dans la Baye & le Port de Saint Barnabé, ſur la rive duquel il avoit formé une eſpece de Camp, dans des Cabanes, où les Habitans n'avoient pas fait difficulté de venir familiérement. Ils devoroient tout ce qui leur étoit offert; mais ils refuſoient abſolument de couvrir leur nudité (36).

Conclusion du Voyage.

Après avoir doublé le Cap de St. Luc, on ne fut pas long-temps à découvrir la Terre de la nouvelle Eſpagne, au-delà du Cap de Corientes. Toute la Côte étant habitée par des Indiens fort pacifiques, la difficulté d'en approcher ne venoit que de la réſiſtance des Courans, & de la crainte de tomber ſur des ſeches, qui ſont en grand nombre dans ce dernier

(36) *Ibidem.*

GEMELLI CARERI. 1696.

Cap. Cependant il falloit mettre à terre le Courrier destiné à porter, au Gouverneur d'Acapulco, les premieres nouvelles de l'arrivée du Galion. En vain suivit-on la Côte, pendant quelques jours le long d'une haute chaîne de Montagnes, qui se nomment Sancrela, & qu'on croit remplies de Mines d'or & d'argent. On voyoit, autour du Galion, quantité de Serpens, de diverses couleurs, entraînés par le courant des Rivieres. Ce ne fut que le Samedi, 5 de Janvier 1697, que la Chaloupe trouva le moyen d'aborder au rivage. Mais on étoit déja informé, à Mexico même, par la diligence de l'Alcade de Chiamela, qui ne manque point d'y dépêcher un Courrier, aussi-tôt que les Sentinelles, qu'il a sur les Montagnes, apperçoivent quelque Vaisseau en Mer. Sur cet avis incertain, qui peut regarder un Vaisseau ennemi comme ceux de l'Espagne, on commence à faire des prieres dans toutes les Eglises de Mexico, jusqu'à l'arrivée des Lettres. Alors on sonne toutes les cloches, avec d'autres réjouissances, qui continuent jusqu'à ce qu'un troisiéme Courrier, envoyé d'Acapulco, vienne apprendre au Viceroi que le Galion est entré dans ce Port.

1697.

Comment on est averti, à Mexico, de l'arrivée du Galion.

C'étoit

C'étoit à la Nativité, que la Chaloupe avoit pris terre, Port situé à dix-neuf degrés trente-trois minutes, qui a de l'eau pour toutes sortes de Bâtimens, mais dont l'entrée offre un Rocher dangereux. Celui de Chiamela ne reçoit que de petites Barques. Tout le Pays, depuis le Cap de Corientes jusqu'à la Nativité, porte le nom de la Nouvelle Galice, & n'est habité que par des Indiens conquis. On ne compte pas plus de quatre-vingt lieues, du Port de la Nativité à celui d'Acapulco; mais Careri ne veut pas qu'il y en ait moins de cent cinquante. Le Dimanche au soir on se trouva devant le Port & le Village de Salagua, où l'on fait beaucoup de sel; & le lendemain, après avoir passé le Port & le Volcan de Colima, on arriva, le soir, à la Côte de Môtines. Ce Pays est fort désert, quoique le Ciel y soit toujours sans nuages, & que pendant la nuit les Etoiles y jettent une lumiere incroyable, sur-tout après le temps des pluies; qui commencent au mois de Juin, pour durer jusqu'à la fin de Décembre. Le premier Port qu'on rencontre ensuite est celui de Saguataneio; dangereux par trois écueils, qui en ferment l'entrée. Salina, patite Place éloignée de quelques lieues dans les Val-

GEMELLI-CARERI. 1697.

Port de la Nativité, & de Chiamela.

Ciel des Môtines.

GEMELLI CARERI. 1697.

lées, le Port de Patatan, la Côte del Calvario, & celle de Coynccia, sont les derniers lieux que Careri nomme jusqu'à la Baye d'Acapulco.

Combien Careri avoit fait de lieues depuis Manille.

Il fait une vive peinture, des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible Voyage qui avoit duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut sçavoir, des Pilotes, combien il avoit fait de lieues & de degrés; mais ils ne s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avoit pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, assura qu'on avoit parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluoit à deux mille cinq cens lieues d'Espagne. Isidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'étoit trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même Voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend gueres plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuye pas la moindre tempête (38). Ici l'admiration de Careri, pour sa propre hardiesse, le jette dans une comparaison singuliere des Anciens & des Modernes. » Ceux, dit-il, qui s'efforcent d'élever

(38) *Ibidem*, pages 443 & précédentes.

» jusqn'au Ciel, les belles actions des » Anciens, au préjudice des nôtres, » doivent moins passer pour d'équitables » Juges, que pour des Esclaves d'une » ridicule prévention. Quand le bon » Homere raconte les Voyages d'Ulysse, » Qui ne s'imagineroit pas que le Sou- » verain d'Itaque a parcouru de vastes » Mers & des Pays fort éloignés? Ce- » pendant, si l'on en juge, avec un » peu de connoissance, on convien- » dra qu'il ne faut presque pas plus de » temps pour les faire, que pour en » lire la description dans l'Odyssée. » Un Voyageur moderne ne prendra » point une haute idée des peines du » pieux Enée, dans son Voyage de » Troie au rivage d'Italie, quoique Vir- » gile déploye toute la force de sa Poésie, » pour exciter l'admiration & la pitié en » faveur de son Héros. Mais que doit- » on penser de la folie d'Alexandre, qui » pleure de ce qu'il ne lui restoit plus » d'autre Monde à conquérir, après » avoir subjugué une petite partie de » l'Asie? Quel eût été son étonnement, » si son Maître Aristote, devenu meil- » leur Géographe, eût pris la peine de » lui apprendre, au juste, tout ce qu'il » avoit encore à conquérir, pour se » croire le Maître de ce vaste Univers?

GEMELLI CARERI. 1697.

Ses réflexions à l'honneur des Voyageurs modernes.

GEMELLI CARERI. 1697.

» Qu'on faſſe revivre aujourd'hui les
» Poétes & les Hiſtoriens de l'Antiquité,
» & qu'on juge quelle ſeroit leur con-
» fuſion, d'avoir épuiſé leurs expreſſions
» les plus pompeuſes pour louer des ac-
» tions aſſez communes. Après les avoir
» traitées de divines & de céleſtes, que
» leur reſteroit-il à dire, pour le juſte
» éloge de nos découvertes, & de tous
» les grands hommes, auſquels ces
» derniers ſiécles en ont eu l'obliga-
» tion ? Si les Anciens ont donné tant de
» louanges à de moindres vertus, c'eſt
» qu'étant rares autrefois, elles cau-
» ſoient plus d'admiration ; au lieu
» qu'étant aujourd'hui fort communes,
» à peine s'attirent-elles de l'atten-
» tion (39).

(39) Tome VI. page 7 & précédentes.

Fin du XLIII[e] Volume.



